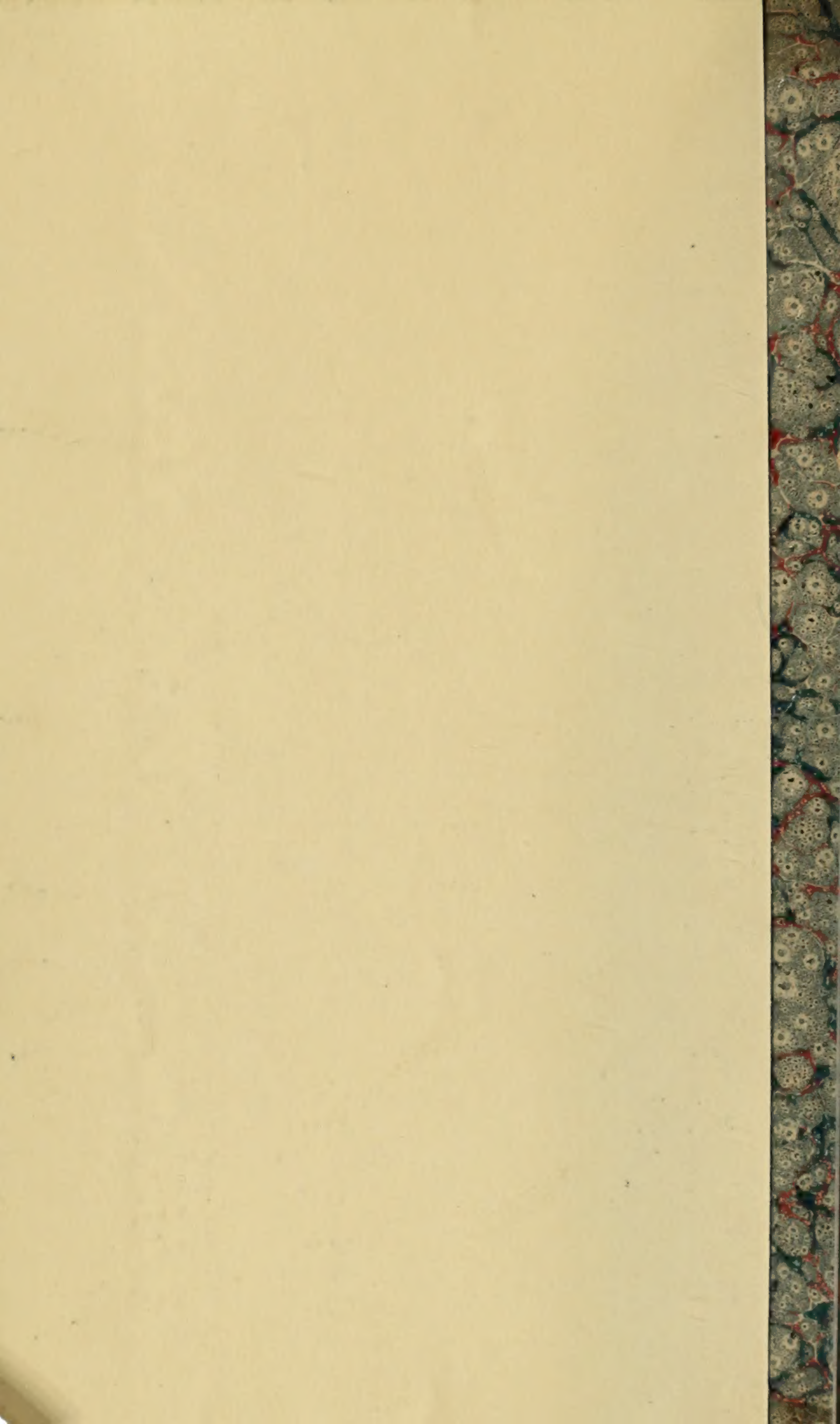
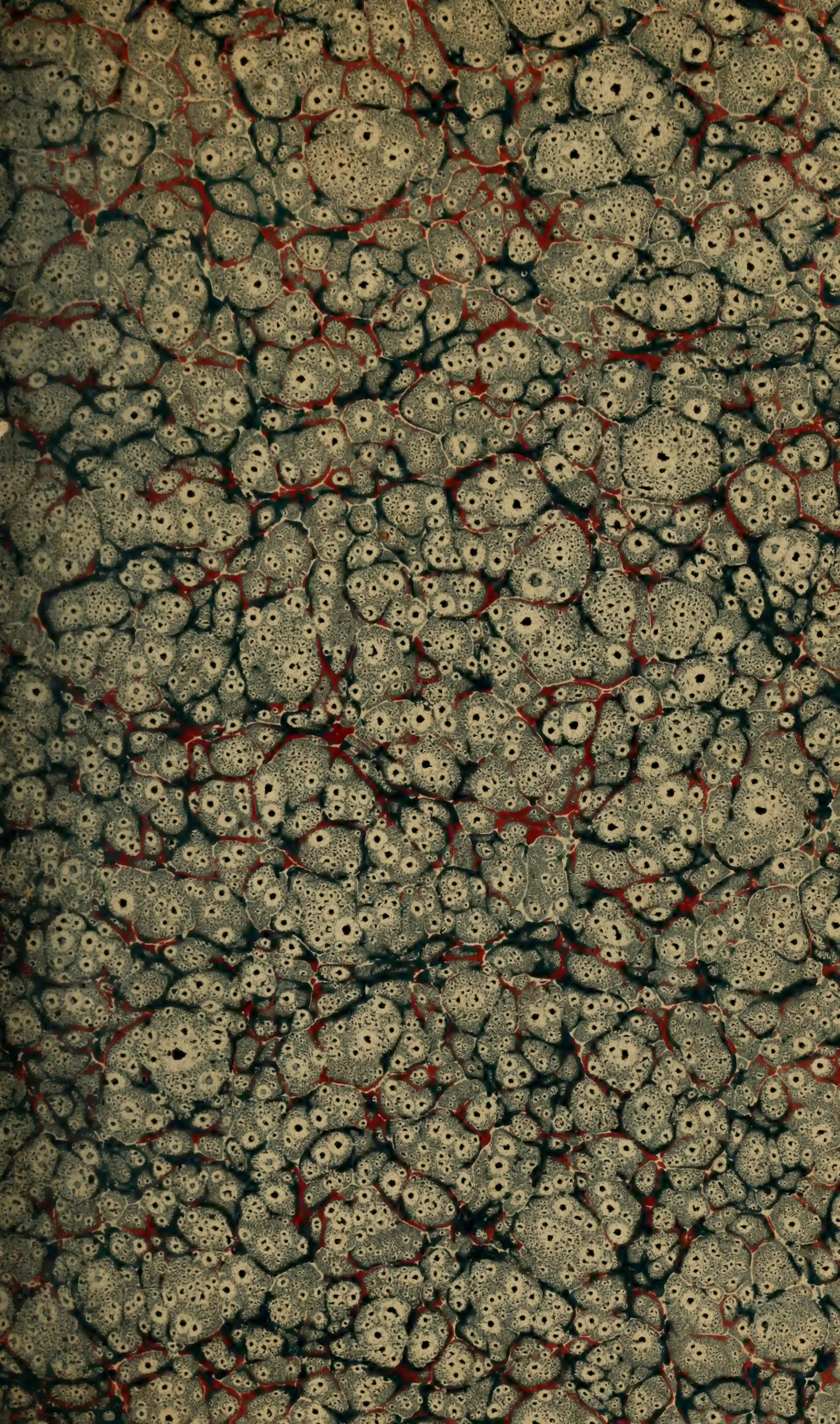
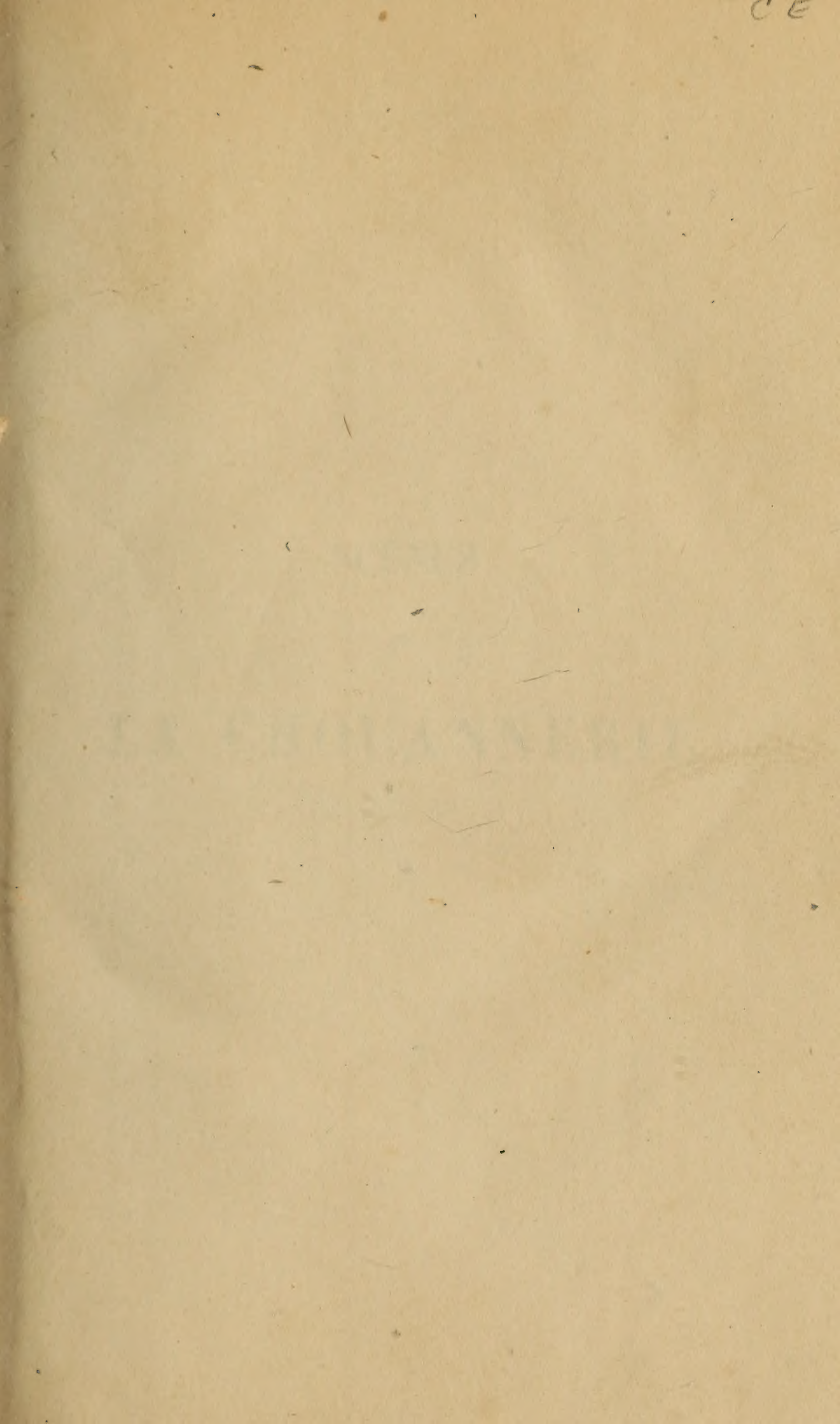

U d'/of OTTAWA
39003003295705





12 tome rel en 6 vol

(4) 100f00



SCÈNES

DE

LA CHOUANNERIE

Paris — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

SCÈNES

DE

LA CHOUANNERIE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1852

A

M. CHARLES ALEXANDRE.

PREMIER RÉCIT.

LA FAMILLE CHOUAN.

I

Le Maine. — Un meunier Manceau. — L'émousse du chemin Vert. — Jeannette Cottereau. — Histoire de la veuve des Poiriers. — Les Faux Saulniers. — Le gas mentoux.

Placé aux marches de la haute Bretagne, le Maine semble la continuer par sa culture et l'aspect de son paysage. Ce sont toujours les mêmes friches où paissent nuit et jour les chevaux du métayer, entravés au pied droit par une hart de chêne, les mêmes champs de blés parsemés de

pommiers en parasol, les mêmes linières faisant onduler leur verdure, bleuâtre comme les eaux d'un étang, les mêmes chemins creux s'enfonçant, dans toutes les directions, sous une voûte de feuillée. Les Manceaux eux-mêmes diffèrent peu des haut Bretons. Leurs costumes, leurs habitudes, leurs croyances, sont presque semblables, et c'est seulement en étudiant les caractères que vous pouvez saisir des nuances distinctives.

Pressés en sens inverse par la Bretagne et la Normandie, les Manceaux durent contracter de bonne heure, dans cette double lutte, l'esprit soupçonneux et l'humeur batailleuse. Toujours menacés, ils se tinrent toujours en défense. Si leur seigneur était parfois obligé de céder quelque chose à ses puissants voisins, ils s'en dédommageaient par le maraudage sur les marches des deux duchés; ce qu'on avait enlevé en grand au comte était reconquis en détail par les vassaux. De là des épreuves continuelles pour leur patience et leur courage. Bientôt dégoûtés de faire la course sur le territoire des Bretons, que leur indigence rendait plus dangereux que profitables à dépouiller, ils se retour-

nèrent contre l'opulente population de la Normandie, et comme dans ces luttes individuelles, le pauvre, plus audacieux et plus endurci, l'emporte habituellement sur le riche, on vit s'établir peu à peu le proverbe qu'un *Manceau valait un Normand et demi.*

Plus tard, lorsque l'unité de la monarchie française eut mis fin à ces querelles de voisinage, l'établissement des gabelles entretint les habitudes guerroyantes. Le sel, *ce sucre du pauvre,* comme l'a appelé notre grand poëte Béranger, ne coûtait qu'*un sou* la livre en Bretagne, grâce aux franchises de la province; dans le Maine, la ferme le faisait payer *treize sous!* Les gentilshommes obtenaient, à la vérité, chaque année, une distribution de *sel royal* qui leur était livré exempt d'impôt; mais les paysans devaient se fournir aux greniers de la gabelle où les commis trompaient sur le prix, sur la qualité, sur la mesure. Bien plus, le droit d'économiser en se privant était interdit. Chaque imposable avait un *minimum* de consommation fixé par les règlements. La ferme vendait son sel, comme nous avons vu de nos jours les

Anglais vendre leur opium, sous peine d'amendes et à coups de fusil. Les amendes étaient pour les consommateurs récalcitrants, les coups de fusil pour les *faux-saulniers.*

On donnait ce nom aux contrebandiers qui allaient chercher en Bretagne le *faux sel,* c'est-à-dire le sel dont la gabelle n'avait point légitimé l'introduction. Presque tous les paysans voisins de la frontière bretonne s'adonnaient à ce dangereux commerce. Munis d'un double sac qu'ils chargeaient sur leurs épaules, armés de ce long bâton, nommé *ferte,* avec lequel ils franchissent les douves et les haies, les Manceaux déroutaient les recherches des gabeleurs, les combattaient au besoin, et affrontaient la ruine, les galères ou la mort avec une audace invincible, mais calculée; car, si le courage est une vertu commune à toutes les populations qui soutinrent la guerre civile contre la république, il faut reconnaître qu'il s'y montra sous des formes singulièrement différentes. Brillant chez le Vendéen et le Normand, silencieux chez le Breton, il prend chez le paysan du Maine quelque chose de *raisonnable* qui peut nuire à sa grâce,

mais lui ôte en même temps une partie de son péril. Les premiers sont téméraires par goût, le Manceau ne l'est jamais que par réflexion. Il ne connaît point les fantaisies vaillantes, et laisse aux autres le luxe du courage pour n'en retirer que le profit. Véritable Hollandais de France, il regarde l'audace comme un capital qu'il faut avant tout bien placer.

Une anecdote justifiera notre observation.

Nous visitions un des moulins placés sur les affluents de la Mayenne, en compagnie du propriétaire, demi-bourgeois, demi-paysan, qui passait dans le pays pour un grand industriel, parce qu'il avait fait fortune à la même place où son prédécesseur s'était ruiné. Ce n'était pourtant qu'une de ces médiocrités juste assez intelligentes pour profiter de la science des autres et trop ignorantes pour en abuser, un de ces braconniers du progrès qui laissent aux grands chasseurs le soin d'élever les idées et se contentent de les prendre au passage quand elles sont devenues gibier. Notre maître meunier avait introduit dans son usine la plupart des nouveaux perfectionnements, et

était plus fier d'en profiter à peu de frais qu'il ne l'eût été de les avoir découverts. Du reste, âpre au travail comme tous les paysans enrichis, il remplaçait par l'activité ce qui manquait à ses lumières. On le disait dur aux étrangers, mais tendre aux siens et brave homme au total. Quant à moi, je le savais fort au fait des usages et des histoires du pays, ce qui me le rendait, pour le moment, le plus précieux des hôtes.

Il nous avait montré tous les détails du moulin en appuyant principalement sur le prix des machines, dans la conviction évidente que notre admiration devait croître avec le total. Nous arrivâmes enfin à la chute d'eau, où un jeune homme d'environ dix-huit ans était occupé à manœuvrer les vannes. Le meunier nous le fit remarquer.

— C'est mon fils Pierre, dit-il, mon unique héritier; le voilà qui soigne sa *grand'mère*.

Et comme je le regardais sans comprendre :

— Oui, oui, continua-t-il en riant, c'est un nom que j'ai donné à la grande vanne par manière de farce, et aussi parce que sans elle le garçon aurait depuis longtemps mangé sa dernière miche.

— A-t-il donc failli tomber dans le canal? demandai-je.

— Mieux que ça, répliqua le meunier; il y est tombé d'aplomb, et la tête en avant. Il y a dix ans de la chose, mais je m'en souviens comme si c'était d'hier. Je me trouvais sur le petit pont et lui sur la berge; il arrachait des roseaux pour faire des sifflets; tout d'un coup j'entends un clapotis, je me retourne, et j'aperçois les jambes de Pierre qui gigottaient sur l'eau, puis rien! Il avait coulé comme un plomb!

— Et vous vous êtes jeté dans le canal?

— Non pas; je nage à la manière des cailloux; je serais allé rejoindre le petit, et il y aurait eu deux bières à acheter au lieu d'une: je n'ai jamais aimé les dépenses inutiles.

— Alors vous avez appelé les garçons meuniers?

— Ah! bien oui! La mort serait arrivée à l'enfant plus vite qu'eux.

— Mais qu'avez-vous donc fait?

— J'ai fait un raisonnement. Je me suis dit: Le petit est au fond; s'il faut le temps de le chercher, on le retirera roide; mieux vaut ouvrir la vanne

pour que le courant l'amène, et je le saisirai au passage, à moins que nous ne soyons emportés tous deux sous la roue, et alors, bonsoir ! Tout en pensant, je faisais ce que je pensais. Accroché d'une main à la planche, je regardais l'eau qui passait sous la vanne ouverte, et j'attendais Pierre sans rien voir, quand tout à coup je ne sais quoi de noir arrive ! Je plonge la main dans le bouillon d'eau, j'attrape quelque chose que je retire ! C'était mon Pierre ! aussi vivant que vous et moi. Le gueux avait l'haleine d'un poisson; il ne s'était même pas donné le genre de s'évanouir; tout se réduisait pour lui à un bain d'agrément.

La narration du meunier, faite sur le théâtre même de l'événement, n'avait pas besoin de commentaire. De tous les moyens de sauvetage offerts par les lieux et les circonstances, il avait évidemment choisi le plus sûr pour l'enfant et pour lui-même. En pareil cas, le Vendéen et le Normand eussent appelé au secours ou se fussent jetés dans le canal, au risque de ne pouvoir s'en retirer; le Breton eût économisé les cris pour courir à l'enfant, avec lequel il se fût noyé silencieusement; seul, le Man-

ceau, avant de rien essayer, *avait fait un raisonnement* auquel Pierre devait son salut.

Ce n'était point, du reste, une curiosité industrielle qui m'avait conduit au ***Moulin-Neuf***, mais bien l'espoir que son propriétaire pourrait me faire connaître un des anciens compagnons de ce Jean Cottereau devenu célèbre dans les guerres civiles de l'ouest sous le nom de Jean Chouan. Dès les premières ouvertures faites à ce sujet, le meunier proposa de me mener chez le vieux *Va-de-bon-Cœur*, dernier représentant de ces *guerillas* aventureuses qui, à trois reprises différentes, avaient, selon l'expression d'un contemporain, *donné la fièvre à la République*.

— Le difficile sera de le faire parler, ajouta-t-il, vu qu'il craint toujours un rappel de compte. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un vieil innocent qui passe les journées à tresser des jarretières et à apprendre le catéchisme aux petits; mais, dans son temps, il a aussi arrêté les diligences, fusillé les *pataudş* (1) et orné la queue des chiens de cocar-

(1) Le nom de *pataud*, donné par les chouans aux républicains, fut une altération du mot *patriote*, d'abord mal prononcé par

des tricolores. Si vous voulez qu'il vous raconte sa vie de brigand, munissez-vous d'une bouteille de cognac. Vous savez qu'il faut apporter du lait quand on désire faire sortir les couleuvres de leurs trous.

Le propriétaire du *Moulin-Neuf* avait fait atteler son char à bancs, dans lequel nous montâmes, et qui se dirigea vers la métairie des *Boutières*, où habitait le vieux *Va-de-bon-Cœur*. Nous suivions une route peu fréquentée que tapissait une herbe courte, sur laquelle les charrettes des métairies n'avaient tracé que de rares sillons. De loin en loin se montrait, au revers du fossé, une petite fille tenant la corde d'une vache qui broutait au fond de la douve. Les épis suspendus aux buissons, partout où la route devenait plus étroite, attestaient le passage récent des moissons, et l'on entendait retentir de toutes parts les bruits cadencés des *batteries*. Nous roulions depuis près d'une heure, lorsque le char à bancs arriva à un carrefour formé par la rencontre de deux chemins. A

les paysans, pour qui il était tout nouveau, et qui n'en connaissaient pas la signification.

l'angle le plus apparent s'élevait un de ces arbres garnis, depuis la base jusqu'au sommet, de branches que l'on émonde tous les trois ans, et qui bordent les routes du Maine d'une double colonnade de verdure. Je fus frappé de la présence d'une croix clouée à son écorce, et au-dessous de laquelle une jeune paysanne était agenouillée. Mon compagnon s'en aperçut.

— Ah ! vous regardez la grande *émousse,* dit-il en retirant à lui les guides afin de ralentir le pas du cheval ; avancez la tête de ce côté, et vous verrez que le tronc est creux, comme il arrive le plus souvent quand l'arbre vieillit. Pendant la guerre, c'était la meilleure cachette pour les chouans, et il y a quelques années qu'on a trouvé dans l'*émousse* que vous voyez le squelette de l'un d'eux avec son fusil et son chapelet. Les curés sont venus le retirer de son étui pour le porter en terre sainte ; on a cloué à l'*émousse* une croix de quatre sous, et, depuis, tous les gens du pays lui tirent leurs chapeaux, quand ils ne font pas mieux, comme cette *tête blanche* (1) qui est là en prières. Mais,

(1) Nom que les Manceaux donnent aux femmes, à cause de leurs coiffes.

Dieu me pardonne, c'est Jeannette, une descendante des frères Chouan !

— Une Cottereau ! m'écriai-je.

— Juste ! Vous auriez envie de la voir, pas vrai? Eh ! Jeannette ! voilà assez de *Pater noster*, ma vieille ; ça n'est pas poli de ne montrer aux passants que tes talons.

La jeune fille continua à prier ; je crus qu'elle n'avait pas entendu.

— Laissez donc, dit le meunier, elle a l'oreille plus fine que la taupe de jardin ; mais il faut qu'elle ait une raison pour se déranger. Allons ! Jeannette, j'ai assuré au bourgeois que tu étais la plus jolie paroissienne de ton curé, prouve-lui que je n'ai pas menti.

Elle resta immobile.

— Ne me fais pas attendre, reprit mon compagnon ; j'ai dix écus à te remettre pour un reste de compte.

La coiffe blanche fut agitée d'un mouvement imperceptible, mais ne se retourna pas. Le meunier éclata de rire.

— Puisqu'elle a résisté aux dix écus, il faut y re-

noncer, dit-il en faisant repartir le cheval. Vous voyez que la brigande est sourde et muette à volonté ! C'est la vraie petite-fille de la veuve des *Poiriers*.

Je demandai ce que c'était que la veuve des *Poiriers*.

— Eh bien ! mais la mère des frères Chouan, reprit le meunier ; sa closerie s'appelle *les Poiriers*, et, chez nous, chacun prend le nom du bien qu'il cultive ; est-ce qu'on ne vous a pas raconté l'histoire de la mère Cottereau ?

Je répondis négativement, en ajoutant que j'étais prêt à l'entendre, si mon conducteur la savait.

— Si je la sais ! répliqua-t-il ; pardieu ! mon oncle, qui avait été dans le temps notaire à Port-Brillet, ne parlait point d'autre chose. Il disait toujours que la veuve des *Poiriers* était une Romaine, et il répétait si souvent son histoire, avec toutes les circonstances, que je l'ai apprise pour ainsi dire par cœur.

Je pris l'attitude de quelqu'un qui se prépare à écouter.

— Il faut vous dire d'abord, continua mon compagnon, que les Cottereau étaient sabotiers de père

en fils et vivaient au milieu des bois dans des cabanes de feuilles et de copeaux. Leurs femmes accouchaient là sans autre matrone que leur bonne volonté, et les enfants grandissaient, comme les loups, à la garde du diable. L'âge venu, ils prenaient la *ferte* et se faisaient faux-saulniers à l'exemple de leurs pères. Il paraîtrait que cette vie avait fini par les rendre si tristes et si sauvages, que les gens du pays leur avaient donné le nom de *Chouins* (1), qui était resté depuis à la famille. Cependant le père des trois Cottereau était plus sociable. Il s'était instruit tout seul et venait tous les dimanches dans les métairies pour lire la vie des saints aux hommes et apprendre les nouveaux noëls aux jeunes filles. Ce fut de cette manière qu'il fit la connaissance de Jeanne Moyné, et que tous deux tombèrent amoureux l'un de l'autre. Mais le métayer ne pouvait donner sa fille, sans déshonneur, à un homme qui n'avait jamais labouré la terre : aussi l'amoureux fut congédié, et on ordonna à Jeanne de tourner son cœur d'un

(1) Chats-huants en patois du Maine; de *chouin* on fit, par corruption, *chouan*.

autre côté. Elle reçut l'ordre sans rien dire; elle ne pria ni ne pleura; seulement, quelques jours après, elle s'enfuit de la métairie, et, pour bien faire comprendre qu'elle ne reviendrait plus, elle laissa sa *quenouille et son écuelle brisées à la porte de l'étable!* Cottereau, qui l'attendait sur la route de Laval, l'emmena dans la forêt de Coucise, où était sa cabane. Arrivée là, Jeanne avertit le sabotier qu'elle ne demeurerait avec lui qu'après avoir été mariée par un prêtre. Ils partirent donc un dimanche pour Saint-Ouën-des-Toits. La jeune fille entra seule dans l'église afin de parler au recteur; mais il se trouva qu'il venait de monter en chaire pour le *monitoire* (1). Après avoir réprimandé par leurs noms ceux de sa paroisse qui avaient négligé les offices ou qui avaient travaillé sans dispense les jours *gardés*, il annonça qu'une fille du voisinage venait de donner un grand scandale en quittant sa

(1) L'usage de ces admonitions publiques et de ces sommations adressées au coupable, sous peine d'excommunication après trois avertissements, existait, avant la révolution, dans toutes les paroisses de l'ouest. Les prêtres abusaient rarement de ce singulier pouvoir de censure que la ferveur de la foi avait établi, et que l'habitude maintenait sous le nom significatif de *monitoire*.

maison pour suivre un homme, et il l'appela, selon l'habitude, à confesser sa faute devant les paroisses sous peine d'excommunication. Alors Jeanne, qui était à genoux devant la chaire parmi les autres *têtes blanches*, et qui, jusqu'à ce moment, avait tenu le front baissé pour qu'on ne pût la reconnaître, se leva tout à coup avec un visage tranquille et se mit à réciter à haute voix son *Confiteor*. Vous comprenez si ce fut un grand saisissement pour ceux qui se trouvaient là. Le recteur lui-même ne savait s'il devait approuver ou se plaindre. Il interpella la jeune fille sur son action ; mais elle donna si bien ses raisons, qu'au dire de mon oncle, qui y était, toutes les femmes se prirent à pleurer, et que les pères de famille eux-mêmes ne trouvèrent rien à reprendre. Quant au prêtre, il finit par la recommander aux prières des assistants, et le soir suivant il la fit revenir avec Cottereau pour les marier en cachette. Il leur donna ensuite un certificat afin qu'ils ne fussent point inquiétés dans les paroisses (1).

(1) Ces mariages, célébrés secrètement par les prêtres, qui, comme on le sait, tenaient les registres de l'état civil avant la révo-

Je demandai au meunier si Jeanne n'avait pas eu à se repentir de son mariage avec Cottereau.

— Non pas que je sache, répondit-il. Le sabotier était un homme sévère, mais sans *mauvaiseté*, comme ils disent ici. Seulement la mort le prit de bonne heure, et la veuve vint alors habiter la closerie des *Poiriers*, qu'elle avait reçue d'héritage, avec ses deux filles et ses quatre garçons, parmi lesquels était le fameux Jean Chouan.

Avant d'avoir déclaré la guerre aux bleus, Jean était déjà le plus célèbre faux-saulnier du Maine, et la preuve, c'est qu'on chante encore aujourd'hui la complainte du *gas mentoux*. On lui avait donné ce nom à cause de ses ruses pour tromper les gabeleurs, et de ses hâbleries avec les contrebandiers qu'il entraînait toujours dans quelque casse-cou en répétant qu'*il n'y avait pas de danger*. C'était sa

lution, étaient fort rares, mais non sans exemples : c'étaient des cas exceptionnels dans lesquels le curé violait la loi civile dans l'intérêt de la loi religieuse et en obéissant à une inspiration de conscience dont il n'était responsable que devant son évêque ; il remettait alors aux époux unis secrètement un certificat latin constatant la légitimité religieuse de leur mariage, afin qu'ils ne fussent point inquiétés dans leur paroisse comme concubinaires.

phrase ordinaire. Lui-même pourtant, malgré son adresse, ne se tirait pas toujours d'affaire sans coups, sans pertes ou sans prison ; seulement il se vengeait par de bons tours. Un jour les commis de Laval, qui l'avaient fait condamner à plusieurs amendes et n'avaient pu se faire payer, arrivèrent pour saisir les meubles de la closerie ; mais les Cottereau, avertis à temps, avaient tout transporté chez les voisins, et les commis ne trouvèrent que les quatre murs. Cependant ils ne se déconcertèrent point. La maison venait d'être couverte à neuf ; ils appelèrent des ouvriers pour enlever les ardoises et la charpente, afin de tout vendre au plus offrant. Jean ne se fâchait jamais contre ceux qui étaient dans leur droit. Au lieu de se plaindre, il aida lui-même, comme couvreur, à tout démolir, et, le soir arrivé, il alla inviter les commis à examiner si les choses avaient été faites à leur fantaisie. Les commis, qui triomphaient, vinrent sans défiance ; mais à peine furent-ils entrés, que Jean referma la porte à double tour en leur criant que, puisqu'ils préparaient aux autres des maisons sans toits, il était juste qu'ils en fissent l'expérience, et, comme

la pluie commençait à tomber, il leur souhaita la bonne nuit et alla rejoindre les siens au village.

Ce tour-là, au dire de mon oncle, lui coûta plus de deux cents écus. Lui et ses deux frères, les faux-saulniers, furent bientôt traqués comme des renards. Les saisies et les condamnations avaient ruiné la famille des *Poiriers*. On devait au métayer, au meunier, au fournier, à tout le monde ; le *gas mentoux* jaunissait de dépit de ne pouvoir faire passer, sans être pris, une poche de *faux sel*. Il partit enfin accompagné d'une bande de mauvais garçons décidés, comme lui, à se faire place avec la *ferte*. On rencontra les gabeleurs, il y eut bataille, et Jean tua le plus hardi des agresseurs, petit Pierre, surnommé le *fin gabelou*. Ce fut une grande épouvante pour tous les faux-saulniers qui se trouvèrent présents au meurtre : ils crièrent à Jean de regagner la Bretagne, où il lui serait facile de se cacher quelque temps ; mais le *gas mentoux* répondit comme d'habitude : *Y a pas de danger*, si bien que le soir même il était pris et conduit à la prison de Laval. Sa condamnation ne pouvait être

mise en doute, car les crimes de faux-saulnerie étaient jugés par la gabelle elle-même, qui se trouvait ainsi prononcer dans sa propre cause. La veuve Cottereau comprit sur-le-champ le danger. Quand on vint lui annoncer l'arrestation de Jean, elle était occupée à traire la seule chèvre restée aux *Poiriers* après les confiscations. Elle se leva épouvantée en criant : — Jésus ! le *gas mentoux* sera pendu ! Mais elle reprit courage presque aussitôt, *chaussa sa meilleure paire de souliers,* à ce que dit la complainte, et courut chez les princes de Talmont, qui avaient toujours protégé sa famille. Par malheur ils venaient de partir pour la cour. La veuve resta près d'une heure assise sur l'escalier de la maison comme une condamnée qui attend le couteau. Enfin, tout d'un coup elle se leva en disant : — Il n'y a que le roi qui peut me donner la grâce de Jean. — Et, *prenant ses souliers dans ses mains,* elle se mit en route pour Versailles.

Je ne pus retenir une exclamation.

— Et elle y arriva ? m'écriai-je.

— Le cinquième jour ! Elle avait fait soixante-

dix lieues *sur le cuir de ses pieds* (1), sans s'arrêter autrement que pour demander un morceau de pain aux portes des maisons quand elle avait faim, et un peu de paille dans les granges quand elle avait sommeil ; mais, arrivée à Versailles, elle apprit que les Talmont, qui pouvaient seuls la présenter au roi, s'étaient attardés en route dans quelque château, on ne savait où, et ne viendraient peut-être de longtemps. Pour cette fois, la veuve sentit son courage à bout. Elle resta toute une nuit à genoux devant un crucifix sans finir de pleurer ; elle ne connaissait personne à Versailles que le cocher du prince de Talmont, un *mainiau* de

(1) Toutes ces expressions appartiennent à la complainte du *gas mentoux.*

> Faut pas croire ainsi, ma mère,
> Chaussez vos meilleurs souliers,
> Laissez tout et partez vite
> Sans rabattr' votr' tablier.
>
> . . . .
>
> J' ferais cent lieues et j'en f'rais mille
> Rien que sur l' cuir de mes pieds ;
> Mon fils, il faut que je parte,
> Dans mes mains j'ai mes souliers
> Et dans l' cœur, pour aller vite,
> Mon fils, j'ai mon amitié.

Saint-Ouën-des-Toits, qui se sentit écœuré de la voir tant pleurer et qui lui demanda si elle aurait la hardiesse de parler au roi toute seule. — Pour sauver Jean, je parlerais à la Trinité, répondit la veuve. — Alors, dit Jérôme, je risque ma place et le reste pour servir un *pays*. Vous allez monter dans la voiture du prince ; on croira que c'est lui qui se rend à son devoir, on nous laissera passer les grilles sans rien dire, et, quand le roi sortira du grand vestibule pour monter en carrosse, vous irez vous jeter à ses pieds, et vous prierez Dieu de vous faire bien parler, car c'est notre sort à tous qui se décidera. La chose fut exécutée le jour même. Jeanne monta en voiture, attendit le roi, et, dès qu'il parut, elle courut à lui en criant : — Grâce, Monseigneur ; les *gabelous* nous ont ruinés, et maintenant ils veulent pendre mon fils parce qu'il s'est fait faux-saulnier. Sauvez Jean, monseigneur, nous serons sept à prier Dieu pour vous !

Le roi fut d'abord étourdi de s'entendre appeler Monseigneur par cette femme à mine effarée dont le costume était inconnu. Les gens de la cour criaient que c'était une folle et qu'il fallait l'arrêter ;

mais, quand elle eut tout raconté, ce fut à qui se récrierait d'admiration. Le roi voulut rentrer pour signer lui-même un sursis, en attendant la grâce, qui fut donnée quelques jours après.

— Et ce fut ce mêm faux-saulnier, sauvé par lui de la potence, qui essaya plus tard de le venger en commençant l'insurrection royaliste dans l'ouest ?

— Lui-même. Jean Chouan fut le premier en France à prendre un fusil contre la République au cri de *vive le roi!* Du reste, le vieux *Va-de-bon-cœur* pourra vous donner là-dessus tous les détails, car il en était. Justement nous voici arrivés aux *Boutières.*

Notre char à bancs tournait, en effet, une haie de prunelliers qui laissaient entrevoir, à travers leur feuillage, l'aire de la métairie sur laquelle les batteurs déliaient les javelles avec des éclats de rire et des appels joyeux. Notre compagnon se leva debout pour regarder par-dessus la verte clôture.

— Dieu me pardonne! ils préparent la dernière *airée,* dit-il ; nous arrivons à souhait pour vous qui aimez les vieux usages et les vieilles cérémonies.

— Pourquoi cela ?

— Parce que nous allons assister à *la fête de la gerbe.*

II

La fête de la gerbe, Ronde des batteurs. — Le vieux *Va-de-bon-Cœur.* — Manière d'entrer dans la confiance d'un Manceau.

Nous avons déjà eu occasion de décrire (1) la joie grave et presque religieuse avec laquelle les populations bretonnes accomplissent les travaux de l'*août* et récoltent le *blé du bon Dieu*, comme ils disent dans leur poétique langage. On ne peut douter que cette moisson n'ait, à leurs yeux, un caractère particulier, car aucune autre n'excite chez eux les mêmes transports et ne s'entoure des mêmes rites pieux. Évidemment la tradition druidique leur a confusément appris à y voir le flot fécondant destiné à entretenir le niveau de la vie toujours décroissant dans les êtres ; le blé est pour eux ce qu'était la manne pour les Hébreux : un

(1) *Voyez* les *Derniers Bretons.*

don venant plus directement du ciel, un éternel miracle visible aux yeux de tous.

Sans avoir conservé chez les paysans du Maine une expression aussi sérieuse, le culte de la moisson y survit encore dans *la fête de la gerbe.* La joie est la même, seulement elle a perdu son caractère sacré ; la reconnaissance n'a plus d'attendrissements ; l'esprit manceau y a substitué le calcul. Tous les détails des *batteries* bretonnes symbolisent l'adoration panthéistique revêtue d'apparences chrétiennes ; *la fête de la gerbe* ne symbolise que l'enrichissement du maître et le contentement qui naît de l'abondance. Ici, comme toujours, le raisonnement a modifié la poésie. Héritiers de la même tradition sublime, Manceaux et Bretons en ont usé selon leurs caractères ; ceux-ci ont laissé la leur planer dans les nuées en la suivant vaguement du regard, pendant que ceux-là ramenaient à terre le cerf-volant pour utiliser la ficelle et le papier. Mais, si la grandeur manque à cette *fête de la gerbe,* en revanche la grâce et la gaieté y abondent ; l'églogue antique s'y retrouve mise en action avec une réalité plus vivante.

Au moment d'achever la préparation de la dernière *airée,* les batteurs s'avancent ensemble vers le métayer et lui montrent, dans la grange, une gerbe couverte de fleurs et de rubans. Tous leurs efforts pour la soulever ont été inutiles, *cette gerbe pèse le poids de la moisson tout entière* et ne veut être portée sur l'aire que si le maître l'y conduit, car *chacun commande à sa richesse et a seul droit d'en disposer.* Le métayer se rend en conséquence à la grange, où, aidé de ses plus proches parents, il soulève la gerbe, tandis que les autres moissonneurs forment le cortége. En tête marchent les balayeurs, qui nettoient le passage devant cet emblème de la moisson ; en arrière, des enfants, représentation vivante de la famille, qui poussent des cris de joie en secouant dans leurs petites mains des touffes d'épis. S'il y a à la métairie quelques étrangers, ils suivent, portés sur un brancard de ramées et accompagnés de deux jeunes filles qui leur présentent un plat d'étain avec du blé nouveau et des fleurettes, c'est-à-dire ce qui est nécessaire et ce qui charme, double symbole des devoirs de l'hospitalité. Plus loin marche le

vanneur, lançant en l'air le grain qu'il épure ; puis viennent les batteurs, dont les fléaux frappent le sol en cadence. Après avoir fait le tour de l'aire dans le même ordre au bruit des rires, des chants et des coups de feu tirés par les fils de la maison, tout le cortége s'arrête, on délie la gerbe, et la métayère apporte sur une chaise recouverte d'un linge blanc du vin, du beurre et du pain de froment ; on boit, on mange, puis le travail reprend jusqu'à ce que *l'airée* soit battue et relevée.

Pendant ce temps, le repas du soir s'apprête à la métairie. Dès la veille, les jeunes moissonneurs ont eu soin de déposer un bouquet de *fleurs des prairies* sur la sellette à traire de toutes les étables voisines. Les métayères ont compris l'invitation et arrivent par toutes les *voyettes* avec leurs fromages de lait caillé. Enfin, la moisson rentrée, tout le monde se met à table, et, pour cette fois seulement, en signe de l'égalité qu'établit la joie, les femmes prennent place à côté des hommes. Les jeunes gens apportent des bouquets, la plus jolie fille présente successivement à chaque convive

une cuillerée de lait caillé, et toutes les voix chantent en chœur *la Ronde de la moisson*.

On nous pardonnera si, comme Alceste, nous citons quelques couplets de ce vieux chant. *La rime n'est pas riche*, car, ainsi qu'il arrive d'habitude dans ce genre de compositions, le poëte s'en est affranchi pour les vers féminins, et s'est presque toujours contenté, pour les autres, de simples assonances ; mais, avant de lire cette ronde champêtre, il faut que l'imagination la place dans son cadre. Figurez-vous donc, autour de la table rustique, une troupe de jeunes filles brunies par le soleil, de jeunes garçons encore animés par le travail de la journée, de vieillards souriant sous leurs rides, et d'enfants que l'association à l'allégresse commune semble grandir ; jetez sur tout cela la poésie de la gaieté, du soleil qui se couche, des bouquets s'épanouissant aux chapeaux ou aux corsages, et vous comprendrez peut-être le charme pénétrant de ces chansons populaires, dans lesquelles, selon l'expression de Mickiewicz, *les nations déposent l'espoir de leurs pensées et la fleur de leurs sentiments.*

Voilà la Saint-Jean passée ;
Le mois d'août est approchant
Où tous garçons des villages
S'en vont la gerbe battant.
Ho ! *batteux!* battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement !

Par un matin je me lève
Avec le soleil levant,
Et j'entre dedans une aire :
Tous les *batteux* sont dedans ;
Ho ! *batteux !* battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement.

V'là des bouquets qu'on apporte,
Chacun va se fleurissant.
A mon chapeau je n'attache
Que la simple fleur des champs.
Ho ! *batteux !* battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement.

Mais je vois la giroflée
Qui fleurit et rouge et blanc ;
J'en veux choisir une branche,
Pour ma mie c'est un présent.
Ho ! *batteux!* battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement.

Dans la peine, dans l'ouvrage,
Dans les divertissements,
Je n'oubli' jamais ma mie ;
C'est ma pensée en tous temps.
Ho ! *batteux !* battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement.

Ma mie reçoit de mes lettres
Par l'alouette des champs,
Et moi je reçois des siennes
Par le rossignol chantant.
Ho ! *batteux !* battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement.

Sans savoir lir' ni écrire,
Nous lisons c'qui est dedans.
Il y a dedans ces lettres :
« Aime-moi, je t'aime tant ! »
Ho ! *batteux !* battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement.

Viendra le jour de la noce,
Travaillons en attendant ;
Devers la Toussaint prochaine
J'aurai tout contentement.
Ho ! *batteux !* battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement.

Mon premier soin, en arrivant aux *Boutières*, avait été de me faire conduire au vieux *Va-de-bon-Cœur*, trop âgé pour prendre part aux travaux de la moisson. Je le trouvai à l'entrée de la grange, assis sur la paille et regardant l'aire avec cette expression de joie intérieure particulière aux vieillards. Son costume fut d'abord ce qui me frappa. Depuis qu'il était devenu étranger à la direction de

la métairie, le vieux chouan avait repris l'ancien costume manceau, comme si, condamné à l'inaction par l'âge, il eût voulu trouver au moins dans ces vêtements les souvenirs de son activité et de sa jeunesse. Ses cheveux, blancs mais encore touffus, étaient recouverts d'un bonnet brun, par-dessus lequel il avait enfoncé un chapeau à larges bords; ses culottes courtes, ouvertes au genou, laissaient le jarret libre et nu, tandis que ses guêtres de cuir se rattachaient au haut de la jambe par des jarretières de laines tressées. Son visage, tanné par le soleil et le vent, était sillonné de plis profonds qui lui donnaient quelque chose de rigide; mais l'œil, à demi caché sous des sourcils grisonnants, avait conservé une mobilité et une finesse singulières.

Il reçut le meunier avec la déférence que les paysans manceaux ne refusent jamais au riche, mais en y mêlant l'espèce de froideur défiante que leur inspire tout ce qui n'est pas laboureur. Mon compagnon ne parut point y prendre garde et lui frappa sur les genoux avec cette camaraderie banale qui vous fait traiter de bon enfant dans la

jeunesse et de brave homme quand vous avez vieilli, car le mérite peut ne pas nuire à la bonne réputation; mais c'est l'entre-gens qui l'établit.

Le propriétaire du *Moulin-Neuf* s'était assis sur une javelle, à côté du vieux chouan, et jouait avec le chien couché aux pieds du vieillard.

— Eh bien! père *Va-de-bon-Cœur*, dit-il en élevant la voix, selon son habitude, pour se donner l'air franc, voilà encore une moisson de mise à l'ombre. Combien en avez-vous vu depuis qu'on a sonné les cloches pour votre baptême?

— Quelque chose comme soixante-douze, Monsieur, répondit le vieillard avec un léger sentiment d'orgueil.

— Et toujours sans infirmités, ni maladies?

— Dieu m'a fait la grâce d'assister soixante et onze fois *sur mes pieds à la fête de la gerbe*, reprit *Va-de-bon-Cœur*, sans compter une fois sur les bras de celle qui me nourrissait. J'espère bien qu'il me laissera la gloire de n'y avoir jamais manqué pendant les années que j'aurai passées sur terre.

— Vous avez assez de chance pour ça, vieux père, reprit le meunier; il y a des gens, comme

on dit, qui sèment de l'orge pour récolter du froment, et vous êtes de ceux-là.

J'ajoutai que c'était, en effet, merveille d'avoir pu traverser sain et sauf toutes les épreuves auxquelles le métayer des ***Boutières*** avait été exposé. J'espérais ménager ainsi une transition qui nous conduirait naturellement aux récits que je venais chercher; mais le vieux paysan laissa tomber l'allusion comme une flèche qui n'avait point porté et se rejeta sur ce que ***Dieu était tout-puissant***, espèce de lieu commun fataliste avec lequel les paysans du Maine ferment toujours le chemin que vous ouvrez à la conversation, quand ils sont résolus à ne pas vous y suivre.

Je fis plusieurs autres tentatives qui, pour être plus directes, ne furent pas plus heureuses. Mon compagnon, qui m'avait laissé manœuvrer à vide, me regarda en clignant l'œil d'un air narquois.

— Eh bien ! je vous avais averti qu'il y aurait du *tirage*, me dit-il lorsqu'on vint nous inviter à entrer dans la métairie; mais il ne faut pas vous décourager. Le grain demande plus d'un jour pour mûrir. Quand le cognac que nous apportons aura

donné un coup de soleil au vieux, vous verrez sa mémoire s'ouvrir comme un épi au mois d'août.

Malgré l'assurance du meunier, je doute que ses prévisions se fussent réalisées sans une circonstance qui rompit la glace entre le vieux chouan et moi. J'avais appris, dans la conversation, que le métayer des *Boutières* avait un procès de voisinage. C'était, certes, le moins que l'on pût demander à un paysan manceau, et ce procès unique témoignait de son bon caractère. Le propriétaire du *Moulin-Neuf* m'avait avoué, le matin, qu'il en poursuivait sept, sans compter les œufs de procès qui attendaient le moment d'éclore. Cependant *Va-de-bon-Cœur* paraissait préoccupé de cette affaire, et, ayant appris mon titre d'avocat, il voulut à toute force faire apporter les papiers par son petit-fils. J'ai aujourd'hui complétement oublié l'objet du débat qui allait s'engager devant le juge de paix du canton, je me rappelle seulement qu'en parcourant le contrat, j'y trouvai une clause qui ne pouvait laisser aucun doute sur le bon droit du chouan. Celui-ci fut lui-même frappé de l'évidence de la preuve, et, comme elle assurait le gain de son

procès, il déclara avec chaleur que j'en pourrais remontrer à tous les procureurs du pays, et j'entrai immédiatement dans la confiance la plus familière du vieillard. Il me laissa remplir son verre, cessa d'opposer à mes insinuations la *toute-puissance de Dieu*, et consentit à parler de la *grande guerre*.

Au début pourtant, il se contenta de répondre à mes questions, et de raconter brièvement les principaux épisodes de l'insurrection; mais, à mesure qu'il buvait, sa parole devenait plus abondante. Échauffé à la fois par *l'eau de feu* et par le récit lui-même, il semblait reprendre possession d'une part d'existence longtemps oubliée; il y entrait comme dans une demeure d'où l'on a été absent trente années et où l'on retrouve, avec un étonnement enchanté, toutes les traces de sa jeunesse.

Je vis insensiblement ses souvenirs se démêler et s'éclaircir, les personnalités, qui avaient d'abord traversé le récit pareilles à de pâles ombres-prendre un corps, une attitude, un accent. La voix, du vieux chouan semblait évoquer l'un après l'autre tous ses compagnons de guerre couchés de-

puis longtemps sous la mousse des bois ou sous l'herbe des cimetières. Je les voyais entrer, le manteau de peau de chèvre sur l'épaule, le fusil à la main et s'asseoir silencieusement près de nous. C'étaient Coquereau, l'homme de colère et de sang, avec l'ancien gabeleur Moulins, le seul lâche qui ait déshonoré ces guerres; la Raiterie, héroïque enfant qui mourut pour des opinions à l'âge où d'habitude on ignore qu'elles existent; Francœur, ce fou guerrier qui se précipitait au combat comme on va à une fête, orné de bouquets et de rubans; Jambe-d'Argent, le Cid de la chouannerie; enfin M. Jacques, merveilleuse apparition qui traversa la lutte sans laisser le secret de son histoire ni de son nom. *Va-de-bon-Cœur* parlait pour eux tous; il imitait leur voix, il prenait leurs passions, il racontait leurs pensées.

Cette saisissante *exhibition* dura toute la soirée et une partie de la nuit. J'écoutais et je tâchais de noter dans ma mémoire chaque trait caractéristique. Enfin la lassitude arrêta le conteur, et je pus écrire ce que j'avais retenu. Le récit qu'on va lire est le résultat de ces documents, éclaircis et com-

plétés, dans quelques parties, par les recherches déjà publiées sur cette curieuse époque. Toutes les fois que nous l'avons pu, nous avons conservé les expressions du vieux rebelle comme un rayon de soleil du pays et une modulation de son langage.

III

La famille Cottereau; jeunesse de Jean Chouan. — Insurrection dans le Maine; le bois Misdon. — Miélette et Godeau. — Les chouans vont rejoindre l'armée vendéenne. — Jean Chouan chez le juge Moulins. — Désastre et retraite; retour à Misdon; la pauvre fille.

Jean Cottereau avait bien trois frères, ainsi que le meunier me l'avait dit. Pierre, l'aîné, fut le seul qui se fit sabotier comme son père. C'était un cœur simple, timide et plutôt né, selon le jugement de *Va-de-bon-Cœur*, pour *traire les vaches que pour les défendre contre les loups*. Exposé d'ailleurs aux railleries, à cause de son bégaiement, il s'était habitué à vivre à l'écart et dans le silence. Il en fut tout autrement de François et de René, qui s'adonnèrent à la contrebande du *faux sel*, comme Jean. Le premier avait de grands rapports

de caractère avec le *gas mentoux*. C'était la même audace et la même loyauté ; mais il y joignait une nuance rare chez le paysan manceau, l'inclination romanesque. Quant à René, il résumait en lui, avec une effrayante énergie, toutes les violentes inclinations de sa race. Indomptable et sans pitié, il unissait à ce courage brutal qui se renouvelle dans le sang la rapacité plaignarde que la rudesse de sa condition apprend au paysan. Tour à tour comique comme Harpagon, ou terrible comme Trestaillons, ses mots eussent fait sourire, si ses actes n'avaient fait frissonner.

Deux filles, Perrine et Renée, complétaient la famille Cottereau. Elles laissèrent leurs frères s'engager successivement dans la guerre civile, sans y prendre aucune part active, et elles ne quittèrent point la closerie des *Poiriers*. L'usage et la bonne réputation leur en faisaient un devoir, car, sévèrement reléguée dans les fonctions domestiques, la femme du Maine doit y persister encore pendant la tourmente. Aussi, tandis que partout ailleurs, en Normandie, en Bretagne, en Vendée, dans le Midi, les femmes combattirent avec les in-

surgés, dans le Maine, toutes restèrent désarmées et gardèrent la maison. En cela, les compatriotes de Jean Chouan ne maintenaient pas seulement les priviléges de leur sexe, ils obéissaient encore à leur ordinaire prudence. Le proverbe :

Maison délaissée,
La première pillée,

est précisément né entre Laval et Mortagne, et, si le Manceau voulait bien donner sa vie au roi, il tenait à garder au moins son *avoir*.

On n'a pas oublié comment Jean Chouan avait été sauvé par le voyage de sa mère à Versailles : bien qu'il eût vu la cravate de chanvre à hauteur de son cou, l'incorrigible faux-saulnier recommença bientôt son commerce, et se trouva mêlé à une lutte dans laquelle un gabeleur fut encore tué. Ses antécédents le désignaient, en quelque sorte, comme le meurtrier ; il fallut que la famille de Talmont s'entremît pour le sauver, et elle ne put étouffer l'affaire qu'en éloignant Jean du pays. Elle le fit partir pour Lille, où il entra dans le régiment de Turenne.

Une année se passa assez bien; mais, au retour de la belle saison, Jean commença à *s'ennuyer après son pays*. On sentait l'odeur des foins coupés, les taillis avaient toutes leurs feuilles; c'était le beau temps pour la contrebande du faux sel. Le *gas mentoux* regardait dans le bleu du ciel du côté du Maine. Enfin, un jour, à la revue, le colonel lui ayant dit qu'il voulait lui parler d'une lettre reçue à son sujet, Jean trouva à propos de croire qu'il avait été dénoncé et qu'on allait l'arrêter. En conséquence, il sauta du haut des remparts dans les fossés de la ville et prit la route de sa paroisse, ajoutant ainsi, par *prudence*, à la prévention de meurtre, le crime de désertion.

Cette fois ses protecteurs effrayés ne trouvèrent pour lui d'asile sûr que dans la captivité et obtinrent une lettre de cachet *en sa faveur*. Deux ans de captivité transformèrent le *gas mentoux*. Les étroites nécessités de la prison avaient assoupli son humeur; les habitudes vagabondes étaient perdues; sa piété, jusqu'alors incertaine, s'était fortifiée dans la solitude; le jeune garçon était devenu un homme. Lorsqu'il revint au pays, Mme

Olivier lui confia la régie de ses biens, et la régularité de cette nouvelle position consolida la conversion commencée.

Ce fut alors que la Révolution éclata.

Par ses croyances et par ses relations, Jean Chouan en était d'avance l'ennemi : il l'était encore plus par ses souvenirs personnels. Le roi dont on démolissait le trône n'était point pour lui un de ces maîtres inconnus que l'on vénère par tradition ; sa mère avait été reçue dans son palais, elle connaissait son visage, le son de sa voix, elle l'avait vu signer devant elle la grâce de son fils, et, comme elle le répétait souvent avec une naïveté dont elle ne soupçonnait pas l'orgueil, *il y avait désormais quelque chose entre les Bourbons et les Cottereau.*

Jean le comprit ainsi, et s'associa ouvertement, dès le début, à toutes les espérances des royalistes; mais les événements ne laissèrent pas longtemps place aux illusions. Au milieu des entraves et des piéges tendus par les partis, la Révolution accélérait toujours sa course comme la cavale de Mazeppa, indifférente au sang qu'elle laissait con-

tre chaque obstacle, pourvu qu'elle le renversât. Des arrêts de mort frappèrent les émigrés; les prêtres qui avaient refusé le serment à la nouvelle constitution furent déportés, et le roi devint le prisonnier de la nation. On se trouvait au 15 août 1792. Un ordre du directoire du district avait convoqué à Saint-Ouën-des-Toits tous les jeunes gens des paroisses voisines pour l'organisation des gardes nationales et les enrôlements volontaires. La plupart étaient venus, mais la vue des gendarmes, des commissaires et surtout des registres les avait mal disposés, car l'habitude des procès a inspiré, de tout temps, au paysan manceau une sainte défiance de la plume et de l'écritoire. Quand il fallut donner les noms, on ne répondit que par des huées. Les gendarmes voulurent arrêter ceux qui criaient le plus haut : des moqueries on passa aux injures et des injures aux menaces. On allait en venir aux coups lorsque Jean Chouan, qui avait tout observé et tout conduit, s'élança en criant :

— Pas de garde nationale ! pas de volontaires !

Ce cri fut répété par toutes les voix.

— Si c'est le roi qui nous commande, reprit le

gas mentoux, tout le monde partira pour le roi.

— Oui, tout le monde! reprirent les paysans, nécessairement disposés à obéir aux ordres de celui qui ne leur en donnait pas.

— Mais personne ne partira pour la nation, ajouta Cottereau.

—Personne! personne! s'écria la foule en chœur.

Et, comme les autorités voulaient dresser procès-verbal de la rébellion, les assistants, qui craignaient *les traîtrises du papier*, déchirèrent les registres, renversèrent les écritoires et brisèrent les tables, dont les pieds leur servirent pour chasser les commissaires et les gendarmes. Jusque-là rien de bien grave. La révolte contre les agents de la sûreté publique est de droit général chez les nations de l'Europe civilisée et ne tire pas à conséquence. En 1792 surtout,

Des gendarmes rossés n'étaient pas un grand crime !

et les choses eussent pu en rester là, si le hasard n'eût mis en présence les partis eux-mêmes.

Les idées révolutionnaires, si mal venues dans

les communes rurales du Maine, avaient reçu, au contraire, le meilleur accueil dans les villes et les bourgs. Là le prêtre avait moins d'influence, le noble était un rival, et la maxime de La Fontaine : *Votre ennemi, c'est votre maître*, avait été prise au sérieux. Les habitants de la Baconnière, d'Andouillé, de la Brulatte, présents à la rébellion, l'avaient désapprouvée et voulurent sauver au moins le drapeau tricolore venu de Laval avec les commissaires. Le juge de paix Graffin s'en empara; mais Jean Chouan vint le lui arracher : il y eut une mêlée, des coups furent échangés, et les royalistes victorieux regagnèrent leur village avec le drapeau.

Cottereau profita de l'enthousiasme causé par ce premier succès pour décider l'insurrection. Affilié depuis longtemps avec son frère François à tous les complots royalistes, il annonça aux jeunes gens l'arrivée prochaine d'un prince du sang royal qui devait se mettre à leur tête et qui récompenserait chacun selon ses services. Une paie journalière était, dès ce moment, assurée aux gars qui s'enrôleraient contre les bleus. Pour des paysans

manceaux, l'argument était sans réplique ; aussi fut-il compris du plus grand nombre, et une première troupe d'insurgés se forma sous le commandement de Jean. Seulement, comme avant d'entreprendre cette nouvelle *affaire* il fallait mettre ordre à celles que l'on avait au logis, chacun s'en retourna chez soi avec promesse de revenir au premier signal.

Un peu plus tard, un colporteur de village, en apprenant les troubles de Saint-Florent, laissait là le pain qu'il était occupé à pétrir, faisait sonner les cloches et levait une armée sans autre promesse que *la liberté des paroisses !* c'était Cathelineau qui commençait la grande guerre de la Vendée. Là une idée avait suffi pour allumer la révolte, aussi prit-elle un développement immense. Dans le Maine, au contraire, où elle fut surtout excitée et entretenue par des intérêts, elle demeura toujours incomplète. C'est que l'idée appartient en commun à tous les hommes et les associe dans un même élan, tandis que l'intérêt varie et les divise.

Cependant les gardes nationales, qui avaient perdu leur drapeau à l'assemblée de Saint-Ouën-

des-Toits, se vengeaient par des excursions militaires dans les paroisses soupçonnées de royalisme. Jean Chouan résolut d'essayer contre eux le courage de ses hommes. Il leur donna rendez-vous à Launey-Villiers, et attaqua, à l'entrée du Bourgneuf, les patriotes qui furent repoussés après avoir laissé une vingtaine de morts. Désormais le mal était irremédiable, le sang avait coulé, la guerre civile commençait.

Jean Chouan et ses compagnons, condamnés à mort par contumace sur la dénonciation de Graffin, se réfugièrent dans le bois de Misdon, entre la forge de Port-Brillet et le bourg d'Olivet. Ils étaient environ quarante, parmi lesquels se trouvait Trion, dit *Miélette,* qui joue dans la guerre des chouans le rôle de Maugis dans le roman des *Quatre fils Aymon.* Cottereau et lui s'étaient longtemps disputé la royauté de la *faux-saulnerie.* Si l'on n'eût point connu Jean, *Miélette* eût été déclaré le plus fort joueur de *ferte* du bas Maine ; si l'on n'eût point connu *Miélette,* Jean eût passé pour le plus vigoureux contrebandier de toutes les marches. Le nom de celui-ci était pourtant prononcé le pre-

mier; on disait Jean et *Miélette*, comme on dit Castor et Pollux. Malgré l'égalité de leur gloire villageoise, Jean exerçait plus d'autorité, on le reconnaissait supérieur pour le commandement; mais, en revanche, *Miélette* l'emportait pour l'à-propos, la drôlerie et les bonnes histoires. Rien que de le voir mettait de belle humeur; *il boutait en train* toute la bande. Un seul chouan restait insensible à sa gaieté communicative : c'était Godeau, homme à grandes manières et beau parleur, qui, s'étant trouvé impropre à tous les métiers, en avait conclu que tous étaient au-dessous de son mérite. Il avait été trois mois garde-chasse dans une maison noble et se croyait depuis un peu gentilhomme. Il prétendait aussi savoir le latin, parce que le curé chez lequel il avait servi comme palefrenier lui avait appris le sens des mots *Dominus vobiscum*, et il se plaignait continuellement de ce que *la dureté des temps le privât des plaisirs de la lecture.*

Quant à François, il s'accommodait d'autant mieux de sa retraite, que le bois de Misdon était peu éloigné du hameau de Lorière, où demeurait la *pau-*

vre fille. On avait donné ce nom à une orpheline trouvée dans un berceau suspendu aux cordes des cloches d'Olivet, et qu'un métayer de Lorière avait élevée par charité. Suson était petite, frêle, point jolie, et sans autre charme que sa faiblesse. Bien qu'elle eût vingt ans accomplis, on l'eût prise pour une enfant sans la fermeté et l'étendue de sa voix, qui l'avait fait connaître dans toutes les paroisses voisines. La *pauvre fille* passait pour la plus belle chanteuse du Bas-Maine. Occupée à garder les vaches et les chevaux du métayer près de l'étang, sans autre société que son *muguet* (1), elle s'était fait une compagnie de ses chansons. A quelque heure que l'on traversât le taillis, on était sûr d'entendre sa voix jetant au loin ses notes plaintives. François avait été attiré une première fois par ce chant, comme tout le monde; mais il était revenu,

(1) Nom donné aux chiens qui gardent les grands bestiaux. Ce nom est fort ancien, car on le trouve dans un vieux noël poitevin.

Or, nous avions un gros paquet
De vivres pour faire banquet;
Mais le muguet de Jean Huguet
Et une grande lévrière
Mirent le pot à découvert, etc.

il avait parlé à Suson, et insensiblement la *pauvre fille* et lui s'étaient attachés l'un à l'autre. Depuis qu'il habitait le bois de Misdon, il venait tous les jours la voir près de l'étang, et ses compagnons le suivaient quelquefois pour entendre chanter les rondes et les noëls de leurs paroisses. Les forgerons de Port-Brillet profitèrent d'une de ces absences ; ils entrèrent dans le taillis, détruisirent la cabane des chouans et emportèrent tout ce qu'elle renfermait, y compris le chaudron destiné à cuire leur nourriture. A leur retour, les royalistes se trouvèrent sans abri et sans *ménage*. Par bonheur, les ravisseurs avaient laissé des traces de leur passage ; Jean et ses compagnons purent les suivre à la piste jusqu'à la *Papillonnière*, sur la lande d'Olivet, où ils les attaquèrent en gens qui combattent *pro aris et focis,* comme eût pu dire le latiniste Godeau. Après une lutte acharnée, ils réussirent à reprendre tout ce qui leur avait été enlevé, et *Miélette* revint à Misdon, portant le chaudron au bout de sa *ferte* aussi triomphalement que Jason eût porté la toison d'or.

Ce premier engagement fut le signal des hosti-

lités. Les rencontres se multiplièrent avec des chances diverses. Les haines s'envenimaient; on commença à fusiller les prisonniers et à égorger les suspects à domicile. Bientôt les patriotes ne purent sortir des villes qu'en compagnie des détachements républicains, encore ceux-ci étaient-ils souvent surpris et dispersés. Jean n'avait pour cela qu'une méthode, toujours la même, mais infaillible. Il partageait sa troupe en trois bandes qu'il échelonnait dans les fourrés, des deux côtés du chemin; on laissait les bleus arriver jusqu'à la seconde bande, qui engageait le feu au moment même où la première et la troisième se montraient à l'avant et à l'arrière de la colonne, qui se trouvait ainsi entourée.

Mais, pendant que l'activité des Cottereau tenait les patriotes en alerte, l'insurrection commencée par Cathelineau avait pris des proportions colossales. Les Manceaux et les Bretons n'en étaient encore qu'au *romancero;* la guerre des Vendéens avait grandi jusqu'à l'épopée. Chez eux, nous l'avons dit, la révolte eut, dès le début, un caractère populaire. Les nobles ne l'avaient point excitée,

mais seulement dirigée après coup; quelques-uns l'avaient subie. Aussi le mouvement fut-il irrésistible. Bressuire, Thouars, Parthenay, Saumur, Angers, avaient été tour à tour enlevés à la République, Nantes allait être pris, lorsque Cathelineau fut blessé à mort dans la ville même. La balle qui le frappa sauva la cause nationale dans l'ouest. Promoteur de l'élan des campagnes, Cathelineau incarnait la révolte; lui mort, elle perdit la foi qu'elle avait en elle-même et sembla prise de vertige. Jusqu'alors les Vendéens avaient combattu les pieds sur la terre natale, où, comme Antée, ils trouvaient de perpétuels renouvellements de force et de courage; ils abandonnèrent, tout à coup, le pays qu'ils connaissaient pour passer la Loire. Les chefs oublièrent qu'ils commandaient un peuple, et agirent comme s'ils eussent commandé une armée.

Jean Chouan avait été averti de cette arrivée prochaine des royalistes, mais sans savoir la route qu'ils devaient suivre. Il était campé avec ses hommes dans la forêt du Pertre, où il avait donné rendez-vous à MM. de Puisaye et Duboisguy, lors-

que l'un d'eux, qui *chapeletait* (1) pour passer le temps, dit tout à coup :

— Dieu nous sauve! il me semble entendre le tonnerre.

— Un tonnerre en octobre, objecta *Miélette*, faut donc que ce soit un traînard resté en arrière depuis le mois d'août.

— Je sais ce que c'est, reprit doctoralement Godeau : c'est un bruit physique sortant des ravines.

— Non pas, s'écria Jean, qui avait mis l'oreille contre terre, celui-ci sort des canons; c'est la Vendée qui vient nous faire visite. En avant sur Laval, mes *gas!* le prince de Talmont nous attend.

M. de Talmont s'était effectivement mis en rapport avec Jean Chouan, qui lui était attaché par le souvenir de services rendus et par un de ces dévouements passionnés qui sont, comme l'amour,

(1) *Chapeleter,* dire le chapelet. La dévotion du chapelet est très en usage dans le Maine; les chouans passaient une partie des heures d'attente à le réciter et s'en étaient fait une manière de mesurer le temps. On disait : Il s'est passé tant de chapelets depuis tel moment.

des choix mystérieux du cœur. Ce que désirait le prince devenait pour Jean une nécessité ; ce qu'il demandait, une loi.

Les chouans s'étaient mis en marche au milieu de la nuit, recrutant sur leur route tous ceux que le canon de l'armée catholique avait réveillés. Jean entra à Laval à la tête de quatre cents hommes. En traversant une rue, quelques-uns de ses compagnons s'arrêtèrent devant la maison de M. Moulins, président du tribunal qui les avait condamnés à mort ainsi que Jean Chouan, et crièrent qu'il fallait faire venir le juge. Madame Moulins se présenta en tremblant, et répondit que son mari n'y était pas.

— Ne craignez rien, Madame, répondit Jean, ce sont *ses criminels* qui venaient pour lui offrir leur salut.

Madame Moulins l'engagea alors à descendre de cheval pour prendre quelques rafraîchissements. Il répondit qu'il n'avait point le temps de s'arrêter et releva la bride de sa monture pour passer outre ; mais, entendant quelques-uns des chouans murmurer derrière lui des menaces contre le juge

et sa famille, il se retourna d'un air riant vers la pauvre femme à demi morte d'effroi, et pour prouver qu'il ne refusait ni par rancune ni par mépris, il cueillit une grappe de raisin à la treille dont la porte était ombragée, et partit en *remerciant son hôtesse de sa bonne réception.* Cet acte de générosité antique, qui plaçait la maison du président sous la sauvegarde du chef qu'il avait condamné, fut compris des chouans; tous suivirent le *gas mentoux* sans rien dire.

L'arrivée des royalistes manceaux excita de grands transports dans l'armée. La réputation de Jean Chouan avait passé la Loire. Les Vendéens admirèrent sa belle prestance, sa physionomie ouverte et son autorité sur les gens *qui lui obéissaient d'amitié.* Ses habits en lambeaux protestaient contre les accusations de pillage dont on avait voulu le flétrir; il manquait même de la peau de chèvre que possède le plus pauvre paysan manceau. Le prince de Talmont lui fit présent de son manteau.

Une grande surprise attendait Jean à Laval. Son frère François, atteint à l'aisselle gauche d'une

blessure sans remède, avait été forcé de se réfugier, depuis deux mois, à la closerie des *Poiriers ;* mais, en apprenant la marche des Vendéens, il avait pensé qu'il lui restait un bras : il s'était levé, et il arrivait avec sa mère et Suson, qui n'avaient point voulu le quitter. On vit ce mourant, soutenu par deux femmes, dont l'une était déjà courbée par l'âge et dont l'autre paraissait une enfant, prendre sa place dans les rangs et défiler devant les chefs de l'armée catholique. Jean pleurait de fierté et de chagrin.

Le Maine avait fourni environ cinq mille combattants qui formèrent un corps à part, connu sous le nom de *petite Vendée.* Dès le surlendemain, ce corps était, avec le reste de l'armée, sur la lande de *Croix-Bataille,* où le général L'Échelle s'était avancé à la tête de vingt-cinq mille hommes. La lutte fut terrible, mais resta incertaine jusqu'au soir. Jean Chouan s'adressa alors à M. Dehargues, et lui déclara qu'il connaissait un chemin par lequel on pouvait tourner l'ennemi. C'était, comme on l'a déjà vu, sa méthode. M. Dehargues consentit à le suivre. Il s'avança avec ses Manceaux, en

rampant le long des broussailles, jusqu'à l'arrière des républicains, ct les attaqua si rudement, que tous se débandèrent et prirent la fuite vers Château-Gonthier.

De Laval, on marcha sur Granville, où l'on échoua. Il fallut revenir à Pontorson. La destruction de l'armée royaliste, traquée de toutes parts, était inévitable ; chaque heure de repos conquise aux femmes et aux blessés demandait une victoire; la bataille avait des intermittences, mais ne cessait plus. A Dol, on crut tout perdu ; l'armée entière prit la fuite. Les femmes poussaient des clameurs de désespoir en reprochant aux hommes leur lâcheté, et les hommes frappaient les femmes en les accusant de leur avoir communiqué leurs terreurs. La cavalerie, qui était l'élite de l'armée, criait : — *A la mort, les braves!* et se laissait emporter avec le reste. Stofflet était à la tête des fuyards! On eût dit une de ces irrésistibles et contagieuses épouvantes que les anciens attribuaient à l'influence d'un dieu. Au milieu de la déroute générale, Jean Chouan et ses hommes furent les seuls qui tinrent ferme. Ils étaient accourus vers le

prince de Talmont, et, protégés par le brouillard qui cachait leur petit nombre, ils repoussèrent les *bleus*. Tout le monde déclara qu'on leur devait le salut de l'armée.

Le prince de Talmont voulut reconnaître le service rendu par Jean; il signa le soir même un acte par lequel il l'autorisait, *lui et ses descendants, à prendre dans ses forêts tout le bois dont ils pourraient avoir besoin :* curieux détail qui prouve la persistance des habitudes au milieu des plus éclatantes ruines. M. de Talmont, dont tous les biens étaient confisqués et *qui manquait de linge*, n'avait pu oublier qu'il était prince, il disposait de ses forêts; Jean Chouan, le héros du jour, qui venait de sauver une armée, restait le fils du pauvre sabotier, et s'estimait heureux de pouvoir acheter une rente de fagots avec sa gloire.

Du reste, chaque avantage remporté par les Vendéens ne pouvait être désormais qu'une courte halte dans l'agonie. A La Flèche, ils avaient failli être tous rejetés dans le Loir par l'armée républicaine; ils atteignirent enfin le Mans, dernière étape de cette marche funèbre. C'était là que tout devait finir.

L'armée en avait le pressentiment et le souhaitait. Les survivants avaient vu périr tous ceux qu'ils aimaient; ils traînaient après eux le poids de ces morts; personne n'avait plus de goût à la vie; la fatigue faisait désirer seulement d'être égorgé au repos. Les femmes, les malades, les blessés s'étaient couchés sur les places ou dans les rues et les encombraient. Quelques officiers vendéens, soutenus par l'honneur, combattaient pourtant encore à l'entrée de la ville. Jean Chouan était avec eux. Il profita d'un moment de répit pour rentrer au Mans et chercher sa mère. Il la trouva sous les halles, assise à terre près de Suson. François était étendu à leurs pieds : la veuve tenait les mains de son fils dans les siennes et murmurait une prière, tandis que la *pauvre fille*, qui soutenait la tête du mourant, s'efforçait d'endormir ses souffrances en chantant à demi-voix un air du pays. Le chant, les plaintes et les prières confondus formaient quelque chose de si lugubre, que *Va-de-bon-Cœur,* qui accompagnait son capitaine, s'arrêta à l'entrée des halles. Jean évita es attendrissements; la reprise de la canonnade

l'avertissait que l'on avait besoin de lui ailleurs. Il amenait deux chevaux, sur l'un desquels il plaça son frère et Suson; l'autre était destiné à sa mère.

— Partez et ne regardez pas derrière vous, dit-il précipitamment; s'il plaît à Dieu, nous nous reverrons aux *Poiriers*.

Et, sans attendre la réponse, il reprit son fusil et retourna à la bataille.

L'ennemi avait forcé tous les passages; il occupait déjà la ville. Jean et quelques autres, secondés par la nuit, s'acharnèrent à défendre les rues de maison en maison. Le prince de Talmont arriva enfin pour leur dire de songer à leur salut, et, comme Jean ne voulait point le quitter, il lui répéta qu'il devait réserver le courage de ses hommes pour de meilleurs jours, et lui ordonna de partir. Le *gas mentoux* eut l'air d'obéir; mais, après avoir assuré la retraite de sa troupe, il revint sur ses pas afin de savoir si le prince était sauvé. Tranquillisé à cet égard, il rejoignit ses gens le lendemain, et se réfugia avec eux dans le bois de Misdon.

Beaucoup avaient été blessés, tous étaient à demi-morts de fatigue. Depuis leur départ, ils n'avaient couché qu'autour des feux des avant-postes, ils ne s'étaient endormis qu'au bruit de la fusillade et du canon. En retrouvant le calme de leurs taillis et leur cabane encore debout, tous sentirent tomber l'exaltation nerveuse qui les avait jusqu'alors soutenus. Ils s'étendirent pêle-mêle sur la litière de mousse qui leur servait de couche, et y dormirent vingt-quatre heures sans se réveiller.

Le premier chouan qui rouvrit les yeux s'aperçut que la nuit était venue. Tant d'événements se succédaient depuis un mois, qu'il eut peine d'abord à rassembler ses idées. Il appela son voisin, les autres l'entendirent, et bientôt toute la troupe fut réveillée. Il y eut un moment de joie générale quand chacun retrouva ses souvenirs et eut conscience d'avoir échappé à la grande déroute. Ils s'appelaient tout haut dans l'obscurité pour se reconnaître à la voix, car, lorsqu'ils étaient arrivés, le trouble et la fatigue ne leur avaient point permis de prendre garde l'un à l'autre. Après s'être

comptés, ils se retrouvèrent environ cinquante. *Miélette*, toujours le premier à reprendre courage, déclara que le crible des *patauds* devait être percé, puisqu'il avait laissé passer tant de bon grain.

— Pour ta part, tu peux dire un chapelet de remercîment, fit observer Jean, car aucun de nous n'a vu le feu d'aussi près que toi.

— Aucun, *gas mentoux*, répéta *Miélette ;* dis-moi donc un peu alors le nom de celui qui, à la dernière charge, est allé s'enfoncer comme un coin dans l'escadron des hussards ?

— Parbleu ! je dois le savoir, dit Jean, car j'y serais resté, si je n'avais pas appelé à moi les *mainiaux*.

— Alors c'est pour ton compte qu'il faut dire un chapelet, et, s'il te manque pour cela quelque grain de *pater*, j'en ai un de plomb à ton service.

— Où cela ?

— Dans la cuisse droite.

— Tu es blessé ?

— D'un coup de pistolet que tes hussards m'ont

envoyé par mauvaise humeur; mais je connais quelqu'un qui me retirera la balle aussi aisément qu'une dent de lait.

— Qui cela?

— Rouan le maréchal.

— Il est mort, dit un des chouans.

— Alors j'irai trouver son frère.

— Mort aussi!

— Eh bien! son garçon.

— Mort encore! Ils sont tous morts au Genet et au Bourgneuf; nos paroisses n'auront plus que des veuves.

Une foule de noms répétés par ceux qui étaient présents vinrent justifier cette lugubre affirmation. Chacun avait assisté aux derniers moments de quelque voisin ou reconnu son cadavre parmi les morts. Ces récits ramenèrent les tristes pensées. A la joie du salut succéda l'amertume du désastre et la crainte des conséquences qui devaient s'ensuivre. Maintenant, maîtres du pays, les bleus ne laisseraient aux chouans aucune trêve; leur retraite ne pouvait manquer d'être découverte, attaquée; peut-être la cherchait-on déjà. Ces réflexions, faites

successivement par chacun, avaient interrompu les conversations. Bien que la bande entière fût éveillée, elle était retombée dans l'immobilité et le silence. Tout à coup la brise de nuit apporte jusqu'à la cabane un chant éloigné. Les têtes se dressent, on prête l'oreille : les chouans ont reconnu la voix de la *pauvre fille*. Jean, *Miélette*, *Va-de-bon-Cœur* et quelques autres sortent précipitamment ; mais la nuit est obscure, et, bien que dépouillé de ses feuilles, le taillis ne permet de rien distinguer. Ils sont obligés de se laisser diriger par la voix : c'est bien celle de Suson, mais plus monotone, plus triste. Cependant elle approche toujours, elle semble venir à eux; ils hâtent le pas, atteignent le bord de l'étang, regardent et s'arrêtent, immobiles de saisissement. A quelques pas, le long des roseaux, passe la *pauvre fille*, les cheveux dénoués, les pieds nus, et sans autre vêtement que son jupon. Elle tient par la bride un cheval blanc, taché de sang, sur lequel tous reconnaissent François, droit, immobile et la dragonne d'un sabre passée au poignet. A cette vue, Jean pousse un cri ; il appelle son frère et Suson, dont un ravin maré-

cageux le sépare. Le chant continue, le cavalier reste immobile, et la vision disparaît à travers les glaïeuls. Les chouans avaient senti leurs cheveux se dresser; Jean lui-même était devenu pâle.

— J'ai pourtant bien reconnu François et la *pauvre fille*, dit-il en se retournant vers ses compagnons.

— A moins que ce ne soient leurs âmes, répondit *Miélette* qui tremblait.

— Des vivants nous auraient entendus, fit observer *Va-de-bon-Cœur*.

— Et ils ne chanteraient pas ainsi ! ajouta un chouan.

La voix continuait, en effet, à s'élever dans les ténèbres, toujours aussi vague et aussi plaintive ; elle semblait se diriger vers la cabane. Jean se raidit contre sa propre terreur, et rebroussa chemin vers le carrefour. Les deux fantômes y arrivèrent au même instant que les chouans. Jean appela de nouveau Suson et François.

— Nous voilà ! répondit cette fois la *pauvre fille*.

— Qui êtes-vous et que demandez-vous? de-

manda *Miélette*, dont l'effroi entretenait le doute.

— Sauvez François ! répliqua Suson en tendant les bras.

Jean courut à son frère et voulut lui parler ; mais François avait les yeux hagards et les dents serrées ; il ne répondit pas. Quant à la *pauvre fille*, la douleur, la fatigue et l'épouvante avaient égaré sa raison. Cet air qu'elle répétait depuis le Mans pour endormir la souffrance du mourant semblait avoir pris possession de tout son être ; elle continuait à le redire machinalement et sans pouvoir s'arrêter.

Jean lui demanda où était sa mère.

— Là-bas,... restée avec les autres,... répondit-elle dans son demi-délire... Les canons, les voitures et les attelages étaient au milieu de nous...

Le petit point du jour arrive,
Arrive, arrivera.

Alors la veuve a été renversée ;... les bœufs ont fait passer la charette sur son corps....

A la porte de sa mère,
Trois petits coups frappa.

Comme elle avait mal, elle a prié les *gas* de l'achever ; mais ils ont répondu que Dieu ne l'avait pas permis, et alors elle s'est résignée.

Si vous dormez, réveillez-vous ;
C'est votre amant qui parle à vous.

— Et François était là ? François n'a rien fait ? s'écria Jean, qui pleurait et tremblait de tout son corps.

— François a pris la bride de son cheval aux dents, répliqua Suson ; il a tiré son sabre et il s'est jeté au milieu des bleus.

N'est-il pas temps de l'oublier,
Le beau galant du temps passé?

Ah ! comme j'ai eu de la peine à le retrouver parmi les bleus !... Mais j'ai détourné sa monture et je l'ai ramené jusqu'ici en chantant l'air qu'il aimait le mieux :

Toujours, toujours, dedans mes chants,
J'irai pleurant et regrettant.

Jean ne put obtenir aucune autre explication.

Son frère, que *Miélette* et *Va-de-bon-Cœur* avaient descendu de cheval, ne savait rien, n'entendait rien. Au nom de sa mère seulement, on voyait passer sur ses traits un frémissement convulsif; une lueur traversait ses yeux, puis il retombait dans sa stupeur égarée.

IV

Arrestation de M. de Talmont. — La lettre d'avertissement et Godeau. — La *pauvre fille* tuée à la Gravelle. — Combat de Jean Chouan. — Son frère René. — Tristesse de Jean Chouan. — Mort de ses deux sœurs. — Il est tué.

La douleur, au lieu d'abattre Jean Chouan, le retrempa. Après avoir pleuré la morte, il songea à la venger.

Son premier soin fut de préparer aux siens une retraite plus assurée que leur cabane, qui pouvait être à chaque instant découverte. Il fit creuser autour du carrefour de la *grand'ville* des souterrains en forme d'entonnoir dont l'étroite ouverture fut

fermée par une claie d'osier recouverte de mousse. Cachés là, ils pouvaient braver toutes les recherches des républicains, qui marchèrent cent fois sur ces trappes verdoyantes sans se douter que l'ennemi était sous leurs pieds. Restait à se procurer des munitions. Celles que l'on attendait de Laval n'arrivaient pas; aucun messager n'avait voulu s'en charger. Jean Chouan part un soir en compagnie du seul Goupil; toutes les entrées de la ville étaient closes par des barricades et gardées. Jean franchit avec Goupil plusieurs murs de jardin, arriva jusqu'à l'église du faubourg Saint-Martin, qui servait de caserne aux bleus, et reconnut la maison où les munitions se trouvaient en réserve; mais tout y était fermé, et, en frappant, on eût attiré l'attention des sentinelles républicaines qui se promenaient à quelques pas. Heureusement que le toit était peu élevé; l'ancien couvreur réussit à l'atteindre, pénétra dans l'intérieur par une lucarne et vint ouvrir à son compagnon. Le lendemain, avant le jour, tous deux étaient de retour avec de la poudre et des balles pour toute la bande.

Celle-ci allait en avoir besoin, car un nouveau malheur venait de frapper la cause royaliste. Le jour même de son retour de Laval, Jean Chouan, qui était occupé à faire des cartouches dans une espèce de gîte qu'il s'était arrangé parmi les hautes fougères du taillis, vit venir *Miélette*, qui arrivait du Bourgneuf haletant et agité.

— Sors de là, *gas mentoux !* cria-t-il à Jean; c'est aujourd'hui qu'il faut brûler toute ta poudre.

— Qu'y a-t-il? demanda Cottereau.

— M. de Talmont est arrêté.

Jean s'élança d'un bond vers *Miélette*.

— Arrêté ! s'écria-t-il. Dans quel endroit? Q i te l'a dit? Où l'a-t-on mené?

— On l'a arrêté à Bazouges, c'est *Branche-d'Or* qui m'a averti, et on croit qu'il a été conduit à Ernée.

— Prête-moi ton fusil, dit rapidement Jean en remplissant ses poches de cartouches.

— Que veux-tu faire?

— Je pars pour Ernée.

— Mais les républicains y sont !

— Tant mieux ! Je saurai au juste ce qu'ils ont fait du prince.

— Tu seras pris !

— *Y a pas de danger !*

Miélette savait par expérience que c'était toujours la dernière raison du *gas mentoux*. Il le laissa partir en maugréant tout bas de ne lui avoir pas mieux ménagé la nouvelle. Jean fut deux jours sans reparaître. Déjà on le croyait pris ou tué, quand il arriva au bois de Misdon son fusil sous l'aisselle.

— Eh bien ? lui demanda *Miélette*.

— Eh bien ! répliqua Jean, *ça ira*, comme disent les *patauds*. M. de Talmont est à Rennes, mais on doit le juger à Laval, et il y a quelqu'un près du représentant Esnue Lavallée qui nous avertira du jour. C'est à nous de l'attendre au passage.

— Alors il faut avertir les autres !

— C'est fait. En revenant, j'ai vu *Jambe-d'Argent*, qui sera à Misdon ce soir avec sa bande, et les bons enfants du bataillon de la *montagne* (1) partiront d'Ernée pour nous rejoindre.

(1) Formé de conscrits du Calvados, royalistes pour la plupart.

— Où cela?

— Entre la Gravelle et Laval, au bois de l'Aulne. Je viens de reconnaître les lieux, et j'ai mon plan. Nous n'avons plus maintenant qu'à faire les morts pour que les bleus s'endorment, et qu'à attendre ici l'avertissement.

— A la bonne heure; mais voici toujours une lettre qu'un mendiant a laissée pour toi à Lorière.

Jean prit le billet et le retourna de tous côtés.

— Tu ne te doutes pas de ce qu'on peut avoir mis sur ce papier? demanda-t-il.

— On n'a rien dit, et, chez les Guéharrée, personne ne connaissait l'homme qui l'a remis.

— Alors il faudrait lire.

— C'est clair, dit *Miélette* en riant; mais ni toi ni moi nous n'avons les lunettes pour ça, tandis que Godeau assure qu'il lit l'écriture aussi couramment que la moulée. Eh! *Dominus vobiscum*, viens nous prouver que tout peut servir, même un savant; il y a ici un billet qui te demande.

Godeau se présenta avec la superbe nonchalance qui lui était ordinaire; il s'informa de l'origine de la lettre, la regarda assez de temps pour l'épeler,

et finit par déclarer qu'elle était dépourvue de sens et qu'on avait sans doute voulu s'amuser à leurs dépens. *Miélette* supposa que ce devait être un stratagème des bleus, qui, en adressant un billet à Jean, pouvaient faire surveiller le messager et découvrir sa retraite. On mit, en conséquence, des vedettes à tous les coins du bois; mais les républicains ne parurent pas, et *Jambe-d'Argent*, qui arriva le soir, assura que tous les cantonnements étaient tranquilles. Trois jours s'écoulèrent sans que l'on reçût aucun avertissement. Jean Chouan, qui ne pouvait comprendre un si long retard, ne mangeait plus, ni ne dormait. Enfin, la quatrième nuit, il partit pour Saint-Ouën, où il espérait apprendre quelque nouvelle; mais il revint presque aussitôt courant et hors de lui.

— Où est Godeau ! cria-t-il; appelez Godeau, amenez ici Godeau.

Celui-ci arriva; Jean courut à lui et le saisit à la gorge.

— C'est toi qui m'as lu cette lettre, dit-il en montrant le papier envoyé de Lorière?

— Oui ! répliqua Godeau troublé.

— Et tu m'as assuré qu'elle ne disait rien.

— Je n'ai... rien vu...

— Eh bien ! c'était l'avertissement d'être au bois de l'Aulne !

— Alors M. de Talmont est passé, interrompit *Miélette* saisi.

— Il y a trois jours.

— Et il est jugé?

— Il est mort.

Les chouans se regardèrent consternés, mais Jean continuait à secouer Godeau avec rage.

— Il est mort, entends-tu bien, criait-il, et c'est toi qui nous as empêchés de le sauver. Il n'y avait plus que lui qui pouvait réunir les *mainiaux ;* maintenant tout le monde voudra être maître ; les royalistes sont perdus, et c'est toi qui en es la cause ! Mais, aussi vrai que je suis chrétien, tu n'en profiteras pas.

Et se tournant vers ses hommes :

— Comment avez-vous promis de punir les traîtres ? demanda-t-il.

— Fusillés ! répondirent toutes les voix.

— Emmenez donc celui-ci, continua-t-il en leur jetant Godeau, et finissez vite.

Les chouans entraînèrent le malheureux, qui se débattait et criait qu'il n'était pas un traître.

— Alors pourquoi n'as-tu pas dit ce qu'il y avait dans le billet? objecta *Miélette*.

— Je n'étais pas sûr... répliqua le garde-chasse.

Miélette lui banda les yeux, il s'efforça de se dégager.

— Non, cria-t-il, vous ne me fusillerez pas... On ne tue pas un homme... parce qu'il s'est trompé.

— As-tu lu l'avertissement? reprit le chouan, dont l'implacable logique ne sortait point de la même question.

— C'était... trop mal écrit... dit Godeau.

On le renversa à terre, et cinq ou six fusils s'appuyèrent sur sa poitrine.

— Grâce! cria-t-il; au nom de Dieu, grâce! je n'ai point trahi.

— Sais-tu lire? demanda *Miélette*.

— Eh bien... non, bégaya le garde-chasse d'une voix étranglée.

La honte d'avouer son ignorance avait contre-

balancé chez lui jusqu'au dernier instant l'amour de la vie.

— Ah ! je m'en doutais, s'écria *Miélette*, qui écarta les fusils; alors tu nous as menti comme un huguenot, et M. de Talmont est mort à cause de ta vanterie ! Détale vite, et surtout ne te retrouve jamais sur la route de Jean, car il te tuerait comme un chien.

De nouveaux chagrins devaient faire oublier Godeau à ce dernier. Son frère François était mort des suites de sa blessure et avait été secrètement enterré dans le cimetière d'Olivet. La *pauvre fille*, dont la raison s'était égarée de plus en plus, avait refusé de quitter l'endroit où reposaient ses restes; elle avait pris pour demeure le porche même de l'église, et passait une partie de ses journées sur la fosse du mort, où elle continuait à chanter ses noëls et ses complaintes. Les bleus connurent ainsi le lieu de sépulture de François; quelques scélérats déterrèrent le cadavre et en coupèrent la tête, qui fut placée au bout d'un pieu comme celle du *fameux Cottereau, chef des chouans du bas Maine*. Pendant cette profanation infâme, la

pauvre fille n'avait rien dit, mais elle cessa de chanter, suivit l'horrible dépouille jusqu'à la Gravelle, et s'assit au pied du poteau où elle était exposée. Des soldats qui lui avaient ordonné de se retirer, et auxquels on dit que c'était une *brigande,* la tuèrent.

Jean apprit ces détails de René, qui avait été arrêté comme suspect, puis remis en liberté. Jaloux de conserver son *avoir* à tout prix, René s'était jusqu'alors tenu en dehors de l'insurrection, uniquement occupé de bêcher son *closeau* et de dérober ses vaches aux deux partis; mais, en sortant des prisons de Laval, il trouva sa crêche vide, son *closeau* ravagé et sa maison sans porte. Les pillards déguisés en patriotes qui parcouraient les campagnes sous le nom de *contre-chouans* avaient tout emporté. A cette vue, René fut saisi d'une rage furieuse. Il ordonna à sa femme de rassembler les guenilles qu'on avait dédaignées, et, retirant son fusil caché sous la pierre du foyer, il alla rejoindre son frère au bois de Misdon.

— Voilà tout ce que les bleus m'ont laissé, dit-il en montrant à Jean le paquet porté par sa

femme; mais que je sois toute ma vie un mendiant, si je n'en tue autant qu'ils m'ont volé de petits écus !

Jean éprouvait lui-même un commencement de désespoir qui se traduisait en une fièvre d'entreprises. Il promenait sa bande des marches du Maine aux marches de la Bretagne, attaquant les convois, désarmant les patriotes et délivrant les prisonniers. Les affaires de Rouge-Feu, de Bourgon, de Saint-Mervhé, du Grand-Mail, de Saint-Ouën, se succédèrent rapidement et presque toujours à l'avantage des chouans. René montra partout la même fureur inexorable. A la vue des bleus, comme le disait *Va-de-bon-Cœur, son fusil partait de lui-même.* Il frappait des femmes sans défense, uniquement parce qu'elles avaient pris la fuite à son approche; il fusillait des passants désarmés qui portaient la cocarde tricolore, il égorgeait les prisonniers et les blessés. Ce fut surtout à l'affaire du Grand-Mail et à celle de Saint-Ouën que, selon sa terrible expression, il put tuer des patriotes *à poignées*. La destruction du butin, qu'il fallait le plus souvent brûler par l'impossibilité

d'en tirer parti, augmentait encore ses emportements. Il tournait alors autour des flammes comme un loup autour des feux de berger, déplorait tout haut la perte de tant de choses de prix, en supputait la valeur et accusait avec une folle indignation les patriotes d'*empêcher que les vrais chrétiens pussent en profiter*. Jean s'opposait, autant qu'il lui était possible, à ses barbaries, mais il était à peu près le seul à les désapprouver. La violence a une apparence d'énergie à laquelle les forts applaudissent par sympathie, les faibles par crainte. Jean désarma en vain plusieurs fois son frère; celui-ci se procurait bientôt un nouveau fusil et recommençait contre les bleus ce qu'il appelait *son compte de petits écus*.

Un matin que la troupe était réunie à Maineuf, près du bourg du Genet, René, que tourmentait une inquiétude de bête fauve, se leva le premier et sortit pour examiner les alentours du campement. Tout à coup il aperçoit un homme qui semble s'avancer avec précaution à travers les touffes de châtaigniers, et dont le costume n'est point celui des paysans. René n'en regarde pas da-

vantage, sa balle part, et l'homme tombe. Jean, réveillé en sursaut, accourt avec *Miélette* et plusieurs autres. On débarrasse d'abord le cadavre d'un sac de cuir qui se trouve plein de cartouches et de pierres à fusil que les chouans attendaient, puis on regarde au visage!... C'était leur messager le plus fidèle et un compatriote des Cottereau, celui-là même qui, étant cocher du prince de Talmont, avait fait monter la veuve des *Poiriers* dans son équipage pour la conduire au roi ! Cette fois Jean ne fut point maître de sa colère.

— Ah ! malheureux ! s'écria-t-il en se précipitant vers René, voilà trop de sang qui crie contre notre nom ; il faut que tu sois puni devant le ciel du bon Dieu !

Il le couchait en joue ; les chouans se jetèrent sur lui, et Michel Cribier lui arracha son fusil.

— Tu désarmes ton capitaine ! cria Jean égaré.

— Non, dit Cribier, j'empêche qu'il y ait parmi nous un Caïn.

A ce mot, Jean recula avec un cri, cacha sa figure dans ses mains, et, courant au plus épais du fourré, il s'y laissa tomber à genoux.

Ces scènes terribles étaient parfois entrecoupées d'épisodes moins sombres. Lorsque les chouans avaient vu s'éloigner les détachements républicains et que le soleil brillait sur les *placis,* ils sortaient de leurs tanières pour s'exercer à quelques-uns des jeux des paroisses ou pour danser les rondes du pays. On entendait alors ce chœur de voix rustiques s'élever joyeusement dans les clairières des bois, et les femmes, que la terreur tenait renfermées dans leurs cabanes, venaient timidement sur le seuil et se disaient l'une à l'autre :

— Voilà les *gas* qui prennent courage, demain il y aura de la poudre brûlée.

D'autres fois, quand les chouans entraient dans un bourg, ils couraient à l'église, et, au risque de faire connaître leur présence aux cantonnements patriotes, ils se mettaient à sonner l'*Angelus*. Ce bruit des cloches, qu'ils avaient cessé d'entendre depuis si longtemps, leur causait une joie inexprimable; tous s'agenouillaient la tête découverte et attendris jusqu'aux larmes. On eût dit que, comme dans la ballade de Schiller, ce tintement évoquait devant leurs yeux les plus touchantes images du

passé, joies de la naissance, ivresses du mariage, religieuses tristesses des funérailles! C'était pour eux tout le poëme de la vie chanté par la voix du village natal.

Jean Chouan ne prenait point part à ces joies. Depuis le dernier meurtre de René et l'emportement qui avait failli le rendre fratricide, il était tombé dans une sombre tristesse; le sang versé lui faisait horreur. Un jour, obligé de se porter sur le passage d'un convoi, il donna ordre à sa troupe de ne tirer qu'après lui, et laissa passer les républicains sans faire feu. Ses compagnons murmuraient de pareils ménagements, mais Jean faisait toujours la même réponse : — Les Cottereau ont tué trop de créatures du bon Dieu, le bon Dieu se revengera.

Ces paroles semblèrent prophétiques, car les frères chouans apprirent peu après l'arrestation de leurs deux sœurs Perrine et Renée. A cette nouvelle, Jean sortit de sa torpeur. Les prisonnières avaient été conduites au Bourgneuf, d'où on devait les diriger sur Laval avec une forte escorte. Il résolut de les délivrer. Par malheur, la plupart de ses hommes était absents, il n'en put réunir

que vingt-cinq ; mais il leur fit jurer *sur leur part de paradis* qu'ils mourraient jusqu'au dernier pour sauver les deux jeunes filles. La petite troupe s'embusqua dans les bois de la *Durondais*, au fond d'une douve cachée par une haie touffue. Jean, que ses compagnons n'avaient jamais vu effrayé, tremblait si fort, qu'il pouvait à peine parler. Il recommanda aux chouans de se souvenir de leur amitié pour lui et de prier le bon Dieu en son intention, puis il se porta en avant pour guetter le convoi ; mais aucun bruit n'annonçait son approche. Le jour arriva sans qu'on vît rien paraître. Seulement la pluie commençait à tomber et à remplir la douve. Les chouans eurent bientôt de l'eau jusqu'au-dessus de la cheville. Jean éperdu revenait à chaque instant vers eux, serrait leurs mains, et s'écriait les larmes aux yeux : — Nous les délivrerons, pas vrai ? Vous ne voudriez pas m'abandonner seul ici ? Et les chouans répondaient : — Ne t'inquiète de rien ; tant que tu resteras, nous resterons.

Cependant les heures succédaient aux heures ; la pluie augmentait toujours. De la cheville, l'eau

avait gagné les genoux, et personne n'avait mangé depuis vingt-quatre heures! Enfin, au retour de la nuit, Jean eut pitié de ces dévouements silencieux.

— Partez, mes *gas*, dit-il; le mauvais temps aura retenu les bleus. Demain nous reviendrons les attendre.

— Mais quand il se trouva seul avec ***Miélette***, il lui dit :

— Retourne à Misdon; moi, je vais au Bourgneuf pour m'informer, car j'ai de noires idées dans le cœur.

Ces noires idées étaient des pressentiments. Au Bourgneuf, Jean apprit que ses sœurs avaient été conduites, dès le premier jour, à Ernée par un autre chemin. Il se rend à Ernée; elles venaient d'être envoyées à Mayenne. Il partit pour Mayenne; on les avait dirigées sur Laval. Jean revint à Misdon pour prendre conseil de ***Miélette***.

Parmi beaucoup d'autres talents, ce dernier avait celui des déguisements. Nul ne savait mieux que lui prendre au besoin l'apparence d'une vieille femme. Il se procura le costume nécessaire et se rendit à Laval pour avoir des renseignements. Il

revint dès le soir même, mais si troublé, qu'il entra dans la cabane où était Jean sans l'apercevoir; Jean devina à sa pâleur ce qui était arrivé.

— On les a tuées, n'est-ce pas? s'écria-t-il en se levant hors de lui.

— Oui, dit *Miélette ;* mais console-toi, elles ne t'ont point fait déshonneur.

Il lui raconta alors qu'il les avait vu conduire à la guillotine. Renée, qui n'avait que seize ans, pleurait un peu et avait peine à marcher; mais Perrine la soutenait et lui parlait tout bas pour l'encourager à quitter la vie *sans y regarder*. Quand le moment de monter l'échelle était venu, elle l'avait aidée et s'était présentée la dernière, afin de lui ôter l'horreur de sa mort. Enfin, son tour arrivé, on l'avait vue marcher vers le couteau *comme elle fût entrée à l'église,* et, avant qu'il tombât, elle avait jeté deux cris : *Vive le roi!* et *vive mon frère Chouan!* — *Miélette* s'était alors précipité vers l'échafaud avec la foule, et avait trempé dans le sang des deux sœurs un mouchoir qu'il apportait à Jean.

Celui-ci avait écouté le récit de *Miélette* sans rien

dire ; il le remercia d'un mouvement de tête, prit le mouchoir, le regarda quelque temps, puis le cacha dans son sein, où on le retrouva plus tard. Du reste, il ne pleura point ; mais à partir de ce jour, personne, me dit *Va-de-bon-Cœur,* ne le vit sourire, ni prononcer un mot, à moins d'y être forcé. Il refusa de se rendre à l'assemblée des insurgés du bas Maine et ne voulut prendre part à aucune des expéditions proposées.

— Il ne faut pas que les autres marchent dans mon malheur, répondit-il à ceux qui lui reprochaient ces refus.

Enfin, s'étant arrêté un jour avec ses gens dans la ferme de la Babinière, ils y furent surpris par un détachement de bleus qui les mit en fuite. Jean s'était lui-même échappé, lorsqu'il entendit la femme de René qui l'appelait à son secours. Il revint aussitôt sur ses pas, l'aida à franchir un fossé et fit face aux républicains pour lui donner le temps de fuir. Tous les coups se trouvèrent ainsi dirigés sur lui, et il tomba frappé de plusieurs balles. Il eut pourtant encore la force de se traîner jusqu'au taillis, où ses compagnons le retrouvèrent. On le

plaça sur un drap porté par les quatre coins et on le ramena au bois de Misdon. Il y vécut jusqu'au lendemain, et profita de cette prolongation d'agonie pour raffermir ses compagnons, leur désigner son successeur, donner à chacun des conseils et des consolations. Il y eut dans ces derniers adieux quelque chose de si calme, de si noble, de si désintéressé de la terre, que le vieux *Va-de-bon-Cœur* n'en parlait qu'avec une voix émue.

— Ça doit être comme ça que meurent les saints, me dit-il en terminant.

Les compagnons de Jean craignirent de voir renouveler sur son cadavre les profanations commises sur celui de François, et l'enterrèrent dans l'endroit le plus écarté du bois. L'herbe fut d'abord soigneusement enlevée, une fosse de six pieds creusée, puis la terre remise et foulée à mesure, de peur que quelque abaissement dans le sol ne trahît plus tard la sépulture. Enfin le gazon fut replacé, arrosé avec soin et recouvert de feuilles mortes.

Ainsi finit cet homme extraordinaire, qui donna son nom à une guerre civile auprès de laquelle,

selon le général Hoche, *toutes les autres n'ont été que des jeux*. Cependant il ne fut que le précurseur de cette lutte, dont *Jambe-d'Argent* et *M. Jacques* devaient être les héros. Dépourvu d'instruction élémentaires et d'idées générales, Jean Chouan ne sut ni étendre la révolte ni l'organiser ; la portée politique manquait à son esprit. Au milieu des luttes auxquelles le hasard le mêla, il resta toujours le vrai paysan manceau, renfermant ses idées dans les limites du devoir le plus prochain. Tous les éléments de son rôle historique furent empruntés aux intérêts ou aux affections de la famille. La nécessité l'avait fait *faux-saulnier*, la reconnaissance le fit royaliste ; mais la première condition lui manqua toujours comme chef de parti : l'ambition.

Aussi sa mort eut-elle peu d'influence sur l'insurrection. Son œuvre était achevée, il disparut, quand d'autres commençaient la leur. Ses compagnons du bois de Misdon connurent seuls le lieu où ses restes avaient été enfouis. Ce lieu, nous nous le sommes fait indiquer. Descendant des bleus, nous y sommes arrivé pacifiquement con-

duit par le fils d'un vieux royaliste. Nous nous sommes assis sur cette tombe oubliée et couverte de liserons, nous avons écouté les chansons *chouannes* que les pâtres répètent encore, en promenant leurs troupeaux sur les lisières du bois, et nous nous sommes réjoui de vivre à une époque assez guérie des haines de ce temps, pour ne trouver dans ces chansons qu'un monument de notre histoire nationale, et pour ne voir dans cette sauvage sépulture que le souvenir d'un homme justement combattu par nos pères, mais auquel on doit accorder cette épitaphe, la plus noble qu'aucun de nous puisse espérer : *Mort pour ce qu'il croyait la vérité.*



DEUXIÈME RÉCIT.



JAMBE-D'ARGENT ET MONSIEUR JACQUES.

I

Les deux genres d'histoire. — Le presbytère de M. le Bon. — Enfance de Louis Treton, dit *Jambe-d'Argent*.

Tous les peuples ont deux histoires, l'une qui se plaît aux vues d'ensemble et ne marche qu'escortée de documents authentiques, l'autre curieuse de détails, mêlée aux événements privés, et relevant de la tradition. La première ressemble à ces fleuves du Nouveau-Monde qui emportent tout dans

leur cours puissant, mais dont l'œil n'aperçoit que les grandes ondulations; la seconde est un de ces ruisseaux au bord desquels on s'asseoit afin de regarder jusqu'au fond, de cueillir les brins de joncs et de compter les cailloux.

Pour tous, il y a des jours où l'air des hauteurs étourdit, où les immenses horizons fatiguent, où le regard aime à descendre vers les lieux bas, afin de se reposer sur l'étroite *closerie* qu'encadrent les vieux troncs d'aubépine. Alors on s'arrête aux épisodes familiers du grand poëme : sortis des palais officiels de l'histoire, nous nous oublions à écouter les récits que les jeunes filles font à la source du village, ou les vieillards sur le seuil. La prévention s'y montre souvent, l'ignorance toujours, mais du moins on y trouve la vie. C'est ainsi que le peuple a vu, qu'il a entendu, qu'il a senti. S'il raconte inexactement ce qui a été, il raconte naïvement ce qu'il est lui-même; ses erreurs ne sont point des mensonges, ce sont des vérités relatives, qu'il s'agit de remettre à leur place; son tort comme son mérite est d'écrire perpétuellement le roman humain sur les feuillets de l'histoire. — C'é-

tait le désir de connaître cette chronique populaire des plus célèbres chouans qui m'avait conduit aux *Boutières* et qui m'amenait de nouveau chez un autre témoin de ces luttes aventureuses.

Celui-ci administrait les âmes de l'une des paroisses les plus pauvres du bas Maine. Le patrimoine que lui avait laissé sa famille suppléait à l'insuffisance des ressources curiales et l'aidait à briser chez ses paroissiens les aiguillons les plus envenimés de la misère. Aussi la reconnaissance avait-elle fait pour son nom ce que la flatterie fait pour le nom des rois : ne pouvant parler de lui sans rappeler son inépuisable bonté, les gens du pays s'étaient accoutumés à prendre la qualité pour l'homme, et, au lieu de répéter sans cesse *le bon curé*, ils avaient fini par dire simplement *le Bon*, comme si une pareille désignation n'eût pu laisser aucun doute. Le propriétaire du Moulin-Neuf lui-même, malgré son mépris philosophique pour toute croyance qui ne ressortait pas directement des quatre règles, m'avoua que *M. le Bon* passait pour la providence du canton.

— Il les abrutit bien un peu de superstitions sur

le bon Dieu et son paradis, ajouta-t-il, mais il a endoctriné les parents pour la vaccine, il distribue gratis des médicaments, il enseigne les nouvelles cultures, et il vient d'appeler une sage-femme dans la commune. C'est bien encore *le moins mauvais d'eux tous.*

Cet éloge négatif avait, dans la bouche de mon conducteur, une éloquence qui accrut mon empressement à voir *M. le Bon.* Il fut donc convenu qu'en retournant chez lui, le meunier ferait un détour qui lui permettrait de me laisser à la cure, où j'étais annoncé et attendu.

Nous prîmes par des routes sauvages, tantôt enfouies sous les haies et entrecoupées de flaques d'eau verdâtre, tantôt serpentant à travers les friches d'où s'élevaient des volées de lourdes perdrix, tantôt longeant le bord des ruisseaux qui gazouillaient parmi les osiers. En passant près d'un hêtre, je montrai à mon compagnon un de ces trous que le pivert creuse pour son nid, et qui était recouvert de plusieurs lames de fer.

— Ah! oui, me dit le meunier en riant, c'est l'ouvrage de quelque curieux du pays qui veut se

procurer *l'herbe qui coupe.* Le pivert passe chez nous pour un oiseau savant qui a voyagé et qui connaît les bons coins. Si vous lui fermez sa maison, comme vous le voyez là, il vole à l'instant même vers une montagne où pousse une plante merveilleuse qui brise le fer, et, après s'en être servi pour rentrer chez lui, il la laisse tomber sur le morceau de drap rouge placé au-dessous. Ici le drap a été oublié ou a disparu, ce qui expliquera aux malins la non réussite de la chose et les encouragera à recommencer.

Cette croyance populaire me rappela celle que javais entendu raconter en Normandie. Là comme partout, les nids d'hirondelles sont, pour les maisons auxquelles on les voit suspendus, une assurance de joie et de prospérité ; mais ces nids peuvent devenir en même temps, pour l'aveugle, un moyen de guérison. Il suffit d'attendre que les petits soient éclos et de leur crever les yeux. Dès que la mère s'en aperçoit, elle s'envole et revient bientôt avec une pierre dont elle se sert pour leur rendre la vue. L'aveugle la retrouve dans le nid et peut s'en servir à son tour ! Ainsi, en tous lieux et

sous toutes les formes, la tradition attribue quelque rôle symbolique ou surhumain à cette race ailée qui vit dans l'océan des cieux. Placés entre la terre et les nuées, les oiseaux semblent participer à une double nature, et, lorsque les anges ont été mis en communication avec les hommes, ils ont emprunté leurs ailes ! — Puis n'ont-ils pas le prestige de tout ce qui arrive de loin? Les Égyptiens étendaient leurs malades aux portes, convaincus que l'étranger qui passait devait leur apporter quelque remède des contrées inconnues. Ainsi fait le peuple en demandant aux oiseaux de nos campagnes mille dons merveilleux : eux aussi sont des étrangers qui passent et, à les voir traverser l'éther, indifférents de l'espace, libres de tout lien, victorieux sans effort des obstacles, comment ne point imaginer, que la terre et le ciel sont sans mystères pour ces éternels voyageurs ?

Les inextricables méandres de la route que nous suivions variaient à l'infini les perspectives, mais semblaient éloigner le but. L'*Angelus* sonnait au loin à toutes les églises des villages, lorsqu'un

toit d'ardoise se montra devant nous au-dessus des arbres.

— Voilà le nid, dit le meunier, qui me l'indiqua du bout de son fouet ; nous y arriverons pour le dîner, ce qui est toujours la bonne heure chez les curés. Allons, *Bolivar*, un coup de vigueur ! nous allons au râtelier.

Le cheval parut comprendre, il allongea le pas, et nous aperçûmes enfin la façade du presbytère. Des vignes encadraient chaque fenêtre, couraient le long des cordons de maçonnerie qui surmontaient le rez-de-chaussée, brodaient les corniches, escaladaient le toit, et, rampant le long des pentes, allaient couronner les cheminées, qui épanouissaient au-dessus leur panache de fumée. Des pigeons roucoulaient mélodieusement sur l'ardoise échauffée par le soleil du midi, et, à la porte, un grand chien fauve, roulé sur lui-même, dormait aux pieds d'une vieille fileuse. Au bruit du char-à-bancs, tous deux relevèrent la tête ; le chien gronda doucement, et la servante poussa une exclamation de surprise.

— Eh ! c'est Catherine ! dit gaîment mon com-

pagnon ; tu n'as donc pas entendu la cloche du dîner, ma vieille, que te voilà à faire tourner ton rouet au lieu de faire aller le tourne-broche?

— Le tourne-broche un vendredi ! s'écria Catherine scandalisée.

— Par le Père éternel ! elle a raison, c'est un vendredi ! reprit le meunier, qui laissa tomber les guides d'un air de désolation si sérieuse, que le rire me gagna ; je n'avais point pensé à cela quand je suis parti ? Qu'est-ce que nous allons devenir ?

— N'entends-je pas mes hôtes ? interrompit une voix derrière le char-à-bancs.

Nous nous retournâmes : c'était *M. le Bon*, qui revenait de visiter des malades, son bréviaire sous le bras. Il souhaita cordialement la bienvenue à mon conducteur, et me prit les deux mains avec une tendresse presque paternelle.

— Je vous attendais, me dit-il ; j'ai pensé à vous, et nous aurons à causer longuement.

Puis, montrant au meunier le seuil du presbytère :

— Que notre cher voisin veuille entrer, ajouta-

t-il avec une bonhomie riante ; bien que le vendredi soit un jour néfaste, nous tâcherons d'en faire pour lui un jour *marqué de blanc,* comme doivent l'être tous ceux du propriétaire du Moulin-Neuf.

Le fabricant de farine, qui n'avait jamais lu Horace, ne comprit pas l'épigramme du vieux prêtre ; il passa d'un air gauchement délibéré, et nous précéda dans une salle à manger, où la table était dressée. C'était une pièce vaste et simplement blanchie à la chaux, dont une profusion de fleurs vivaces faisait le seul ornement ; mais tel était le mélange de plantes grimpantes, d'arbustes verts et d'herbacées fleuries, habilement étagés selon l'élévation, la forme ou la couleur, que l'ensemble produisait sur la blanche muraille une broderie mouvante d'une grâce et d'une originalité singulières. Un immense coquillage, encadré de saxifrages, recevait l'eau d'une fontaine et complétait cette décoration rustique. A cet aspect charmant, je m'étais arrêté, malgré moi, sur le seuil, et je n'avais pu retenir un cri. Mon conducteur me regarda.

— Eh bien ! voilà un genre d'ameublement que vous ne connaissez point Paris, me dit-il avec ce rire lourd et blessant que l'on pourrait appeler le rire des enrichis ; comme vous voyez, c'est simple et peu dispendieux. Quant à l'entretien, c'est ***M. le Bon*** qui s'en charge lui-même ; il regarde aussi ses fleurs comme ses paroissiens.

— Pourquoi non? dit le curé avec une placidité souriante ; toutes les créatures de Dieu n'ont-elles pas droit à l'affection de l'homme? Vous avez dit plus vrai que vous ne pensiez peut-être. Oui, ces fleurs sont une part de ma vie ; c'est une famille muette que j'élève à mon foyer de célibataire, de pauvres enfants d'adoption dont il faut diriger la séve, des vieillards auxquels je ménage la bise ou le soleil. Ne croyez pas que de pareils soins restent sans influence sur l'âme.

Le meunier me regarda en se mordant la lèvre.

— Le prône va commencer, dit-il tout bas, tandis que ***M. le Bon*** dépouillait une magnifique bruyère de ses campanules défleuries.

Mais notre hôte ne semblait nullement disposé à réaliser cette prédiction, et, revenant sans di-

gression à ses goûts d'horticulture, il nous proposa de passer au jardin, tandis que Catherine faisait un appel à toutes les ressources du voisinage pour renforcer le dîner curial.

Nous traversâmes d'abord un parterre, dont les compartiments réguliers ne renfermaient que des plantes vulgaires et *passées de mode,* comme le meunier nous le fit remarquer. ***M.*** *le* ***Bon*** l'avait tracé et planté lui-même, en mémoire du parterre de la maison paternelle.

— Votre œil doit être fatigué de ces figures de géométrie tracées en buis, dit-il; mais moi, je trouve dans ces œillets panachés, dans ces absinthes fleuries, dans ces fenouils verts, comme une odeur de mes jeunes années.

— C'est-à-dire que vous perdez votre meilleur coin de terre, objecta mon compagnon; une exposition en plein midi! Vous pourriez avoir ici des contre-espaliers et des melons.

— J'aime mieux avoir des souvenirs, répliqua doucement le curé; c'est du luxe sans doute, mais on doit passer quelques fantaisies aux vieillards.

Il nous montra ensuite le potager, dont la cul-

ture avait le caractère d'ordre et d'appropriation qui est la grâce des choses utiles; le verger abritant quelques ruches entourées de thyms, selon le précepte de Virgile qu'il me rappela :

. . . Graviter spirantis copia thymbræ;

enfin un vaste champ nommé par lui la *terre de Chanaan*. C'était là qu'il employait les instruments nouveaux, qu'il semait les graines d'essai et appliquait les modes de culture encore inconnus au pays. Bordée par la route et placée vis-à-vis de l'église, la *terre de Chanaan* était exposée à tous les regards. Chaque dimanche, en se rendant aux offices, les paysans pouvaient l'examiner, juger les tentatives, suivre toutes les périodes de l'insuccès ou de la réussite. Les plus indifférents étaient forcés de voir, les plus obstinés, de comprendre. A chaque essai, la nature écrivait sa réponse en caractères qu'aucun regard ne pouvait refuser de lire ; la vérité devenait un fait. *M. le Bon* l'appuyait en outre de ses exhortations et de ses enseignements.

— C'est en soldat qu'il faut servir ce qu'on croit

le bien, nous dit-il à ce sujet ; le mensonge a presque toujours l'avantage d'oser, tandis que la vérité est timide. Elle craint d'importuner, elle s'arrête devant les portes qui se ferment et rebrousse chemin vers son puits. Ce n'est pas ainsi que l'on fait triompher une cause. La guerre contre le mal doit se faire comme nos chouans faisaient la guerre aux bleus, sans calculer les forces ennemies et sans jamais croire qu'on a fini. Chaque fait peut devenir une arme, chaque exemple un buisson derrière lequel on tire un coup de fusil sur l'erreur. Si on ne la tue pas, on lui fait perdre du sang, et, à force de blessures, elle finit par mourir au coin d'un fossé.

L'allusion du vieux prêtre aux guerres royalistes amenait tout naturellement l'entretien à l'objet de ma visite. Je saisis le moyen de transition qui m'était fourni, et j'avouai quelles espérances m'avaient conduit au presbytère.

— Je sais, me dit le vieux prêtre d'un air pensif, vous avez la curiosité de tous ceux de votre âge : ils aiment à promener leur esprit aux bords de ce passé, comme on se promène aux bords d'une côte

orageuse, pour admirer les vagues, compter les brisants et entendre le récit des naufrages ; mais ce qui est pour eux une source d'émotions, rouvre chez nous de vieilles cicatrices. Il n'est aucun des nôtres qui, en emportant à travers l'incendie sa famille et ses dieux, n'ait laissé derrière lui, comme Énée, quelqu'une de ses affections. Moi-même, pauvre prêtre obscur, je ne puis retourner les yeux sans angoisse vers ces luttes implacables

Quorum pars *parva* fui.

Je vous raconterai pourtant ce que je sais ; les souvenirs des vieillards sont une part d'héritage qu'ils doivent acquitter de leur vivant.

Nous venions de regagner le salon, où nous trouvâmes nos couverts mis et la table servie. Grâce aux ressources du village, Catherine avait réussi à compléter un dîner qui faillit réconcilier mon conducteur avec les prescriptions de l'Église. Le curé fit honneur de ce festin improvisé à la bonne volonté des voisins.

—Ah ! je comprends ! dit le meunier en remplissant son assiette après avoir vidé son verre, tout

dans notre pays est au service de l'Église. Si le *Mainiau* récolte une primeur, s'il pêche un gros poisson, s'il tue un gibier bien gras, c'est pour le presbytère !

— Mon voisin est trop du pays pour croire cela, dit *M. le Bon* gaiement. Le *Mainiau* aime ses curés sans doute, mais il pense que les véritables amitiés se prouvent mieux par ce qu'on reçoit que par ce qu'on donne. Quoi que nous fassions, le salut lui paraît toujours *une affaire ;* c'est un procès à gagner contre les malins esprits. Nous *occupons* pour lui en qualité de procureurs du bon Dieu ; mais s'il y a des frais à payer, adieu le client !

Je fis observer à notre hôte que la guerre royaliste dans le Maine avait au moins été une dérogation éclatante à cet esprit de calcul intéressé.

— Pour plusieurs, sans aucun doute, répondit-il, la foi politique et religieuse a eu ses martyrs ; mais combien ne se sont dévoués qu'à une passion en laissant croire qu'ils se dévouaient à une idée, en le croyant quelquefois eux-mêmes ! Dans une révolution, la vérité n'est jamais, d'un

côté, si absolue, si lumineuse, que nous puissions la reconnaître certainement; nous n'avons le plus souvent à choisir qu'entre des crépuscules. Alors un souvenir, une espérance, un instinct, nous décident. Pour ma part, de tous les chefs de bande qui ont combattu dans le Maine, je n'en ai rencontré qu'un seul qui ait pris les armes sans considérations de famille, sans esprit d'imitation, sans haine, sans ambition et après un libre examen : ce fut un mendiant estropié qui avait longtemps parcouru les paroisses le bissac sur l'épaule et le bâton blanc à la main.

— Louis Treton, repris-je vivement; ainsi on m'a dit vrai, vous l'avez personnellement connu?

— Depuis le temps où il gardait les bestiaux chez un métayer d'Astillé, dit ***M. le Bon,*** car son père, pauvre closier aux Petits-Aulnais, ne pouvait nourrir ses douze enfants, et, dès que Louis sut manier la *marotte*, il fut envoyé sur les friches avec un *muguet.* On put reconnaître chez lui, dès lors, ces facultés sympathiques et actives qui semblent nous destiner au commandement. En attendant l'occasion de dominer les hommes, il se

rendit maître de son troupeau. Les bœufs les plus rebelles et les chevaux les plus rétifs apprirent à reconnaître sa voix. Il poussait pour chacun d'eux un cri particulier auquel ils obéissaient. Assis sur le revers d'un fossé devant son feu de bruyère, il n'avait qu'à faire entendre ses appels pour qu'on les vît tous accourir. Les métayers du canton disaient, par plaisanterie, que l'enfant avait *marché sur l'herbe qui attire ;* mais son seul talisman était l'instinct d'observation et un dévouement affectueux pour le troupeau qui lui avait été confié. Il en donna une preuve irrécusable, mais funeste pour lui. Vous savez qu'après les jeûnes forcés de l'hiver les loups redoublent habituellement d'audace. Au retour du printemps, un de ces animaux, enragé de faim, sortit des taillis avant la nuit, s'élança dans la friche où se trouvait Louis et allait emporter un poulain, lorsque le jeune pâtre, averti par l'effroi du troupeau qui prenait la fuite, accourut et se jeta à corps perdu sur la bête féroce. Tous deux roulèrent quelque temps à travers les bruyères sans pouvoir se terrasser; enfin un buisson arrêta l'enfant, et, pendant que le loup, retenu

sous ses genoux, continuait de le mordre, il put saisir son couteau et lui scier la gorge. Le poulain avait été sauvé ; mais Treton était estropié de la jambe droite. Les soins tardifs qu'il reçut à l'hôpital d'Angers ne réussirent point à guérir une plaie dont la négligence avait fait un ulcère ; il fallut laisser le troupeau du métayer à un autre *pastour* et se traîner en mendiant aux portes des métairies. Cependant Louis conserva, même dans cet abaissement, l'instinct et l'exercice de sa supériorité. En retour de l'aumône reçue, il donnait un renseignement, une nouvelle, un conseil, et laissait celui qui l'avait secouru son obligé. Dans tous les jeux, il établissait la règle et la faisait respecter. Juge absolu des différends, il n'avait qu'un cri : *La justice!* Son courage forçait d'abord à s'y soumettre, et sa loyauté la faisait ensuite aimer. De tous les chefs de bande, c'est le seul, avec *M. Jacques,* qui n'ait point laissé de double réputation. Pour eux, toutes les voix sont amies, toutes les traditions d'accord. Aussi ont-ils été les deux foyers vivants de la cause royaliste dans le Maine. L'insurrection entière tourna toujours au-

tour d'eux, s'éclairant de leur lumière, s'échauffant de leur flamme, et, quand ils tombèrent, tout rentra dans le néant. Qui connaît leur histoire connaît celle de tout notre chouannerie.

II

Les successeurs de Jean Chouan. — Commencements de Jambe-d'Argent. — Monsieur Jacques. — Leur entrevue ; ils organisent la chouannerie du Maine. — Attaque du bourg d'Astillé. — Jambe-d'Argent et le gentilhomme.

Au sortir de table, le propriétaire du *Moulin-Neuf* avait pris congé et était reparti ; je pus interroger plus à l'aise *M. le Bon*, qui, de son côté, me répondit plus librement. Il me raconta comment la révolution l'avait surpris presque au sortir du séminaire et à peine ordonné prêtre. Livré à ce premier et pacifique enchantement d'une ferveur satisfaite, sans regret du passé, heureux dans le présent et attendant les joies éternelles de l'avenir, il ne comprit rien aux colères du peuple. Contraint

de se réfugier dans sa famille, il continua à y étudier ses livres, à cultiver ses fleurs, et à attendre, sous les charmilles, que Dieu eût apaisé les cœurs violents. Sa mère, vieille et aveugle, le retenait au logis; on ignorait son retour dans le voisinage; pendant longtemps nul ne songea ni à réclamer son saint ministère, ni à s'en armer contre lui. Retiré dans sa solitude comme dans une île, il entendait gronder l'orage sans en éprouver les secousses. Quelques mendiants, qui continuaient à solliciter une aumône chaque jour plus rare à travers les villages dévastés, lui apportaient tous les vendredis des nouvelles de la guerre civile. Ils lui avaient appris les premières expéditions des frères Chouan, la destruction de l'armée catholique, et les nouveaux efforts tentés par les bandes d'insurgés.

Ces bandes, formées de Vendéens fugitifs auxquels s'étaient joints un certain nombre de Manceaux, n'avaient encore ni chefs ni organisation. Dispersées après chaque expédition, elles se reformaient pour l'expédition suivante avec des éléments nouveaux. Le plus hardi ou le mieux inspiré

ce jour-là marchait à la tête des autres; si son plan échouait et qu'un de ses compagnons trouvât mieux, il l'acceptait à l'instant pour capitaine et redevenait soldat. Ce fut ainsi que Coquereau lui-même, le plus habitué de tous à se faire obéir, remit le commandement à Pimousse lors du combat livré sur la route de Daon à Cherré, et le reprit, quelques heures après, pour attaquer une colonne à l'entrée de Marigné. Parmi les chouans, l'égalité alors était la règle, l'autorité une exception variable et passagère.

Toutefois, dans ces alternatives de pouvoir et d'obéissance, le tour du commandement devait revenir plus souvent pour les intelligents et les braves. A ce double titre, Louis Treton ne tarda pas à conquérir sur ses compagnons de guerre l'autorité qu'il avait autrefois exercée sur ces compagnons de jeux. Sa participation à l'insurrection royaliste avait été, on le sait, le résultat d'une conviction réfléchie. Il y avait vu la défense de tout ce qu'il s'était accoutumé à aimer depuis son enfance; c'était, pour lui, plus qu'une cause à servir, c'était la liberté de ses préférences et de sa foi à sauver.

La révolution, qui satisfaisait aux instincts philosophiques des villes, heurtait, en effet, toutes les habitudes d'esprit et toutes les croyances des campagnes. Or, les préjugés d'un peuple sont, comme les vérités elles-mêmes, une part de sa conscience : enlever de force à un homme son erreur, c'est opérer un malade malgré lui, et violer, en ennemi, l'arche sainte que la persuasion seule doit ouvrir. Que cette violence ait pu ou non être évitée, c'est une question que nous ne préjugeons point ici ; nous constatons seulement que la révolte des campagnes de l'ouest fut bien moins un mouvement politique qu'un élan d'indépendance. La plupart des Vendéens et des chouans combattaient, comme les républicains, pour la liberté, l'égalité et la fraternité humaines ; on ne différait, dans les deux camps, que sur la manière de les comprendre. Les chefs nobles qui dirigèrent l'insurrection lui donnèrent un cri et un drapeau royalistes ; mais, pour qui étudie les éléments mêmes réunis sous ce drapeau, l'origine de la révolte était ailleurs. Du reste, ce double caractère royaliste et populaire eut ses représentants distincts dans la chouannerie du

Maine. Jean Cottereau, lié à la monarchie et aux Talmont par une reconnaissance personnelle, combattit véritablement pour la royauté ; le mendiant Louis Treton, longtemps nourri par la charité des paroisses, combattit, comme Cathelineau, pour leur liberté.

La république avait complété ses victoires par la déroute du Mans. Le Maine était redevenu immobile et muet sous l'oppression de ce grand désastre. Parmi les combattants qui avaient survécu, les plus compromis se tenaient enfermés dans leurs tanières souterraines, les autres cherchaient à cacher leur participation à la défaite sous une soumission qui n'attestait que leur découragement. Ce fut alors que reparut dans le pays Louis Treton, à qui la plaque de fer-blanc destinée à garantir sa blessure toujours ouverte avait fait donner le surnom de *Jambe-d'Argent*. Lui aussi sortait de la bataille. Il avait encore le visage pâle de longues privations, la barbe hérissée, les mains noires de poudre et les haillons teints de sang; mais son courage était ferme et entier. Il s'arrêtait aux portes de chaque métairie, appelait les jeunes gens par

leurs noms et les encourageait à reprendre les armes. Il ne leur parlait pas de la royauté détruite ou de la noblesse abolie, mais de leurs églises où les cloches étaient silencieuses, de leurs villages occupés par des soldats comme une terre conquise, de leur foi déshonorée par la contrainte ou l'insulte. La voix de *Jambe-d'Argent*, assez forte, quand elle s'élevait, pour dominer tous les retentissements de la bataille, devenait, au besoin, caressante ; sa parole était comme l'onde, tantôt renversant avec fracas, tantôt pénétrant sans bruit, mais toujours irrésistible.

— Quand il voulait causer, répétait avec émotion, trente années plus tard, un de ses compagnons d'armes, Planchenault, dit *Cœur-de-Roi*, *les cœurs venaient se faire prendre comme les petits oiseaux en hiver*. Il vous conduisait contre votre volonté, sans qu'on s'en aperçût, et on se demandait ensuite comment cela avait pu arriver. Quand même j'aurais dû mourir pour lui une fois chaque jour, je l'aurais fait sans réclamation et sans me lasser, car *j'avais besoin de le voir content*.

Comme on le pense bien, *Jambe-d'Argent* n'en

était point venu là tout d'un coup. D'abord confondu avec les autres chouans, il leur avait laissé faire l'expérience de sa supériorité. Il s'était successivement dévoué pour chacun, et tous, avant de devenir ses soldats, avaient été ses obligés. Moustache surtout ne pouvait oublier que, surpris par les bleus sur la route de Cossé, il avait dû à *Jambe-d'Argent* de revenir sain et sauf et sans déshonneur parmi les siens. Appuyés épaule contre épaule, tous deux avaient traversé, le fusil en joue et au petit pas, les rangs des républicains qui, frappés d'admiration, s'étaient écartés en criant :

— Laissez passer les braves !

Dès ce jour, l'ancien garde-chasse du marquis de Monteclerc avait dit :

— Il faut que tu sois notre chef.

Et il ne négligea rien pour préparer à ce choix les autres insurgés.

Les victoires de la Bodinière, puis de Nuillé, qu'ils durent à *Jambe-d'Argent,* et la défaite d'Ahuillé, par laquelle ils furent punis d'avoir repoussé ses conseils, décidèrent sa nomination. Ceux qui avaient cherché dans la guerre civile une co-

carde pour couvrir leurs crimes osèrent seuls protester. De ce nombre furent Moulins, lâche bandit, instruit à toutes les bassesses dans les égouts de la gabelle, et bon seulement à colporter la terreur au moyen de marches prodigieuses; Barbier, dit *la Risque*, Jamois, surnommé *PlaceNette*, et enfin *Mousqueton*, cet horrible *Quasimodo* de la chouannerie, que l'odeur du sang enivrait comme le vin, et qui sabrait les prisonniers à petits coups *pour sa réjouissance.*

Jambe-d'Argent montra dès lors l'esprit de conduite qui annonce le chef de parti. Bien qu'il méprisât les hommes qui lui contestaient le commandement, il s'efforça d'apaiser leur mauvaise humeur; car il savait que dans les guerres civiles on n'a pas le choix des instruments, et que l'on combat avec toutes les armes qui peuvent frapper l'ennemi. Voulant donc épargner à leur orgueil une obéissance immédiate, il les engagea à visiter les paroisses afin d'y propager la révolte. L'époque de la moisson arrivait d'ailleurs, et tous les jeunes gens qui avaient pris les armes allaient retourner dans leur famille pour assister à la *fête de la gerbe.*

Le nouveau chef résolut d'employer cette trêve passagère à organiser la reprise des hostilités. Il avait longuement étudié toutes les chances de cette guerre de moucherons contre le lion républicain; il savait que, pour perpétuer une lutte inégale, l'important était d'envelopper sa faiblesse de mystère, de se montrer partout en ne s'arrêtant nulle part, d'enserrer enfin l'ennemi dans un réseau d'adversaires invisibles qui pussent le forcer à se tenir la baïonnette croisée devant le vide et à s'énerver dans cette fièvre de l'attente et de l'inconnu, la plus redoutable de toutes les maladies pour les forts.

Le difficile était de faire accepter un pareil plan. Si les compagnons d'enfance ou de combat de Louis Treton ne remarquaient plus sa jambe malade et ses haillons, la noblesse y prenait garde; sa visite aux gentilshommes bretons le lui avait prouvé. Son autorité, justifiée par le seul mérite, était, aux yeux de ceux-ci, une usurpation tout au plus tolérée. Vu le malheur des temps, les gens bien nés pouvaient lui permettre de mourir à leur côté, mais non recevoir de lui des conseils, ni une di-

rection. Pour ceux qui arrivaient de Coblentz, il ne suffisait pas que la raison fût la raison ; il fallait encore qu'elle fût de bon lieu. *Jambe-d'Argent* le savait, et, voulant avant tout l'adoption de ses idées, il leur chercha un père adoptif.

Son choix s'arrêta sur un gentilhomme étranger au Maine, qui s'y était fait connaître dans ces derniers mois. M. Jacques se donnait pour un officier vendéen forcé de cacher son véritable nom. Il avait paru sur la rive droite de la Mayenne peu après la destruction de l'armée catholique ; mais il n'y commandait aucune bande, et ne se montrait d'habitude que dans les moments les plus périlleux et lorsque tout semblait désespéré. On l'apercevait alors, tout à coup, aux premiers rangs, où il donnait un ordre, faisait exécuter un mouvement, et la déroute se transformait aussitôt en victoire. C'était le *Deus ex machinâ* de ce drame guerrier. On comprend de quel prestige ces interventions triomphantes avaient dû l'entourer. Tout en lui d'ailleurs était fait pour exciter l'imagination populaire ; il était jeune, beau et doué de cette fascination à la fois impérieuse et pénétrante qui impro-

vise les royautés. Son costume avait, comme celui de tous les officiers vendéens, quelque chose de chevaleresque qui fixait les regards sur les grâces de sa personne. Dans les châteaux royalistes où il avait été reçu, les dames vantaient ses talents d'artiste et ses manières d'homme du monde; les ecclésiastiques, qu'il avait plusieurs fois protégés dans leur fuite, parlaient de son érudition et de ses vues profondes; enfin les paysans, dont il avait partagé les expéditions, répétaient que nul ne l'égalait pour manier un fusil, monter à cheval ou conduire une barque. Il fatiguait les plus vigoureux marcheurs, paraissait ne sentir ni la faim, ni la soif, supportait, sans y prendre garde, le vent, la pluie et le soleil. Il parlait peu, mais chacune de ses paroles laissait un souvenir. Dans les haltes, on le voyait s'asseoir à l'écart, relire des lettres ou se promener en murmurant des phrases cadencées dont le sens échappait à ses rustiques compagnons. Enfin il possédait cette merveilleuse faculté de dédoubler son esprit pour le partager entre plusieurs préoccupations. On l'avait vu, dans le même instant, donner un ordre, écouter un rapport et écrire un

billet, sans que sa pensée en parût ralentie ou troublée.

Ajoutez à tant de dons l'irrésistible puissance du mystère ! On ne connaissait ni ses retraites, ni ses ressources, ni ses moyens de communication. Il paraissait et disparaissait comme ces champions des romans de chevalerie que l'on voyait arriver la visière baissée, enlever tous les prix du tournoi, puis s'éclipser dans un nuage de poussière. Aussi toutes les suppositions avaient-elles été épuisées à son sujet. Après lui avoir successivement attribué les noms les plus connus de la Vendée, on commença à répéter tout bas celui du duc d'Enghien. Il venait, disait-on, pour reconnaître le pays, en étudier les forces et préparer l'arrivée du comte d'Artois, espèce de messie politique toujours promis aux royalistes et toujours vainement attendu.

Vrai ou faux, un pareil bruit donnait à M. Jacques l'autorité du rang qui manquait à *Jambe-d'Argent* pour discipliner la chouannerie. Ce dernier lui demanda une entrevue. Le rendez-vous devait avoir lieu au château de Champ-Fleuri, près de Laval.

Arrivé à la grande avenue, Treton, qui avait avec lui deux de ses gens, *la France* et *Sans-Peur*, s'arrêta tout à coup près de la barrière. Il était pâle, ému et semblait hésiter. Ses deux compagnons lui demandèrent à quoi il pensait.

— Je pense, répondit *Jambe-d'Argent*, que le sort des paroisses va dépendre de ce que décidera M. Jacques, et que je ne saurai peut-être pas lui expliquer ce que je comprends, car les idées ressemblent aux coups de fusil, pour qu'elles portent, ce n'est pas tout de faire feu, il faut encore viser. Aussi j'ai un poids sur le cœur en pensant à la grandeur de ce que je vais faire et au peu que je suis.

— Allons donc ! répondirent les chouans, qui ne comprenaient pas ces angoisses d'une grande conscience, n'es-tu pas le plus fin gars de ce côté-ci de l'eau ? Tu parleras bien, et, avec l'aide de Dieu, M. Jacques sera content.

—Oui, avec l'aide de Dieu ! reprit vivement Treton ; il ne faut pas désespérer tant qu'il est pour nous.

Et il se remit en marche vers le château.

Ses craintes ne devaient point, du reste, se réaliser. M. Jacques comprit son plan et l'adopta avec chaleur. Il fut décidé entre eux que chaque bande resterait sur sa paroisse sous le commandement du capitaine qu'elle s'était choisi, mais qu'un chef suprême imprimerait l'unité à la guerre en dirigeant les efforts partiels et les réunissant au besoin. Un service régulier devait être établi pour les dépêches; on disperserait dans les bois et dans les closeries des dépôts de vivres et de munitions; les pâtres devaient servir de guetteurs, les mendiants d'espions, les femmes de messagers. On désigna des quartiers généraux auxquels furent donnés de nouveaux noms pour dérouter les bleus. *Jambe-d'Argent* choisit la métairie du *grand Bordage*, qu'il appela le *camp des hauts Prés*. Ce fut là qu'il se rendit pour organiser l'insurrection d'après le plan convenu. Son premier soin fut de préparer dans la métairie une retraite aux prêtres fugitifs, aux femmes proscrites et aux blessés. Il ménagea, pour cela, dans les litières de l'étable, amoncelées, selon l'usage, contre le pignon, un vide d'environ dix pieds, garni de planches. Ce ré-

duit communiquait, à travers le mur, avec une seconde cachette plus vaste, ménagée au centre du grenier à foin. Le jour et l'air arrivaient par le haut. Ces deux retraites furent établies avec tant d'adresse, que les bleus fouillèrent vingt fois la métairie du *grand Bordage* sans pouvoir rien découvrir.

Ces précautions prises et la moisson achevée, l'agitation recommença partout. Malgré la mort du jeune la Raitrie, la rive droite de la Mayenne resta soulevée. Le Comte occupait les environs de Craon et d'Athé; Fortin se montrait vers Lassay; trois déserteurs, connus sous les surnoms de *Rochambeau,* de *Custines* et de *Lafayette,* tenaient les bleus en échec dans la paroisse de la Chapelle-au-Ribou; les frères Lasseux formaient une bande près d'Ernée, et M. Duboisguy n'avait pas quitté la forêt de Fougère. Quant au Bas-Maine, Coquereau était revenu dans la campagne de Château-Gonthier; Garot, *Branche-d'Or*, *Francœur,* soulevaient leurs villages, et les frères Chouan défendaient toujours le bois de Misdon. Tout se prépara pour associer ces éléments de révolte et pour en

assurer la continuité. Jusqu'alors, la chouannerie du Maine n'avait été qu'une sorte de braconnage où les bleus remplaçaient le gibier ; elle allait enfin devenir une guerre.

La première entreprise importante fut contre le bourg d'Astillé, défendu par un fort détachement républicain. *Jambe-d'Argent* convoqua pour cette expédition tous les chefs de bande qui purent être avertis. Sa troupe, forte d'environ six cents hommes, fut partagée par lui en deux colonnes inégales. La première, moins nombreuse, devait tourner le bourg et attendre, pour se montrer, l'attaque de la seconde, dont il prit lui-même le commandement. Il cerna d'abord un petit hameau placé sur la route. Cinq soldats républicains qui y furent surpris proposèrent de décider la garnison d'Astillé à se rendre sans combat ; mais il n'était déjà plus temps. La première colonne avait commencé le feu malgré les ordres de *Jambe-d'Argent*, qui accourut au bruit de la fusillade. En arrivant, il trouva que les bleus s'étaient retranchés dans l'église et s'y défendaient avec avantage. Ses compagnons, voyant que quiconque voulait approcher

était infailliblement atteint, se précipitèrent dans les maisons, d'où ils croyaient pouvoir tirer sur l'ennemi avec moins de danger; mais alors les habitants, effrayés, prirent la fuite au milieu des balles qui se croisaient, et, en un instant, la place fut couverte de femmes éperdues, de morts et de blessés, dont les cris empêchaient de faire entendre aucun commandement.

Jambe-d'Argent, qui avait espéré enlever par surprise le poste républicain, comprit que la précipitation et la désobéissance de son avant-garde avaient tout compromis. La fusillade, entendue des cantonnements voisins, allait les attirer sur Astillé. En prolongeant l'attaque, on s'exposait à être enveloppé. Il ne restait plus d'espoir que dans l'intervention proposée par les cinq prisonniers faits au hameau de La Porte. Il les demanda à la hâte; mais, dans ce moment même, ceux qu'il avait préposés à leur garde accoururent, pâles d'horreur, en criant que *Mousqueton* venait de les égorger. Il n'avait voulu écouter ni les représentations des chouans, ni les prières de ces malheureux qui lui demandaient grâce; il les avait sa-

brés tous cinq, les mains jointes et à genoux. Lui-même parut dans ce moment. Il accourait de son pas inégal, le visage marbré par le sang des victimes, ses yeux louches enflammés d'un délire sauvage, et poussant ces cris de bête fauve qui le faisaient reconnaître entre tous. Il venait de découvrir un amas de fagots qu'il montrait à ses compagnons.

— Vite, vite, criait-il, dressez les bourrées et apportez le feu.

— Que veux-tu faire? demanda Treton.

— Brûler l'église, dit *Mousqueton*, pour que *les bleus changent de couleur et deviennent rouges.*

Les chouans répondirent par une acclamation et coururent aux fagots. *Jambe-d'Argent,* déjà ému du meurtre des prisonniers, se sentit saisi de pitié pour les malheureux qu'on allait brûler. Il s'élança vers ses gens, auxquels il défendit de passer outre. Une réclamation générale s'éleva.

— C'est le seul moyen, répétaient toutes les voix; tu ne peux nous empêcher de combattre les *patauds;* ce serait une honte à toi de les défendre.

Et les fascines continuaient à s'entasser; déjà

elles touchaient le toit; vingt torches de paille venaient de s'allumer et allaient y mettre le feu. *Jambe-d'Argent* arma son fusil.

— Eh bien! s'écria-t-il, aucun de vous n'approchera sans avoir les deux pieds dans mon sang, car il faudra me tuer avant de pouvoir dire qu'une troupe que je commande a mis le feu à l'église où j'ai été baptisé.

Ces mots troublèrent les chouans; ils se regardèrent avec hésitation. Le souvenir invoqué par Treton était précisément le seul qui pût agir sur ces imaginations naïves.

— Au fait, c'est là qu'il est devenu chrétien, se dirent-ils l'un à l'autre.

Et, malgré eux, saisis de respect, ils éteignirent les torches sous leurs sabots et s'éloignèrent lentement.

Dès le soir même, les républicains évacuèrent Astillé avec leurs blessés. Un seul ne les suivit pas. C'était un jeune soldat atteint d'une balle à la poitrine dès les premiers coups de fusil tirés par l'avant-garde royaliste, et qui, n'ayant pu gagner l'église, était allé tomber devant le seuil d'une

pauvre fileuse nommée Madeleine. Au milieu des décharges de mousqueterie et des cris de terreur poussés par les fuyards, Madeleine avait entendu les plaintes du blessé. Elle entr'ouvrit la porte et le vit qui se tordait dans une mare de sang. Ses yeux se remplirent de larmes.

— Jésus! voyez ce pauvre malheureux qui va trépasser faute de secours, dit-elle à sa sœur.

— Au nom de Dieu! refermez l'huis, Madeleine, répliqua celle-ci épouvantée; si les gars voyaient que vous avez pitié d'un bleu, ils viendraient nous massacrer.

Madeleine repoussa la porte; mais les plaintes du soldat lui arrivaient toujours pendant les pauses de la bataille, seulement elles allaient s'affaiblissant. Le cœur de la courageuse fille se révolta.

— On ne peut pourtant pas laisser ainsi à l'abandon une créature du bon Dieu, dit-elle. Cachez-vous, ma sœur, puisque vous craignez de mourir; pour moi, je sauverai le blessé, si la Vierge le permet.

A ces mots, elle rouvrit la porte sans hésiter, traversa la rue sous une grêle de balles et arriva

au soldat, qu'elle s'efforça de soulever; mais c'était un fardeau trop lourd pour ses forces. Elle revint alors prendre deux écheveaux du chanvre qu'elle avait filé, les passa sous les bras du mourant, et put le traîner ainsi jusque dans sa cabane, où, malgré son épouvante, sa sœur l'aida à le panser. Après le départ des républicains, quelques voisins de Madeleine, qui voulaient se faire bien venir des chouans, allèrent la dénoncer à *Jambe-d'Argent*.

— Sur mon salut, s'écria-t-il, quand on lui eut tout raconté, voilà une femme que je voudrais avoir pour sœur!

— Mais le bleu qu'elle a sauvé? reprirent les dénonciateurs déconcertés.

— Je me charge de lui, répondit Treton.

Il envoya en effet, dès le soir même, un de ses compagnons, le *Grand-Chasseur,* qui plaça le blessé sur un cheval et le conduisit au cantonnement de Cossé.

Quelques jours après, Treton alla attaquer le poste de Parné, qu'il enleva, ainsi que ceux de Froid-Fond et de Longue-Fuye. La mort de Jean

Chouan avait ajouté à sa bande celle du bois de Misdon ; il se mit en campagne à la tête de cette nouvelle troupe, et força successivement quatorze cantonnements républicains. De son côté, *Francœur* décimait les grenadiers de Meslay, et Coquereau s'emparait de Saint-Laurent et de Cherré. Grâce au plan de *Jambe-d'Argent,* la guerre avait ainsi changé de caractère. Les insurgés, jusqu'alors traqués dans les bois, en sortaient à leur tour pour assiéger les patriotes dans leurs villages.

Malheureusement quelques gentilshommes, chefs de bande, restaient en dehors du mouvement. Dédaignant de se mêler à ces paysans qui combattaient sans attendre leurs ordres, ils continuaient à prouver leur dévouement par de ridicules intrigues et de plus ridicules espérances. L'un d'eux, qui habitait le district où commandait Louis Treton, après avoir embauché à prix d'or les chouans les plus aguerris des bandes voisines, s'en était formé une garde personnelle uniquement employée à défendre son château. *Jambe-d'Argent,* averti qu'il enlevait à l'insurrection ses meilleurs soldats, voulut le voir. Il se rendit chez lui avec

son frère et un autre chouan nommé Priou. Le gentilhomme donnait précisément à dîner et venait de se mettre à table avec sa compagnie. Il n'y avait là que de nobles dames en grande parure, des émigrés revenant de chercher la France en Allemagne, et quelques abbés chargés, comme dans le bon temps, de chanter au dessert *Bacchus et l'Amour*. On fit entrer les trois chouans sans que personne se dérangeât. *Jambe-d'Argent*, qui voulait éviter un débat devant témoins, demanda s'il ne pouvait parler seul au maître.

— C'est moi, tu n'as qu'à dire ce qui t'amène, répondit le gentilhomme.

— Je dirai donc, reprit *Jambe-d'Argent*, que je viens pour vous rappeler à votre devoir.

Et comme tout le monde avait relevé la tête avec surprise, il expliqua la nécessité de l'insurrection, reprocha au gentilhomme son inaction, et l'avertit de ne plus occuper à la seule défense de ses plaisirs des gens indispensables à la défense des paroisses. Les nobles convives avaient écouté, stupéfaits et indignés ; quant au maître du château, il ricanait en émiettant un petit pain de fro-

ment, luxe inouï pour l'époque, et en jetant ses débris à une grande levrette couchée à ses pieds. Quand Treton eut achevé, il regarda sa compagnie :

— Voilà où nous en sommes, messieurs, dit-il avec une ironie hautaine ; la révolution a gâté jusqu'à nos campagnes, et la noblesse n'a plus à choisir qu'entre la scélératesse des républicains bleus ou l'insolence des républicains blancs. Heureusement que les premiers n'osent venir ici, et que je puis faire jeter les seconds à la porte.

Il avait avancé la main vers une sonnette d'argent placée devant lui ; Treton changea de couleur, et ses yeux s'allumèrent.

— Le maître d'ici n'a pas réfléchi à ses paroles, dit-il en se contenant avec peine ; j'attends sa réponse...

— Tu vas la connaître, interrompit le châtelain, qui avait sonné.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, reprit le chouan, dont la patience était à bout.

— Chassez cet homme, dit le noble en s'adressant aux valets qui venaient d'entrer.

Jambe-d'Argent recula d'abord comme étourdi ; puis, sa colère faisant explosion :

— Ah ! malheureux ! s'écria-t-il, puisque tu as oublié que cet homme était ton chef, tu lui rendras raison comme à ton égal.

Et, hors de lui, il se précipita le sabre à la main vers le gentilhomme. Son frère, effrayé, le saisit à deux bras, mais, fou de colère, il ne le reconnut point et le frappa à la tête du pommeau de son sabre. Ce fut seulement au cri poussé par Pierre qu'il baissa les yeux, vit couler le sang et comprit ce qu'il avait fait. A l'instant même, toute sa fureur tomba et fit place à une douleur désespérée. Il entraîna le blessé à l'écart, étancha son sang et le serra dans ses bras en lui demandant pardon de sa violence. Enfin, quand il se fut assuré que le coup porté était sans danger, il se retourna vers le gentilhomme, que l'on engageait en vain à se retirer.

— Monsieur n'a plus rien à craindre de moi, dit-il, Dieu m'a trop puni d'avoir pris garde à ses injures. Il peut continuer désormais à se divertir librement avec la noblesse, tandis que nous autres, pauvres gens, nous nous battrons pour elle.

Et, sortant sans rien ajouter, il regagna le camp des *hauts Prés.*

Ce qui venait de se passer lui prouvait encore mieux la nécessité d'un chef supérieur dont l'autorité ne fût point entachée de roture. Par malheur, M. Jacques, dont il devait faire agréer la nomination par les chefs des deux rives, avait subitement disparu. On l'avait vu pour la dernière fois longer les prairies de Chailland au galop de son cheval, traverser la Mayenne et s'enfoncer dans les bois de Montsurs. Depuis il ne s'était plus remontré, et toutes les recherches pour retrouver ses traces avaient été inutiles. *Jambe-d'Argent* se décida à le faire nommer sans attendre son retour, et donna en conséquence rendez-vous à tous les chefs de bande de la rive droite près de l'étang de *la Ramée ;* mais les républicains furent avertis de ce mouvement par l'imprudence ou la trahison d'un messager. En arrivant au lieu convenu, Treton y rencontra un premier détachement de bleus qu'il extermina après trois heures de combat. A peine avait-il eu le temps de relever ses blessés, qu'un second détachement parut. La lutte, cette

fois, fut plus longue, mais se termina encore à l'avantage des chouans. Enfin, au moment où ceux-ci reformaient leur bande dispersée, un troisième détachement se présenta à l'improviste et ne se retira qu'après avoir perdu une vingtaine d'hommes.

Ces engagements successifs s'étaient prolongés jusqu'au soir. Les chouans, qui tombaient de lassitude et de faim, ne songeaient plus qu'à trouver une retraite lorsqu'une colonne de cinquante patriotes les atteignit en vue des bois de la *Chapelle du Bourg-le-Prêtre*, et recommença l'attaque. La partie était, cette fois, trop inégale. *Jambe-d'Argent* ordonna à ses gens de se jeter derrière les buissons et de gagner le fourré, tandis qu'il restait en arrière pour rallier les traînards et occuper l'ennemi ; mais, presque à la lisière du bois, une balle l'atteignit au moment où il faisait face aux bleus, lui laboura la poitrine et sortit par-dessous son épaule. En le voyant tomber tous les chouans s'arrêtèrent.

— Ce n'est qu'un homme mort, dit *Jambe-d'Argent*, qui vomissait des flots de sang ; sauvez la bande et laissez-moi.

— Non pas, s'écria Priou ; nous avons été ensemble tout petits, et, s'il plaît au bon Dieu, nous mourrons le même jour. Que les autres *amusent* un peu les *pataudS*, moi je me charge de t'emmener.

Et, enlevant *Jambe-d'Argent* dans ses bras, il courut avec lui jusqu'au fourré, où les bleus cessèrent de les poursuivre.

Le soir même, Treton fut transporté dans la métairie des Gennétés, tandis que des messagers partaient pour chercher un prêtre et un médecin. Le médecin vint sur-le-champ, examina la blessure, et déclara qu'elle n'était point mortelle ; mais le prêtre sur lequel on comptait se trouva absent. On s'adressa à un second, vieux et malade, qui ne put quitter sa retraite, puis à un troisième qui eut peur. Enfin, de proche en proche, on arriva jusqu'à *M. le Bon*. Ses convictions et son ministère lui faisaient un devoir d'accueillir la prière qui lui était adressée ; il prétexta une visite à des parents afin de ne pas effrayer sa mère, et suivit le messager.

III

Manière dont on conduit M. *le Bon* près de *Jambe-d'Argent*. — Campement de Chouans. — On retrouve M. Jacques. — Un mariage dans les ruines. — L'épouse mystérieuse.

Mon guide, me dit le vieux curé, était un mendiant perclus de la jambe droite, qui se traînait péniblement sur un seul pied. Je pensai que le voyage serait singulièrement prolongé par les lenteurs d'un pareil compagnon ; mais à peine fûmes-nous à la lisière des taillis qu'il releva sa béquille et se mit à marcher devant moi d'un pas leste. Nous atteignîmes ainsi, en peu de temps, une petite closerie où il annonça son arrivée par l'espèce de psalmodie qu'emploient les Poitevins et *Mainiaux* pour *arauder* (1) leurs bœufs. Presque aussitôt une femme sortit, échangea avec lui quelques paroles,

(1) Dans le Poitou et dans le Maine, on chante aux bœufs, lorsqu'ils tirent la charrue, une sorte de complainte qui, au dire des paysans, les excite et les encourage. C'est ce qu'on appelle *arauder*.

puis rentra. Lorsqu'elle reparut, son nouveau costume et sa démarche lui donnaient toutes les apparences de la grossesse.

— Il y a ici près des postes républicains qui auraient pu me reconnaître et nous arrêter, me dit alors mon guide ; mais ils ne vous diront rien quand ils vous verront avec une *tête blanche* qui va devenir nourrice. Ayez soin seulement de regarder les bleus en face quand vous passerez et de ne point presser le pas.

Je suivis le conseil, et nous arrivâmes sans difficulté à une friche où ma conductrice ne remit aux soins d'un enfant occupé à fabriquer des sifflets d'écorce de frêne. Celui-ci me conduisit, à travers champs, jusqu'à la porte d'un moulin, où il me laissa après avoir fait entendre un certain nombre de sifflements cadencés. Un garçon meunier arriva alors avec sa corde et sa faucille, comme pour couper de l'herbe, me fit signe de le suivre, et nous descendîmes ensemble vers les prairies. Mais nous rencontrâmes peu après un émondeur avec lequel mon guide échangea quelques mots qui lui firent rebrousser chemin. Arrivé à une petite auberge

isolée, il me confia à un charbonnier, qui prit encore une autre direction. Il était évident que *Jambe-d'Argent*, poursuivi par les bleus, avait été forcé de quitter les Gennétés, et que nous errions à sa recherche. Enfin, après plusieurs nouveaux changements de conducteurs et beaucoup de détours, nous arrivâmes, le soir, à un *placis* au milieu duquel s'élevait une cahutte de sabotier. C'était là que le blessé venait d'être transporté.

Je le trouvai couché dans un coin de la cabane, sur un lit de feuilles sèches recouvert de peaux de chèvre. Il venait de tomber dans un assoupissement léthargique. Je fis signe de ne pas le troubler, et je m'approchai avec émotion. Ses traits n'avaient rien perdu de leur mâle noblesse. Quelques mèches de cheveux, que le sang figé collait à ses tempes, en faisaient seulement ressortir la pâleur. Ses lèvres entr'ouvertes étaient frissonnantes, sa respiration ressemblait à un râle. Je restai quelque temps debout près du lit, effrayé de ces lugubres symptômes ; mais peu à peu les voix des chouans, qui s'étaient tus à mon entrée, s'élevèrent de nouveau et finirent par attirer mon attention. Ils étaient

huit ou dix, assis à l'autre bout de la hutte, le sabre sur la cuisse et le fusil entre les genoux. Les lueurs vacillantes d'un feu de bruyère donnaient à ce groupe un caractère si étrange, que mon regard s'y arrêta involontairement. Sauf *Cœur-de-Roi*, je voyais alors tous ces hommes pour la première fois, mais leur conversation me les eut bientôt fait connaître. A la droite du foyer était *Mousqueton*, accroupi sur ses jambes torses et tenant par les ailes un roitelet vivant qu'il présentait et retirait alternativement à un chat fauve. Son œil hagard suivait tous les efforts du tigre domestique pour saisir sa proie, et à chaque palpitation, à chaque cri de l'oiseau, un éclat de rire crispait sa face livide. Saint-Martin, assis devant lui, regardait d'un air distrait ; rien, dans sa figure vulgaire, n'annonçait alors l'audacieux meurtrier qui devait entrer, en plein midi, au bourg fortifié de Morannes, présenter au commissaire du pouvoir exécutif Millières un billet renfermant ces seuls mots : *Donne ton âme à Dieu, tu vas mourir*, et le frapper de trois coups de poignard avant qu'il eût achevé de les lire. A ses côtés se tenait *Moustache*, dont

la silhouette énergique se détachait sur la muraille éclairée ; puis le *Grand-Chasseur,* doux et héroïque visage que couronnait une chevelure argentée avant le temps. Derrière eux, Moulins se balançait sur ses hautes jambes nerveuses en jetant à travers l'entretien quelques plaisanteries obscènes, tandis que le Murat de la chouannerie, *Francœur,* orné de plumets, d'oripeaux et de rubans, causait avec *la France*, jeune garçon arrêté quelques jours auparavant à Laval sous un déguisement de paysanne, et qui avait réussi à s'échapper de prison.

Tous parlaient de la blessure de *Jambe-d'Argent* et de la disparition de M. Jacques, qui les laissaient sans direction. *La France* assurait que ce dernier avait été fait prisonnier par les bleus et exécuté à Mortagne ; Saint-Martin racontait qu'il s'était rendu près de M. de Scépeaux, en Anjou, où il avait péri dans un engagement ; enfin *Moustache* affirmait qu'il était mort de maladie dans un château du Haut-Maine et qu'on lui avait montré sa fosse. Bien que contradictoires dans les détails, toutes ces versions s'accordaient sur ce point, que

M. Jacques n'existait plus et que la chouannerie du Maine allait se trouver sans chef.

— Eh bien ! après, dit Moulins, à qui les lamentations de ses compagnons avaient fait hausser les épaules, ne dirait-on pas qu'elle doit en mourir ? Ne craignez donc rien, l'étoffe pour général, ça ne manque jamais ; si le nôtre est usé, on en fera un autre tout neuf.

— Et le gabelou espère qu'on le taillera dans sa peau ? objecta *Francœur* ironiquement.

— Pourquoi donc pas aussi bien que dans la tienne ? répliqua Moulins, dont les gros sourcils noirs s'agitèrent ; j'ai brûlé de la poudre pour la bonne cause quand tu portais encore l'uniforme des bleus.

— Possible, dit *Francœur*, que la réquisition avait effectivement forcé à servir quelque temps parmi les républicains, mais ta poudre était de la poudre perdue.

— Pourquoi ça ?

— Parce que tu tires de trop loin et que ton fusil est chargé à sel.

Cette double allusion à la *prudence* bien connue

de Moulins et aux vols commis dans son premier métier excita un rire général. Le gabelou pâlit. Comme tous les lâches féroces, il avait de ces élans désespérés où la fureur lui tenait lieu de courage. Il se précipita sur son fusil avec une sorte de rugissement; *Francœur* fit un bond en arrière et se trouva de l'autre côté du foyer, le pistolet à la main. On entendit à la fois le craquement des deux batteries qui s'armaient : par un mouvement instinctif, tous les témoins baissèrent la tête.

— Bas les armes ! cria tout à coup une voix forte.

Moulins et *Francœur* tressaillirent ; leurs yeux se tournèrent en même temps vers le lit du blessé. Il venait de rejeter les peaux de chèvre qui le couvraient : les mains convulsivement cramponnées aux branchages de la hutte, il fit un effort suprême, se redressa d'abord sur les genoux, puis se tint debout.

— Bas les armes ! répéta-t-il, en s'avançant entre les deux adversaires d'un pas chancelant.

Tous deux s'écartèrent; le fusil et le pistolet s'étaient abaissés. Treton s'appuya à la cloison de

pisé qui formait le foyer. De longues traînées de sang marbraient les bandages qui ceignaient sa poitrine; un frémissement de colère agitait les muscles de son visage.

— Ah ! vous vous disputez déjà le commandement, dit-il d'un accent saccadé; qui donc vous a promis ma mort ? M'avez-vous déjà creusé un trou dans la terre ? Ah ! c'est toi, Moulins, et toi *Francœur* qui voulez me remplacer ! Eh bien ! voyons ce que vous savez faire : allons ensemble chercher les bleus. Vite, vite, un fusil; amenez-moi un cheval ! Je veux que l'on voie qui mérite d'être le chef ici !

La voix de *Jambe-d'Argent*, forte d'abord, était devenue entrecoupée et confuse; sa tête semblait flotter ; il voulut se détacher du mur et glissa dans les bras de *Moustache*. Je le fis porter sur son lit de feuilles, je m'assis à terre près du chevet, et je m'efforcai de l'apaiser par de douces paroles. Il me regarda fixement, me reconnut, et, à l'instant, ses idées prirent une nouvelle direction. Je lui parlais sans suite, mais avec une tendresse qui suppléait à l'éloquence. Son cœur s'ouvrit à mes

exhortations, à mes encouragements ; il voulut se confesser à moi et écouta mes conseils avec la soumission d'un enfant.

Les chouans avaient quitté la hutte l'un après l'autre, pour laisser plus de liberté à cet épanchement réciproque. Notre entretien, prolongé par les ressouvenirs des jeunes années, ne paraissait point encore près de finir quand il fut interrompu par un bruit de pas et un murmure de voix. *Jambe-d'Argent* redressa la tête avec inquiétude. Tout à coup la claie qui servait de porte fut repoussée avec violence, et un homme, en costume de gendarme, se précipita dans la hutte.

— *Place-Nette !* s'écria le blessé.

— J'arrive à temps répliqua le chouan, qui haletait et avait perdu son chapeau ; vite, mon Louis, lève-toi, voici les bleus !

— Les bleus ! répéta Treton, dont les traits se ranimèrent, donne-moi ton fusil !

— Non, non, interrompit *Place-Nette* qui se dépouillait à la hâte de son déguisement ; nous avons le temps de partir, et ils trouveront le nid sans la couvée. Pierre va t'amener un cheval.

Tâche seulement de raffermir ton cœur jusqu'au *Camp-Rouge*, où tu pourras te reposer.

J'aidai *Jambe-d'Argent* à se relever sur son séant et à s'envelopper dans une couverture, tandis que *Place-Nette* nous racontait quel hasard providentiel lui avait fait connaître le projet des bleus. Entré à Laval sous ces habits de gendarme pour acheter de la poudre, il y avait été arrêté par un officier républicain qui avait remis à sa garde un soldat arrivé trop tard au rendez-vous de sa compagnie. Tout en désarmant le *pataud* et en le conduisant à la prison, *Place-Nette* avait appris de lui que le détachement dont il avait dû faire partie allait fouiller les bois où *Jambe-d'Argent* se trouvait caché. Justement effrayé, le chouan avait aussitôt quitté la ville en courant et s'était jeté dans des chemins de traverse qui lui avaient permis de devancer les bleus (1). Le cheval que l'on était allé

(1) Cette anecdote, connue de tous les chouans du Maine, n'est pas, à beaucoup près, la plus extraordinaire que nous ayons entendu raconter. A cette époque de désordre, le romanesque et l'inouï semblent avoir été la règle ; le vraisemblable était l'exception. Au milieu des perpétuels mouvements des troupes républicaines, des arrivées journalières de nouvelles recrues et de

chercher pour le blessé arriva presque aussitôt ; on l'y plaça avec précaution, son frère prit la bride, et tous deux s'éloignèrent.

Le reste de la bande achevait également ses préparatifs de départ, mais avec une lenteur qui prouvait le découragement du plus grand nombre. Pendant que *Moustache*, *la France* et le *Grand-Chasseur* prenaient la même direction que *Jambe-d'Argent*, les autres se consultaient à demi-voix, et chacun ouvrait un avis différent. Moulins parlait de rejoindre Coquereau, *Francœur* et *Mousqueton* voulaient repasser la Mayenne, Saint-Martin proposait de gagner l'Anjou, où il connaissait

changements d'officiers, ceux-ci ne pouvaient connaître leurs soldats, qui ne se connaissaient point davantage entre eux. Les déguisements étaient donc faciles aux chouans, et ils en usèrent avec une incroyable audace. *La Déchaffre*, de la division Taillefer, entrait à Laval chaque semaine, habillé en garde national, et achetait des cartouches aux soldats dans tous les cabarets. *Tranche-Montagne* se rendait au spectacle dans la même ville, et prenait place au milieu des officiers qu'il avait combattus la veille ; Alexandre Billard la traversait enfin, en plein midi, sous un costume de veuve, et allait acheter des pistolets chez un armurier. Beaucoup d'autres se déguisèrent en jeunes paysannes, comme *la France*, ou en vieilles femmes, comme *Miélette*, et presque tous réussirent à tromper la surveillance des républicains.

plusieurs chefs. Planchenault, dit *Cœur-de-Roi*, était resté seul à l'écart et étranger à ce débat. Les deux mains appuyées sur le canon de son fusil, il regardait et écoutait tout d'un air sombre.

— La bande va-t-elle se disperser ainsi, au lieu d'attendre le rétablissement de *Jambe-d'Argent?* demandai-je étonné.

— Monsieur l'abbé le voit, répondit Planchenault brusquement.

— Personne n'a donc assez d'autorité sur eux pour les retenir ?

— Personne, si ce n'est M. Jacques !

— Et il est mort ?

— Mort ! reprit *Cœur-de-Roi* pensif, c'est à savoir.

— Auriez-vous quelque nouvelle de lui ? demandai-je vivement.

Il fut un instant avant de répondre, puis il me regarda en face.

— Quand j'en aurais, dit-il, que pourrais-je faire maintenant ?

— Mais... l'avertir de ce qui se passe !

Il secoua la tête.

— C'est un devoir de conscience, ajoutai-je avec plus d'insistance.

— Alors c'en serait également un pour monsieur l'abbé ? dit-il.

— Si je savais ce que vous semblez savoir...

— Monsieur l'abbé remplirait ce devoir ?

— Sans doute !

— Qu'il vienne donc avec moi ! s'écria le chouan, qui se redressa ; aussi bien, tout ce que je pourrais dire serait inutile, tandis que vos paroles changeront peut-être bien des choses. Si quelqu'un doit *ressusciter* M. Jacques, ce ne peut être qu'un prêtre.

— Partons alors, répliquai-je.

— Allons, dit *Cœur-de-Roi*, à la garde du bon Dieu !

Et, jetant son fusil sur l'épaule, il marcha devant moi.

En atteignant la lisière du bois, nous entendîmes distinctement les pas cadencés du détachement qui se dirigeait vers le *placis*. Mon guide et moi, nous nous enfonçâmes davantage dans le fourré, et, au bout d'une heure de marche parmi les halliers, nous atteignîmes un chemin creux dont nous

suivîmes la berge. Je voulus alors interroger *Cœur-de-Roi;* mais il éluda toutes mes demandes, en répétant que c'était à M. Jacques à me répondre et qu'il faisait déjà trop en me conduisant à sa retraite. Je ne voulus pas violenter cette conscience combattue, et je me laissai guider sans nouvelles questions. Engagé, un peu à la légère, dans une entreprise dont j'ignorais les difficultés, je n'éprouvais pourtant ni regret, ni hésitation. J'avais cette foi des cœurs de bonne volonté, dont la première force est l'inexpérience. Inconnu de M. Jacques, étranger jusqu'alors à tous ses projets, je venais m'entremettre sans crainte, comme si la conscience de ma sincérité suffisait pour y faire croire. Don charmant de la jeunesse, qui ne peut voir les hommes qu'à travers elle-même !

Tout en cheminant, je cherchais pourtant à deviner quelles causes pouvaient obliger le jeune chef royaliste à se cacher si soigneusement. Avait-il été gagné par le découragement? voulait-il échapper à la proscription? la maladie le tenait-elle enchaîné? Mon imagination se perdait en suppositions que ma raison détruisait aussitôt. Enfin,

après une marche longue et difficile, nous aperçûmes un manoir en ruine enfoui dans les taillis. *Cœur-de-Roi* ralentit le pas, et me dit : — C'est là !

Je regardai avec surprise. Le toit était entr'ouvert, les volets pendaient à leurs gonds presque arrachés, la cour était tapissée d'herbes parasites, et une hirondelle avait bâti son nid au coin de la porte d'entrée. Je cherchais en vain, au milieu de ces témoignages de solitude et d'abandon, une trace d'habitation récente. *Cœur-de-Roi*, qui me devina, suivit quelques instants la clôture du jardin, franchit une brèche, et nous nous trouvâmes devant une façade intérieure que l'on ne pouvait voir du dehors. De ce côté, le délabrement était moins sensible ; mais rien encore n'annonçait la présence d'habitants. Mon compagnon me pria d'attendre, et se dirigea vers un petit bâtiment isolé, d'où il ressortit bientôt, suivi d'une vieille femme avec laquelle il entra au manoir. J'attendis longtemps sans le voir reparaître ; ce fut enfin la vieille femme qui revint et me fit signe de la suivre. Nous montâmes un escalier qui tremblait

sous nos pas, et, après avoir traversé plusieurs chambres dont la nudité annonçait l'abandon, nous arrivâmes devant une porte à laquelle ma conductrice frappa avant d'ouvrir. J'entendis aussitôt un murmure de voix, un pas léger qui se précipitait, et, au moment où j'entrai, une petite porte, placée vis-à-vis de celle que je venais de franchir, se referma rapidement. Mon arrivée avait évidemment mis quelqu'un en fuite.

La pièce dans laquelle je me trouvais formait, du reste, avec celles que j'avais traversées un contraste dont je fus d'abord frappé. Elle était tapissée de haute lisse, meublée à la Louis XIV et garnie de portraits de famille remontant jusqu'aux croisades. Une pendule d'ébène incrusté ornait la muraille, et la vaste cheminée en marbre rouge était surchargée de porcelaines de Saxe.

J'étais resté sur le seuil, involontairement arrêté par cet aspect inattendu; M. Jacques s'avança à ma rencontre. Il portait son pittoresque costume de velours que serrait à la taille une écharpe de soie blanche. Ses traits étaient beaux, mais altérés par une pâleur fébrile. Il me souhaita la bienvenue

avec un peu d'effort, et m'invita de la main à m'asseoir.

Tout ce qui m'arrivait était si nouveau, que j'avais besoin de quelques instants pour me reconnaître. Je gardai d'abord le silence ; ce n'était ni embarras ni crainte, mais la lenteur involontaire d'une curiosité qui se satisfait. J'assistais, pour ainsi dire en spectateur, à ma propre situation, et je m'y oubliais. M. Jacques m'arracha à cette méditation en me rappelant que *Cœur-de-Roi* m'avait annoncé comme porteur de graves nouvelles. Ramené au but de mon voyage, je lui appris alors la blessure de *Jambe-d'Argent*, la dispersion de sa bande et quels dangers menaçaient l'insurrection, si une volonté puissante ne venait empêcher les divisions et arrêter le découragement. Je parlai longtemps, car le jeune chef écoutait sans m'interrompre et sans faire un mouvement. Surpris enfin de cette impassibilité, je le regardai :

— Peut-être doutez-vous de mes lumières ou de ma sincérité ? ajoutai-je, mais vous pouvez facilement vérifier...

— Non, je vous crois, répondit froidement M. Jacques.

— Et vous ne voyez aucun moyen de relever ces courages qui attendent un chef?

— A quoi bon? qu'importe, après tout, à des laboureurs et à des pâtres la couleur du drapeau qui flotte sur nos villes? comprennent-ils seulement ce qu'ils attaquent, ce qu'ils défendent? Quand la révolution est venue, ils ont tiré sur elle par peur du nouveau, de l'inconnu, comme, dans les temps d'orage, ils tirent sur les nuées afin de les dissiper; mais la nuée a crevé en grêle et en tonnerre : le plus sage désormais est de rentrer pour chercher un abri.

— Et c'est vous qui dites cela! m'écriai-je stupéfait, vous qui leur avez mis les armes à la main, vous dont ils défendent la cause, puisque vous êtes gentilhomme...

J'hésitai.

— Achevez, dit M. Jacques avec un peu d'ironie; pourquoi ne pas dire : Vous qui êtes prince? Je le vois, monsieur, vous aussi vous avez ajouté foi aux suppositions de nos crédules paysans. Le mys-

tère dont j'ai dû m'entourer pour ne point compromettre ma mère et mes sœurs, vous lui avez donné une intention plus profonde; vous me croyez le précurseur du comte d'Artois! Permettre plus longtemps une pareille erreur serait en faire un mensonge. Sachez donc la vérité tout entière, monsieur. Je me nomme Jacques de la Mérozières, et je ne suis qu'un obscur et pauvre gentilhomme de Brissarthe en Anjou.

— Pardon, repris-je vivement; vous êtes de plus l'espérance et le lien de l'insurrection dans le Maine. C'est vous qui lui avez donné une direction, qui lui avez soufflé une âme. Croyez-vous donc qu'un chef puisse abandonner les cœurs qu'il a enflammés comme nos bergers abandonnent le feu de bruyère allumé au coin d'une douve? Si les hommes simples, encouragés par vous à la révolte, ne comprennent point les principes qu'ils défendent, vous, du moins, vous les comprenez, vous les aimez...

— Qu'en savez-vous? interrompit-il brusquement.

— N'avez-vous point combattu?...

— Qui vous dit que ce soit pour des principes ?

— Et pourquoi donc alors ?

— Mon Dieu! peut-être seulement pour combattre, reprit-il avec un sourire singulier ; la lutte exerce la volonté et fait circuler le sang plus vite... Peut-être aussi avais-je espéré quelque récompense... impossible ! car qui vous dit enfin, monsieur, que je sois un homme de principe plutôt qu'un fou emporté par une de ces passions qui fournissent des thèmes à vos prônes ? ne puis-je pas avoir cédé à l'ambition, au désir de la gloire? ou bien... si j'ai voulu faire redire mon nom par tant de gens, c'était peut-être pour qu'une seule personne l'entendît. Il y a de ces délires, monsieur : on arrive parfois à prendre le monde pour un désert où vit un seul être auquel on rapporte tous ses efforts. Uniquement occupé de lui plaire, on brûlerait l'univers pour lui faire un feu de joie ; puis, un jour, on s'aperçoit que tout est inutile et qu'on s'agenouille en vain devant un cœur fermé.

La voix de M. Jacques avait un accent d'emportement et de reproche qui semblait être le retentissement de quelque récent orage. A mesure qu'il

parlait, elle s'était élevée, comme s'il eût voulu la faire entendre à un invisible témoin.

— Ainsi, repris-je un peu troublé de sa révélation inattendue, vous renoncez à tout ce que vous aviez entrepris, et les royalistes ne doivent plus vous attendre ?

— Non, répliqua-t-il, mon rôle est achevé. Qu'irais-je porter à ces braves gens ? L'indifférence et le doute ? Ils n'ont pas besoin de moi pour apprendre que tous les dévouements sont vains ; l'avenir le leur enseignera. Vous m'avez dit qu'ils me croyaient mort, monsieur ; confirmez-les dans cette croyance ; vous ne les tromperez pas, car le M. Jacques qu'ils ont connu, si chaud d'enthousiasme et d'espoir, a véritablement cessé d'exister ; celui qui reste n'est qu'un cadavre vivant qui aura lui-même bientôt disparu, puisque dans quelques instants je quitterai la France pour n'y plus revenir.

En prononçant ces derniers mots, il tendit machinalement la main vers un manteau jeté sur le dossier d'un fauteuil ; mais la petite porte que j'avais déjà remarquée à mon arrivée s'ouvrit alors vivement, et une jeune femme se présenta. Elle

était vêtue de deuil, jeune encore et d'une beauté souveraine. Sans prendre garde au mouvement de surprise que je n'avais pu retenir, elle s'arrêta devant M. Jacques.

— Vous ne partirez pas, dit-elle d'un ton bref, votre honneur vous le défend; je ne le permettrai pas.

Et comme le jeune chef voulut l'interrompre, elle continua précipitamment :

— Écoutez-moi, Jacques. Vous avez calomnié mes hésitations, mais je vous le pardonne; la douleur n'est pas responsable de ses injustices. Vous refusez de vous rendre à mes prières; eh bien! moi, je cède aux vôtres!

— Vous, Armande! s'écria M. Jacques, qui recula comme ébloui.

— J'aurais voulu vous laisser tout le mérite d'un pur dévouement, reprit-elle; mais, puisqu'il vous faut, dans cette lutte, un intérêt et une affection à défendre, vous l'aurez.

Et se tournant vers moi, elle ajouta avec résolution :

— Monsieur bénira aujourd'hui notre mariage.

Je n'eus point le temps de répondre. M. de la Mérozières, hors de lui, venait de tomber aux genoux de la jeune femme, dont il couvrait les mains de baisers. Elle s'efforça d'apaiser ces transports avec un embarras impatient et douloureux; mais il n'y prit point garde. Étourdi de bonheur, il était incapable de rien juger. Les explications indispensables pour autoriser l'exercice de mon ministère purent seules arrêter cet épanchement de folle joie. L'orage qui bouleversait alors la France exemptait le prêtre des délais et des précautions exigés dans les jours de calme. Embarqué sur un navire près de faire naufrage, il relevait directement de Dieu et ne devait chercher de règle qu'en lui-même. Je consultai ma conscience avec sincérité, et, fort de son approbation, je passai outre au mariage.

La cérémonie fut célébrée dans la chapelle, qui n'avait plus de toit et dont les murs tombaient en ruine. Le lieu, le jour, les acteurs, donnaient à cette solennité quelque chose de lugubre. Les deux fiancés s'agenouillèrent devant l'autel de pierre rongé par la mousse; *Cœur-de-Roi* et un

autre paysan, appuyés sur leurs fusils, servaient de témoins, tandis que la vieille nourrice, qui avait élevé madame Armande, pleurait à genoux près de la porte. Un vent d'automne sifflait dans les arbres qui ombrageaient la chapelle, et nous couvrait à chaque rafale d'une pluie de feuilles mortes. Quand les nouveaux époux se relevèrent, le visage de M. Jacques était illuminé d'une ivresse triomphante; celui de la jeune femme me parut avoir quelque chose de funeste.

Elle me demanda peu après au manoir. Je la trouvai assise sur une chaise longue près de M. de la Mérozières. Elle voulait savoir de moi dans quel état j'avais laissé l'insurrection. Je lui racontai ce que j'avais déjà dit à M. Jacques, en ajoutant que sa réapparition pouvait seule relever les courages.

— Il partira demain, répondit-elle; il me l'a promis. J'aurais voulu pouvoir le suivre, mais vos paysans ne le permettraient pas; la présence d'une femme dans leurs rangs serait un scandale dont ils demanderaient compte au chef qui l'aurait amenée. Je ne puis me mêler à cette lutte que par la pensée.

Et, reprenant tous les détails que je venais de lui donner, elle se mit à analyser les ressources de la chouannerie, à calculer les bénéfices même de la défaite, à compter toutes les plaies par lesquelles, avant de succomber, l'insurrection ferait couler le sang républicain. Sans illusions sur le résultat définitif, elle cherchait évidemment moins la victoire des siens que les souffrances de l'ennemi. Cette seule pensée faisait étinceler ses yeux et trembler sa voix. En contemplant cette fièvre de colère, je me demandais, tout saisi, d'où pouvaient venir à cette âme de si sombres espérances, et quel trésor la république lui avait ravi pour justifier une pareille haine.

Je pris congé des nouveaux époux le soir même pour me rendre dans une closerie voisine dont le maître mourant avait réclamé ma présence. Après y avoir passé une partie de la nuit en prières et au milieu des lugubres images de l'agonie, je me réfugiai enfin près du manoir, dans un *pailler*, où je m'endormis. *Cœur-de-Roi* ne vint m'y chercher qu'assez tard le lendemain, et en ouvrant les yeux j'aperçus le soleil déjà haut sur l'horizon. Je lui

reprochai de ne m'avoir point réveillé plus tôt.

— Que monsieur l'abbé m'excuse, dit-il, j'ai été retenu au manoir.

Je fus frappé de son air soucieux. Je lui demandai s'il était arrivé quelque chose de nouveau; il secoua la tête.

— J'en ai peur, dit-il. Ce matin, en entrant, j'ai trouvé la nourrice qui écoutait tout inquiète au pied de l'escalier; on entendait dans la chambre au-dessus des éclats de voix, des sanglots de femme, des pas précipités; il y avait des pauses, puis le débat reprenait plus fort; enfin la porte s'est ouverte, M. Jacques s'est précipité dans l'escalier sans nous voir; il est monté à cheval et il est parti.

— Et madame Armande? demandai-je.

— Nous l'avons trouvée assise à terre, regardant devant elle avec des yeux égarés. J'ai aidé Marguerite à la porter sur le lit, puis je me suis rappelé que vous m'attendiez, et je suis venu vite.

Nous nous mîmes en route sans rien ajouter. Malgré moi, je retournais à chaque instant la tête vers le manoir, dont les toitures crevassées dé-

croissaient insensiblement derrière les taillis. Je le vis enfin disparaître, et, longeant plus vite les lisières du fourré, j'allais atteindre la grande route, quand un galop retentit à notre gauche.

Au même instant, un cavalier parut du côté des prairies, emporté de toute la vitesse de son cheval, qui franchissait les buissons, coupait les ruisseaux et courait en ligne droite vers le chemin que nous allions rejoindre. Il traversa le sentier à quelques pas de nous comme un tourbillon, et disparut dans un nuage de poussière. Nous avions tous deux reconnu M. Jacques. *Cœur-de-Roi,* qui s'était arrêté court, se tourna vers moi :

— Avez-vous vu comme il a passé et quel visage il avait? me dit-il tout troublé; *on croirait qu'il va chercher le malheur!*

Je ne répondis pas, mais je sentis un frémissement intérieur, car je venais d'avoir le même pressentiment.

Ce fut celui des chouans eux-mêmes. M. Jacques reparut dans leurs rangs comme un fantôme. Ils se pressèrent en vain autour de lui avec des cris de joie; leur enthousiasme ne put faire passer sur

ses traits ni flamme ni sourire. Dès les premières rencontres avec les troupes républicaines, on put voir que son courage avait changé de caractère. L'ardeur vaillante qu'il savait si bien communiquer à ses soldats s'était transformée en une froide témérité qui semblait moins poursuivre la victoire que provoquer la mort; mais celle-ci ne voulait point de lui. Les balles se détournaient de son panache, les sabres s'émoussaient contre sa soie et son velours. On le voyait s'enfoncer, au petit pas de son cheval, dans les nuages de poudre que déchiraient les éclairs de la mousqueterie, et en ressortir sans blessures. Ces imprudences, toujours heureuses, causaient aux chouans une surprise à laquelle se mêlait une sourde désapprobation.

— Il tente Dieu ! répétaient-ils à demi-voix ; Dieu se lassera.

Il se lassa en effet. A l'attaque du bourg de Daumeray, en Anjou, les républicains, qui s'étaient retranchés, selon l'habitude, dans l'église, repoussèrent victorieusement les insurgés. Toutes les tentatives pour incendier leur retraite avaient été inutiles ; les plus braves étaient tombés morts ou

blessés; la troupe, découragée, se retirait. M. Jacques saisit alors un faisceau de torches de paille enflammée et s'avança lentement vers l'église ; mais, à moitié chemin, on le vit chanceler ; il étendit les bras et tomba. Un de ses soldats accourut pour le relever ; il respirait encore. On le transporta dans une ferme voisine, où il mourut trois jours après, emportant dans la tombe la fortune de la chouannerie en même temps que le secret de son désespoir.

Quelques contemporains crurent pourtant en avoir pénétré la cause. Ils parlaient d'une jeune fille noble (dont nous devons taire le nom, bien connu), qui, éperdument éprise d'un officier vendéen, l'avait suivi jusqu'à la défaite du Mans, où elle l'avait vu périr. Réfugiée avec sa nourrice dans un manoir de sa famille, elle y avait couvé contre la république une haine impuissante jusqu'au moment où le hasard lui avait amené le gentilhomme de Brissarthe. Alors, exaltée par le ressentiment, elle avait accepté l'amant vivant, qu'elle ne pouvait payer de retour, afin d'en faire le vengeur du mort qu'elle continuait à aimer. M. Jacques découvrit

sans doute la vérité, et frappé dans son rêve le plus cher, il se jeta à la mort en désespéré.

IV

Suspension d'armes. — Dernière action de *Jambe-d'Argent*, sa mort.

La première époque de la chouannerie avait fini avec Jean Cottereau ; la seconde, qui fut celle des grands combats et de l'organisation sérieuse, se termina à la mort de M. Jacques. Partout, sauf dans le Maine, l'insurrection avait insensiblement changé de caractère ; elle était passée des mains des paysans dans celles de la noblesse ; de populaire, elle devenait politique. L'intrigue allait mêler sa fange à ces flots de sang généreux qui avaient jusqu'alors coulé pour des croyances. L'héroïque Vendée de Cathelineau était désormais représentée par Charette, génie cauteleux qui eût pu doubler Louis XI ; la chouannerie, par le mo-

bile Puisaye et par Cormatin, espèce de lieutenant de police dont le hasard et surtout l'intérêt avaient fait un conspirateur. Aidé d'une foule de chefs d'insurrection qui ne s'étaient jamais insurgés, ce dernier établit, avec les représentants de la république, les bases d'une pacification générale ; le traité de la Mabilais fut conclu, et les chouans du Maine apprirent un jour que la paix était faite.

Ce fut pour ces paysans une inexprimable surprise. Ils se demandaient en vain comment leur devoir était de respecter aujourd'hui ce que leur devoir avait été de combattre la veille. Rien de ce qu'ils haïssaient n'avait été détruit, rien de ce qu'ils aimaient ne leur était rendu : tout se bornait à des promesses ; ils refusèrent de déposer les armes.

Le commandant du bourg de Houssaye, arguant des conventions du traité, avait sommé *Jambe-d'Argent* de permettre l'enlèvement des blés dans son canton ; *Jambe-d'Argent*, guéri de sa blessure, refusa.

— Eh bien ! s'écria l'officier, demain cinq cents républicains iront vous les demander.

— Demain cinq cents chouans vous les refuseront, répondit *Jambe-d'Argent.*

Et le lendemain en effet, les bleus repoussés furent forcés de prendre la fuite.

Averti de cet entêtement des chefs manceaux, Cormatin accourut et ne put obtenir leur adhésion, mais il réussit à négocier une suspension d'armes. Bien que *Jambe-d'Argent* eût signé cette convention avec répugnance, il la fit observer fidèlement. Deux commissaires de Laval, connus pour leurs sympathies royalistes, étaient venus solliciter la permission d'acheter des grains dans les paroisses. Quelqu'un proposa de les retenir et de répandre le bruit qu'ils restaient volontairement, afin qu'ainsi compromis devant les patriotes ils fussent forcés de se joindre aux chouans. La plupart des membres du conseil applaudirent à ce projet, et l'on cria à *Jambe-d'Argent,* qui le combattait, de consulter la majorité; mais il se leva vivement, et, déposant devant lui son épée:

— Commencez donc par décider que j'ai cessé d'être votre chef, dit-il; car, tant que j'aurai ce

titre, personne ici ne mettra aux voix *si l'on doit manquer à l'honneur!*

On n'osa point insister, et les deux commissaires retournèrent à Laval. Ailleurs cependant la haine et la trahison rendaient la trêve illusoire : ce ne fut bientôt plus qu'une facilité offerte aux plus perfides contre les plus loyaux. Les deux partis montrèrent tour à tour le même mépris pour la foi jurée. Des hommes masqués se répandirent dans les métairies isolées, massacrant les vieillards, outrageant les femmes, pillant tout ce qui pouvait être emporté. Leur cocarde différait, leur férocité était la même. Des deux côtés, on se rejetait la honte de ces crimes et on les tolérait, parce que, des deux côtés, la suspension d'armes était un mensonge. Les chefs royalistes n'avaient voulu que préparer Quiberon, les républicains que se ravitailler dans les campagnes. Aussi la lutte ne tarda pas à recommencer. *Jambe-d'Argent* dénonça la reprise des hostilités aux bleus ; les bandes dispersées accoururent aussitôt vers lui, et il se vit à la tête de quinze cents hommes.

Ce fut assez pour redevenir maître de la cam-

pagne. Les petits postes occupés par les républicains furent enlevés, les convois interceptés, les villes, bloquées de nouveau, et parquées dans la famine. Du reste, il était arrivé à Treton ce qui arrive à tous les parvenus dignes du succès. Sa position, en s'élargissant, avait élargi son intelligence. Les âmes communes ne changent jamais de hauteur : si le fait grandit, il les surmonte; mais les âmes nées pour les grandes choses s'élèvent à mesure et restent toujours au niveau des événements. Ainsi Treton, sans perdre sa familiarité amicale, avait appris la langue du commandement; l'expérience lui avait donné un coup d'œil plus étendu, la réussite plus de patience. Sa responsabilité, loin d'être un fardeau, lui était un point d'appui. Amis ou ennemis vantaient également sa loyauté et sa bravoure; les gentilshommes eux-mêmes lui rendaient enfin justice. M. de Scépeaux, qui commandait en Anjou, avait demandé et obtenu pour lui la croix de Saint-Louis. Tout favorisait donc l'ancien mendiant. Il se voyait arrivé à un degré de prospérité qu'il ne pouvait avoir même entrevu dans ses rêves. Dieu lui épargna l'amertume

d'en descendre lentement et à travers les humiliations de la défaite. Comme Machabée, il devait rester *enseveli dans sa victoire.*

On était au mois d'octobre 1794. *Jambe-d'Argent* avait passé la nuit à courir de paroisse en paroisse pour avertir les bandes qu'un détachement républicain arriverait à Cosme le jour même. Accablé de fatigue, il sommeillait près du feu en attendant les siens, quand des coups de fusil se font entendre vers le village. *Jambe-d'Argent* se redresse, écoute.

— Ce sont les bleus qui arrivent avant l'heure et qui auront rencontré une de nos bandes, dit-il; donnez-moi mon fusil.

Il s'arme, sort en courant et arrive au moment où la troupe de *Moustache* commençait à lâcher pied ; mais on crie :

— Voilà *Jambe-d'Argent!*

Tous se retournent, et le combat reprend plus acharné. Cependant quelques soldats se sont retranchés derrière un mur de jardin. *Jambe-d'Argent* les voit et court à eux pour les débusquer ; au moment où il va les atteindre, deux balles le frap-

pent en pleine poitrine. Les chouans n'eurent que le temps de le porter vers des chaumes nouvellement coupés, dont ils le recouvrirent pour le dérober à la vue de l'ennemi. Le feu continua encore une demi-heure. Enfin une nouvelle bande arriva, et les bleus s'éloignèrent.

Tout le monde courut alors à l'endroit où *Jambe-d'Argent* avait été caché; *Moustache* souleva le chaume!... mais il le laissa retomber aussitôt : Louis Treton était mort! Jusqu'au dernier instant, cette nature vaillante avait combattu. Mourant, il ne s'était point abandonné lui-même, et l'on trouva entre ses doigts crispés les bandelettes de sa jambe malade qu'il avait commencé à détacher pour arrêter le sang de ses blessures.

On l'enterra furtivement, pendant la nuit, dans le cimetière du bourg de Quelaines. Un vieux prêtre, le père Joseph, prononça les paroles consacrées; puis la fosse fut comblée, et les chouans consternés se dispersèrent. A partir de ce jour, aucun d'eux n'osa rien entreprendre, tous prenaient la fuite à la vue des bleus. La chouannerie avait perdu son âme et n'était plus qu'un cadavre.

Tel fut le récit du vieux curé. Souvent interrompu par mes questions, il s'était prolongé jusqu'au soir, et ces quelques heures d'épanchement avaient suffi pour établir entre nous l'intimité, car il en est de la confiance comme de l'amour : une vie entière ne peut vous la conquérir, et une seule heure vous la gagne. Le cœur de *M. le Bon* s'était ouvert ; il passa, sans y prendre garde, des souvenirs aux réflexions. Cette époque terrible dont il avait vu les convulsions, il en parlait les yeux humides et pourtant sans colère. Retenu à la tradition par la foi, il comprenait les efforts de l'esprit nouveau, et il laissait à Dieu le soin de décider entre l'avenir et le passé. Pour lui, la paix n'était point dans la mort ; il acceptait les fièvres du genre humain comme les conditions de sa vie.

— Le Christ a dit que le monde était la vigne de son Père, ajoutait-il avec mélancolie ; c'est à lui d'y faire la vendange. La douleur n'est point seulement ce qu'elle paraît ; la Providence y a mis un mystère. N'est-ce point la croix et la couronne d'épines qui ont racheté les hommes ? Le sang des martyrs n'a-t-il pas délivré le monde ?

Il parla ainsi longtemps avec une éloquence pleine de flamme et de douceur, exaltant la foi active, l'abnégation, le dévouement à ce qui est pour nous la vérité ; et moi, ému et surpris de ces sublimes enseignements sortis tout à coup des récits de mort, comme les fleurs mystiques que la légende fait épanouir sur certaines tombes, j'écoutais tout pensif, tandis que le soleil descendait derrière les peupliers et que les derniers bourdonnements d'abeilles murmuraient autour de la tonnelle embaumée.



TROISIÈME RÉCIT.

LE SONNEUR DE CLOCHE.

I

Le bourg de Chanzeaux et le sonneur de cloche Ragueneau. — Premiers combats. — La couleuvrine *Marie-Jeanne*. — Passage de la Loire après la défaite de l'armée Vendéenne.

Le 14 mars 1793, tous les habitants du bourg de Chanzeaux, dans le Poitou, étaient dispersés sur les places et aux portes des maisons. Bien que le jour fût à peine à son déclin, tous les travaux avaient cessé ; des groupes formés çà et là s'entre-

tenaient vivement; on s'appelait de loin. La curiosité inquiète qui agitait le village avait gagné jusqu'aux enfants, qui s'étaient interrompus dans leurs jeux. La nouvelle d'une attaque contre les cantonnements républicains du voisinage causait cette grande émotion. L'attaque paraissait certaine, mais on ne connaissait point encore au juste les agresseurs. On avait d'abord parlé de soldats anglais débarqués à Nantes, puis de Prussiens et d'Espagnols. Les mieux instruits laissaient dire et se taisaient. Quelques gens de bon sens avaient bien objecté l'invraisemblance; mais, à défaut de raisons, les plus crédules leur opposaient la volonté de Dieu, déjà manifestée par plusieurs miracles.

— Tout est possible à la Trinité, répétait avec chaleur un petit homme à figure ascétique, nommé Musseau. Ne remarquez-vous point, vous autres, que, depuis quelques semaines, on recommence à voir les merveilles des anciens temps? Les femmes de Saint-Lezin ont entendu, dans les landes, de grands murmures de voix qui ne pouvaient être que les plaintes des morts sortis de leurs tombes

pour avertir les vivants; des globes de feu tricolore, sont tombés près de Cholet, comme signes d'alliance entre le démon et les républicains ; enfin l'image de la Vierge a quitté l'autel à l'approche d'un *jureur* (1), et est allée se placer d'elle-même dans le tronc d'arbre du grand carrefour. Je vous dis que les habitants du paradis ont les yeux sur nous, et qu'il va se passer des choses qu'aucun homme n'a jamais vues !

La plupart des auditeurs applaudissaient en appuyant l'opinion de Musseau par le récit de quelques prodiges.

Il faut se rappeler quelle était alors la situation du pays. L'émigration des familles nobles avait d'abord inquiété les esprits, la fermeture des églises était ensuite venue troubler les consciences; la levée de trois cent mille hommes acheva d'aliéner les cœurs. Attaqués successivement dans leurs habitudes, dans leurs croyances et dans leurs affections, les campagnes s'indignèrent; des prêtres cachés attisaient ces ressentiments ; les imagina-

(1) Nom donné aux prêtres qui avaient prêté le serment exigé par la constitution.

tions exaltées se mirent à rêver dans leur fièvre et à prendre leurs rêves pour des réalités. Les plus crédules eurent des visions, les fourbes firent des miracles, tous crurent que le ciel se faisait complice de leurs passions, et que leur cause était celle de Dieu.

Musseau recommençait à énumérer les avertissements surnaturels qui annonçaient *la venue des grands jours*, lorsqu'il fut tout à coup interrompu par des cris poussés à l'entrée du bourg et par l'apparition d'un jeune paysan qui arrivait entouré de femmes et d'enfants : c'était Maurice Ragueneau, sacristain de Chanzeaux, parti quelques heures auparavant pour vérifier les bruits répandus. Il revenait annoncer que les républicains n'avaient point été attaqués par des étrangers, mais par les gars des paroisses voisines, qui les avaient chassés de Saint-Florent, de la Poitevinière, de Jallan et de Chemillé, où ils leur avaient pris trois canons. La principale troupe était conduite par Cathelineau, surnommé le *Saint de l'Anjou*, Forest venait de le rejoindre avec les hommes de Saint-Lezin, et Stofflet avec ceux de Maulevrier et de Tremen-

tines; le lendemain, on devait marcher sur Cholet.

La nouvelle était trop inattendue pour ne pas soulever toutes les âmes; l'effet en fut magique; un cri général de révolte s'éleva. A Chanzeaux, comme ailleurs, les paysans avaient jusqu'alors tout supporté, non par résignation, mais par sentiment d'impuissance. Les victoires de Cathelineau étaient la première révélation de ce qu'ils pouvaient contre la population des villes, car pour eux la république n'était point autre chose, et ils ne se trompaient qu'à moitié. C'était bien là, en effet, que les idées nouvelles avaient été accueillies, défendues et couronnées par le succès. En réalité, l'inégale diffusion des lumières chez les paysans et chez les citadins avait mis, entre les besoins, un intervalle de deux siècles. Tous les jougs qui pesaient à ceux-ci comme autant de fardeaux enchantaient ceux-là comme autant de couronnes. C'étaient deux frères d'âge et d'instinct différents qui ne pouvaient se comprendre. Le citadin avait jusqu'alors imposé sa volonté au paysan, mais le paysan acquérait tout à coup la conscience de sa force, il ne pouvait manquer d'en faire usage.

Tous les hommes de Chanzeaux promirent de rejoindre la troupe qui devait attaquer Cholet. Le jeune sacristain voulut annoncer sur-le-champ aux villages voisins cette résolution en forçant la porte de l'église, fermée par ordre des chefs du district, et en sonnant les cloches, depuis longtemps muettes. Accoutumé dès son enfance à les *faire parler*, Ragueneau aimait leur voix comme on aime tout ce qui s'est lié à notre vie par les racines du souvenir. Une sorte d'intimité mystérieuse s'était établie à la longue entre lui et les *saints* du clocher. Chaque fois qu'il les mettait en branle, la vibration sonore semblait courir le long de la corde de chanvre, arriver jusqu'à lui et communiquer à tout son être une surexcitation singulière. Son sang circulait plus vite, sa vue se troublait ; gagné par une sorte d'ivresse, il s'abandonnait à un roulis de sensations confuses comme celles du sommeil, mais plus emportées ; c'était quelque chose du phénomène produit par les mille détonations d'une grande bataille et connu des vieux soldats sous le nom de *fièvre du canon*. Les deux mains enroulées dans les cordes de ses cloches et bercé

par leur contre-poids, il avait souvent prolongé ses sonneries jusqu'à s'attirer les réprimandes du curé, M. Blondel de Riz, mais on était indulgent pour la bizarrerie de Maurice, que l'on supposait un peu fou.

Du reste, des esprits moins simples eussent pu s'étonner d'une nature qui unissait l'ignorance du paysan aux caprices les plus raffinés des classes cultivées. Tour à tour actif ou nonchalant, irascible ou pacifique, lourd ou subtil, Maurice manquait de cette continuité que la foule prend pour du caractère, et de ce vulgaire esprit de calcul qu'elle appelle la raison. Il avait épousé à vingt-trois ans une veuve beaucoup plus vieille que lui, selon l'usage de nos campagnes, où le mariage est une association dans laquelle l'homme doit apporter, avec la jeunesse, la force qui acquiert, et la femme l'expérience, c'est-à-dire l'économie qui conserve. Cette union avait été pour lui une sorte de tutelle à laquelle il s'était abandonné sans murmures, mais sans épanchements. Heureusement, il avait une sœur, belle jeune fille de dix-huit ans, qui cachait au dedans tout ce que lui mettait au

dehors; âme ardente aussi, mobile surtout, mais accoutumée à envelopper ses fantaisies de cette réserve que les femmes apprennent seules quand on ne la leur enseigne pas. Tous deux, le frère et la sœur, venaient évidemment de la même source, mais l'un était torrent, tandis que l'autre s'était fait ruisseau. Entre Marie-Jeanne et Maurice, l'intimité s'était donc établie par la ressemblance. Non qu'ils se fussent jamais expliqués, la parole leur eût manqué pour cela; aucun d'eux n'avait la science d'analyse qui nous apprend à jeter la sonde dans les abîmes de notre âme, mais la parité des natures les avait révélés l'un à l'autre, et, ne pouvant se comprendre, ils s'étaient sentis. Leur amitié était silencieuse, quoique profonde; ils n'en parlaient jamais, ils y pensaient à peine; les événements devaient seuls en prouver l'étendue aux autres et à eux-mêmes.

Le 15 mars, à la pointe du jour, les gars de Chanzeaux rejoignirent Cathelineau et Stofflet; les bandes réunies formaient environ six cents hommes armés de fusils de chasse, de fourches ou de faux emmanchées à l'envers, arme terrible que l'insur-

rection polonaise devait rendre célèbre plus tard. Cholet était défendu par un bataillon républicain et par du canon. On attaqua sans ordre, mais avec l'impétuosité aveugle que donne l'enthousiasme encouragé par l'inexpérience. Pendant une heure, la lutte fut un chaos ; la fumée et le bruit enveloppaient tout. Enfin le silence se fit, le nuage de poudre tomba, les révoltés purent regarder autour d'eux. Leurs ennemis étaient morts, blessés ou en fuite, et, à quelques pas des canons encore fumants, une jeune fille, Marie-Jeanne, se tenait à genoux les mains jointes. Venue à la suite de son frère, elle avait assisté à la bataille, comme Moïse, en priant pour les siens.

Sa présence inattendue dans un pareil moment et dans un pareil lieu frappa l'imagination des paysans ; quelques voix répétaient déjà que c'était elle qui avait obtenu de Dieu la victoire, quand Musseau remarqua une coulevrine dont la gueule était tournée vers la route par laquelle ils venaient d'attaquer, et qui *avait refusé de faire feu.* A cette découverte, des cris d'admiration retentirent de toutes parts ; on ne douta plus du miracle. La jeune

fille fut amenée près du bronze richement sculpté ; on la força à s'y asseoir ; les vainqueurs s'attelèrent à la pièce merveilleuse et reprirent en triomphe le chemin du village.

La nouvelle de l'avantage remporté par les insurgés s'était bientôt propagée ; on accourait par tous les sentiers pour voir les deux Marie-Jeanne, car le nom de la jeune fille avait été donné à la coulevrine. Les vieillards se découvraient à leur passage, les enfants semaient la route d'herbes odoriférantes, comme aux processions du saint-sacrement, et les femmes se dépouillaient de leurs rubans pour en orner le canon. Quelques dames nobles qui vinrent, attirées par la curiosité, furent obligés de lui faire *leur plus belle révérence.* Les héros du matin étaient redevenus des enfants.

Rentrés chez eux, ils apprirent que le recrutement des trois cent mille hommes ordonné par la convention avait spontanément soulevé tout le pays dans le bas Poitou ; Challans et Machecould étaient tombés au pouvoir des insurgés ; les Vendéens avaient chassé les républicains des Herbiers, de Chantonnay, du Pont-Charron, et le drapeau

blanc flottait sur tous les clochers. Les gentilshommes, d'abord étrangers au mouvement, avaient été forcés d'en prendre la direction; la révolte allait devenir une guerre civile. Les opinions de Maurice Ragueneau auraient seules suffi pour l'y faire entrer, ses instincts l'y précipitèrent. C'était une porte subitement ouverte à ce caractère aventureux, jusqu'alors captif sous le réseau des habitudes. Il échappait ainsi naturellement à l'oppression des devoirs journaliers, et passait, de plain-pied, de la monotone uniformité du ménage à ce poétique labyrinthe de l'inconnu. Le sonneur de cloche de Chanzeaux ne chercha point à s'expliquer ce qui lui plaisait dans ces nouvelles espérances, mais il le sentit à l'ardeur avec laquelle il les adopta. Nul ne montra plus de résolution à entreprendre la lutte, ni plus de fougue après l'avoir entreprise. Refusant les responsabilités du commandement, il voulut goûter en toute liberté les enivrements de sa fiévreuse fantaisie. Sans chefs et sans soldats, il courait où le portait son élan et se donnait toujours la volupté de choisir son péril; seulement ce choix l'entraînait invariablement où la mêlée était

plus sanglante. Là le bruit du canon lui rendait les émotions de ses anciennes sonneries, mais redoublées et agrandies. Un des historiens de cette guerre de géants a dit que *la poudre faisait sur Ragueneau l'effet du vin d'Anjou*. La tradition locale a conservé des souvenirs presque fabuleux de sa *furie* guerrière. Au Pont-Barré, il combattit cinq heures et tua de sa main dix-huit ennemis. A Laval, dans une attaque de nuit, il arrive sans le savoir à une batterie républicaine; la lueur du coup de canon le fait reconnaître, tous les bras se lèvent pour le frapper; il se jette derrière une voiture du train, tire son coup de pistolet dans un caisson qui saute, et s'échappe sain et sauf au milieu des débris. Assailli une autre fois par trois hussards, il en démonte deux, force le dernier à se rendre, et l'amène au camp avec les trois chevaux.

Que pouvaient cependant ces inutiles prodiges, répétés par mille autres? La république avait pour elle ce qui manquait à ses ennemis, l'opportunité. Or, dans toute question humaine, il y a quelque chose de plus puissant que la force, que le courage, que le génie même : c'est l'idée dont le temps

est venu. Attaquée en avant par l'Europe, en arrière par les royalistes, et défendue par des soldats sans souliers et sans pain, la révolution continuait son œuvre immense, aiguillonnée plutôt que retenue par les obstacles. L'armée vendéenne, au contraire, toute à la défense de ses clochers, ne voyait rien au delà. Elle ne suspendait la lutte que pour célébrer Pâques fleuries ou pour faire la moisson. Il y a, dans toute cette première campagne, je ne sais quel lyrisme guerrier mêlé à une simplicité rustique qui surprend et intéresse. Toutes les illusions sont encore dans leur fleur, les sentiments humains n'ont pas eu le temps de se corrompre; on combat avec rage, mais, une fois maître du champ de bataille, on renvoie les prisonniers en se contentant de leur couper les cheveux. Nul ne songe à calculer le prix de ses sacrifices. Le rêve du plus ambitieux fait sourire; général ou soldat, c'est la même naïveté. Larochejacquelein espère, s'il rétablit la monarchie, que le roi ne lui refusera pas un régiment; Ragueneau pense qu'on ajoutera une cloche à sa sonnerie. Quant aux soixante mille paysans qui

ont mis leurs biens et leur vie à cette terrible loterie de la guerre, ils n'attendent rien ; ils défendent seulement ce qu'ils appellent leurs droits, et croient avoir Dieu lui-même pour auxiliaire. Un médaillon de la vraie croix, que possède Musseau, leur annonce un avenir funeste ou favorable, selon qu'il s'entoure d'une auréole sanglante ou lumineuse, et la miraculeuse coulevrine trouvée à Cholet est toujours pour eux un talisman qui leur assure la victoire.

Prise une première fois par les républicains, cette coulevrine avait été emmenée à Fontenay. Cathelineau y conduit l'armée.

— Enfants, dit-il, nous n'avons plus de poudre, il faut reprendre Marie-Jeanne avec des bâtons.

Les Vendéens s'élancent contre une batterie de quarante bouches à feu; une partie tombe; quelques-uns seulement arrivent au milieu des canons. Un garçon menuisier, Pierre Rochard, Hercule villageois, célèbre par ses témérités, reconnaît la coulevrine, se jette sur elle et l'entoure de ses bras comme s'il voulait l'emporter de la mêlée. Les artilleurs républicains le hachent à coups de sabre;

mais il ne lâche point prise, et, pendant qu'il les occupe à le tuer, il donne le temps à ses compagnons d'arriver et de reprendre Marie-Jeanne. La coulevrine fut ramenée au bruit des cantiques, parée de feuillages et de fleurs. En la revoyant, les Vendéens pleurèrent de joie.

Les faits semblaient, du reste, favoriser toutes les espérances. Battus partout, les bleus avaient laissé prendre Bressuire, Thouars, Parthenay, Saumur, Angers. Cinq armées républicaines s'étaient successivement englouties dans cet océan de populations révoltées; elles arrivaient au cri de : *Vive la république!* luttaient un instant, puis sombraient, comme le *Vengeur*, sous leur drapeau tricolore. Ces victoires pourtant, il faut bien le dire, épuisaient l'insurrection. Celle-ci perdait d'ailleurs chaque jour quelque chose de son premier caractère. La guerre avait fini par endurcir tous les cœurs. Les plus mauvais y avaient contracté le goût des massacres; les meilleurs s'y étaient accoutumés. Dans les deux partis on égorgeait sans pitié. Quelques chefs royalistes encourageaient des cruautés odieuses; quelques prêtres

se faisaient complices des superstitions les plus grossières. Tout ce qui avait été d'abord élan spontané, croyance ingénue, fut insensiblement transformé en *moyen;* la guerre populaire devenait une guerre politique. Pendant que les généraux vendéens négociaient avec l'Angleterre pour lui livrer un de nos ports, l'abbé Bernier s'occupait de fomenter la discorde par des bassesses ou par des crimes. On eût dit que les sept péchés capitaux étaient entrés avec lui dans le conseil. L'évêque d'Agra ajouta à ces intrigues le ridicule d'une comédie sacrilége. Aussi tout allait déclinant, tout se précipitait. Les victoires de la grande armée vendéenne n'étaient plus que les crises d'une glorieuse agonie.

Par opposition, l'ère des déroutes semblait toucher à sa fin pour les soldats de la république. En attendant un chef qui les fît vaincre, lès héroïques grenadiers de Mayence leur apprenaient à bien mourir. Décimés par une nuée de tirailleurs, ils serraient froidement leurs rangs ; repoussés, ils reculaient sans fuir ; entourés, ils s'ouvraient un chemin avec la baïonnette. Pour la première fois,

on voyait apparaître sur les champs de bataille une avant-garde de cette grande race de soldats stoïques dont la gloire commence aux campagnes d'Italie et se complète à Waterloo.

Après avoir été forcée de lever le siége de Nantes, où Cathelineau fut tué, l'armée catholique errait à travers les campagnes sans direction et sans but. Le cortége de vieillards, de femmes et d'enfants qu'elle traînait à sa suite, allait chaque jour grossissant. Traquée par les troupes républicaines, qui l'obligeaient à se replier sur Beaupréau, elle se retourna tout à coup, comme un lion blessé, et remporta un premier succès qui finit par se changer en défaite. Les ennemis restèrent maîtres du terrain, mais noyés dans le sang de leur victoire. L'armée royaliste se trouvait acculée à la Loire sans moyen de rentrer en Vendée. Tous les yeux se tournaient vers l'autre rive, dernier lieu de refuge et suprême espoir. Là, disaient les Vendéens, un peuple ami les attendait; là, les villages n'avaient point encore été abandonnés; on voyait quelques troupeaux dans les friches, quelques meules de blé aux portes des métairies et les ver-

gers enrichis de leurs fruits. Pour les malheureux qui fuyaient un pays dépeuplé et noirci par les flammes, c'était l'abondance de la terre promise. La campagne était couverte d'une mêlée confuse de femmes égarées qui appelaient leurs frères ou leurs maris, de canons sans attelage, de cavaliers galopant au milieu des piétons effrayés, de chariots traînés par des bœufs, et desquels s'élevaient des cris d'enfants ou des gémissements de blessés. On eût dit une de ces grandes émigrations de peuples barbares subitement arrêtée par une défaite, et fuyant en tumulte devant les légions d'Aétius ou de Bélisaire. Quatre-vingt mille fugitifs entassés sur la rive attendaient leur tour de passage dans sept ou huit bateaux qui sillonnaient le fleuve. Les mieux montés cherchaient un gué qui leur permît d'atteindre l'île placée, comme une pile de pont, entre les deux bords. On apercevait déjà en arrière une immense ligne de fumée brodée de flammes dont le cercle s'approchait en se resserrant de plus en plus ; c'était l'armée républicaine qui arrivait précédée de l'incendie. Les Vendéens voyaient venir le péril sans aucun moyen de le combattre ;

ils avaient successivement perdu tous leurs chefs. Cathelineau était mort au siége de Nantes; d'Elbée, frappé à la dernière bataille, n'avait pu quitter Beaupréau ; on venait d'embarquer Bonchamp, qui devait expirer en touchant l'autre rive ; M. de Lescure arrivait porté sur un brancard et suivi de sa jeune femme, dans laquelle chacun voyait déjà une veuve. A la place d'une armée, il n'y avait plus qu'une multitude livrée à toutes les angoisses de l'abandon. Le tumulte de cette foule sur le fleuve, dans l'île et sur les deux rives, formait un chœur inexprimable de plaintes, de cris, de malédictions et de prières, dont le retentissement s'étendait jusqu'à l'horizon comme celui d'une mer agitée. On était au mois d'octobre ; la Loire, grossie par quelques pluies, roulait plus bruyamment ses eaux jaunâtres ; un vent froid frissonnait dans le pâle feuillage des saules ; le ciel avait une teinte d'acier sinistre et menaçante. La nature elle-même semblait avoir préparé le cadre pour cette scène de désolation.

II

La relique de Musseau et M. *la Rose*. — Le sonneur de cloche sauve mademoiselle Boguais. — Celle-ci est faite prisonnière. — Le sonneur de cloche part pour la délivrer.

Maurice Ragueneau s'était associé à toutes les vicissitudes de l'armée vendéenne et partageait son désastre. Sa femme, fidèle à l'antique tradition qui lui confiait le soin et la défense du ménage, n'avait point voulu quitter Chanzeaux, et s'était décidée à mourir, comme le chien de garde, à la porte du logis qu'elle devait surveiller. Mais Marie-Jeanne avait suivi son frère. Assise, dans ce moment, sous une touffe d'aulnes, elle regardait avec inquiétude du côté de la Loire. Son oncle Ragueneau et ses trois cousins étaient groupés derrière elle ; Musseau, les deux mains croisées sur son fusil et le menton appuyé sur ses mains, gardait un silence sombre. Ils étaient là depuis plusieurs heures, attendant Maurice, qui s'était chargé

de leur trouver une barque. Le jour baissait, et tous commençaient à s'inquiéter de ce long retard ; mais, comme il arrive habituellement en pareil cas, nul ne voulait en convenir le premier. Enfin Marie-Jeanne éclata.

— Jésus, mon Dieu ! qu'est devenu Maurice ? s'écria-t-elle en se levant pour regarder plus loin dans la foule.

— Il ne revient pas ! répétèrent les trois frères à la fois ; de manière ou d'autre, il faut pourtant passer l'eau.

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur ! reprit Jeanne très-émue.

Musseau secoua la tête.

— Oui, oui, malheur ! murmura-t-il ; il n'y a plus à attendre que du malheur !

— As-tu donc consulté ta relique ? demandèrent l'oncle Ragueneau et ses fils.

Musseau fit un signe affirmatif.

— Et tu as vu des avertissements ?

— Depuis un mois, l'auréole est rouge, répliqua-t-il à voix basse, tous les jours plus rouge. Hier

c'était la couleur de la flamme, aujourd'hui c'est celle du sang.

Les paysans se regardèrent consternés.

— C'est justice ! reprit le fanatique, dont l'œil s'allumait ; Dieu doit punir sur tous les fautes des pécheurs, mais ceux qui auront la foi entière ne périront pas. Quand il coulerait autant de sang que vous voyez passer d'eau là, sous vos pieds, ils se sauveraient à la nage. Quiconque sera tué en état de grâce ressuscitera, comme le Christ, le troisième jour.

Les Ragueneau échangèrent un regard.

— Le curé l'a dit ! fit observer le plus jeune avec un peu d'hésitation.

— Et t'en a-t-il montré de ces ressuscités ? interrompit la voix d'un nouvel interlocuteur qui s'était approché derrière les aulnes, et qui écoutait depuis un instant.

Musseau releva brusquement la tête et lança un regard farouche au nouveau venu ; mais celui-ci le supporta avec une railleuse effronterie. C'était un homme d'environ quarante ans, grand, maigre, au visage de satyre et ayant, en toute sa personne,

cette distinction de faux aloi qui annonce le laquais de grande maison. M. *La Rose* était, en effet, un de ces anciens valets de chambre-chirurgiens dont l'usage s'était perpétué chez quelques nobles de la Vendée, Figaros de bas étage, moins utiles aux infirmités de la famille qu'à ses vices cachés, et dont les fonctions équivoques exigeaient un peu d'adresse, plus d'effronterie et beaucoup d'immoralité. Lors de l'émigration de son maître, M. *La Rose* s'était établi comme médecin à Chemillé, où il s'était d'abord montré patriote très-ardent ; mais il avait été converti depuis au royalisme et passait pour l'agent secret du dangereux abbé de St-Laud.

En l'apercevant, les Ragueneau avaient porté la main à leurs chapeaux, sans se découvrir toutefois ; Marie-Jeanne lui fit également un demi-salut ; Musseau seul s'abstint de toute démonstration polie. La plaisanterie, par laquelle l'ancien laquais venait d'interrompre la conversation, lui avait fait froncer le sourcil.

— Monsieur *La Rose* a-t-il donc renié son baptême ? demanda-t-il avec une brusquerie presque menaçante.

— Moi ! s'écria *La Rose* du ton d'un marquis de théâtre, me prends-tu pour un sans-culotte, l'ami ? Je suis, pardieu ! aussi bon catholique que toi, et la preuve, c'est que je fais carême depuis trois mois !... ce qui est une amplification des commandements.

— Il ne faut pas jouer avec les choses saintes, interrompit le paysan.

La Rose haussa les épaules.

— Allons, ne vas-tu pas me faire le catéchisme? dit-il d'un ton de hauteur railleuse ; apprends que j'ai un directeur qui te vaut, pour le moins. L'abbé Bernier veut bien m'accorder sa confiance.

— J'espère que M. de Saint-Laud a passé la Loire, demanda vivement l'oncle Ragueneau, qui, même dans ce désastre, était plus occupé de son recteur que de lui-même.

— Je n'en sais rien, j'arrive, répliqua *La Rose*.

— Le temps presse ! fit observer un des jeunes gars en arrêtant sur l'horizon des yeux inquiets ; les bleus avancent toujours.

— Et Maurice ne revient pas ! ajouta Marie-Jeanne agitée.

— C'est votre frère que vous attendez ? demanda *La Rose* ; je viens de l'apercevoir, il arrive avec un bateau.

— Où cela ?

— A la pointe, là-bas, devant les peupliers.

Marie-Jeanne et les Ragueneau coururent à l'endroit indiqué et virent, en effet, le sonneur de cloche qui arrivait dans une toue, conduite par un vieillard. La foule, pressée sur le bord, attendait la barque pour s'y précipiter ; mais Maurice s'arrêta à portée de la voix en appelant sa sœur et ses cousins.

— Nous voici ! crièrent-ils tous à la fois.

— Il n'y a que six places, dit Maurice ; si j'aborde, tout le monde voudra les prendre : montez sur mon cheval, qui vous conduira jusqu'ici à la nage.

On fit ce qu'il demandait. Marie-Jeanne passa la première, puis les autres suivirent. Quand tous furent réunis, Maurice leur donna rendez-vous à Varades, et, s'élançant sur son cheval, regagna le bord. Il pensait que les républicains pourraient atteindre l'armée fugitive avant qu'elle eût franchi

le fleuve, et il restait à l'arrière-garde pour ne point perdre cette occasion de combattre. La prolongation de cette lutte, qui avait brisé tant de courages, n'avait fait qu'exalter le sien. Ce jeu terrible, où la mort tenait les cartes, lui était devenu un besoin. Il aimait la fièvre de la bataille comme on aime celle du lansquenet. La vie était son gain, le péril son aiguillon. Tandis que d'autres combattaient par nécessité, Maurice ne le faisait que par choix ; pour eux, c'était une guerre, pour lui une chasse au lion.

Il attendit donc tout le jour dans l'espoir de quelque engagement avec l'avant-garde républicaine; mais l'effroi précipitait la fuite des Vendéens. Après les premières heures de trouble et de tumulte, des radeaux furent construits, on y attela des barques, et le fleuve se trouva bientôt couvert d'îles flottantes qui transportaient sur l'autre bord une population éplorée. Vers le soir, il ne restait que les derniers arrivés; les barques revinrent pour les emporter à leur tour, et, quand la nuit descendit enfin, on ne vit plus sur la rive silencieuse que des feux mourants autour desquels

erraient quelques fugitifs égarés, ou quelques-uns de ces loups cerviers à face humaine qui vivent du champ de bataille.

Maurice Ragueneau jeta un dernier regard vers le cercle de fumée qui s'avançait toujours et que l'obscurité de la nuit colorait d'une lueur d'incendie; il contempla quelques minutes le campement abandonné, le fleuve désert, l'autre rive, que les feux de bivouac commençaient à consteller; puis, comme attiré par les rumeurs lointaines qui semblaient l'appeler, il monta à cheval pour gagner un gué par lequel il avait vu passer du canon.

Le ciel était serein, mais un vent froid venait de s'élever; il sifflait dans les saules, dont les têtes pâles, éclairées par les étoiles, ondoyaient en gémissant et semblaient courir le long des eaux. On eût dit une armée de fantômes. Enveloppé dans le manteau d'un cavalier ennemi, qu'il avait tué le matin, Ragueneau suivait la berge; la terre, amollie par les piétinements de la foule, ralentissait sa marche. Lorsqu'il eut atteint le gué, la nuit était close depuis longtemps. Ceux qui s'y étaient hasardés les premiers avaient heureusement jalonné

le passage au moyen de branches de peuplier.

Maurice s'efforça de distinguer dans l'ombre ces frêles balises, dont l'extrémité vacillait au-dessus du courant, puis il poussa son cheval dans la Loire. L'obscurité ne lui permettait point de reconnaître exactement la direction qu'il fallait suivre, et la rapidité du fleuve rendait la moindre erreur périlleuse. Sa monture fléchissait à chaque instant sous lui comme une embarcation qui sombre, et ne reprenait pied que pour e perdre de nouveau. Les deux jambes repliées en arrière, la bride ramassée et l'œil fixé sur les branches vacillantes qui lui traçaient sa route, Maurice voyait grossir le bouillonnement des eaux et allait atteindre le milieu de la rivière lorsqu'un cri aigu retentit tout à coup au-dessus du gué.

Par un mouvement instinctif, le sonneur de cloche s'arrêta. Un objet noir et flottant descendait de son côté. Il reconnut une barque d'où s'élevaient deux voix, l'une pleine d'épouvante qui appelait au secours, l'autre menaçante, mais contenue. Il vit d'abord deux ombres s'agiter dans une lutte, puis il entendit le bruit d'un corps qui

tombait dans le fleuve. Une robe flotta, disparut, se remontra plus près du gué, où elle s'engloutit de nouveau. Maurice, qui s'était jeté en avant, la saisit au passage et ramena à lui une femme évanouie.

Au même instant, la barque arrivait emportée par le courant. Quelqu'un se dressa à la proue, fit feu, et une balle passa près de l'épaule du sonneur de cloche. A la lumière de l'amorce, Maurice avait reconnu *La Rose*, mais ce fut quelque chose de rapide comme une apparition; la barque n'avait fait que passer et était déjà loin.

Ragueneau souleva avec effort le corps toujours immobile, l'appuya sur le cou de son cheval, auquel il fit sentir l'éperon, et réussit à atteindre l'extrémité de l'île qui partageait la Loire en cet endroit. La femme venait de reprendre connaissance et essayait de parler. Maurice la transporta dans une cabane récemment incendiée et l'y déposa sur un peu de paille. Il put remarquer alors que celle qu'il venait de sauver était une jeune fille dont le costume élégant et les mains blanches annonçaient la condition. Ses cheveux mouillés lui voilaient le visage; mais, quand elle les eut

écartés, le sacristain reconnut mademoiselle Céleste Boguais, fille d'un gentilhomme de l'Anjou. Plus d'une heure s'écoula avant que mademoiselle Boguais pût lui donner aucune explication ; l'épouvante et le froid l'avaient saisie au point de la rendre muette. Maurice lui fit boire quelques gorgées de vin, alluma du feu et la couvrit de son manteau. Peu à peu les forces lui revinrent, et elle put enfin raconter ce qui lui était arrivé.

Séparée de sa mère et de ses sœurs après la déroute de Savenay, mademoiselle Boguais les avait cherchées pendant deux jours, et n'avait perdu tout espoir de les rencontrer qu'après avoir vu la foule transportée au delà du fleuve. Se trouvant alors presque seule sur la rive, elle avait commencé à s'effrayer et s'était mise à courir le long de la berge pour chercher une barque; mais toutes étaient restées sur l'autre bord. Cependant la nuit venait ; quelques traînards, à mines sinistres, erraient seuls au milieu du campement désert, recueillant les objets abandonnés dans la précipitation de la fuite, dépouillant les cadavres, ou cherchant à ressaisir les bestiaux sans maître. Un

chef semblait présider au pillage et le régulariser. Ce fut lui qui aperçut le premier la jeune fille. Il s'approcha aussitôt, et tous deux tressaillirent en se reconnaissant. M. *La Rose* (car c'était lui) avait dans son passé un souvenir qui ne lui permettait ni d'oublier mademoiselle Boguais ni d'être oublié d'elle. Tous deux s'étaient rencontrés à Angers trois ans auparavant, et l'ancien valet, enhardi par la familiarité du voisinage, avait osé adresser à Céleste, encore presque enfant, quelques galanteries grossières dont elle s'était effarouchée. M. Boguais, prévenu, n'était descendu ni aux explications ni aux reproches; il avait fait venir le Lovelace d'antichambre et l'avait traité comme Scapin traite le père de son maître. *La Rose* avait alors reçu les coups de bâton sans rien dire; mais la meurtrissure, effacée de sa peau, était restée profondément empreinte dans sa mémoire. Ne pouvant se venger sur-le-champ, il avait confié sa rancune à l'avenir comme une somme dont les intérêts s'accumulent. Seulement il voulut attendre le moment propice et porter les coups sans se découvrir. Lorsque les nobles commencèrent à devenir suspects, M. Bo-

guais fut signalé un des premiers par des dénonciations anonymes qui firent ordonner son arrestation. Il y échappa en émigrant; mais l'ennemi caché qui n'avait pu l'atteindre sut prendre sa revanche, et la famille de M. Boguais fut conduite à la prison d'Angers, dont les Vendéens victorieux lui ouvrirent heureusement les portes. Obligée de suivre alors ses libérateurs, Céleste Boguais avait partagé depuis leurs différentes fortunes sans rencontrer *La Rose*, qui, de son côté, n'avait point paru songer à elle.

Les haines sans intermittences ne se trouvent guère que dans les livres; dans la réalité, l'homme est à la fois trop mobile et trop complexe pour ne poursuivre qu'un seul but; ses passions les plus tenaces le quittent par instants, mais elles lui reviennent toujours, et là est la preuve de leur puissance. Occupé de seconder les manœuvres de l'abbé Bernier et surtout de s'enrichir par la rapine ou la trahison, *La Rose* avait ajourné la satisfaction de ses ressentiments, lorsque le hasard lui amena mademoiselle Boguais.

Celle-ci se rappelait à peine la correction dont

son père avait autrefois puni l'insolence de *La Rose*, et ne savait rien de ses dénonciations ; aussi jeta-t-elle un cri de joie en l'apercevant : dans son abandon, tout visage connu lui semblait ami. L'ancien valet confirma cette confiance par son empressement. Le sourire de cette haine triomphante la rassura comme un témoignage d'intérêt. Elle se laissa persuader sans peine que sa mère et ses sœurs avaient traversé la Loire et l'attendaient à Ancenis. *La Rose* courut chercher, sous les roseaux, une petite barque dans laquelle elle entra sans crainte. Le jour était complétement tombé, et à peine eurent-ils poussé au large, que la rive s'effaça dans la nuit. Le conducteur de mademoiselle Boguais changea aussitôt de manières. Revenant avec une sorte d'audace menaçante aux galanteries qui lui avaient si mal réussi autrefois, il voulut la prendre dans ses bras, et ce fut alors que la jeune fille poussa, en se dégageant, le premier cri entendu par Ragueneau. La lutte s'était prolongée jusqu'au moment où, sentant ses forces épuisées, elle avait échappé par un dernier élan, et s'était précipitée dans le fleuve.

Ce récit, entrecoupé d'hésitations et de rougeurs, s'était achevé dans les larmes. L'instinct subtil du sonneur de cloches lui fit comprendre qu'il est des dangers qu'une femme a honte d'avoir courus et au souvenir desquels il ne faut point s'arrêter. Il ne s'occupa donc que de consoler Céleste en promettant de lui faire retrouver sa mère ; il voulait seulement attendre le jour pour tenter le passage du second bras de la Loire, plus rapide et plus profond que le premier. Il rappela alors à la jeune fille, pour la distraire et la rassurer, qu'ils s'étaient vus autrefois à Chanzeaux, que tout enfant il avait déniché pour elle des pinsons dans les aubépines, et que plus tard, à la fête du village, elle l'avait un jour choisi comme danseur. Ramenée à ces heureux souvenirs, mademoiselle Boguais le reconnut et sentit se dissiper un reste d'inquiétude. Au doute succéda une foi complète, car tel est le privilége des jeunes âmes, la joie et la confiance y sont toujours en boutons, et, au moindre rayon de soleil, toutes deux s'épanouissent.

Dès que mademoiselle Boguais se sentit en sûreté, elle se laissa aller à l'espèce de langueur qui suit

tout crise. Couchée près du feu allumé par Ragueneau et enveloppée dans son manteau, elle l'écouta parler jusqu'à ce que, calmée par ces souvenirs d'enfance, elle se fut endormie, Maurice respecta son sommeil. Assis sur un des murs abattus de la cabane, il resta là, les bras croisés sur son fusil, regardant la jeune fille avec une sorte d'admiration. Sans être belle, Céleste avait le charme de la faiblesse qui s'avoue et demande protection. Petite, frêle, un peu pâle, elle inspirait, dès le premier coup d'œil, un intérêt attendri qu'augmentait sa voix naturellement voilée. Puis elle avait reçu du ciel cette grâce contagieuse qui, se communiquant de nous à toute chose, donne une distinction au mouvement le plus vulgaire et une élégance aux haillons. On cherchait en vain ce qui plaisait chez elle ; ce n'était rien et c'était tout. Nul ne devait sentir mieux que Maurice ce mystérieux attrait. Nature mobile et amoureuse de contrastes, il ne sortait des délires de la bataille que pour tomber dans les nonchalantes méditations. Abandonné, pour ainsi dire, par mademoiselle Boguais au milieu de cette revue de sa jeu-

nesse, il la continua seul, laissant l'image de la jeune fille se mêler par instants à celles de sa mère et de Marie-Jeanne.

Lorsque la jeune fille se réveilla le lendemain aux premières lueurs du jour, elle aperçut Ragueneau occupé à brider son cheval. Une barque venait heureusement d'accoster et allait les conduire sur l'autre bord.

Comme ils quittaient l'île, la brume commença à se lever, et ils aperçurent, sur la rive droite, les premiers détachements républicains, qui occupaient déjà leur campement de la veille. En arrivant à Varades, ils trouvèrent la ville abandonnée; l'armée vendéenne marchait sur Ancenis. Ils l'aperçurent bientôt se déroulant plus loin que le regard ne pouvait atteindre. Elle couvrait un espace de quatre lieues. Dix mille combattants d'élite se tenaient à l'arrière-garde. Devant eux marchaient les familles fugitives, divisées par paroisses et conduites par leurs curés; puis venaient les canons avec trente mille paysans armés. La cavalerie allait en avant.

Il fallut un jour entier à Ragueneau pour se

faire un chemin à travers cette multitude ; enfin, vers le soir, il aperçut la bannière de Chanzeaux, et reconnut, parmi ceux qui l'entouraient, la famille de mademoiselle Boguais. Outre sa mère et ses deux sœurs, il y avait là son plus jeune frère, Camille, enfant de onze ans, perdu comme Céleste dans la mêlée, et qui, repoussé de toutes les barques, s'était jeté sous le brancard de M. de Lescure, et avait ainsi passé le fleuve protégé par un mourant.

Les remercîments de madame Boguais furent ceux d'une mère ; mais ils furent courts. Dans ce drame terrible où l'on voyait, comme dans la danse macabre du moyen âge, la mort toujours présente et sous tous ses déguisements, la plus longue scène ne durait que quelques instants ; haine, reconnaissance, amour, tout passait emporté dans le tourbillon des événements ; on vivait au milieu d'un rêve. Le passage de la Loire avait d'ailleurs jeté dans toutes les âmes une sorte d'attendrissement égaré qui faisait rendre et accepter tous les services comme s'ils eussent été dus. Distinctions de naissance, d'éducation, de fortune, tout s'était per-

du dans cet immense désastre, et la communauté de l'infortune avait amené la fraternité du désespoir. Un paysan venait de prendre la main de madame de Lescure, qui ne le connaissait pas, et lui avait dit, les larmes aux yeux :

— Nous avons quitté notre pays ; nous voilà, à présent, frères et sœurs ; je vous défendrai jusqu'à la mort, ou nous périrons ensemble.

C'était le sentiment de l'armée entière.

En quittant la famille Boguais, Ragueneau chercha sa sœur Marie-Jeanne, et la trouva près des chariots, soignant les blessés. Après un rapide entretien, il la laissa pour rejoindre l'avant-garde, avec promesse de revenir bientôt. Malheureusement, dès le second jour, l'ordre de marche adopté au sortir de Varades fut abandonné. Les paysans quittèrent leurs rangs l'un après l'autre, pour aller revoir leurs familles groupées autour des bannières. La confusion devint générale. Combattants, troupeaux, blessés, s'avançaient pêle-mêle avec de sourdes clameurs. A côté des canons marchaient des femmes qui portaient leurs enfants dans leurs bras. Ragueneau réussit pourtant à retrouver le

lendemain la famille Boguais et Marie-Jeanne ; il leur apportait des provisions.

L'armée poursuivit sa route par Ingrande, Candé et Château-Gonthier ; elle arriva enfin à Laval, où le général L'Échelle l'attaqua le surlendemain à la lande de Croix-Bataille : le combat dura deux jours. Les républicains, d'abord repoussés de la lande, furent écrasés à Entrames. Six mille Mayençais, qui restaient encore des vingt-huit mille envoyés en Vendée, se trouvèrent séparés du reste de l'armée et entourés. Ce fut alors que le général Beaulieu, emporté mourant du champ de bataille, leur envoya, comme appel à la vengeance, le linge sanglant qui couvrait sa poitrine ; les Mayençais le fixèrent au bout d'une baïonnette, et, guidés par ce terrible drapeau, ils s'ouvrirent un passage à travers l'armée victorieuse.

De Laval, les Vendéens se dirigèrent d'abord sur Rennes, puis sur Granville, où ils avaient donné rendez-vous à l'escadre anglaise. Repoussés, ils reprirent le chemin de leur pays, par Pontorson, Dol, Angers, Le Mans. Pendant cette longue route, dont chaque station fut marquée par une bataille,

Ragueneau n'avait point cessé de veiller sur la famille Boguais. Seule, grâce à lui, cette famille ne s'était point aperçue de la disette qui décimait l'armée. Maurice pourvoyait à tout par des miracles d'adresse ou d'audace. La monture qui servait alternativement à la mère et aux trois sœurs était morte de fatigue en arrivant à Dol : il se glissa, pendant la nuit, dans une batterie républicaine, détela les deux chevaux d'un caisson et les leur amena. Céleste, depuis le passage de la Loire, était restée languissante, elle souffrait du froid et manquait de vêtements d'hiver : Ragueneau attaqua deux hussards pour avoir leurs pelisses, qu'il apporta à la jeune fille.

Toute l'armée était habillée ainsi de ce que le hasard de la guerre avait pu lui fournir. Quelques chefs portaient des dolmans pris au théâtre de La Flèche ; d'autres, des robes de procureur, des chapeaux et des jupons de femme. Madame de Lescure avait pour manteau une couverture, et madame d'Armaillé s'était enveloppée avec ses enfants dans une vieille tapisserie. L'excès de la misère empêchait de voir le ridicule de cette lugubre mascarade.

Deux jours après leur arivée au Mans, les Vendéens aperçurent trois colonnes républicaines qui arrivaient par les routes d'Angers, d'Alençon et de Tours : ces colonnes étaient commandées par Marceau. Larochejaquelein leur disputa les abords de la ville jusqu'à la nuit. Battu, il voulut encore s'arrêter à la tête du pont; mais tout se débanda, tout s'enfuit, et lui-même fut emporté dans la déroute. Cependant quelques centaines d'hommes, ayant à leur tête M. de Scépeaux, s'obstinèrent à défendre la grande place. Maurice y trouva le vieux Ragueneau avec ses trois fils. Serrés l'un contre l'autre, ils continuèrent, pendant toute la nuit, une résistance sans espoir. Enfin, quand le jour parut, ceux qui restaient debout se comptèrent; ils étaient cinquante à peine. Le sonneur de cloches vit à ses pieds son oncle et deux de ses cousins; un seul avait survécu! Ragueneau courut à la maison où il avait laissé son cheval et se précipita sur la route de Laval. Il espérait que la prolongation de la lutte aurait laissé à madame Boguais et à Marie-Jeanne le temps d'échapper. Il les chercha partout, il s'informa; mais la foule, égarée de terreur, fuyait sans

répondre. Westermann la côtoyait avec sa cavalerie, sabrant tout ce qui s'écartait, et laissant après lui une traînée de cadavres de quatorze lieues.

De Laval, les fuyards étaient descendus vers Craon, Pouancé ; ils atteignirent Ancenis au milieu de la nuit. Là, arrêtés par la Loire, ils firent halte, et l'impossibilité d'aller plus loin les rassembla. Chacun commença à se reconnaître et à regarder autour de lui. Tout à coup un homme éperdu passa près du sonneur de cloche, en appelant sa femme et ses enfants.

— Est-ce vous, monsieur Bureau ? demanda Maurice, qui cherchait à le reconnaître dans la nuit.

— Ragueneau ! s'écria le commissaire général du Layon ; où est ma femme ?

— Prise par les hussards, répondit Maurice.

— Et mes enfants, mes six enfants ?

— Égorgés !

Bureau ne poussa qu'un faible cri et se laissa tomber à terre ; quand on voulut le relever, il était mort !

Au point du jour, Ragueneau découvrit enfin

Marie-Jeanne, qui avait réussi à se sauver sous la protection de Musseau ; mais personne ne put lui donner de nouvelles de Céleste ni de sa mère. Ayant perdu tout espoir de les retrouver, il s'occupa de reconduire sa sœur à Chanseaux. Il fallut, pour cela, remonter la Loire, afin de trouver un gué, et ne marcher que la nuit, de peur des bleus. Enfin, le dixième jour, ils arrivèrent sains et saufs. Ce fut alors seulement qu'ils apprirent la dispersion complète de l'armée vendéenne, détruite à Savenay, et la captivité de madame Boguais, prise avec ses trois filles par les républicains.

Cette dernière nouvelle parut surtout frapper douloureusement Maurice. Tant de soins prodigués lui avaient rendu cette famille précieuse. Il s'était donné la tâche de la sauver, et avait fait de l'éternelle reconnaissance qu'elle lui devrait un de ses meilleurs espoirs. La vie de Céleste surtout lui était chère. Il l'avait préservée une première fois, puis protégée, défendue ; c'était, pour ainsi dire, son bien. Aussi, soit passion de dévouement, soit sollicitation confuse d'un sentiment plus vif, Ragueneau ne put se faire à la pensée que tant d'ef-

forts auraient été inutiles. Vivement ému d'abord, il tomba bientôt dans un sombre abattement. Marie-Jeanne ne lui en demanda point la cause, elle n'eût point su le questionner, et, lui, n'eût point su répondre ; mais ils se comprenaient sans se parler.

Quinze jours environ après leur arrivée, la jeune fille prit son frère à part et lui apprit qu'une femme du village de la Beltière avait recueilli chez elle un républicain blessé.

— Eh bien ? demanda Maurice.

— Le blessé vient de mourir, reprit Marie-Jeanne ; j'ai demandé à la Thibaud ses papiers et son uniforme.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'avec ces papiers vous irez au Mans et que vous pourrez peut-être servir *la demoiselle*.

Maurice trouva en effet chez lui le déguisement républicain, le certificat de civisme et l'ordre de route du jeune réquisitionnaire. Il fit aussitôt ses préparatifs sans avertir personne, attendit la nuit et partit pour Le Mans. Lorsqu'il arriva, le bataillon du mort, dont il avait pris la place, se trouvait heu-

reusement absent. Enhardi par l'assurance que nul ne pouvait découvrir la substitution, il se présenta au dépôt, et, dès le lendemain, il cherchait les moyens d'arriver jusqu'aux prisonnières.

III

M. de Fromental. — La famille Boguais en prison. — Épreuve d'une mère. — Fuite d'Eulalie et de Céleste Boguais. — Encore *La Rose*.— Mort de Céleste.

Les dames Boguais n'occupaient point la maison ordinairement destinée aux détenus, mais un ancien couvent dont les toits effondrés et les fenêtres brisées laissaient passer le froid, la pluie et le vent. Les Vendéens, qui y avaient été entassés, manquaient de tout, moins par la négligence des chefs républicains que par le défaut de ressources. La pauvreté de la nation pesait aussi lourdement sur ses défenseurs que sur ses prisonniers. La Vendée, vaincue et captive, subissait maintenant à son tour

le sort qu'elle avait fait à ses vainqueurs. Ceux-ci, parqués dans la famine par l'insurrection des campagnes, n'avaient depuis longtemps pour nourriture qu'un pain noir pesé à l'once. Or, ce pain noir, partagé avec les prisonniers, commençait à manquer. Tant de jugements exigeaient trop de lenteur ! Chose horrible à dire, on avait hâte de tuer, non par haine, mais par faim ! Les cachots manquaient d'ailleurs. Depuis la déroute de Savenay, les colonnes républicaines rentraient dans les villes en chassant devant elles, comme un troupeau, ces multitudes de vaincus. Châteaux, couvents, églises, tout était devenu prison pour les recevoir, et leurs flots grossissants remplissaient tout, débordaient partout. Il fallait un moyen de faire place ; ce fut Carrier qui le trouva.

Arrivé au Mans depuis trois jours, Maurice n'avait encore pu s'assurer si les dames Boguais s'y trouvaient prisonnières. Toutes ses tentatives pour pénétrer dans le couvent où elles devaient être enfermées étaient restées sans résultat. Un soir qu'il rejoignait tout pensif son casernement, après plusieurs démarches inutiles, il rencontra un dé-

tachement et s'arrêta sous un porche pour lui laisser passage. Un groupe de curieux s'y était formé.

— Tiens! ce sont les volontaires de Paris, dit une jeune fille, dont le bonnet à la Charlotte Corday était orné d'une large cocarde tricolore.

— Encore quelque expédition contre les brigands! ajouta le vieillard placé près de Ragueneau!

— Ah! bien oui! une expédition! interrompit un jeune garçon en bonnet rouge et en carmagnole bleu-tyran; tu ne vois donc pas qu'ils n'ont ni sac ni tambour?

— Au fait, il a raison, s'écrièrent en même temps plusieurs voix.

— C'est le second détachement qui passe ainsi.

— Il se prépare donc quelque chose?

— Mais oui, mais oui, dit le jeune garçon d'un air capable.

— Où cela? demandèrent tous les assistants.

— A la prison.

Ragueneau tressaillit.

— A la prison! répéta-t-il; que veut-on y faire?

— Ah! voilà! reprit l'enfant avec importance; personne ne s'en doute, mais je le sais, moi. C'est

en allant chez le représentant, pour porter une lettre du président du club, que j'ai appris la chose.

— Quoi donc ?

— Eh bien ! j'ai entendu dire que, comme il arrivait demain de nouveaux brigands, il fallait avoir la place libre et faire sortir les prisonniers.

— Alors on les envoie ailleurs ? demanda Ragueneau.

— Juste ! et si tu veux savoir où ils vont, écoute ce bruit.

— Un feu de peloton ? s'écrièrent plusieurs voix.

— C'est le roulement de la voiture qui les emporte ! ajouta l'enfant avec un rire féroce.

Il y eut un cri général de saisissement, suivi d'un silence d'horreur ; quant à Maurice, il s'était déjà élancé dans la direction de la fusillade, mais, en arrivant près de la prison, il fut arrêté par la foule. Deux rangées de baïonnettes se dessinaient au-dessus des têtes agitées, et une nouvelle troupe de prisonniers sortait du couvent. Ragueneau se fraya un passage à travers les spectateurs et arriva à l'ex-

trémité de la haie formée par les soldats, tout près d'un porte-clefs qui tenait une torche. Celui-ci cria : — Arrière ! et essaya de le repousser ; mais le sonneur de cloche résista, en répétant qu'il voulait voir.

— Voir quoi ? demanda le porte-clefs. Tu ne sais peut-être pas ce que c'est que des brigands à qui on va donner le baptême avec du plomb? Je te dis de passer au large !

— Non ! s'écria le sonneur de cloche, en se cramponnant à l'angle d'un mur, je veux rester ; je veux savoir si elles y sont.

— Qui cela ?

— Les demoiselles.

— Ah ! ah ! tu connais des femmes là-dedans ?

— Oui... du moins j'en ai peur... Mais vous pourriez me dire, vous...

— Plaît-il ? interrompit le porte-clefs en fronçant le sourcil ; je crois que tu me dis *vous ?*

— C'est une mère et ses trois filles, continua Maurice sans prendre garde aux paroles du porte-clefs ; il y en a une qui est pâle et blonde...

— Et tu les nommes ?...

— Boguais.

Ce nom n'était pas achevé qu'une main saisit vivement le bras du Vendéen; il se retourna étonné. Un homme, enveloppé d'un manteau, lui imposa silence du geste et l'entraîna rapidement dans l'ombre d'un des arcs-boutants de la chapelle.

— Tu connais la famille Boguais? demanda-t-il à voix basse.

— Je la connais, dit Maurice.

— Et il m'a semblé que tu désirais la voir sauvée?

— Oui.

— Alors, pas un mot d'elle, malheureux!

— Pourquoi cela?

— Parce qu'elle se cache, et que prononcer son nom maintenant, c'est la rappeler aux bourreaux.

— Ainsi elle est en sûreté... grâce à vous, sans doute? Votre nom, Monsieur?

— Viens, tu le sauras.

Pendant cette courte explication, les derniers prisonniers avaient quitté le couvent, dont les portes s'étaient refermées. L'inconnu conduisit Maurice au logement qu'il occupait sur la grande

place du Mans, et, ôtant le manteau qui l'enveloppait, dès qu'ils se trouvèrent seuls, il montra aux regards étonnés du paysan l'uniforme de commissaire ordonnateur.

Tel était, en effet, le titre de M. de Fromental. Favorable à la révolution, comme beaucoup d'autres gentilshommes, tant qu'elle avait seulement empiété sur les prérogatives du roi et des parlements, il s'était effrayé en la voyant passer outre et avait pris rang dans cette garde constitutionnelle spécialement créée pour détruire la constitution. Chassé de Paris le 10 août, il ne put échapper aux listes de suspects qu'en sollicitant du service dans les armées de la république. Il avait été envoyé au Mans après la grande déroute des Vendéens, et, décidé à remplir ses devoirs en homme d'honneur, il s'efforçait de rétablir un peu d'ordre dans le chaos que l'on appelait alors *l'administration militaire*. C'était à l'accomplissement de ces devoirs qu'il devait la connaissance des protégées de Maurice. Ses fonctions l'obligeaient à veiller aux besoins des prisonniers; il remarqua parmi eux, dès sa première visite, mademoiselle Eulalie Bo-

guais. Frappé d'abord de sa singulière beauté, il fut encore plus touché de sa dangereuse position. Les cœurs haut placés ne résistent guère aux entraînements d'un amour qui s'embellit de périls à braver. Conquérir par quelque grand dévouement la femme choisie est toujours le premier rêve des sérieux courages. M. de Fromental avait fait ce rêve et ne pouvait laisser échapper l'occasion de le réaliser. Averti le matin de l'exécution en masse des prisonniers, il avait, à prix d'argent, assuré à la famille Boguais la protection du geôlier, qui la conduisit, dès le coucher du soleil, au fond d'un réduit dont il connaissait seul l'entrée. Les quatre femmes restèrent là, cœur contre cœur, les bras enlacés, sans parole, sans pensée et presque évanouies. A chaque décharge, le groupe entier tressaillait et se resserrait dans une étreinte suprême. La nuit s'écoula ainsi ; enfin, lorsque les premières lueurs du matin pénétrèrent dans leur cachot, la mère et les filles osèrent regarder autour d'elles et s'aperçurent qu'elles n'étaient point seules. Deux femmes, en costume de religieuses, continuaient silencieusement la prière commencée la veille.

Enveloppées dans leur foi, elles n'avaient rien entendu.

M. de Fromental et Ragueneau, intéressés à une œuvre commune, ne pouvaient manquer de s'entendre. Après une franche explication, tous deux convinrent de s'associer pour la délivrance de madame Boguais et de ses filles. Moins en vue que le commissaire ordonnateur, Maurice était plus libre dans ses démarches ; il pouvait visiter les prisonnières sans être autant remarqué, s'entendre avec elles et préparer leur fuite.

Dès le lendemain, M. de Fromental, qui l'avait pris comme planton, chercha un prétexte pour l'envoyer à la prison. Le sonneur de cloche en revint très-abattu. Il avait trouvé madame Boguais et Céleste couchées toutes deux sur un peu de paille et dévorées par la fièvre. La mère n'avait pu l'entendre ni lui répondre ; mais, au son de sa voix, la jeune fille avait semblé sortir de sa somnolence, ses yeux s'étaient rouverts, et elle avait essayé pour lui un de ces sourires qui donnent envie de pleurer.

A cette nouvelle, M. de Fromental déclara qu'il

fallait hâter leur délivrance à tout prix. Par un de ces heureux hasards qu'expliquent la précipitation et le trouble qui alors régnaient partout, les noms de madame Boguais et de ses filles n'avaient point été portés sur le livre d'écrou. Le geôlier pouvait donc favoriser leur évasion sans exposer sa tête. Ragueneau fut chargé de le gagner. Malheureusement ce geôlier était un paysan normand élevé dans le Maine, c'est-à-dire l'avarice greffée sur la ruse. Il fallut débattre avec lui sou à sou, le prix de la guillotine ! Après tout, on ne devait point oublier que maître *Fructidor* (c'était le nom sans-culotte du digne gardien) avait toujours été un chaud patriote, un excellent père de famille, un geôlier incorruptible. Chacune de ces vertus avait une valeur et demandait à être payée. Ragueneau accorda tout ce qu'il pouvait accorder, et le marché fut enfin conclu.

M. de Fromental voulut avoir la joie de l'annoncer lui-même aux deux malades, tandis que le sonneur de cloche avertissait Eulalie et sa sœur. Toutes deux venaient de quitter leur mère et causaient près d'une fenêtre à demi-murée, qui ne

leur laissait voir qu'une trouée dans l'éther. Un rayon du soleil couchant baignait leurs fronts, et l'air rafraîchi du soir jouait dans leur chevelure. Les yeux levés vers l'étroite ouverture, elles semblaient aspirer avec cette brise et sur ce rayon comme un souvenir de la liberté perdue. Oh ! combien elles regrettaient maintenant les longues marches à travers les landes, les bivouacs glacés à la lisière des bois, la faim à peine assoupie avec les baies de l'églantier ou l'oseille des prés, toutes ces misères subies au dehors, dans l'air libre et devant la face bénie du ciel !

Quand Maurice s'approcha d'elles, toutes deux venaient de se rappeler ce passé, et, la tête penchée, elles pleuraient en se tenant par la main. Le Vendéen leur annonça à voix basse leur prochaine délivrance, et, réprimant d'un geste le cri de joie près de leur échapper, il commençait à expliquer rapidement le plan de fuite convenu avec le citoyen *Fructidor,* lorsqu'une voix, qui se mêlait à celle de M. de Fromental, le fit tressaillir. Il se retourna vivement, et, aux dernières lueurs qui éclairaient l'immense salle, il reconnut *La Rose!*

Celui-ci portait la carmagnole, le bonnet rouge et le sabre indispensable à tout *citoyen actif*. A ses boucles d'oreilles d'argent, pendaient deux petites guillotines en ivoire sur lesquelles on avait gravé les mots : *Liberté, fraternité ou la mort!* Il était arrêté devant madame Boguais et devant Céleste, qu'il venait de reconnaître, et il feignait de les recommander à M. de Fromental, en rappelant tout ce qui pouvait les perdre. Ce dernier répondait d'un air d'indifférence ; mais sa froideur ressemblait trop au mépris pour que l'ex-valet pût s'y méprendre. *La Rose* s'interrompit tout à coup, lui lança un de ces obliques regards dans lesquels la haine se masquait de bassesse, et, après avoir vainement cherché Eulalie et sa sœur, que Ragueneau avait repoussées dans l'ombre, il sortit en promettant aux deux malades *de ne point les oublier!*

A peine eut-il disparu, que Maurice courut rejoindre M. de Fromental. Il avait deviné, comme lui, la menace que renfermait l'adieu de *La Rose*, et il en comprit tout le danger, quand il sut que l'ancien affidé du curé de Saint-Laud jouissait de l'entière confiance du représentant. Chargé par lui

de missions secrètes, il disparaissait et reparaissait sans que l'on connût jamais les causes de son départ ni celles de son retour. C'était une de ces mystérieuses existences que l'on ignore, mais que l'on méprise, et qui ne vous laissent hésiter qu'entre les suppositions flétrissantes. Il fut convenu que l'on n'attendrait pas l'effet de sa haine, et M. de Fromental sortit pour faire tous les préparatifs de fuite, tandis que Maurice allait s'entendre avec *Fructidor*.

Il arriva à la geôle au moment où *La Rose* en sortait. Celui-ci venait d'inscrire sur le livre d'écrou les noms de madame Boguais et de Céleste. *Fructidor* déclara que l'évasion des quatre femmes était désormais impossible. Deux des jeunes filles pouvaient seules partir, encore fallait-il que ce fût le soir même ; le lendemain, il serait peut-être trop tard. Ni les menaces de Ragueneau, ni les prières de M. de Fromental, ne purent changer cette résolution. Il fallut se soumettre et prévenir madame Boguais par un billet de quelques lignes que le geôlier lui fit parvenir.

Après avoir lu, la malheureuse mère demanda

à Dieu de mourir; mais ce ne fut que le désespoir d'un instant! Deux de ses filles pouvaient être sauvées; elle les attira à elle, et leur transmit la nouvelle à voix basse.

Toutes trois eurent le même cri: — C'est à moi de rester!

L'une objectait qu'elle était l'aînée et devait, à ce titre, soutenir sa mère jusqu'au dernier instant; l'autre, encore trop jeune pour avoir pris goût à la vie, était prête à en faire l'abandon; la troisième, enfin (c'était Céleste), se déclarait atteinte d'un mal impossible à guérir. Toutes trois parlaient avec larmes et prières, suppliant la mère de prononcer; mais la mère, incertaine entre ces amours égaux, sentait sa tête s'égarer et ne pouvait choisir. Cependant la nuit avançait; tous les prisonniers s'étaient endormis, le geôlier allait venir.

— Parlez, parlez, ma mère! murmuraient les trois voix.

— Non, balbutia madame Boguais, non.... pas moi, mais Dieu!... Priez!

Toutes trois se redressent sur leurs genoux, les mains jointes et la tête penchée vers la malade,

qui répète, pour elles, la sublime prière des simples : *Notre père qui êtes aux cieux*. Tout à coup une porte s'ouvre, des pas approchent, deux ombres paraissent. L'une se penche, reconnaît Eulalie et l'entraîne ; l'autre hésite un instant ; elle prononce le nom de Céleste. La jeune fille lève instinctivement la tête ; elle est aussitôt saisie, emportée, tandis que sa sœur Rosalie et madame Boguais, qui ont étouffé leurs sanglots, restent évanouies dans une douloureuse étreinte.

Les deux sœurs, enlevées séparément, se retrouvèrent derrière la prison, où Céleste reconnut dans son libérateur Maurice Ragueneau. Elle voulut parler, mais il lui imposa silence, mit un rouleau de louis dans la main de *Fructidor*, et emmena les deux prisonnières jusqu'à un carrefour où elles trouvèrent un fourgon gardé par M. de Fromental ; elles y montèrent, et le sonneur de cloche, enfourchant un des chevaux, rejoignit le convoi destiné aux troupes de Bretagne. M. de Fromental les suivit jusqu'à Niort. Là, il fut obligé de prendre la route de Nantes, après avoir averti les deux jeunes filles que Ragueneau les conduisait à Châ-

teaubriand, où une dame, dont elles connaissaient le nom, consentait à leur donner asile.

Le convoi, après s'être arrêté un instant à Niort, se remit en marche ; mais la route était encombrée : on avançait lentement. Renfermées dans leur caisson à bagages, les deux sœurs souffraient du manque d'air et d'espace ; lorsqu'elles arrivèrent, le soir, à Nozay, Céleste était dans le délire de la fièvre ; elle se croyait sur le fatal tombereau près d'un prêtre auquel elle se confessait à demi-voix. Eulalie effrayée avertit Ragueneau, qui laissa le convoi continuer sa route et s'arrêta à un cabaret isolé au delà du bourg.

La nuit était close et le lieu solitaire. Maurice porta lui-même Celeste dans l'unique pièce de la petite auberge et la déposa sur une paillasse qui, avec quelques bancs, deux tables et une échelle conduisant au grenier, composait tout le mobilier. Eulalie et Ragueneau espéraient que l'air libre, joint à quelques instants de repos, remettrait la malade ; mais, loin de s'apaiser, la fièvre devenait plus ardente, le délire plus bruyant. Eulalie, à genoux près du lit, couvrait de larmes et

de baisers les mains de sa sœur ; Maurice, non moins désespéré, était en proie à toutes les angoisses de l'irrésolution. Entouré de tant de périls, que devait-il faire ? En restant, il était découvert ; en partant, il exposait mademoiselle Boguais à la fatigue de la route ; alors même qu'elle eût pu la supporter, il tremblait que son exaltation égarée ne les trahît ! La cabaretière, qui s'était approchée avec intérêt, proposa de consulter un médecin établi depuis peu de jours à Nozay. Quel que fût le danger d'une pareille consultation, le sonneur de cloche comprit qu'il fallait en courir la chance. Il accepta l'offre de la vieille femme, qui partit, et, voulant être prêt à tout événement, il alla rebrider les chevaux. Le bourg était voisin ; l'absence de la cabaretière fut courte. Maurice venait de rentrer, lorsqu'il la vit reparaître sur le seuil accompagnée du médecin. Il courut à leur rencontre ; mais, arrivé en face du nouveau venu, il poussa un cri : c'était *La Rose !*

Celui-ci avait également reconnu Ragueneau, et il recula en pâlissant ; le sonneur de cloche s'élança d'un bond vers l'entrée, referma la porte et s'y appuya.

— Ah ! malheureuse, c'était un piége ! s'écria *La Rose* en se tournant vers la vieille femme stupéfaite.

— Dis un hasard, répondit Ragueneau, ou plutôt la volonté du bon Dieu, car tu es venu ici pour recevoir le paiement de tes œuvres.

Il avait armé un de ses pistolets. *La Rose* voulut tirer son sabre; Eulalie et la cabaretière se jetèrent entre eux.

— On ne se bat pas ici, cria la vieille femme avec autorité.

— Ne le tuez pas, Maurice, ajouta mademoiselle Boguais suppliante.

—Pas de sang ! pas de sang ! murmurait Céleste, qui s'était redressée et qui comprenait à demi.

— Ne voyez-vous pas que, si je le laisse aller, le gueux va nous dénoncer ? reprit Ragueneau, dont la main tourmentait la batterie du pistolet.

— Non, interrompit *La Rose,* pâle d'épouvante, je jure devant le Christ....

— Ne jure point, Judas ! cria Maurice, je te dis que tu nous trahiras.

— Eh bien ! partons, partons ! dit Eulalie.

Ragueneau désigna Céleste du regard.

— Mais *elle*, dit-il plus bas, comment l'emmener ?

— Dites au citoyen médecin de la guérir, fit observer la cabaretière.

— Elle a raison ! s'écria Eulalie, il saura la soulager peut-être ; venez, Monsieur, et, si vous pouvez la sauver, nous oublierons tout, nous vous pardonnerons tout, nous vous bénirons !

Elle avait entraîné *La Rose* près du lit de sa sœur, déjà retombée dans son délire. Maurice comprit qu'après tout, la violence ne pouvait servir qu'à accroître le péril ; il abaissa son arme et attendit.

L'ancien valet de chambre s'était approché de la malade avec quelque hésitation ; mais, à ce dernier mouvement du sonneur de cloche, il parut se rassurer. Eulalie lui raconta rapidement ce qui était arrivé, détaillant les souffrances de Céleste avec cette sagacité émue dont les femmes seules ont le privilége. A mesure qu'elle parlait, le regard faux de *La Rose* reprenait son expression de basse effronterie ; il y eut même un moment où un reflet

de joie hideuse traversa ses traits, mais ce ne fut qu'un éclair. Il sembla se consulter.

— Ceci n'est qu'une crise, dit-il enfin.

— Mais ne peut-on la calmer? interrompit Eulalie.

—Et mettre la malade en état de repartir? acheva Maurice.

La Rose attacha sur mademoiselle Boguais un regard étrange.

— On le peut, dit-il.

— Ainsi vous avez un remède? ajouta le sonneur de cloche.

— J'ai un remède.

— Que vous pouvez préparer ici?

— Sur-le-champ.

— Voyons alors.

La Rose se fit apporter un verre à demi-plein d'eau, y versa le contenu d'un petit flacon renfermé dans une trousse de voyage, et fit boire le mélange à la malade.

Ragueneau avait suivi toute cette opération avec un étonnement demi-soupçonneux et demi-craintif. Quelque aiguisé que fût cet esprit, l'ignorance

du paysan y avait laissé des traces confuses. Pour lui, la science du médecin participait toujours un peu de la sorcellerie.

Il attendit l'effet de la potion dans une impatience curieuse.

Cet effet fut aussi rapide que puissant. A l'agitation convulsive de la malade succéda d'abord l'immobilité ; les paroles s'éteignirent sur ses lèvres ; sa tête retomba, ses yeux se fermèrent, et elle parut s'endormir.

La Rose déclara qu'elle pouvait maintenant se remettre en route, et fit un mouvement vers la porte; mais Ragueneau, qui avait réfléchi, l'arrêta.

— Un moment, dit-il, nous ne partirons pas ainsi en laissant l'ennemi derrière nous; si tu restes libre, tu vas nous faire poursuivre.

— Non, je promets...

— Oh ! pas de promesses; nous n'y croirions point ; il nous faut quelque chose de plus sûr.

Et, montrant la trappe ouverte qui conduisait au grenier :

— Tu vas monter là avec la cabaretière, conti-

nua-t-il, je retirerai l'échelle pour que vous y restiez forcément jusqu'au jour, et demain le premier passant vous fera descendre; alors nous serons en sûreté.

La Rose voulut essayer quelques objections.

— Ah ! ne discutons pas, interrompit Rageneau impérieusement; ceci n'est pas un choix, c'est un ordre. Nous n'avons point le temps de causer; monte sans phrases, ou je te *brûle!*

Il avait saisi d'une main le bras de *La Rose* et lui appuyait de l'autre un pistolet sur la poitrine; l'ancien valet devint très-pâle.

— Eh bien! à la bonne heure, balbutia-t-il; puisque c'est le seul moyen de te rassurer, j'y vais.

Il monta en effet sans nouvelle réclamation, et la vieille femme le suivit.

Dès que tous deux eurent franchi la trappe, Rageneau retira l'échelle, courut à Céleste qu'il porta dans le fourgon, y fit monter Eulalie, et partit au galop de son attelage.

Le ciel était serein, la route déserte; il laissa le caisson ouvert afin que les deux voyageuses pussent respirer librement. Loin d'être troublé par

les cahots, le sommeil de la malade sembla devenir plus profond. La tête appuyée sur les genoux de sa sœur, elle demeura immobile, et sa respiration, d'abord bruyante, s'affaiblit insensiblement. Eulalie, rassurée et vaincue par la fatigue, se laissa aller elle-même à une de ces somnolences combattues qui, sans vous procurer le rafraîchissement du sommeil, vous enlèvent la lucidité de la veille. Les yeux à demi-entr'ouverts, elle voyait, au milieu de cette obscurité lumineuse des nuits étoilées, les arbres de la route, les auberges solitaires, les hameaux silencieux, passer rapidement comme les images fugitives d'un rêve. Ce fut seulement aux premières lueurs du jour, et en sentant le fourgon s'arrêter, qu'elle sortit de cette demi-extase. Les fugitifs se trouvaient devant une maison écartée ; la porte s'ouvrit, des voix amies appelèrent Eulalie et Céleste ; elles étaient arrivées !

Après le premier échange d'embrassements et de larmes, on porta Céleste, toujours sans mouvement, sur le canapé d'un petit salon. Ce fut alors seulement que Maurice, surpris de cette persis-

tante immobilité, se pencha vers elle avec inquiétude. On n'entendait plus le bruit de son haleine. Il toucha ses mains; elles étaient froides. Il tourna vivement son visage vers la lumière; les narines étaient contractées, les lèvres couvertes d'une écume desséchée, les yeux vitreux et entr'ouverts. Saisi d'épouvante, il appela Eulalie et ses hôtes, qui crurent d'abord à un évanouissement; mais tous les soins donnés à la jeune fille restèrent sans résultat. Enfin, le médecin de la famille, secrètement appelé, arriva et déclara qu'elle était morte empoisonnée!

Le désespoir d'Eulalie, en attirant d'abord toute l'attention et toutes les sympathies, empêcha de prendre garde à celui de Maurice. Frappé par ce coup inattendu, il lui sembla que quelque chose se brisait en lui. La douleur fut d'abord si cruelle, qu'il se sentit chanceler et qu'il s'appuya au mur les mains jointes. Cependant il conserva assez la conscience de lui-même pour ne faire aucune démonstration, pour ne pousser aucun cri. Au plus profond du désespoir, l'homme perd rarement son orgueil, et l'impossibilité de traduire dignement

sa douleur lui en fait réprimer l'expression. Debout vis-à-vis du canapé sur lequel reposait la morte, le sonneur de cloche ne fit entendre ni regrets, ni plaintes. Qu'aurait-il su dire qui pût rendre ce qu'il sentait? Une larme retenue glissa à peine, malgré lui, sur sa joue brunie; encore fut-elle aussitôt séchée. Un flot de sang monta, tout à coup, à son visage pâli, ses yeux humides étincelèrent. L'idée de la vengeance venait de traverser sa douleur et de lui donner, pour ainsi dire, une issue. Il s'élança hors du salon, courut au fourgon, détela un des chevaux, et, lui enfonçant au flanc son éperon, il reprit au galop le chemin de Nozay; mais, lorsqu'il arriva au cabaret, il n'y trouva plus que la vieille femme : *La Rose* avait disparu.

Pendant huit jours, Maurice chercha partout *La Rose* au risque d'être lui-même découvert. Ses recherches furent inutiles; selon toute apparence, l'ancien valet avait quitté le pays. Forcé de renoncer à cette dernière espérance, le sonneur de cloche regagna Chanzeaux. Ces huit derniers jours l'avaient tellement changé, que Marie-Jeanne eut

peine à le reconnaître ; en le voyant, elle joignit les mains et s'écria :

— Il est arrivé malheur à la demoiselle !

Ragueneau fit, de la tête, un signe affirmatif et s'assit au foyer. L'explication entre le frère et la sœur n'alla jamais plus loin. Ce fut indirectement et par hasard que la jeune fille apprit, quelques mois après, la mort de Céleste et celle de madame Boguais, qui venait de succomber en prison.

IV

Ragueneau à Chanzeaux. — Siége d'un clocher. — Mort du sonneur de cloche et de Marie-Jeanne. — Fin de la guerre.

A partir de ce moment, l'humeur de Maurice s'altéra ; chaque jour plus taciturne, plus farouche, il ne sembla prendre part à la vie que par la haine. Il se mit à *chasser aux bleus* comme les Tyroliens chassent au chamois, sans calcul, sans relâche, avec le fol emportement d'une passion

que l'exercice grandit. Forcé de quitter Chanzeaux, où une municipalité républicaine s'était établie, il errait de commune en commune, recueillant, de loin en loin, quelques anciens compagnons, avec lesquels il attaquait les cantonnements. Quand personne ne se joignait à lui, il allait seul attendre les républicains isolés, non à l'affût, comme les chouans, mais au milieu de la route, où il les combattait en face.

De leur côté, les frères Cathelineau continuaient à tenir la campagne; Larochejacquelein avait reparu et devenait menaçant; Stofflet, rentré dans presque toutes ses positions, s'était remis en communication avec Marigny et avec Charette. Le comité de salut public, indigné de cette résurrection de la Vendée, écrivit à Thureau que si, dans un mois, la guerre n'était point terminée, il serait appelé à rendre compte de sa conduite. Thureau comprit le danger, et poussa sur les campagnes ses colonnes infernales, qui ne laissèrent devant elles que des cadavres et des cendres.

Tout à coup cependant l'armée exterminatrice s'arrête : la nouvelle de la révolution du 9 ther-

midor est arrivée de Paris; la Convention proclame l'avénement d'une divinité jusqu'alors inconnue dans son panthéon, la clémence! Des propositions de paix sont faites aux chefs vendéens, qui les acceptent; Stofflet seul hésite, refuse et se décide à continuer la lutte. Les royalistes de Chanzeaux, commandés par Pierre Le Gury et par Maurice, le soutiennent avec un acharnement sans espoir. Partout repoussés, ils continuent partout à combattre.

Enfin, le 9 avril au matin, ils apprennent que le corps commandé par les généraux Friderichs et Caffin marche sur leur village. Ragueneau accourt; tout est dans l'épouvante et la confusion : les femmes s'enfuient en emportant leurs enfants, les hommes s'efforcent d'entraîner les bestiaux vers les fourrés, les vieillards se chargent de ce qu'ils ont de plus précieux. Quelques paysans armés restent seuls à l'entrée du village; appuyés sur leurs fusils, ils regardent la fumée qui annonce au loin l'approche des colonnes républicaines, et ne savent ce qu'ils doivent faire. Le sonneur de cloche arrive au milieu d'eux, pâle de rage, et s'écrie :

— Il n'y a donc plus d'hommes ici, que les

femmes et les vieux se sauvent dans les bois ! Sur cent maisons qu'on comptait dans le bourg, les bleus vous en ont déjà brûlé soixante-dix, et vous les laisserez brûler le reste ! A quoi vous servent donc vos fusils, si vous ne savez pas défendre ce qui vous appartient ?

— Ils sont trop ! dit sourdement Musseau, qui regardait à l'horizon ; j'ai consulté la relique... l'auréole est rouge !

— Et tu veux que la paroisse soit de la même couleur ? demanda ironiquement Ragueneau ; tu n'as pas honte de voir le feu et le sang courir comme de l'eau sur la terre où tu es né ! Laissez vos armes alors ; prenez chacun une pioche, et allez creuser la fosse où l'on jettera les corps de ceux que vous aimez.

— Par le Christ ! il a raison, s'écria un chasseur de Stofflet ; nous ne méritons pas d'avoir des femmes et des enfants, puisque nous ne savons pas les mettre à l'abri.

— Il faut défendre le village ! répétèrent plusieurs voix.

— Défendons ! répéta Musseau avec une sombre

indifférence; mais qu'on nous dise seulement où nous devons aller.

— Au clocher! cria Maurice; dans le clocher nous pouvons résister à une armée.

A ces mots, il y court avec seize compagnons. Dix de leurs femmes et de leurs sœurs voulurent les suivre; Marie-Jeanne était à leur tête. L'abbé Blanvillain, prêtre assermenté, qui avait depuis rétracté son serment, se joignit à eux. Des munitions et des vivres, rassemblés à la hâte, furent portés dans la tour.

Celle-ci s'élevait seule au milieu de débris noircis par les flammes. La flèche dont elle était couronnée, l'église qu'elle dominait, tout avait été incendié quelque temps auparavant; l'escalier même était détruit. Il fallut des échelles pour atteindre l'ouverture qui perçait la voûte et arriver au réduit où les cloches se balançaient autrefois. Ragueneau ferma cette brèche avec des poutrelles; il construisit un échafaudage à la hauteur des meurtrières de la tour, et plaça un combattant près de chaque ouverture. Les femmes restèrent derrière pour charger les fusils.

Lorsque les bleus arrivèrent, tout était prêt, et le premier officier qui parut fut abattu par Maurice. L'attaque commença aussitôt, mais les balles des républicains ne pouvaient atteindre les défenseurs du clocher, dont, au contraire, tous les coups portaient. Ragueneau, debout à une des ouvertures, reprochait aux assaillants, l'une après l'autre, leurs sanglantes expéditions. A chaque coup tiré par lui, il criait :

— Voilà pour les quatorze femmes fusillées par le général Grignan ! Voilà pour les enfants égorgés à la Beltière ! Voilà pour les maisons brûlées au Plessis, à Saint-Ambroise, au Cormier, aux Bretèches, à la Vérouillère !

Et à chaque reproche on voyait tomber un soldat ; le cimetière fut bientôt couvert de morts. Les républicains, découragés, suspendirent le feu, reculèrent, et il y eut une pause.

Lorsque la fumée qui remplissait le clocher fut dissipée, les Vendéens purent se compter ; aucun d'eux n'était blessé. Les femmes échangèrent un regard d'espérance inquiète.

— Voilà les bleus qui s'éloignent, dit le chasseur de Stofflet.

— Ils abandonnent leurs morts, ajouta un paysan.

— Dieu est avec nous ! s'écria l'abbé Blanvillain.

Musseau contemplait sa relique d'un air morne.

— L'auréole est rouge ! l'auréole est rouge ! murmurait-il tout bas.

— A vos meurtrières ! interrompit Ragueneau; les voilà qui reviennent.

Des bleus rentraient, en effet, dans le cimetière en poussant devant eux une charrette de paille et de fagots, dont ils se faisaient un rempart. Il y en eut quelques-uns de tués; mais les autres parvinrent jusqu'à la tour et y firent entrer le chariot. Maurice, qui avait deviné leur intention, écarta vivement les poutrelles qui fermaient l'ouverture de la voûte; un des soldats tenait déjà une torche qu'il approchait des fagots entassés : un coup de feu partit, il tomba, et la torche alla s'éteindre dans son sang. Mais d'autres accouraient de tous côtés; la fusillade cessa aux meurtrières pour se concentrer sur le rez-de-chaussée de la tour. Les

républicains frappés l'un après l'autre, se succédaient sans interruption; l'héroïsme de l'attaque égalait l'héroïsme de la défense. Tout à coup un cri de joie éclate parmi les assaillants : une lueur brille, l'incendie est allumé; il monte, il serpente le long des murs, il atteint les poutrelles. Ragueneau et ses compagnons, suffoqués par la fumée, sont forcés de regagner l'échafaudage supérieur, mais la flamme les y poursuit. L'ennemi, désormais secondé par le feu, dirige mieux ses coups; plusieurs Vendéens sont mortellement atteints. L'abbé Blanvillain, blessé, s'épouvante et crie qu'il faut se rendre.

— Silence! Monsieur, dit Ragueneau, remerciez Dieu de sa bonté, car vous aviez trahi votre foi, et il vous donne occasion de racheter cette faute par le martyre.

L'abbé baisse la tête, reçoit une nouvelle blessure et tombe en joignant les mains.

Cependant le feu a gagné de proche en proche; des langues de flamme percent l'échafaudage couvert de blessés et de morts; le plancher craque de toutes parts. Ceux qui survivent se réfugient sur

les entablements, s'accrochent aux corniches. Pierre Bureau, le dernier de cette lamentable famille égorgée à la déroute du Mans, est tué au moment où il cherche un refuge. Ragueneau, noir de poudre et couvert de sang, continue le combat. Suspendu à une des meurtrières, il décharge les armes que lui prépare Marie-Jeanne. Un coup de feu l'atteint, il n'y prend pas garde; un second le frappe, il persévère; mais deux balles lui trouent en même temps la poitrine, son arme lui échappe!

— Enfin! murmure-t-il à demi-voix comme un prisonnier qui sent venir la délivrance.

Et il s'abîme au milieu des flammes.

— Maurice, attendez-moi! crie Marie-Jeanne, qui ouvre les bras et se laisse aller après lui dans la fournaise.

Les bleus, témoins de cet horrible spectacle, se troublent eux-mêmes et cessent de tirer. L'officier commandant propose la vie aux survivants.

— Rendez-vous! rendez-vous! crient mille voix.

— Non, dit le chasseur de Stofflet, tuez-moi!

Une balle lui répond ; il tombe en disant :

— Je meurs pour le Dieu qui est mort pour moi !

Sublime folie qui vous touche et qui vous indigne à la fois ! Des deux côtés, c'était la foi qui chargeait les armes, c'était l'amour de la liberté qui faisait mourir ; la haine était surtout un malentendu.

Là finit ce combat prolongé pendant un jour entier. Des échelles furent dressées, et les bleus aidèrent leurs prisonnières à descendre. En voyant ces femmes demi-nues et égarées de désespoir, les plus durs se sentirent émus. Quelques soldats jetèrent leurs manteaux sur les épaules de ces pauvres filles, qui, à cette marque de bonté, fondirent en larmes ; on les conduisit à Chemillé, où elles demeurèrent jusqu'à la pacification.

La lutte entre les idées était désormais finie ; Dieu avait décidé. La grande Vendée, la seule qui ait eu un caractère héroïque et populaire, venait de s'engloutir, comme Maurice, dans les flammes du clocher de Chanzeaux. Les dragons de la république semblaient emportés dans leurs man-

teaux, avec ces femmes veuves et désolées, le symbole même du passé. La tradition antique était vaincue, et la France appartenait pour toujours à l'esprit nouveau.

FIN.

TABLE.

PREMIER RÉCIT.

LA FAMILLE CHOUAN.

DEUXIÈME RÉCIT.

JAMBE-D'ARGENT ET MONSIEUR JACQUES.

TROISIÈME RÉCIT.

LE SONNEUR DE CLOCHE.



Poissy. — Typographie Arbieu.

CONFESSIONS

D'UN OUVRIER

Chez les mêmes Editeurs.

BIBLIOTHEQUE CONTEMPORAINE

Format in-18 Anglais.

1re Série à 2 francs le volume.

		vol
ALEX. DUMAS.	Le Vicomte de Bragelonne. .	6
—	Mém. d'un Médecin (Balsamo)	5
—	Les Quarante-Cinq	3
—	Le Comte de Monte-Cristo. .	6
—	Le Capitaine Paul.	1
—	Le Chev. d'Harmental. . . .	2
—	Les Trois Mousquetaires. . .	2
—	Vingt ans après	3
—	La Reine Margot.	2
—	La Dame de Monsoreau . . .	3
—	Jacques Ortis	1
—	Le Chev. de Maison-Rouge .	1
—	Georges	1
—	Fernande	1
—	Pauline et Pascal Bruno. . .	1
—	Souvenirs d'Antony.	1
—	Sylvandire.	1
—	Le Maître d'Armes	1
—	Une Fille du Régent.	1
—	La Guerre des Femmes . . .	2
—	Isabel de Bavière.	2
—	Amaury	1
—	Cécile	1
—	Les Frères Corses	1
—	Impressions de Voyage :	
—	— Suisse	3
—	— Le Corricolo. . .	2
—	— Midi de la France	2
E. de GIRARDIN.	Etudes politiques. (Nouvelle édition)	1
—	Questions administratives et financières	1
—	Le Pour et le Contre. . . .	1
—	Bon Sens, bonne Foi	1
—	Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée Nationale.	2
ÉM. SOUVESTRE.	Un Philosophe sous les Toits	1
—	Confessions d'un ouvrier . .	1
—	Derniers paysans	2
—	Chroniques de la mer . . .	1
—	Scènes de la Chouannerie.	1
PAUL FÉVAL.	Le Fils du diable	4
—	Les Mystères de Londres . .	3
—	Les Amours de Paris	2
L. VITET.	Les États d'Orléans.— Scènes historiques	1
BAB. LARIBIÈRE.	Histoire de l'Assemblée Nationale constituante. . . .	2
EMILE THOMAS.	Hist. des Atel. nationaux . .	1
ALBERT AUBERT.	Les Illusions de jeunesse. . .	1
FRÉD. SOULIÉ.	Le Veau d'Or (sous presse) .	4
F. LAMENNAIS.	De la Société première. . .	1
L.-P. d'ORLÉANS. ex-roi des Franç.	Mon Journal, Evénements de 1815	2
GAB. RICHARD.	Voyage autour de ma maîtresse.	1
ALPHONSE KARR.	Raoul Desloges	2
—	Récits sur la Plage (s. presse)	2

		vol.
LOUIS REYBAUD.	Athanase Robichon, candidat perpétuel à la présidence de la République. .	1
—	Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques	4
JULES SANDEAU.	Catherine	1
—	Nouvelles	1
—	Sacs et Parchemins.	2
—	Romans et Nouvelles (sous presse).	1
EUGÈNE SUE.	Les Sept Péchés Capitaux. .	5

2e Série à 3 francs le volume.

LAMARTINE.	Trois mois au Pouvoir. . . .	1
PR. MÉRIMÉE.	Nouvelles	1
JOHN LEMOINNE.	Etudes critiques et biographiques	1
GUST. PLANCHE.	Portraits d'artistes (s. presse)	2
GEORGE SAND.	La Petite Fadette	1
PONSARD	Théâtre complet.	1
JULES JANIN.	Contes d'été (sous presse).	1
—	Hist. de la Littérature dramatique (s. presse)	2
LOUIS REYBAUD.	Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.	1
—	Romans.	1
LÉON GOZLAN.	Hist. de 130 femmes.	1
—	Les Vendanges (sous presse)	1
—	Nouvelles (»)	1
OCT. FEUILLET.	Scènes et Proverbes . . .	1
—	Bellah.	1
E. TEXIER.	Critiques et Récits littéraires (sous presse).	1
—	Promenade au Toboso (»).	1
D'HAUSSONVILLE.	Histoire de la politique extérieure du gouvernement français, 1830-1848. . . .	2
EUG. FORCADE.	Etudes historiques et littéraires (sous presse)	1
HENRY MURGER.	Scènes de la vie de Bohème.	1
—	Scènes de la Vie de jeunesse	1
—	Le Pays latin.	1
—	Scènes de la Vie de Théâtre (sous presse)	1
CUVILLIER-FLEURY.	Portraits politiques et révolutionnaires (2e édit.).	2
—	Portraits historiques et littéraires (sous presse . . .	2
ALEX. DUMAS FILS.	La Dame aux Camélias (4e édition)	1
F. DE GROISEILLIEZ.	Histoire de la Chute de Louis-Philippe (2e édition).	1
CHAMPFLEURY.	Contes vieux et nouveaux. .	1
—	Les Excentriques.	1
HENRI BLAZE	Ecrivains et Poëtes de l'Allemagne.	1

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CONFESSIONS
D'UN OUVRIER

PUBLIÉES PAR

ÉMILE SOUVESTRE

Troisième Édition

REVUE ET AUGMENTÉE D'UN CHAPITRE ENTIÈREMENT INÉDIT.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 *bis*.

1852

A MORVAN PÈRE,

OUVRIER AU PORT DE BREST,

ET

A PERRINE MORVAN,

SA FEMME.

de maçonnerie. Il remarqua d'abord son activité, son intelligence, sa bonne humeur; plus tard, il put apprécier la scrupuleuse probité qui lui avait conquis, parmi ses compagnons d'état, le glorieux surnom de *La Rigueur*. Ses rapports journaliers et une estime réciproque amenèrent insensiblement la confiance. Dans les entretiens familiers avec l'ingénieur, Pierre Henri avait déjà raconté, sans y penser, une partie de sa vie, quand le hasard vint la révéler dans tous ses détails.

Une réception de travaux qui avait retenu notre ami plus tard que d'habitude, et une pluie subitement survenue le forcèrent, un jour, à accepter l'hospitalité offerte par le maître maçon. Il fut reçu chez lui avec la bienveillance mesurée des gens qui savent respecter les autres en se respectant eux-mêmes. La femme de Pierre Henri était blanchisseuse, et dirigeait, aidée de sa fille, une douzaine d'ouvrières; le fils surveillait le chantier, toisait les travaux, tenait les comptes et maniait, à l'occasion, le marteau ou la truelle. Tous avaient conservé le costume et les habitudes de leur profession. Le maître maçon, éclairé par l'expérience,

avait voulu éviter pour ses enfants les dangers d'un déclassement qui transporte d'une route préparée et connue sur des chemins où tout devient difficile, parce que tout est nouveau. Peut-être aussi répugnait-il à les voir déserter ces rangs obscurs qui étaient pour lui, dans l'armée humaine, ce qu'est son régiment pour le soldat; il avait sans doute compris que le plus sûr moyen d'être utile à ses compagnons était de laisser parmi eux les hommes qui pouvaient leur faire honneur; car Pierre Henri savait que la loi du progrès ne demande point d'abaisser ce qui est en haut, mais bien d'élever ce qui se trouve en bas.

Après les échanges de propos qu'entraîne le premier accueil, notre ami, qui avait à classer des notes, fut conduit à la chambre de réserve servant de bureau au maçon et à son fils. Ce fut là, qu'en feuilletant plusieurs devis mis à sa disposition par Pierre Henri, ses regards tombèrent sur un manuscrit qui portait cette curieuse suscription :

TOUT CE QUE JE ME RAPPELLE DE MA VIE,

Depuis 1801,

PAR PIERRE HENRI, dit *La Rigueur*.

Le maçon interrogé avoua, en souriant, que c'étaient des espèces de Mémoires écrits autrefois pendant les soirées pluvieuses ou les dimanches d'hiver, sans autre intention que de mettre en ordre ses souvenirs. Il ne fit, du reste, aucune difficulté pour en permettre la lecture à son hôte; et, tout en l'avertissant qu'il ne dépasserait point la seconde page, il l'autorisa à emporter le cahier. L'ingénieur promit d'y veiller avec le plus grand soin; mais Pierre Henri lui déclara que le garçon en avait fait une copie rectifiée, et que le manuscrit original était destiné, depuis longtemps, au fourneau des repasseuses.

Devenu ainsi le légitime propriétaire des Mémoires, notre ami les lut et nous en parla; mais il y a quelques mois seulement qu'ils nous furent confiés, et dès lors nous pensâmes que leur publication pouvait à la fois intéresser et instruire. Restait à obtenir l'agrément du maçon : après avoir hésité quelque temps, il s'est rendu à nos désirs, sans autre condition que le retranchement de quelques noms propres et des détails trop personnels.

Nous avons usé de la liberté entière qui nous était d'ailleurs donnée pour abréger plusieurs chapitres, et pour rendre l'expression plus correcte. Parfois même nous avons achevé certaines esquisses, dont les lignes étaient restées trop confuses ou trop incomplètes; mais si ces additions et ces retranchements ont légèrement modifié la forme, ils ont toujours respecté l'esprit des Mémoires de Pierre Henri, comme peut en faire foi le manuscrit que nous gardons.

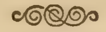
Ce manuscrit, composé de trois cahiers de gros papier bleuâtre, est entièrement couvert d'une écriture soignée; les ratures y sont rares et les répétitions nombreuses. Des surcharges dans le texte et des additions à la marge dénoncent une écriture plus jeune; elles sont du fils de Pierre Henri, qui a reçu une éducation plus lettrée, et qui appartient à cette phalange d'ouvriers-poëtes dont l'apparition est un des caractères significatifs de notre époque. Nous avons adopté ces développements où le travailleur de notre temps interprétait les sensations du travailleur qui l'avait précédé dans la carrière. Il nous a semblé que de pareils commen-

taires jetaient, de loin en loin, un rayon de soleil sur les réalités un peu frustes des Mémoires du maçon. Le plus souvent, d'ailleurs, le fils n'avait fait qu'expliquer, en meilleurs termes, les souvenirs du père, ou compléter, par écrit, des confidences reçues de vive voix.

Pierre Henri a copié dans le manuscrit que nous possédons, et chacune à leur date, les pièces officielles qui composent ses archives domestiques : son acte de naissance, les actes mortuaires de ses parents, son acte de mariage, les contrats d'acquisition de la maison qu'il habite et du jardin qu'il cultive, les principaux marchés contractés dans l'exercice de sa profession. Le manuscrit, commencé sous la forme de Mémoires, prend, plus tard, celle d'un journal, et finit par ne plus être qu'un répertoire d'affaires. Cette transformation même a sa signification, et doit, sans doute, correspondre aux préoccupations de différents âges. Jeunes, nous aimons à nous arrêter en chemin pour promener un œil rêveur sur les horizons laissés derrière nous; plus tard, pressés par le temps, nous songeons seulement à ce qui nous

entoure ; plus tard encore, le regard, ramené à nos pieds, ne s'occupe plus que de calculer les distances et d'éviter l'ornière. Toute existence, hélas ! suit, plus ou moins, la marche du manuscrit de Pierre Henri ; on débute par des images gracieuses ou touchantes, on finit par l'arithmétique.

Nous n'avons cru devoir présenter ici que les premières. Ne pouvant imprimer le manuscrit du maçon tout entier, nous en avons extrait ce qui nous a semblé propre à calmer les esprits révoltés, et à attendrir les cœurs près de s'endurcir. Nous avons pensé qu'au milieu des agitations contemporaines, rien n'était plus opportun, plus fortifiant et plus beau que le spectacle d'une humble destinée combattant la douleur par la patience, et triomphant par l'honnêteté.



I

La maison de la rue du Château-Landon. — Les voisins de Pierre Henri. — Le marchand de marrons. — La petite sœur Henriette. — L'ami Mauricet.

Aussi loin que je me rappelle, je me vois demeurer avec mon père et ma mère dans une maison à deux étages, de la rue du Château-Landon, près la barrière des Vertus.

Au rez-de-chaussée logeait, tout seul, un marchand de vieux habits qui faisait son commerce pendant le jour, rentrait le soir, se grisait sans

rien dire, et cuvait son eau-de-vie jusqu'au lendemain matin. Il ne parlait jamais à personne, ne faisait aucun bruit et vivait aussi tranquille qu'un mort dans sa fosse. On passait des semaines sans le voir ni l'entendre : mais on connaissait si bien sa vie qu'on pouvait deviner à coup sûr ce qu'il faisait. Jusqu'à sept heures on disait : — Vautru est en ville. Vers huit heures : — Vautru est gris. Et à la preuve, on avait toujours raison.

Un jour pourtant, il se trouva qu'on avait tort. Vautru ne sortit pas le matin, et la petite Rose, notre voisine, après avoir regardé à travers le soupirail qui éclairait chez lui, s'enfuit tout effrayée. On lui demanda ce qu'elle avait vu ; elle répondit, en pleurant, que le marchand d'habits était devenu tout noir. Quelques voisins descendirent à leur tour, entrèrent au rez-de-chaussée et trouvèrent Vautru brûlé.

Je me suis toujours rappelé cet événement, parce que ce fut la première fois que je vis un mort. On l'avait mis dans le cercueil avec un drap blanc par dessus, une chandelle à la tête, et, près des pieds, un plat où chacun jetait quelques sous

pour payer la châsse. Ma mère m'envoya à l'offrande, et j'eus le cœur saisi. Tant que Vautru avait été notre voisin, je n'y avais pas pris garde ; mais quand je pensai qu'il y avait , entre ces planches, un homme que j'avais vu vivant, et qui ne se relèverait jamais, il me sembla que je l'avais aimé, et je me mis à pleurer.—J'ai pensé depuis, en me rappelant ceci, qu'il ne fallait pas trop éloigner des enfants les images tristes. La légèreté de leur âge les rendrait volontiers égoïstes et durs; la vue de la souffrance ou de la mort leur ouvre le cœur.

Au-dessus du marchand d'habits demeurait la mère Cauville, excellente femme restée veuve et sans ressources avec trois enfants. Tant que le mari vivait, tout s'était soutenu ; lui mort, *les jambes leur avaient manqué,* comme disait la bonne femme Cauville, et il avait fallu *marcher sur son courage!* La brave mère, attelée à une charrette à bras, s'était mise à crier *la verdurette ;* la fille aînée avait acheté un éventaire pour vendre des *quatre saisons,* et le fils était devenu rempailleur ambulant. La petite Rose, alors âgée de huit ans, faisait le ménage et gardait la maison ! D'abord la misère

avait rudement mordu. On mesurait les bouchées, on soufflait dans ses doigts, on dormait sur la paille ; mais, petit à petit, les gains de la mère et des deux enfants avaient grossi : les liards entassés sur les liards étaient devenus des pièces de quinze sous ; on avait pu avoir un matelas, allumer un poêle, élargir la miche. Rose fabriquait, à ses moments perdus, des allumettes de soufre que vendait la sœur, et tricotait des bas pour toute la famille. Quand je quittai la maison, les braves gens avaient des meubles, des habits du dimanche et un crédit chez le boulanger.

Le souvenir des Cauville m'est toujours resté en preuve de ce que produisaient les moindres ressources exploitées par la persévérance et la bonne volonté. C'est en réunissant les petits efforts qu'on arrive aux grands résultats ; chacun de nos doigts est peu de chose, mais réunis ils forment la main avec laquelle on élève des maisons et on perce des montagnes.

Mes parents habitaient au-dessus de la mère Cauville ; plus haut, il n'y avait plus que les chats et les *pierrots*.

La meilleure part de mon temps se passait à faire la chasse à ces deux *gibiers* ou à vagabonder dans le faubourg. Nous étions une douzaine de fils de famille, mieux fournis d'appétit que de chaussures, et tenant ainsi salon sur le pavé du roi. Tout nous fournissait des amusements : la neige d'hiver qui nous servait à livrer de grandes batailles, l'eau des ruisseaux que nous retenions pour changer la rue en étang, les maigres gazons des terrains encore inoccupés avec lesquels nous bâtissions des fours ou des moulins. Dans ces travaux, comme dans nos jeux d'enfant, je n'étais ni le plus fort ni le mieux avisé; mais j'avais en haine l'injustice, ce qui me faisait choisir pour arbitre dans toutes les querelles. La partie condamnée se vengeait quelquefois de l'arrêt du juge en le rossant; mais loin de me dégoûter de mon impartialité, les coups la confirmaient; il en était d'elle comme du clou bien mis en place : plus on frappe, plus il enfonce.

Le même instinct me portait à ne faire que ce que je croyais permis, et à ne dire que ce que je savais. Mal m'en prit plus d'une fois, surtout dans l'aventure du marchand de marrons.

C'était un paysan qui traversait souvent notre faubourg avec un âne chargé de fruits, et s'arrêtait chez un *pays* logé vis-à-vis de notre maison. Le vin d'Argenteuil prolongeait souvent la visite, et, groupés devant l'âne, nous regardions son fardeau avec des yeux d'envie. Un jour, la tentation fut trop forte. L'âne portait un sac dont les déchirures laissaient voir de beaux marrons lustrés, qui avaient l'air de se mettre à la fenêtre pour provoquer notre gourmandise. Les plus hardis se les montrèrent de l'œil, et l'un d'eux proposa d'élargir l'ouverture. On mit la chose en délibération ; je fus le seul à m'y opposer. Comme la majorité faisait la loi, on allait passer à l'exécution, lorsque je me jetai devant le sac en criant que personne n'y toucherait ! Je voulais donner des raisons à l'appui ; mais un coup de poing me ferma la bouche ! Je ripostai, et il en résulta une mêlée générale qui fut mon Waterloo. Accablé par le nombre, j'entraînai dans ma chute le sac que je défendais, et le paysan, que le bruit du débat avait attiré, me trouva sous les pieds de l'âne, au milieu de ses marrons éparpillés. Voyant mes adversaires s'en-

fuir, il devina ce qu'ils avaient voulu faire, me prit pour leur complice, et, sans plus d'éclaircissement, se mit à me punir à coups de fouet du vol que j'avais empêché. Je réclamai en vain; le marchand croyait venger sa marchandise, et avait d'ailleurs trop bu pour entendre. Je m'échappai de ses mains, meurtri, saignant et furieux.

Mes compagnons ne manquèrent pas de railler mes scrupules si mal récompensés; mais j'avais la volonté têtue; au lieu de me décourager, je m'acharnai. Après tout, si mes meurtrissures me faisaient mal, elles ne me faisaient pas honte, et tout en se moquant de ma conduite on en faisait cas. Comme on dit dans le monde, cela me *posait!* J'ai souvent pensé depuis qu'en me battant, l'homme aux marrons m'avait rendu, sans le savoir, un service d'ami. Non-seulement il m'avait appris qu'il fallait faire le bien pour le bien, non pour la récompense; mais il m'avait fourni l'occasion de montrer un caractère. Je m'étais commencé, grâce à lui, une réputation que plus tard je voulus continuer; car si la bonne renommée est une récompense, c'est aussi un frein; le bien qu'on pense sur

notre compte, nous oblige, le plus souvent, à le mériter.

A part l'honnêteté, j'avais, du reste, tous les défauts que donne l'éducation de la rue. Personne ne prenait garde à moi, et je poussais comme l'herbe des chemins, à la grâce de Dieu ! Ma mère était occupée tout le jour du soin de son ménage, et mon père rentrait seulement le soir du travail. Je n'étais pour tous deux qu'une bouche de plus à nourrir. Ils voulaient me voir vivre et ne pas souffrir ; leur prévoyance n'allait pas plus loin ; c'était leur manière d'aimer. La misère, qui se tenait toujours au seuil, poussait quelquefois la porte et entrait ; mais je ne me rappelle pas l'avoir sentie. Quand le pain était court, on faisait d'abord la part de ma faim ; le père et la mère vivaient du reste, comme ils pouvaient.

Un autre souvenir du même âge est celui de nos promenades du dimanche hors barrière. Nous allions nous attabler dans quelque grande salle pleine de gens qui buvaient en criant, et qui passaient souvent aux coups. Je me rappelle encore les efforts de ma mère et les miens pour empêcher

le père de prendre part à ces querelles. Nous le ramenions le plus souvent défiguré et toujours à grand'peine : aussi était-ce pour moi des jours de torture et de frayeur. Une circonstance me les avait encore rendus plus odieux. J'avais une petite sœur nommée Henriette, blonde, grosse comme le poing, et qui couchait près de moi dans un berceau d'osier. Je m'étais attaché à cette innocente créature qui riait en me voyant, et commençait à savoir me tendre ses petits bras. Les promenades de la barrière lui déplaisaient encore plus qu'à moi; ses cris irritaient mon père qui s'emportait souvent contre elle en malédictions. Un jour, fatigué de ses pleurs, il voulut la prendre; mais il voyait déjà double; l'enfant glissa de ses mains et tomba la tête en avant. Comme nous revenions, on me la donna à porter. Mon père se réjouissait de l'avoir fait taire, et moi qui sentais sa tête ballotter sur mon épaule, je la croyais endormie. Cependant, de loin en loin, elle poussait une petite plainte. En arrivant, on la mit au lit, et tout le monde s'endormit; mais le lendemain, je fus réveillé par de grands cris. Ma mère tenait Henriette

sur ses genoux, tandis que mon père les regardait toutes deux les bras croisés et la tête basse. — La petite sœur était morte pendant la nuit! — Sans bien comprendre alors ce qui l'avait fait mourir, je rattachai sa perte à nos promenades hors barrière, ce qui me les fit haïr encore davantage.

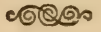
Après une interruption de quelques semaines, mon père voulut les reprendre, mais ma mère refusa de le suivre, et j'en fus ainsi délivré.

Cependant j'avais dix ans, et l'on ne songeait à me donner aucun maître. En cela, l'indifférence de mes parents était entretenue par les conseils de Mauricet. Mauricet avait toujours été le meilleur ami de ma famille. Maçon comme mon père et du même pays que lui, il avait, outre l'autorité que donnent les vieilles relations, celle qui résulte d'une probité sans tache, d'une capacité éprouvée et d'une aisance acquise par l'ordre et le travail. On répétait chez nous : *Mauricet l'a dit!* comme les avocats répètent : *C'est la loi!* Or, Mauricet avait horreur de la lettre moulée.

— A quoi bon entortiller ton fils dans l'alphabet? disait-il souvent à mon père; est-ce que j'ai

eu besoin du grimoire des écoles pour faire mon chemin? Ce n'est ni la plume, ni l'écritoire, c'est la truelle et l'auget qui font le bon ouvrier. Attends encore deux ans, tu me donneras Pierre Henri, et, à moins que le diable ne s'en mêle, nous le ferons bien mordre au moellon et au mortier.

Mon père approuvait hautement; quant à ma mère, elle eût préféré me mettre à l'école dans l'espoir de me voir la croix. Cependant elle renonça, sans trop de peine, à la gloriole de faire de moi un savant; et je ne saurais encore ni lire, ni écrire, si le bon Dieu ne s'en fût mêlé.



II

Pourquoi je vais à l'école. — M. Saurin. — Je suis relégué au banc des incurables. — Pierrot et la bataille d'Iéna. — Je deviens bon écolier. — Le sanctuaire arithmétique de M. Saurin.

Notre ami Mauricet ne travaillait pas seulement pour les autres comme maître compagnon; il s'était mis, depuis quelque temps, à essayer de petites entreprises qui lui avaient rapporté un peu d'argent, ce qui le mettait en goût de poursuivre. On lui parla d'un travail de maçonnerie pour un bourgeois de Versailles qui l'avait autrefois employé. Il

en dit quelques mots chez nous, et ma mère lui conseilla de faire écrire au bourgeois; mais Mauricet avait une répugnance décidée pour les correspondances : il déclara qu'il aimait mieux attendre jusqu'au dimanche, et aller, de pied, à Versailles pour conclure l'affaire. Malheureusement, un autre fit plus de diligence; quand nous le revîmes, le lundi suivant, il nous apprit que le bourgeois avait signé le marché la veille de sa visite. Il regrettait Mauricet, à qui il eût accordé la préférence. C'était un bénéfice de quelques centaines de francs perdu faute d'une lettre. Le maître compagnon en détesta d'autant plus l'encre et le papier, qui, d'après lui, donnaient toujours l'avantage aux intrigants sur les bons ouvriers. — Bien entendu qu'aux yeux de Mauricet le bon ouvrier était celui qui ne savait ni lire ni écrire.

Mais ma mère tira de l'accident une toute autre leçon : elle en conclut qu'il était bon, même pour un ouvrier, de savoir *mettre du noir sur du blanc*, et elle parla de m'envoyer à l'école. Mon père, qui n'y eût pas pensé, ne fit aucune opposition. On m'acheta donc un grand carton qu'on m'attacha

en bandoulière par un lacet; on y mit deux plumes, une main de papier dit *petit pot,* un encrier de basane, un *abécédaire* où l'alphabet était précédé d'une croix, et que l'on nommait pour cela, une « Croix de Dieu; » puis on me conduisit à la classe de M. Saurin.

M. Saurin avait été, avant la Révolution, frère lai ou novice dans un couvent de capucins. C'était là, sans doute, qu'il avait appris à donner la discipline et à parler du nez. Du reste, le meilleur homme qui ait mangé son pain sous le ciel du bon Dieu; patient, serviable, désintéressé! J'aimais tout du bon M. Saurin, sauf son martinet. Il en usait pourtant avec beaucoup de justice, et en accompagnant chaque coup d'une parole d'amitié.

— C'est pour ton bien, cher petit! répétait-il en souriant; rappelle-toi la correction, mon enfant; — qui aime bien, châtie bien... — Encore ceci, à cause de l'intérêt que je te porte!

Et, à chaque phrase, la triple corde à nœuds vous cinglait les reins ou les épaules.

Pour ma part, j'étais toujours parmi les plus chéris, c'est-à-dire les mieux rossés. Aussi, il faut

avouer que je tenais le haut bout sur le banc des *incurables !*.... C'était le nom que M. Saurin donnait aux paresseux les plus invétérés. La vie que j'avais menée jusqu'alors me rendait insupportable l'immobilité forcée. J'avais dans les jambes des impatiences de courir que je cherchais à apaiser par les coups de pied donnés à droite et à gauche, ou par des sauts de carpe qui changeaient en zigzags les jambages qu'écrivaient mes voisins, et faisaient jaillir l'encre des écritoires jusqu'aux beaux exemples de M. Saurin. Du reste, ces exemples, qui se dressaient le long des tables, suspendus à des ficelles, par des épingles de bois, comme le linge des blanchisseuses, nous servaient bien moins de modèles pour la bâtarde et la coulée, que de remparts pour cacher nos méfaits; M. Saurin, qui avait toujours le mot pour rire (même quand son martinet nous faisait pleurer), les appelait des *paragrimaces !* J'en profitais autant que personne sous ce rapport, et toute la première année se passa sans que je pusse mordre à la lecture ni à l'écriture. J'avais toujours dans l'esprit ce que j'avais entendu dire au père Mauricet, et je regardais l'in-

struction de l'école comme un luxe dont, quant à moi, je n'éprouvais pas du tout le besoin. Il fallait, pour en faire cas, apprendre à quoi elle pouvait servir.

Nous étions alors, si je me rappelle bien, en l'année 1806 : un soir, au sortir de l'école, je vis une vingtaine d'ouvriers arrêtés devant une grande affiche collée au mur; un d'eux cherchait à l'épeler ; mais sans pouvoir même arriver à bien déchiffrer le titre. Nous avions parmi nous un petit bossu nommé Pierrot, qui était le savant de l'école, et qui lisait toutes les écritures aussi couramment que les autres jouaient au sabot. En voyant la croix d'argent à ruban tricolore qu'il portait sur sa bosse de devant, les ouvriers l'appelèrent; un d'eux le prit dans ses bras pour qu'il pût voir l'affiche; il se mit à lire de sa petite voix d'oiseau :

BULLETIN DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

Victoire remportée sur les Prussiens à Iéna.

C'était le récit de la bataille avec l'histoire des cinq bataillons français que la cavalerie prussienne n'avait pu entamer, et des cinq bataillons prus-

siens que la cavalerie française avait éparpillés comme un écheveau de fil. Pierrot lisait cela d'un air aussi fier que s'il eût été général en chef, et les ouvriers, les yeux fixés sur lui, buvaient ses paroles. Quand il s'arrêtait, les plus pressés criaient : —Après ! après ! Et les autres reprenaient : —Donnez-lui le temps ; faut au moins qu'il reprenne sa respiration. Lit-il bien, ce petit citoyen-là ! Allons, mon bijou, tu en es à la charge du maréchal Davoust !

Et on se taisait de nouveau pour entendre Pierrot.

La lecture achevée, il arriva d'autres passants. Le petit bossu fut obligé de recommencer. Lui qu'on traitait d'habitude avec moquerie, tout le monde lui parlait alors avec considération; on eût dit qu'il était pour quelque chose dans le glorieux récit qu'il faisait connaître ; chacun lui en savait gré ; on lui adressait des paroles de caresse et d'encouragement, tandis qu'on nous imposait silence à coups de pied; l'avorton était devenu notre roi à tous !

Ceci me frappa comme l'aventure de Mauricet avait frappé ma mère. Sans raisonner la chose, je

sentis qu'il était bon parfois de *savoir!* Le petit triomphe de Pierrot me mit en goût de la lettre moulée; je ne puis pas dire que je pris une résolution; mais dès le lendemain, je devins plus attentif aux leçons; quelques éloges de M. Saurin entretinrent ces bonnes dispositions, et mes premiers progrès achevèrent de me donner courage.

Au bout de la seconde année, je savais lire et écrire; M. Saurin commença à me donner des leçons de calcul.

Ces leçons-là n'étaient accordées qu'aux écoliers favoris, à ceux qui avaient *le feu sacré,* comme disait l'ancien capucin. On les prenait dans une petite pièce particulière où se trouvait un tableau noir sur lequel M. Saurin donnait ses démonstrations. Les profanes avaient défense d'approcher du sanctuaire. La chambre au tableau était pour eux comme le cabinet de Barbe-Bleue. M. Saurin nous enseignait les quatre règles avec autant de solennité que s'il nous eût enseigné le moyen de faire de l'or; et peut-être, après tout, nous apprenait-il une science aussi précieuse. J'ai bien souvent pensé que la connaissance de l'arithmétique était le plus

grand don qu'un homme pût faire à un autre homme. L'intelligence est beaucoup, l'amour du travail bien plus, la persévérance encore davantage; mais sans l'arithmétique tout cela est comme un outil qui frappe dans le vide. Compter, c'est trouver le rapport qu'il y a entre l'effort et le résultat, c'est-à-dire entre la cause et l'effet. Celui qui ne compte pas marche au hasard; avant, il ne sait pas s'il prend la meilleure route; après, il ignore s'il l'a prise. L'arithmétique est, dans les choses d'industrie, comme la conscience dans les choses d'honnêteté; c'est seulement quand on l'a consultée qu'on peut voir clair et être en repos. L'expérience m'a bien des fois prouvé ce que je dis là pour les autres et pour moi-même.

Grâce aux leçons de M. Saurin, j'en étais arrivé à calculer assez promptement et à résoudre toutes les questions qu'il me posait sur son tableau noir. Depuis le départ de Pierrot, j'étais le plus fort de la classe; la petite croix d'argent ne quittait plus ma veste rapiécée; j'avais fait comme Napoléon, j'étais passé empereur à perpétuité.

III

Un grand malheur. — Un véritable ami. — Opinion de l'ingénieur sur la légèreté des enfants. — M. Lenoir et ses cartes de géographie.

Un soir d'hiver, M. Saurin m'avait gardé plus tard pour résoudre des questions : je ne revins chez nous qu'à la nuit close. En arrivant, je trouvai la porte fermée ! c'était l'heure où mon père était habituellement de retour, et où ma mère préparait le souper. Je ne pouvais comprendre ce qu'ils étaient devenus tous deux ; je m'assis sur les marches de l'escalier pour les attendre.

J'étais là depuis quelque temps, lorsque Rose descendit et m'aperçut. Je lui demandai si elle savait pourquoi notre porte était fermée; mais au lieu de me répondre, elle remonta tout effarée, et je l'entendis crier en rentrant chez elle : — Pierre Henri est là... On répondit quelque chose, puis il y eut des chuchotements précipités; enfin la mère Cauville parut au haut de l'escalier, et m'invita d'une voix très-amicale à monter. Elle allait se mettre à table avec ses enfants, et elle voulut me faire partager leur souper. Je répondis que je voulais attendre ma mère.

—Elle est sortie... pour une affaire, dit la veuve, qui avait l'air d'hésiter; peut-être bien qu'elle ne rentrera pas de sitôt; mange et bois, mon pauvre Pierre; ce sera toujours un repas de fait.

Je pris place près de Rose; tout le monde gardait le silence, sauf la mère Cauville qui m'excitait à manger; mais, sans savoir pourquoi, j'avais le cœur serré. J'écoutais toujours s'il ne montait pas quelqu'un dans l'escalier, et je regardais à chaque instant vers la porte.

Le repas achevé, on me donna une chaise près

du feu : les Cauville étaient debout autour de moi, et continuaient à ne rien dire. Ce silence, ces soins finirent par m'effrayer; je me levai en criant que je voulais voir ma mère.

— Attends, elle reviendra, me dit la veuve.

Je demandai où elle était.

— Eh bien, reprit la mère Cauville, elle est à l'hôpital.

— Elle est donc malade?

— Non, elle est allée conduire ton père qui a eu un malheur au chantier.

Je déclarai que je voulais les rejoindre; mais la marchande ambulante s'y opposa; elle prétendait ignorer à quel hôpital le blessé avait été conduit, et soutenait que, d'ailleurs, je ne serais point reçu. Il fallut donc attendre. J'avais le cœur dans un étau et j'étranglais. Tout le monde semblait saisi comme moi. Nous étions assis autour du feu qui grésillait doucement; on entendait au dehors la pluie et la bise retentissant sur les toits délabrés de la vieille maison. Dans ce moment, un chien se mit à hurler vers les cultures de Pantin, et, sans savoir pourquoi, je commençai à pleurer. La mère Cau-

ville me laissa faire sans rien dire, comme si elle n'eût pas voulu me donner d'espérance en me consolant; enfin, assez tard, dans la soirée, nous entendîmes des pas lourds dans l'escalier. La voisine et ses enfants coururent à la porte; je m'étais levé tout tremblant, et je regardais vers l'entrée; ma mère y parut.

Elle était ruisselante de pluie. Sa figure, tachée de boue et de sang, avait une expression que je ne lui avais jamais vue. Elle s'avança jusqu'au foyer sans rien dire, et tomba sur une chaise. On voyait bien qu'elle avait envie de parler, car ses lèvres remuaient, mais il n'en sortait que des espèces de sifflements.

Je m'étais jeté contre elle et je la serrais dans mes bras. La marchande ambulante lui demanda enfin des nouvelles de Jérôme.

— Eh bien! je vous ai dit, bégaya ma mère d'une voix presque inintelligible... le médecin a averti tout de suite... Il n'a eu que le temps de me reconnaître... Il m'a donné sa montre... et puis... ça été fini!

La voisine joignit les mains, ses enfants se

regardèrent; quant à moi, je n'avais pas bien compris; je me mis à crier que je voulais aller à l'hôpital où était mon père. A cette demande, la pauvre femme se redressa, me prit les deux mains et me secoua avec une sorte de colère folle.

— Ton père ! malheureux ! dit-elle; mais tu n'en as plus ! Entends-tu bien, tu n'en as plus !

Je la regardai tout effaré; cette idée ne pouvait entrer dans mon esprit; je continuai à répéter que je voulais voir mon père.

— Tu ne comprends donc pas qu'il est mort ! interrompit la mère Cauville avec rudesse.

Ce fut pour moi comme une lumière. J'avais vu le marchand d'habits et ma petite sœur; je savais ce que c'était que la mort. Ce mot se rattachait dans mon souvenir à plusieurs images effrayantes. Un drap cousu, une bière clouée, un trou creusé dans la terre ! Je me mis à pousser des cris et des sanglots. On m'arracha à ma mère et on m'emmena dans notre logement.

Je ne me rappelle rien de ce qui suivit. Lorsque je revis ma mère le lendemain, elle était au lit; elle me sembla mieux que la veille, parce qu'elle

n'était plus pâle : on me dit qu'elle avait la fièvre. L'ami Mauricet vint dans la journée pour la voir ; mais on me renvoya pendant qu'il lui parlait. Le lendemain, il revint me chercher pour l'enterrement ; j'avais mes plus beaux habits, et on avait attaché un crèpe noir à mon chapeau. Nous n'étions pas plus de six ou huit à suivre le corbillard, ce qui m'étonna. Mon père fut porté à la fosse commune. Mauricet acheta sur-le-champ une croix de bois qu'il planta lui-même à la place où on l'avait enterré. Je revins les yeux rouges, mais le cœur déjà soulagé; j'étais comme la plupart des enfants chez qui la douleur ne peut tenir. Depuis j'ai souvent pensé à cela, et j'en parlais un jour à M. D... l'ingénieur, en me plaignant de l'ingratitude et de l'insensibilité de ce premier âge. Il m'a répondu que c'était une précaution de la Providence.

— Les occupations forcées de la vie, m'a-t-il dit, détournent les hommes de leurs regrets les plus sincères ; quand on a un métier, il faut ajourner son chagrin après l'ouvrage, et le travail vous console ainsi, peu à peu, malgré vous. Mais l'enfant

a tout son temps, et s'il se rappelait sa peine, il la retournerait dans son cœur sans relâche ni distraction jusqu'à en mourir. Dieu n'a pas voulu l'énerver par de telles épreuves; il a pensé qu'il avait besoin de toutes ses forces pour grandir, qu'il fallait laisser au feu de la vie le temps de s'allumer avant d'y laisser couler tant de larmes, et il lui a donné l'oubli, comme il lui avait donné la faim, pour qu'il pût prendre des forces et devenir un homme.

En quittant le cimetière, l'ami Mauricet revint avec moi chez ma mère. A notre vue, celle-ci fondit en larmes, car notre retour lui annonçait que son compagnon de vingt années était à jamais parti; mais Mauricet se fâcha.

— Allons, Madeleine, dit-il avec une brusquerie où l'on sentait l'amitié, ce que vous faites là n'est point raisonnable. Jérôme est, comme vous, où le bon Dieu l'a mis ! Faites chacun ce que vous devez faire; lui se repose; vous, travaillez et prenez courage ! il y a ici un pauvre gars qui a besoin de vous; voyez si celui-là aussi n'est pas Jérôme; il lui ressemble déjà comme un sou à un sou.

Il m'avait poussé vers ma mère qui m'embrassa en sanglotant.

— Assez, reprit-il en me retirant, au bout de quelques minutes; essuyez vos yeux, voyons; fermez la fontaine de votre cœur. Vous êtes une vaillante, ma vieille, il s'agit de le prouver. Qu'est-ce que vous comptez faire maintenant? parlons de ça, c'est le plus pressé.

Ma mère répondit qu'elle n'en savait rien, qu'elle ne voyait aucun moyen de vivre, qu'il ne lui restait plus qu'à mendier aux portes.

— Ne dites donc pas de ces bêtises-là ! s'écria Mauricet avec humeur; c'est-il une idée qui doive venir à la veuve d'un ouvrier? Si vous avez des mains pour demander, vous en aurez bien pour travailler, peut-être! Croirait-on pas que vous avez peur de l'ouvrage, vous que je cite toujours à ma fille et à ma femme ! On ne sait donc plus faire des ménages? on n'est donc plus la meilleure laveuse du quartier? Mais faut donc que ça soit moi qui vous rappelle qu'on vous nommait dans le pays *la petite adresse*, rapport à l'habileté de vos doigts !

Ces éloges relevèrent un peu le moral de ma mère qui consentit à chercher avec Mauricet ce qu'elle pourrait essayer. Le maçon avait déjà tout son plan qu'il fit accepter en ayant l'air d'en laisser l'honneur à la veuve. Il fut convenu qu'elle chercherait quelque ménage de garçon à soigner, tandis que j'entrerais au chantier comme gâcheur. Mauricet promit de veiller à tout, et si, en commençant, les bénéfices ne pouvaient suffire, il s'engagea, dans son style faubourien, « à mettre un peu de beurre dans les épinards. »

Nous quittâmes notre logement pour prendre le rez-de-chaussée autrefois habité par le marchand d'habits, et qui se trouvait alors vacant. Ce changement, auquel nous étions forcés par économie, fut pour ma mère un crève-cœur. Notre ménage ne put trouver place dans l'espèce de cave où nous descendions. Il fallut vendre les meubles les moins nécessaires. Le *petit lit* où avait couché ma sœur fut celui que je regrettai le plus. Quant à ma mère, elle ne pouvait mettre fin à ses lamentations. Son ménage était sa gloire ; en le voyant réduit et entassé dans la pièce obscure que nous allions habi-

ter, elle se cacha la tête sous son tablier; on eût dit qu'elle se regardait comme déshonorée.

Je ne puis savoir pourquoi les pauvres gens tiennent plus que les riches aux objets parmi lesquels ils vivent ! Peut-être y sont-ils attachés par la peine qu'ils ont eue à les acquérir, ou par un usage plus continuel. Chez eux, rien ne disparaît, rien ne change ; le meuble qui a commencé le ménage reste à sa place jusqu'au jour où le ménage finit ; il fait, pour ainsi dire, partie des maîtres eux-mêmes. Si le temps l'ébrèche, ils le réparent ou le transforment : ses débris mêmes sont utilisés. Quand le feu a percé le pot de terre dans lequel cuisait le dîner de la famille, ils y plantent des pois de senteur et du réséda pour orner la fenêtre. Tous ces meubles en ruine sont comme des amis qui ont vieilli à leurs côtés. Pour ma part, je n'ai jamais pu me séparer volontiers de ce qui avait longtemps *vécu* avec moi. Encore aujourd'hui, j'ai un grenier encombré de meubles éclopés et d'ustensiles hors d'usage; c'est mon hôtel des Invalides pour de vieux serviteurs. Cela n'est guère raisonnable, je le sais; mais on peut bien accorder quelque chose

à ce *qu'on sent* quand on tâche toujours de faire ce *qu'on doit.*

Dès la semaine qui suivit, ma mère trouva à se placer chez un vieux célibataire qui habitait un petit pavillon au haut du faubourg Saint-Martin. M. Lenoir n'avait qu'une passion, celle de la géographie. Tous les murs de son logement étaient tapissés de cartes où il avait enfoncé des épingles dont la tête était garnie de cire à cacheter. Ces épingles, comme il me l'apprit plus tard, marquaient la route suivie par les plus célèbres voyageurs. M. Lenoir se rappelait leurs moindres aventures, savait le nom de tous les endroits qu'ils avaient visités et connaissait les plus petites peuplades de l'Afrique. En compensation, il n'eût pu dire qui étaient ses voisins, et il n'avait visité de Paris que son quartier. Aussi le traitait-on de maniaque; mais quand j'y ai réfléchi depuis, j'ai pensé que la plupart des gens qui se moquaient de lui n'étaient guère plus sages. Ne négligeaient-ils point, également, les connaissances indispensables pour des fantaisies ruineuses ou inutiles? Ne voyageaient-ils pas en Afrique avec des épingles à têtes rouges,

quand il eût fallu s'occuper de leurs affaires et de leurs familles? Chaque fois que j'ai été tenté de perdre mon temps à des choses sans résultat, je me suis rappelé M. Lenoir, et cela m'a arrêté. — Preuve que tout sert d'enseignement à qui regarde, et que les fous eux-mêmes peuvent donner des leçons de sagesse.



IV

Le gâcheur. — Explication de ce que c'est que le vrai maçon par le père Mauricet. — Légende du gros Mauduit et du Petit Gauvet. — Je deviens bon ouvrier. — Tentations ; ma première faute. — Leçon donnée par Mauricet. — La cheminée de Jérôme.

En me faisant accepter pour gâcheur au chantier, le père Mauricet me dit :

— Te voilà en route, Pierre Henri ; sois un vrai bon goujat si tu veux devenir quelque jour un franc ouvrier. Dans notre métier, vois-tu, c'est pas comme dans le monde ; les meilleurs valets font les meilleurs maîtres ; va donc de l'avant, et si quelque compagnon te bouscule, accepte la

chose en bon enfant ; à ton âge, la honte n'est pas de recevoir un coup de pied, c'est de le mériter.

La recommandation n'était pas inutile vu les manières en usage dans la partie. De tout temps, le maçon a eu droit de traiter son gâcheur paternellement, c'est-à-dire de le rosser pour son éducation. Je fus mis aux ordres d'un Limousin qui avait conservé, à cet égard, les antiques traditions. A la moindre maladresse, les coups pleuvaient avec un roulement de malédictions ; on eût dit le tonnerre et la giboulée ! Je fus d'abord étourdi ; mais je me remis assez vite pour apprendre le métier et *servir de rigueur*, comme disait l'ami Mauricet.

Au bout d'un mois, j'étais le meilleur goujat du chantier. Le Limousin fut assez juste pour ne pas m'en savoir mauvais gré. Il continua de punir, à l'occasion, mes gaucheries, mais sans chercher de prétexte ; l'homme était brutal et non méchant ; sa sévérité lui paraissait un droit, et il frappait le goujat qui avait failli, comme le juge applique la loi, sans haine contre le condamné.

Bien qu'un peu rude, mon nouveau métier ne

me déplaisait pas. Il me permettait de prouver ma force et mon agilité. Mauricet ne manquait pas de les faire remarquer, ce qui me donna bientôt une réputation parmi les compagnons. Je m'appliquai à la soutenir en redoublant de zèle. La bonne renommée est, tout à la fois, une récompense et une chaîne ; si on en profite, elle vous engage ; ce sont comme des arrhes reçues du public, et qui obligent à faire son devoir. J'avais réussi à obtenir les bonnes grâces de tous les ouvriers du chantier par ma bonne volonté ; j'y gagnai d'apprendre plus rapidement et avec moins d'efforts le métier que beaucoup de mes pareils n'arrivaient jamais à savoir. Les leçons qu'on leur refusait et qu'ils devaient, pour ainsi dire, dérober, on me les donnait, à moi, avec une sorte de complaisance. J'étais devenu l'élève de tous les compagnons ; chacun d'eux mettait son honneur à m'apprendre quelque chose. On me permettait d'essayer les travaux les plus faciles, et l'on dirigeait mes tentatives. Mauricet, spécialement, avait toujours l'œil sur moi ; il ne m'épargnait ni conseils, ni encouragements.

— Vois-tu, Pierre Henri, me répétait-il sans cesse, un maçon, c'est comme un soldat ; faut qu'il fasse honneur au régiment de la truelle. L'architecte est notre général, il fait le plan de la bataille; mais c'est à nous de la gagner en travaillant bravement le mortier et le moellon, comme les *troubadours* de là-bas travaillent l'ennemi. Le véritable ouvrier ne songe pas seulement à la note du boulanger, il aime l'ouvrage de ses bras, il y met sa gloire. Tel que tu me vois, je n'ai jamais posé le *mai* enrubané sur un pignon sans sentir là quelque chose ! Les maisons où j'ai mis la main deviennent comme qui dirait mes enfants ; lorsque je les vois, ça me réjouit l'œil ; il me semble que les locataires sont un peu mes obligés, et je m'intéresse à eux ! Quand je parle de ça, il y en a qui ricanent et me regardent comme un vieil empaillé d'avant le déluge ; mais les bons ouvriers me comprennent et topent dant mon sentiment. Aussi, crois-moi, petit, si tu veux avoir ta place parmi les lapins d'élite, mets du cœur au manche de ta truelle ; il n'y a que ça qui fasse le maître compagnon.

J'écoutais d'autant plus volontiers le père Mau-

ricet que je sentais déjà à sa manière. Le métier m'était passé dans le sang, comme on dit ; j'aimais mon travail pour lui-même ; j'en étais fier : j'y entrais tout entier. Depuis, j'ai reconnu que c'était là ce qu'on appelait *la vocation*. Tout ouvrier qui ne se plaît pas à son œuvre est hors du bon chemin ; Dieu ne l'a pas destiné à la tâche que le hasard lui a donnée. Pour faire valoir les gens et les choses, la première condition est de les avoir à gré. J'ai connu un vieux jardinier dont la culture étonnait tous ses voisins. Si ailleurs les laitues montaient, on voyait les siennes s'arrondir à souhait ; quand le vent avait brûlé toutes les floraisons, ses espaliers étaient cachés sous une neige de fleurs ; pendant que le soleil d'août faisait jaunir les plus belles pelouses, ses gazons restaient vert émeraude.

— Qui diable faites-vous donc à vos plants pour que tout vous profite ainsi ! demandaient les voisins stupéfaits.

— Une seule chose, répondait le vieux jardinier : je les aime !

C'est qu'en effet ce mot-là disait tout. Que de soins impossibles à prescrire d'avance, et que la

bonne volonté du cœur inspire ! L'exemple et l'habitude peuvent vous apprendre le métier; mais il n'y a que le goût de l'œuvre qui fasse de vous un ouvrier.

Au reste, les conseils du père Mauricet n'étaient pas mes seuls encouragements. Je trouvais à chaque instant des excitations indirectes dans les entretiens des compagnons. Tout en jointoyant la pierre, ou en crépissant les murs, ils racontaient les chroniques du métier et les hauts faits de leurs grands hommes. Il y avait surtout l'histoire du gros Mauduit que je ne pouvais me lasser d'entendre.

Le gros Mauduit était un maître compagnon natif de la Brie, qu'on avait surnommé *quatre mains*, parce qu'il faisait autant d'ouvrage que les deux meilleurs ouvriers. Il travaillait toujours seul, servi par trois goujats qui pouvaient à peine lui suffire. Vêtu d'un habit noir, chaussé d'escarpins cirés à l'œuf, et coiffé à l'oiseau royal, il achevait sa journée sans qu'une tache de plâtre ou qu'un choc de *boulin* (1) nuisît à l'élégance de son costume On venait le voir travailler des quatre coins de la

(1) Nom donné aux perches qui supportent l'échafaudage.

France, et il y avait toujours sous son échafaudage autant de curieux que devant les tours de Notre-Dame.

Personne n'avait jamais entrepris de lutter contre le gros Mauduit, quand il arriva un jour, de la Beauce, un petit homme appelé Gauvert, qui, après l'avoir vu travailler, demanda à concourir avec le roi des maîtres compagnons. Gauvert n'avait pas cinq pieds et était tout costumé de drap couleur marron, avec un petit catogan qui pendait sur le collet de son habit. On plaça les adversaires aux deux bouts d'un échafaudage, et, à un signal donné, la lutte commença.

Le mur grandissait à vue d'œil sous leurs doigts, mais en se maintenant toujours de niveau; si bien qu'à la fin de la journée aucun d'eux n'avait dépassé l'ouvrage de son concurrent de l'épaisseur d'un caillou. Ils recommencèrent le lendemain, puis les jours suivants, jusqu'à ce qu'ils eussent conduit la maçonnerie à la corniche. Comprenant alors l'impossibilité de se vaincre, ils s'embrassèrent en se jurant amitié, et le gros Mauduit donna sa fille en mariage au petit Gauvert. Les descendants de ces

deux vaillants ouvriers *ont aujourd'hui une maison à cinq étages dans chaque arrondissement de Paris !*

Cette histoire, racontée avec mille variantes, et dont je ne me permettais point de soupçonner l'authenticité, m'enflammait d'une passion fanatique pour la truelle et le marteau. Sans l'avouer tout haut, je nourrissais l'espérance de surpasser tous les compagnons de France et de Navarre, de devenir un second Gauvert ou un nouveau Mauduit ! Cette ambition accéléra tellement mes progrès, que je me trouvai en mesure de prendre rang d'ouvrier à l'âge où l'on devient généralement apprenti. Un pareil succès m'étourdit : enlevé trop tôt à la dépendance que j'avais supportée jusqu'alors, j'abusai d'une autorité que je n'avais point appris à exercer. Mon goujat fut le plus mal mené du chantier. Mauricet m'avertit deux ou trois fois.

— Prends garde, petit, me dit-il, avec sa familiarité ordinaire ; tu n'as encore que tes dents de lait ; si tu mords trop dur, tu les casseras.

Sa prophétie faillit s'accomplir à la lettre, car un beau jour mon servant, lassé de mes mauvais trai-

tements, s'insurgea tout de bon et me traita comme le plâtre qu'il avait l'habitude de préparer. Je portai pendant plus d'un mois les marques de cette correction trop bien méritée et qui me profita. Mais redressé de ce côté, je me laissai tomber d'un autre.

Quelques-uns des compagnons du chantier fêtaient dévotement *saint Lundi*, et avaient essayé plusieurs fois de m'entraîner. Je résistai d'abord sans trop de peine. Les souvenirs de la barrière ne me riaient pas; mais on m'attaqua par la raillerie; on déclara que j'avais peur d'être fouetté par ma mère, que je n'étais point encore sorti de sévrage, et que le cognac me brûlerait le gosier. Ces sottises me piquèrent. Je voulus prouver que je n'étais plus un enfant, en me conduisant aussi mal qu'un homme. Entraîné hors barrière un lendemain de paie, et encore muni de l'argent de ma quinzaine, j'y demeurai jusqu'à ce que tout eût passé de la poche de ma veste dans le tiroir du marchand de vin.

Le dimanche et le lundi avaient été employés à cette longue débauche; je rentrai le soir du second jour sans chapeau, couvert de boue et bat-

tant de mon corps toutes les murailles du faubourg. Ma mère ignorait ce que j'étais devenu, et me croyait blessé ou mort; elle m'avait cherché à la morgue d'abord, puis à l'hôpital. Je la trouvai avec Mauricet qui s'efforçait de la rassurer. Ma vue la tira d'inquiétude, mais non de peine. Après la première joie de me retrouver, vint le chagrin de me voir en un pareil état. Aux lamentations succédèrent les reproches. J'étais tellement ivre que j'entendais à peine, et que je ne pouvais comprendre. Le ton seul m'apprit qu'on me réprimandait. Ainsi que la plupart des ivrognes, j'avais le vin glorieux, et je me regardais, pour le quart d'heure, comme un des rois du monde. Je répondis en imposant silence à la bonne femme, et déclarant que je voulais désormais vivre à ma guise et porter tout seul, comme on dit, ma cuiller à ma bouche. Ma mère éleva la voix ; je criai plus fort, et la querelle s'envenimait, quand le père Mauricet mit le holà ! Il déclara que ce n'était point le moment de causer et me fit coucher sans aucune observation. Je dormis d'un trait jusqu'au lendemain.

Quand j'ouvris les yeux, au petit jour, je me

rappelai tout ce qui s'était passé, et je sentis un peu de honte mêlée de beaucoup d'embarras. Cependant, l'amour-propre m'empêchait de me repentir. En définitive, j'étais maître de l'argent gagné par mon travail; je pouvais disposer de mon temps; nul n'avait droit d'y trouver à redire, et je résolus de couper court à toutes les observations.

Ma mère seule m'inquiétait : voulant éviter ses reproches, je me levai doucement et je partis sans la voir.

Lorsque j'arrivai au chantier, je trouvai déjà les autres au travail; mais ils ne parurent pas prendre garde à moi. Je me mis à *limousiner* d'assez mauvaise humeur et avec nonchalance. Ces deux jours de débauche m'avaient ôté le goût du métier. J'avais, de plus, comme une humiliation intérieure que je cachais sous un air de bravade. Je prêtais l'oreille à ce que disaient les autres compagnons, craignant toujours d'entendre quelque plaisanterie ou quelque fâcheux jugement sur mon compte. Quand l'entrepreneur arriva, je feignis de ne pas le voir, et j'évitai de lui parler, de peur qu'il ne me demandât la cause de mon absence de la

veille. J'avais perdu cette bonne conscience qui, autrefois, me faisait regarder le monde en face ; je sentais maintenant dans ma vie un souvenir à cacher.

Ceux qui m'avaient entraîné à la barrière n'étaient point encore de retour; l'entrepreneur en fit la remarque.

— C'est une infirmité qu'ils ont comme ça, dit le *loustic* du chantier ; quand ils travaillent par hasard, ils avalent tant de plâtre qu'il leur faut au moins trois jours de vin d'Argenteuil pour se rincer le gosier.

Tous les compagnons se mirent à rire ; mais il me sembla qu'il y avait dans ce rire une sorte de mépris. Je rougis involontairement, comme si la plaisanterie eût été faite contre moi. Tout nouveau dans le désordre, j'en étais encore aux scrupules et aux remords.

La journée se passa ainsi assez tristement. L'espèce de malaise que j'éprouvais dans tous les membres s'était communiqué à mon esprit ; j'étais fatigué au dedans et au dehors.

Tant que nous avions travaillé, le père Mauricet

ne m'avait point adressé la parole ; mais à l'heure de partir, il vint à moi et me dit que nous ferions route ensemble. Comme il logeait à l'autre bout de Paris, je lui demandai s'il avait quelque affaire dans notre quartier.

— Tu verras, me répondit-il brièvement.

Je voulais suivre mon chemin ordinaire ; mais il me fit prendre par d'autres rues, sans me dire pourquoi, jusqu'à ce que nous fussions arrivés devant une maison du faubourg Saint-Martin ; là il s'arrêta.

— Vois-tu dans ce bâtiment, me dit-il, la haute cheminée qui se dresse près du pignon, et que j'appelle *la cheminée de Jérôme ?* c'est là que ton père s'est tué !

Je tressaillis jusqu'au fond des entrailles,' et je regardai la cheminée fatale avec une espèce d'horreur mêlée de colère.

— Ah ! c'est là, répétai-je d'une voix qui tremblait ; vous y étiez, pas vrai, père Mauricet ?

— J'y étais.

— Et comment la chose est-elle arrivée ?

— Ni par la faute du bâtiment, ni par la faute

du métier, répliqua Mauricet. L'échafaudage était bien établi, le travail sans danger ; mais ton père est venu là en descendant de la barrière ; la vue était trouble, les jarrets ne se connaissaient plus ; il a pris le vide pour une planche, et il s'est tué sans excuse.

Je sentis le rouge me monter au visage et le cœur me battre plus fort.

— Le père Jérôme eût été un vaillant ouvrier, reprit Mauricet, si *la gourmandise* ne l'avait perdu. A force de s'attabler chez les marchands de vin, il y avait laissé sa force, son adresse et son esprit. Mais bah ! on ne vit qu'une fois, comme dit cet autre ; faut bien s'amuser avant son enterrement. Si les veuves et les orphelins ont faim ou froid plus tard, ils vont au bureau de charité, et ils soufflent dans leurs doigts. C'est-il pas ton opinion, dis?

Et il se mit à chanter un refrain bachique alors à la mode :

Occupons-nous de bien boire.
Quand on sait bien boire on sait tout.

J'étais humilié, confus, et je ne savais que répondre ; je sentais bien que Mauricet ne parlait pas

sérieusement ; mais l'approuver m'eût fait honte ; le contredire, c'était me condamner. Je baissai la tête sans rien dire. Cependant il continuait à regarder ce pignon maudit.

—Pauvre Jérôme, reprit Mauricet, en changeant de voix et comme attendri, s'il n'eût pas suivi les mauvais exemples quand il était jeune, nous l'aurions encore avec nous ; Madeleine reposerait son vieux corps, et toi tu trouverais quelqu'un qui te montrerait la route. Mais non, il n'y a plus rien de lui, pas même un bon souvenir, car on ne regrette que les bons ouvriers. Quand le malheureux s'est écrasé là sur le pavé, sais-tu ce qu'a dit le tâcheron?... — Un ivrogne de moins, enlevez et balayez !

Je ne pus retenir un mouvement d'indignation.

— Dame ! c'était un dur à cuire, continua Mauricet ; il n'estimait les hommes que pour ce qu'ils valaient. Si la mort avait pris un bon travailleur, il eût dit : — C'est dommage ! Au fond, tout le monde pensait comme lui, et la preuve, c'est qu'il n'y a eu que les amis à suivre le corps de Jérôme jusqu'à la fosse. Ceux-là même avec lesquels il trin-

quait lui ont tourné le dos dès qu'il a été dans sa bière; car les vauriens se fréquentent, vois-tu, mais ils ne s'aiment pas.

J'écoutais toujours sans répondre. Nous nous étions remis en marche : au premier carrefour, Mauricet s'arrêta, et me montrant la cheminée qui se dressait au loin par-dessus les toits :

— Quand tu voudras recommencer ta vie d'hier, dit-il, regarde d'abord de ce côté, et le vin que tu boiras *aura le goût du sang.*

Il partit en me laissant tout saisi.

Mauricet avait une manière à lui que j'ai remarquée plus tard, et qui empêchait d'oublier ce qu'il avait dit. C'était un homme ignorant, mais qui frappait toujours droit. Ses paroles vous arrivaient à l'esprit comme les images à notre œil; on les voyait sous une forme et avec une couleur. Ce n'était pas toujours le mot seul qui en était la cause, mais le geste, le regard, l'accent, je ne sais quoi enfin qui sortait de lui pour venir à vous. Depuis que j'ai un peu lu et un peu pensé, je me suis dit que c'était là ce qui devait faire les hommes éloquents.

Je rentrai chez ma mère très-troublé, sans vouloir le paraître; je luttais contre la leçon que je venais de recevoir, je me révoltais en moi-même de me sentir ébranlé; je jurais tout bas de ne point céder et de continuer à prendre la vie joyeusement. Je cherchais d'autant plus à me fortifier dans mon impénitence que je m'attendais aux reproches de Madeleine. Préparé à y couper court par une déclaration d'indépendance, j'entrai dans notre pauvre demeure le front haut et d'un pas délibéré.

La vieille femme achevait de mettre le couvert et me reçut comme d'habitude. Cette bonté déconcerta toutes mes résolutions. Je me trouvai tellement saisi du sentiment de ma faute, que si je n'avais fait un effort j'aurais pleuré. Ma mère n'eut l'air de rien voir (j'ai su depuis que Mauricet lui avait fait la leçon); elle causa aussi gaîment que de coutume, ne parla point de l'argent de ma quinzaine dont je l'avais frustrée pour la première fois, et ne parut nullement inquiète. Je me couchai complétement désarmé et le cœur bourrelé de remords. Toute la nuit, je crus voir mon père chan-

celant sur l'échafaudage ou se brisant sur le pavé. Moi-même je me trouvais ivre au plus haut d'une corniche, suspendu sur l'espace et près de me précipiter. Lorsque je me levai le lendemain, j'avais la tête lourde et tous les membres douloureux.

Cependant j'arrivai au travail à l'heure ordinaire : ce fut encore un mauvais jour. J'étais moins étourdi que la veille, mais plus triste. A l'embarras avait succédé le regret. Il fallut près d'une semaine pour me rendre ma vigueur et mon entrain. La première fois que Mauricet m'entendit chanter, il passa près de moi en me frappant sur l'épaule :

— Le contentement est revenu au logis, me dit-il; à la bonne heure, *fieu!* garde-moi bien cet oiseau-là.

— Ne craignez rien, répondis-je en riant, nous lui ferons une jolie cage où il trouvera à manger...

— Tâche, surtout, qu'il n'ait pas trop à boire! répliqua Mauricet.

Nous échangeâmes un regard, et il passa en sifflant.

Trente-trois ans se sont écoulés depuis ce jour, et je n'ai jamais oublié la promesse que je me fis

alors à moi-même. Exposé à toutes les tentations de l'intempérance, j'ai fini par ne plus y prendre garde. Dans le bien comme dans le mal, ce sont les premiers pas qui décident de la route ; une habitude est quelquefois impossible à vaincre, mais presque toujours facile à éviter.



V

Un malheur domestique. — Je suis mis à l'épreuve. — Ma mère part. — Histoire du petit verre d'eau-de-vie. — Ce qu'est la vie de garçon pour l'ouvrier. — La chambrée ; le bonhomme Marcille et Faroumont dit *La Chiourme*. — Une position difficile.

Depuis que je gagnais des journées d'ouvrier, le ménage avait retrouvé un peu d'aisance. Nous avions pu quitter notre cave pour reprendre l'ancien logement. Les meubles qu'il avait fallu vendre après la mort du père, avaient été remplacés; nous remontions décidément sur l'eau et les voisins nous traitaient déjà de richards.

Tout alla bien jusqu'au moment où ma mère commença à se plaindre de sa vue, qui avait baissé, petit à petit, sans que la chère femme y prît garde, ou plutôt sans qu'elle voulût se l'avouer. Il y avait toujours pour elle un prétexte. Aujourd'hui c'était la fumée, demain le brouillard, le jour suivant un rhume de cerveau; ce fut seulement au bout de dix ans qu'elle s'avisa de s'en prendre à ses yeux. Elle ne distinguait plus les menus objets; il avait fallu renoncer à la couture et au ménage du vieux géographe; je commençai à m'inquiéter; Mauricet, dont je pris conseil, me proposa de consulter un oculiste pour lequel il avait travaillé et qu'il connaissait.

On eut grand'peine à persuader ma mère qui, n'ayant jamais été malade ne voulait point croire aux médecins; enfin, pourtant, elle se laissa conduire.

L'oculiste était un homme de moyen âge, grand, maigre, d'un calme superbe. Il regarda les yeux de la mère, ne dit pas un mot et écrivit une ordonnance qu'il me remit. J'aurais bien voulu avoir une parole qui pût me rassurer; mais d'autres

attendaient leur tour, je n'osai rien dire, et il fallut partir comme nous étions venus. Cependant, à la porte, je m'aperçus que Mauricet ne nous avait point suivis. Plus hardi avec l'oculiste, il avait voulu, sans doute, l'interroger. Nous l'attendîmes quelques minutes au bas de l'escalier où il nous rejoignit enfin.

— Eh bien, qu'a dit votre charlatan? demanda ma mère, qui ne pouvait pardonner au médecin sa froideur silencieuse.

— Il vous ordonne de manger du rôti à discrétion et de dormir sur les deux oreilles, répondit Mauricet.

— Mais est-il sûr de la guérison? demandai-je.

— Est-ce qu'il ne t'a pas donné un papier? répliqua le maçon.

— Le voici.

— Alors, fais ce qu'il a écrit dessus et laisse l'eau couler sous le Pont-Neuf.

L'accent de Mauricet avait quelque chose de bref qui me frappa; mais je ne voulus rien dire sur le moment. Il prit le bras de la chère femme auquel il fit cent contes pendant le chemin; jamais

je ne l'avais vu si boute-en-train. Cependant, une fois arrivé, je le tirai à part pour l'avertir que je voulais lui parler.

— Moi aussi, répliqua-t-il tout bas; quand je sortirai reconduis-moi.

La mère s'était déjà remise à ses arrangements de ménage; Mauricet ne tarda pas à prendre congé, et je le suivis.

Comme nous descendions l'escalier, je lui demandai avec inquiétude ce qu'il avait à me dire.

— Attends que nous soyons dans la rue, me répliqua-t-il.

Nous y arrivâmes et il fit encore une dizaine de pas sans parler; je ne pus attendre davantage.

— Au nom de Dieu! Mauricet, que vous a dit l'oculiste? demandai-je avec angoisse.

Il se retourna de mon côté.

— Ce qu'il m'a dit? tu t'en doutes bien, reprit-il brusquement; il croit que la mère Madeleine est en train de devenir aveugle.

Je jetai un cri; mais il continua presque en s'emportant :

—Allons, tonnerre! il ne s'agit pas de pousser des

hélas! causons tranquillement comme des hommes.

— Aveugle! répétai-je, et que deviendra-t-elle? Comment lui trouver une compagnie? Qui la soignera!

— Ah! voilà! dit Mauricet; il est clair qu'il faut prendre un parti, et c'est pourquoi je t'ai parlé de la chose. Une vieille femme aveugle sera une rude charge pour un jeune gars; c'est à toi de voir si tu la trouves trop lourde.

Je le regardai d'un air qui lui prouva que je ne comprenais pas.

— Eh bien oui, oui, continua-t-il, en répondant à ma physionomie, tu peux t'en décharger si le cœur t'en dit. Il y a des retraites pour les pauvres gens incurables!

— Où cela?

— A l'hospice.

— Vous voulez que je mette ma mère avec les mendiants? m'écriai-je.

— Parbleu! vas-tu pas faire le sénateur, dit Mauricet sans me regarder; il y en a de plus hup-

pées que Madeleine, de vraies dames qui ont eu laquais et équipages.

— Alors c'est qu'elles n'ont pas de fils ! repris-je.

— C'est à savoir, continua le maçon, en pliant les épaules, les fils ne sont pas plus obligés que les mères, et il y en a pas mal de celles-ci qui portent l'enfant au tour des orphelins.

— Mais ce n'est pas la mienne, interrompis-je vivement ; la mienne m'a gardé dans ses bras tant que j'étais petit ; elle m'a nourri de son lait et de son pain, j'ai grandi comme un espalier contre la muraille de son amitié, et maintenant que le mur a des lézardes, je laisserais d'autres le soutenir ! Non pas, non pas; père Mauricet, vous ne pouvez pas avoir cru ça. Si la bonne femme perd vraiment la vue, eh bien ! il lui restera la mienne ; entre deux ça ne fait qu'un œil à chacun ; mais, faute de mieux, on s'en contentera.

— Tu dis ça dans un accès de cœur, fit observer Mauricet ; mais faudra réfléchir de sang-froid. Songe bien que c'est un boulet que tu te rives au pied. Adieu la liberté, les économies, le mariage même, car de longtemps tu ne gagneras assez pour

entreprendre une famille avec une pareille non-valeur.

— Une non-valeur, répétai-je scandalisé, vous vous trompez, Mauricet; la vieille femme me donnera du contentement et du courage. Quand je suis né, j'étais aussi une non-valeur pour la pauvre créature, et cependant elle m'a reçu volontiers. Bien sûr que je sais à quoi je m'engage et que je n'ai pas la tête dans le cœur comme vous paraissez le croire. Je trouve l'épreuve rude et j'aurais voulu ne pas avoir à la supporter; mais, puisqu'elle est venue, que Dieu me punisse si je ne fais pas mon devoir jusqu'au bout!

Ici Mauricet, qui ne m'avait point encore regardé, se tourna vivement de mon côté et me prit les deux mains.

— Tu es un vrai bon ouvrier! s'écria-t-il tout épanoui; j'ai voulu voir ce que tu avais là et si les fondations étaient solides; maintenant je suis content. Au diable la frime! causons à cœur ouvert.

— Mais l'oculiste pense-t-il réellement qu'il n'y ait aucun remède? demandai-je.

— C'est son opinion, répondit Mauricet; cepen-

dant, comme je le quittais, il a dit qu'il restait peut-être espoir d'enrayer le mal si la bonne femme pouvait vivre à la campagne, avec de l'air à discrétion et de la verdure sous les yeux.

Je l'interrompis en m'écriant que je l'y enverrais...

— Ça sera difficile, objecta Mauricet; en vivant séparés, vous dépenserez quasiment le double, et j'ai peur que les cordons de ta bourse ne soient moins longs que tes bons désirs.

Mais l'espérance incertaine donnée par le médecin me préoccupait par-dessus tout, je me mis à chercher avec Mauricet quelque expédient pour tenter ce dernier moyen. Il se rappela enfin une *payse*, la mère Riviou, établie près de Lonjumeau, et chez laquelle Madeleine pouvait trouver peut-être, sans beaucoup de frais, la vie et les soins dont elle avait besoin. Il lui fit écrire et reçut une réponse telle que nous pouvions la désirer.

Restait à faire consentir la malade elle-même. Il fallut pour cela, que Mauricet appuyât mes prières de toute son éloquence. La chère femme regardait son séjour à la campagne comme un exil; elle

m'en voulait seulement d'y avoir pensé. Enfin pourtant elle céda, et j'allai moi-même la conduire.

La mère Riviou nous reçut comme de vieilles connaissances. Jamais femme plus brave n'avait mangé le pain du bon Dieu. Elle comprit tout de suite le caractère de sa nouvelle pensionnaire et me promit de lui donner contentement.

— Nous passons notre vie aux champs, me dit-elle, si bien que la maison sera à votre mère ; elle pourra la conduire comme on fait de son âne, par la bride et le licou. Nous avons trop à faire pour chicaner à quelqu'un sa fantaisie ; ici chacun aime son repos, ce qui fait qu'on ne touche pas à celui des autres. Dans un mois, j'aurai une filleule qui tiendra compagnie à la bonne femme et l'aidera pour le ménage. C'est un vrai chien de berger que votre mère pourra faire obéir au doigt et à l'œil ; par ainsi, il faudra bien qu'elle se plaise parmi nous ou le diable s'en mêlera. — Je partis complétement rassuré.

J'avais pris pour revenir une de ces charrettes de messagers, encore communes dans ce temps-là

aux environs de Paris, et qui transportaient, pêle-mêle, marchandises et voyageurs. La carriole était attelée d'un seul cheval, qui allait au pas, la route cahoteuse, les bancs formés d'une simple planche mal rabotée, de sorte que je perdis patience à mi-chemin ; je descendis près du conducteur et je me mis à suivre à pied, comme lui.

Ce conducteur était un homme encore jeune, de belle apparence et dont le visage annonçait cette santé robuste qui est le salaire d'une bonne conscience. A tous les hameaux où nous nous arrêtions, je le voyais donner ou recevoir des commissions sans entendre jamais aucune plainte. S'il avait à rendre sur une pièce d'argent, on prenait toujours la monnaie sans compter; les femmes lui demandaient des nouvelles de ses enfants, les hommes le chargeaient d'achats au bourg; la conduite de tous prouvait enfin l'amitié et la confiance.

Autant que j'en avais pu juger par ma conversation avec le voiturier, il me semblait la mériter. Toutes ses paroles exprimaient un bon sens et une bienveillance auxquels les charretiers de Paris ne

m'avaient pas accoutumé. Il connaissait les améliorations tentées dans le pays; il nommait les propriétaires de chaque champ que nous dépassions et s'intéressait à sa bonne ou à sa mauvaise récolte. J'appris bientôt que lui-même avait quelques arpents de terre qu'il cultivait entre ses voyages, et pour lesquels il profitait de toutes les observations recueillies sur le chemin. Il me racontait l'histoire de son domaine, comme il l'appelait en riant, quand nous fûmes croisés sur la route par un homme pauvrement vêtu, courbé et dont les cheveux grisonnants retombaient en désordre sur un visage bourgeonné. Au moment où il passait près de nous, je m'aperçus qu'il chancelait. Il salua le voiturier avec la chaleur bruyante de l'ivresse, et celui-ci répondit d'un ton de familiarité qui me surprit.

—C'est un de vos amis? demandai-je quand il fut éloigné.

— Cet homme-là? répéta-t-il; c'est mon bienfaiteur et mon maître!

Je le regardai comme si je n'avais pu comprendre.

— Ça vous étonne, reprit le messager en riant; c'est pourtant la vérité. Seulement le malheureux ne s'est jamais douté de la chose. Faut vous dire d'abord que Jean Picou (c'est comme ça qu'on le nomme), Jean Picou donc est un ancien camarade d'enfance. Nos parents demeuraient porte à porte, et nous avons fait notre première communion la même année. Seulement Picou était déjà, pour lors, un peu folâtre, et, en prenant de l'âge, il a eu bientôt adopté toutes les habitudes des bons vivants. Je ne l'avais pas beaucoup fréquenté d'abord; mais le hasard finit par nous mettre ouvriers chez le même bourgeois. Le premier jour, au moment de partir pour le travail, voilà que Picou et les autres s'arrêtent au cabaret pour boire le coup d'eau-de-vie du matin. Je restai à la porte sans trop savoir ce que je devais faire; mais ils m'appelèrent tous.

— N'a-t-il pas peur que cela le ruine! s'écria Picou en se moquant; deux sous d'économisés! il croit peut-être que ça le rendra millionnaire!

Les autres se mirent à rire, ce qui me fit honte, et j'entrai boire avec eux. Cependant, arrivé au

champ, et, tout en m'occupant du labour, je commençai à ruminer ce que Picou avait dit : Le prix de ce petit verre du matin était, dans le fait, peu de chose, mais répété chaque jour, il finissait par produire *trente-six francs dix sous!* Je me mis à calculer tout ce que l'on pourrait avoir avec cette somme.

Trente-six francs dix sous, dis-je en moi-même, c'est, quand on est en ménage, une chambre de plus au logement, c'est-à-dire de l'aisance pour la femme, de la santé pour les enfants, de la bonne humeur pour le mari. — C'est le bois de l'hiver, ou le moyen d'avoir du soleil à domicile quand il n'y a que de la neige au dehors. — C'est le prix d'une chèvre dont le lait augmente le bien-être du ménage. — C'est de quoi payer l'école où le garçon apprend à lire et à écrire. — Puis, retournant mon esprit d'un autre côté, j'ajoutais : *Trente-six francs dix sous!* Notre voisin Pierre ne paie point davantage pour la location de l'arpent qu'il cultive et qui nourrit sa famille! C'est juste l'intérêt de la somme que je devrais emprunter pour acheter au commissionnaire du bourg, le cheval et la

charrette qu'il veut vendre ! Avec cet argent dépensé chaque matin, au détriment de ma santé, je puis me faire un état, élever une famille, ramasser les épargnes nécessaires à mes vieux jours.

Ces calculs et ces réflexions me décidèrent. Je laissai de côté la mauvaise honte qui m'avait fait céder une fois aux sollicitations de Picou; j'épargnai sur mes premiers gains ce qu'il m'aurait fait dépenser au cabaret, et bientôt, je pus entrer en marché avec le voiturier auquel j'ai succédé.

Depuis j'ai toujours continué à calculer chaque dépense et à ne négliger aucune économie, tandis que Picou persévérait, de son côté, dans ce qu'il appelle *la vie des bons enfants!* Vous voyez où cela nous a conduits tous deux : les haillons du pauvre homme, sa vieillesse avant l'âge, le mépris des honnêtes gens et mon aisance, ma santé, ma bonne réputation, tout vient d'une habitude prise ! Sa misère, c'est le petit verre d'eau-de-vie qu'il boit en se levant, comme mes joies sont les deux sous épargnés chaque matin !

Ainsi parla le messager ! Depuis, je me suis bien des fois rappelé l'histoire du petit verre d'eau-de-

vie, et je l'ai racontée à bien d'autres comme une leçon.

Cependant, l'absence de ma mère changeait tout pour moi. Maintenant j'étais seul, obligé de manger chez le marchand de vin et de coucher à la chambrée. Ne partageant point les habitudes des autres compagnons, je ne savais que faire de mes dimanches et de mes soirées. Mauricet s'aperçut que je tombais dans la tristesse.

— Prends garde, me dit-il, faut tirer parti de toutes les positions. J'ai passé par là, mon petit, et je sais ce que c'est que de bivouaquer ainsi dans le provisoire et d'avoir toujours sa vie sous le pouce, comme un déjeuner de passage. Au commencement, ça vous embrouille, ça vous ennuie, on aimerait mieux coucher sur la paille que dans les draps de tout le monde; mais c'est un apprentissage, vois-tu, il n'y a pas de mal que tu te trouves abandonné à toi-même et obligé de veiller au grain. Avec les mères on n'est jamais sevré ! Quand nous sommes tout petits et que le bon Dieu nous les donne, il nous fait une grâce; mais quand nous sommes devenus des hommes, et qu'il nous les re-

tire pour un temps, c'est nous rendre service. Si Madeleine n'était point partie, tu n'aurais jamais appris à remettre tes boutons de bretelles.

Je sentais la vérité de ce qu'il disait; mais je trouvais ce nouvel apprentissage autrement dur que celui auquel j'avais dû me soumettre pour un métier; je commençais à comprendre qu'il était plus difficile d'être un homme que de devenir un ouvrier.

La chambrée où je couchais avait une douzaine de lits occupés par des compagnons appartenant aux différentes parties du bâtiment, tels que maçons, charpentiers, peintres ou serruriers. Parmi eux se trouvait un Auvergnat déjà sur le retour qu'on nommait Marcotte, et qui avait autrefois *limousiné* dans notre chantier. C'était un homme tranquille, tout à son travail, sans être grand ouvrier, et qui ne parlait que lorsqu'il ne pouvait pas se taire. Le bonhomme Marcotte vivait de noix ou de radis, selon la saison, et envoyait tous ses gains au pays pour acheter de la terre. Il possédait déjà une dizaine d'arpents et attendait qu'il fût arrivé à la douzaine pour se retirer sur son domaine.

Il devait se bâtir lui-même une maisonnette, avoir deux vaches, un cheval, et vivre là en cultivateur.

Ce projet, poursuivi depuis l'âge de quinze ans, était presque accompli : encore quelques mois et il touchait au but. Nous plaisantions parfois le bonhomme qu'on avait surnommé le *propriétaire ;* mais les moqueries glissaient sur son amour-propre comme la pluie sur les toits. Tout à son idée, le reste n'était pour lui que du bruit. Ce fut en le voyant que je réfléchis pour la première fois à ce qu'il y avait de force dans une volonté toujours la même et toujours active. Avant cet exemple, je ne savais pas ce que peut la persévérance du plus faible contre l'obstacle le plus fort.

Le voisin de chambrée du bonhomme Marcotte acheva la leçon. Celui-ci était un compagnon serrurier jeune et habile, mais qui ne travaillait qu'à ses heures, s'amusait à discrétion et ne restait jamais dans un atelier plus d'un mois, de peur d'y *être pris par la mousse,* comme il le disait. Tout ce qui le gênait était traité par lui de *superstitions.* Parlait-on de la régularité dans le travail : su-

perstition ! de la probité envers le bourgeois : superstition ! de l'obligeance pour les camarades : superstition ! de ce qu'on doit aux siens : superstition ! Faroumont déclarait hautement que chacun vivait pour soi et devait regarder les autres hommes comme un gibier excellent à frire quand on pouvait l'attraper. On riait de ses idées, mais il courait sur son compte des bruits qui sentaient la *correctionnelle*, et les bons ouvriers s'en tenaient avec lui à bonjour et à bonsoir.

Pour ma part, je l'évitais le plus possible, moins par raison que par répugnance. Aussi, dès le premier jour, il m'avait appelé *la Rosière,* en raillerie de quelques scrupules que j'avais laissé voir, et j'avais répondu au sobriquet en le nommant *la Chiourme*, par allusion au bagne, où ses principes me paraissaient devoir le conduire. Depuis, les deux noms nous avaient été conservés par la chambrée. Bien que Faroumont eût paru prendre la chose en riant, il m'avait gardé rancune, et il essaya plusieurs fois de me chercher querelle, sachant bien que je n'étais pas de force à lui résister; mais j'y mis assez de prudence pour tromper

ses intentions. Mauricet, témoin d'une de ses tentatives, m'encouragea à persister.

— Défie-toi de *la Chiourme* comme du diable, me dit-il sérieusement ; tu sais que je ne suis pas un enfant et que j'ai tenu tête à des lurons solides; mais j'aimerais mieux une maladie de six mois que d'avoir affaire à celui-là.

Je pensais de même : l'intelligence et la méchanceté de Faroumont rendaient sa vigueur véritablement redoutable ; car une des misères de notre condition, à nous autres gens de métier, est le respect aveugle que nous avons pour la force. Une sorte de point d'honneur réduit l'ouvrier à ses moyens personnels de défense ; il tient à gloire de n'en point chercher au dehors, de sorte que celui qui peut avoir raison de chacun en particulier, se trouve en mesure de tyranniser tout le monde. Si la race des duellistes à coups d'épée disparaît dans les autres classes, celle des duellistes à coups de poing est toujours aussi nombreuse parmi nous. Combien n'ai-je pas vu de ces vauriens féroces qui avaient estropié de braves ouvriers, ou même fait des veuves, et à qui leur scélératesse tenait lieu

de considération ? Nul n'osait leur montrer son mépris, de peur de grossir la liste des victimes. Tout le monde disait : « Faut prendre garde ; c'est un méchant gueux ! » Et on avait pour lui des égards ! Qu'eût-il été cependant contre tous ? Puisqu'on était d'accord pour le juger, d'où vient qu'on ne s'entendait pas pour exécuter le jugement ? Serait-il donc si difficile aux honnêtes ouvriers de se réunir contre ces bêtes enragées pour les chasser de leurs rangs ? Mais nous avons encore, à plus d'un égard, des idées de sauvages : comme eux, nous prenons l'esprit de brutalité et de bataille pour le courage et nous en faisons une vertu qui rachète tous les vices !

Le voisinage de la chambrée m'avait lié avec le bonhomme Marcotte, autant du moins que le permettait la différence d'âge et de goûts. Il me confia son projet de retourner prochainement au pays ; il n'attendait pour cela qu'une occasion d'achever l'acquisition de son petit domaine.

Deux ou trois jours après cette confidence, il rentra plus tard qu'à l'ordinaire ; une partie de nos compagnons étaient déjà couchés; j'avais veillé

pour écrire à Lonjumeau ; et j'allais éteindre ma chandelle quand j'entendis le bonhomme qui montait en chantonnant. Il ouvrit la porte avec une assurance bruyante qui m'étonna. Contrairement à toutes ses habitudes, il avait la voix haute, l'œil brillant et le chapeau crânement penché sur l'oreille. Au premier regard, je compris que *le propriétaire* avait dérogé à sa sobriété habituelle. Le vin le rendait causeur, et il s'assit sur le bord de son lit pour me raconter sa soirée : il venait de quitter le voiturier qui faisait les commissions au pays. Il avait appris de lui que la pièce de terre, longtemps convoitée et qui devait compléter sa *gagnerie*, était enfin à vendre; le notaire n'attendait que son argent.

— Vous avez la somme? demandai-je.

— Comme tu dis, mon vieux, reprit Marcotte, en baissant la voix et avec ce rire mystérieux de ceux qui n'en ont pas l'habitude : livres et appoints, tout est prêt.

Il regarda autour de lui pour s'assurer que tout le monde dormait, puis, fourrant le bras jusqu'à l'épaule dans sa paillasse, il en retira un sac

qu'il me montra avec une expression glorieuse.

— Voici la chose, me dit-il; il y a là un bon lopin de terre et de quoi me construire un chenil.

Il avait déroulé la corde qui serrait la poche de toile et plongé la main au dedans pour toucher les écus; mais au bruit de l'argent, il tressaillit, jeta un regard de côté, me fit signe de ne rien dire et referma le sac qu'il cacha sous son traversin. Lui-même fut bientôt au lit et endormi.

Je me déshabillai pour en faire autant; mais, au moment d'éteindre la chandelle, je me retournai vers le lit de Faroumont; le compagnon serrurier avait les yeux grands-ouverts! il les referma brusquement sous mon regard. Je n'y pris pas autrement garde et je me couchai.

Je ne puis dire ce qui troubla mon sommeil au milieu de la nuit; mais je fus réveillé presque en sursaut. Le clair de lune arrivait à travers les fenêtres sans rideaux et jetait une lueur très-nette de notre côté. Je me trouvais en face du lit de *la Chiourme;* il était vide! Je me redressai sur mon coude pour mieux voir : le doute était impossible;

Faroumont s'était levé ! Au même moment, j'entendis un craquement du plancher à ma droite ; je tournai la tête ; une ombre s'abaissa brusquement et eut l'air de se perdre sous le lit du père Marcotte ! je me frottai les yeux pour m'assurer que je ne rêvais pas, et je regardai de nouveau. On ne voyait rien ; tout était redevenu silencieux ! Je me recouchai en tenant les yeux à demi entr'ouverts. Un quart d'heure se passa et ma paupière commençait à se refermer tout de bon, quand un nouveau craquement du plancher me la fit ouvrir. Je n'eus que le temps de voir passer Faroumont qui rentra au lit et disparut sous ses couvertures. Il ne me vint aucune idée dans le moment ; je me rendormis.

Des cris mêlés de pleurs et de gémissements interrompirent brusquement mon sommeil. Je me redressai d'un bond ; le jour commençait à poindre et j'aperçus l'Auvergnat qui s'arrachait les cheveux devant son lit bouleversé. Tous les compagnons de la chambrée étaient sur leur séant.

— Qu'y a-t-il donc ? qu'y a-t-il ? demandaient plusieurs voix.

— On lui a volé son argent ! répondirent quelques autres.

— Oui, volé, cette nuit, répétait Marcotte avec un désespoir qui le rendait fou; hier il était là... je l'ai touché, je l'avais sous ma tête en dormant. Le brigand qui me l'a pris est ici !

Un souvenir m'éclaira subitement : je me retournai vers *la Chiourme;* il était le seul qui eût l'air de dormir au milieu de ce tumulte et de ces cris. J'envisageai rapidement ma position. Il n'y avait probablement que moi qui eût connaissance du vol; si je gardais le silence, l'Auvergnat perdait la somme laborieusement épargnée et qui devait réaliser les espérances poursuivies pendant quarante années ! Si je parlais, au contraire, je pouvais forcer *la Chiourme* à une restitution, mais je m'exposais à toutes ses vengeances ! Malgré le danger de choisir, ma délibération ne dura pas longtemps. J'étendis la main vers l'Auvergnat et je le tirai à moi.

— Remettez-vous, père Marcotte, m'écriai-je; votre argent n'est point perdu.

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria le vieil ouvrier dont les traits étaient égarés, tu sais où est le

sac ! malheureux ! est-ce toi qui l'aurais pris ?

— Allons, vous êtes fou ! lui dis-je tout en colère.

— Où est-il alors ! où est-il ? commença-t-il à crier en me regardant.

Je me retournai du côté de Faroumont.

— Voyons, *la Chiourme,* lui dis-je, c'est assez rire comme ça, faut pas qu'une plaisanterie donne la jaunisse au *propriétaire*. Rends-lui vite son argent.

Bien qu'il eût toujours les yeux fermés, sa figure changea de couleur ; ce qui me prouva qu'il avait entendu. Marcotte s'était jeté sur lui comme un chien qui pille et le secouait en réclamant ses écus. Faroumont joua assez bien l'homme qui se réveille et demanda ce qu'on lui voulait ; mais les cris de l'Auvergnat le lui apprirent trop vite pour qu'il eût le temps de préparer un faux-fuyant. J'insistai d'ailleurs avec résolution, en présentant toutefois l'enlèvement du sac comme un mauvais tour joué au père Marcotte dans l'intention de l'inquiéter. *La Chiourme* fut obligé de restituer l'argent, en répétant qu'il avait voulu faire une farce : cependant

il lut sans peine sur toutes les figures qu'on savait à quoi s'en tenir. Chacun s'habilla à la hâte et sortit sans lui parler. Lui seul affecta de ne point se presser et acheva sa toilette en sifflotant ; mais lorsque je passai devant son lit, il me jeta un regard de froide rage qui me fit courir un frisson dans les cheveux. Désormais, j'étais sûr d'avoir un ennemi à mort.

VI

Ma mère aveugle. — Geneviève et Robert. — Je retrouve Faroumont. — La corde de l'échafaudage. — Mon séjour à l'hôpital. — Vie et mort du bonhomme Numéro douze.

Un jour, Mauricet me dit :

— J'ai, devers Berny, une manière de débiteur qui a fait le plongeon l'an dernier, et qui vient de reparaître sur l'eau ; faut que j'aille m'assurer du phénomène et repêcher, si c'est possible, mes cinquante écus. Prends les voitures avec moi samedi soir, tu pousseras jusqu'à Lonjumeau pour voir

Madeleine, et j'irai te rejoindre le lendemain, au *bois Riaut.*

La chose fut convenue. Je n'avais visité ma mère que deux fois depuis son départ, et la dernière, je l'avais trouvée presque complétement aveugle, du reste, mieux portante que jamais, et tout à fait de belle humeur. Mais il y avait de cela près de trois mois, et, depuis, le travail m'avait toujours retenu au chantier.

Lorsque j'arrivai à Lonjumeau, le jour était déjà sur sa fin. Je pris le chemin qui conduisait chez la mère Riviou ; mais on avait coupé des arbres, abattu des clôtures ; je ne reconnaissais plus ma route. Après m'être embrouillé dans deux ou trois sentiers, je cherchai autour de moi quelqu'un qui pût me mettre en bonne direction. Les plus proches maisons étaient loin, et je n'aperçus d'abord que des cultures pour le moment désertes. Une voix qui chantait arriva, tout à coup, jusqu'à mon oreille ; je reconnus le refrain d'une vieille ronde que, dans mon enfance, j'avais souvent entendu répéter à ma mère. Je m'arrêtai tout surpris de contentement. C'était la première fois que je retrouvais cet

air depuis quinze années; il me sembla que j'étais redevenu enfant et que j'entendais Madeleine rajeunie. Dans le fait, bien que la voix fût ferme et fraîche, elle rappelait celle de ma mère; c'était la même manière de jeter les sons aux vents avec une gentillesse un peu triste, comme je l'ai entendu faire depuis aux bergerettes de Bourgogne et de Champagne. Je m'approchai de la chanteuse, qui s'occupait à détacher du linge blanc des cordes d'un séchoir. Je trouvai une grande fille de mine avenante, qui me regarda en face quand je lui demandai le chemin du *bois Riaut*, et qui se mit à rire.

— Gage que vous êtes le fils de Madeleine, me dit-elle.

Je la regardai à mon tour en riant.

— Et moi, je parie que vous êtes la jeune fille que la mère Riviou attendait, répondis-je.

— On vous appelle Pierre-Henri?

— Et vous Geneviève?

— Eh bien, voilà comme on se rencontre.

— Et comme on se reconnaît sans s'être jamais vu!

Nous éclatâmes encore de rire, et les explications commencèrent.

J'appris que ma mère avait complétement perdu la vue, mais sans vouloir en convenir. Du reste, Geneviève me déclara qu'elle était plus vaillante que toutes les *jeunesses* de la maison, et toujours chantant comme un pinson.

— C'est elle qui vous a appris le refrain que vous répétiez tout à l'heure? lui demandai-je.

— Ah! vous m'avez entendu? répliqua-t-elle; oui, oui, la bonne Madeleine m'apprend toutes ses vieilles chansons; elle dit que ça me servira pour bercer mes enfants ou ceux des autres.

Tout en causant, elle se hâtait de réunir son linge. Je l'aidai à en faire un paquet que je pris sur mon épaule.

— Eh bien! voilà-t-il pas que j'ai un serviteur! dit-elle gaîment.

Et comme je lui disais qu'il était juste au fils de rendre ce qu'elle faisait pour la mère, elle commença à me parler de Madeleine avec tant d'amitié que, quand nous arrivâmes au *bois Riaut*, je m'étais déjà déclaré son obligé au fond du cœur.

La mère, qui était à la porte, reconnut ma voix et ne manqua pas de dire qu'*elle m'avait vu!* De-

puis qu'il faisait nuit close pour elle, tout son amour-propre était de ne point paraître aveugle. Geneviève l'aidait sans en avoir l'air. Elle avait entouré la maison, au dedans et au dehors, d'une grosse corde qui formait main-courante et dirigeait l'aveugle ; un nœud servait d'avertissement quand elle approchait d'un porte, d'un meuble ou d'une marche ; un taquet, mû par le vent, indiquait à son oreille la place du puits ; des signes de reconnaissance avaient également été placés dans les allées du jardinet ; grâce à Geneviève enfin, le *bois Riaut* était une vraie carte de géographie que l'on pouvait lire à tâtons : aussi la chère femme était-elle toujours en mouvement, trouvant tout, parce qu'on lui mettait tout sous la main, et se glorifiant, chaque fois, comme d'une preuve de sa clairvoyance. Tout le monde, au reste, dans la maison, respectait son erreur et mettait une innocente malice à l'entretenir ; elle était là comme l'enfant gâté dont tout fait sourire et paraît bien venu.

Mauricet, qui m'avait rejoint selon sa promesse, comprit sur-le-champ la position faite à Madeleine par la bonté de ses hôtes.

— Vous n'avez pas toujours eu votre compte, en fait d'aisance et de bonheur, lui dit-il; mais il me semble que pour le quart d'heure on vous paie votre arriéré, ma vieille.

— Il est certain que le pays est agréable! répliqua la bonne femme, qui n'aimait pas à avouer trop haut son contentement.

— Oui, reprit Mauricet; mais ce sont les braves gens qui font les bons pays, et vous êtes tombée ici dans une colonie de chrétiens d'une espèce pas trop commune.

— Aussi, je ne me plains pas! fit observer Madeleine.

— Et vous avez raison! continua le maître maçon; les bons cœurs vous ont rendu plus que la chance ne vous avait ôté : voilà pourquoi je vous conseille de remercier la maladie qui vous a valu tant de serviteurs et d'amis. Si vous aviez encore vos yeux...

— De quoi! de quoi! mes yeux! interrompit la vieille mère impatientée; va-t-il pas s'imaginer, par hasard, que je suis aveugle!

— C'est juste ! vous êtes guérie, répliqua Mauricet en souriant.

— Et la preuve, c'est que je vous vois, continua Madeleine qui entendait le bruit des fourchettes; vous êtes à table avec Pierre Henri ! Ah ! ah ! Et tout à l'heure vous avez demandé le pain, et vous en avez coupé. Ah ! ah ! ah ! c'est que rien ne m'échappe, et il y en a encore plus d'un qui ont leurs yeux de quinze ans, et qui ne feraient pas ce que je fais ici.

La mère Riviou vint appuyer le dire de Madeleine en rapportant tout ce qui était laissé à ses soins dans la maison. L'excellente femme avait compris que pour l'infirme qui a du cœur la plus dure épreuve était le sentiment de son inutilité; Geneviève renchérit encore sur la fermière. Quand nous fûmes en route pour revenir, Mauricet me fit remarquer cette bonne entente de toute la famille pour contenter Madeleine.

— On dit pourtant que le monde est méchant ! ajouta-t-il avec chaleur; que les bons sont devenus des espèces de merles blancs impossibles à trouver; mais ceux qui le répètent, vois-tu, ne les cher-

chent pas, et le plus souvent ne s'en soucient guère. Pour ma part, je n'ai jamais passé un jour sans recevoir de quelqu'un une bonne parole ou un bon service. Par malheur, il y a des gens qui ne tiennent compte que du mal qu'on leur fait, et qui reçoivent le bien comme un paiement en retard : c'est presque toujours parce qu'on est trop content de soi qu'on est si mécontent de tous les autres.

Quelques mois se passèrent sans amener rien de nouveau. Je fis plusieurs voyages au *bois Riaut*, et Geneviève m'apporta plusieurs fois des nouvelles de la vieille mère. L'excellente fille venait à Paris aussi souvent qu'il lui était permis pour voir son neveu Robert, placé par elle en apprentissage. Robert avait alors dix-sept ans, et travaillait dans la bijouterie en faux, mais comme un fils de famille qui compte sur des rentes. Son maître, que j'allai voir un jour de la part de Geneviève, me déclara qu'il ne sortirait jamais des *bousilleurs* qui fabriquent la camelotte des boutiques à trois sous.

— Ça veut faire le muscadin, me dit-il; mais ça n'a ni le cœur ni les bras au travail.

A vrai dire, *monsieur Robert* ressemblait plutôt

à un fils de sénateur qu'à un apprenti bijoutier; Geneviève lui donnait jusqu'à son dernier sou, et quand on l'en blâmait, elle revenait toujours à raconter comment son frère lui avait recommandé l'enfant à son lit de mort, comment elle avait promis d'être pour lui toute une famille, et alors il lui roulait de si grosses larmes dans les yeux et sur les joues, qu'on n'avait plus le cœur de rien dire. *Monsieur Robert* connaissait son faible, et ne manquait pas d'en abuser. Il avait une jolie petite figure rose, les mains blanches et la voix douce comme une jeune fille. On eût dit un de ces agneaux qu'on mène avec un ruban; mais, en réalité, aucune force ne valait contre sa volonté, et un dogue enragé eût été plus facile à conduire. Je l'ai bien su dans la suite, à mon grand dommage. Pour le moment, tout se borna entre nous à de courtes conversations. Il me parut même que le petit neveu n'était guère enchanté de la connaissance de sa tante, et qu'il avait peur de salir sa veste à un bourgeron. Au fait, nos amitiés et nos occupations nous éloignaient l'un de l'autre. *Monsieur Robert* était lancé dans la société des griset-

tes et des commis marchands ; il chantait des romances, faisait des tours de cartes, et fréquentait les bals de nuit.

Moi, je vivais à l'écart plus que jamais. Ce qui m'était arrivé avec Faroumont m'avait dégoûté de la chambrée, et j'avais loué un petit cabinet sous les toits. Une chaise, une malle, un lit de sangle y formaient tout mon mobilier ; mais, du moins, j'étais seul ; l'espace compris entre les quatre murs n'appartenait qu'à moi ; on ne venait pas, comme à la chambrée, me manger mon air, me troubler mon silence, interrompre mon chant ou mon sommeil. J'étais maître de ce qui m'entourait, ce qui est le seul moyen d'être maître de soi-même. Cela me parut d'abord si bon que je ne songeai qu'à en jouir ; j'étais comme le frileux qui, une fois enfoncé sous ses couvertures, ne peut plus en sortir. Je me dorlotais dans ma liberté nouvelle, et je ne quittais guère ma mansarde après mes heures de travail. Mauricet se plaignit deux ou trois fois de ne plus me voir.

— Va pas t'habituer à vivre en sournois, me dit-il ; dans le monde comme à l'armée, vois-tu, il est

bon de sentir un peu le coude de son voisin ; tu es trop jeune pour te faire colimaçon et rentrer ainsi dans ta coquille ; viens voir les amis ; c'est sain au cœur et ça fait prendre l'air.

Je n'avais rien à répondre ; seulement, je continuais à rester chez moi. J'aurais pu utiliser cette espèce de retraite en reprenant mon instruction interrompue ; mais personne ne m'y poussait et je n'en sentais pas le goût. Je ne puis dire ce qui se passait alors en moi ; j'étais comme engourdi dans ma nonchalance ; je restais des heures entières sans penser précisément à rien, mais allant d'une chose à l'autre, comme quand on se promène sans but. J'avais besoin d'une secousse pour sortir de ce sommeil éveillé ; la malice de Faroumont m'en préparait une sur laquelle je n'avais point compté.

Nous ne nous étions point revus depuis plusieurs mois lorsque je le rencontrai à la bâtisse que nous achevions, rue du Cherche-Midi. Il venait poser les gros fers de la charpente. En me reconnaissant, il s'interrompit de son travail avec un méchant rire.

— Eh bien ! failli chien, c'est donc ici que tu ca-

melottes! me demanda-t-il avec son insolence habi tuelle.

Je répondis d'un ton bref en montrant une fenêtre percée, après coup, près des combles, et que je venais achever.

— Ah! c'est pour toi l'échafaudage! dit-il.

Et son regard se tourna vers la planche qui flottait au haut du pignon. J'allai déposer ma veste et mon panier au rez-de-chaussée; puis je me dirigeai vers la nouvelle fenêtre. L'échafaudage était solidement suspendu à deux cordes que j'avais moi-même attachées à la charpente; mais à peine y eus-je posé les pieds que le mauvais visage de *la Chiourme* se montra au-dessus, entre les solives; au même instant, une corde fut dénouée, la planche bascula et je fus lancé d'une hauteur de quarante pieds sur les décombres.

Je ne puis dire combien de temps je restai évanoui; la douleur me fit reprendre connaissance au moment où l'on voulut me transporter. Je poussai des cris aigus en suppliant de me laisser. Il me semblait que la terre sur laquelle j'étais étendu faisait partie de moi-même, et qu'on ne pouvait

m'en arracher sans déchirements. Quelques camarades allèrent chercher un médecin et un brancard, tandis que les autres, parmi lesquels se trouvait Faroumont, continuaient à m'entourer. Je souffrais cruellement; mais il me semblait bien que mes blessures n'étaient pas mortelles.

Le médecin qui arriva peu après ne dit rien; il me donna seulement les premiers soins, me fit étendre sur le brancard et conduire à l'hôpital.

Je ne me rappelle que confusément ce qui s'y passa pendant quelques jours. Mon premier souvenir distinct est la visite de Mauricet. Ce fut lui qui m'apprit que j'étais là depuis une semaine; qu'on avait désespéré de ma guérison, et que maintenant le chef de service en répondait. Le brave maçon était à la fois tout réjoui de la nouvelle et encore un peu en colère contre moi. Quand il avait voulu connaître la cause de l'accident, on lui avait parlé d'une corde mal attachée, et il me reprocha énergiquement ma négligence. Je me justifiai sans peine en lui racontant ce qui s'était passé. Il fit un

mouvement en arrière et frappa ses mains l'une contre l'autre :

— Voilà le mot de la charade, s'écria-t-il. Nom d'une trique ! j'aurais dû m'en douter ! Dès que *la Chiourme* était là, il y avait à parier que le diable s'en serait mêlé. L'as-tu déjà dit à quelqu'un ?

— A personne.

— Et il n'y a point de témoins ?

— Nous étions seuls au faîte du bâtiment.

— Alors, *motus*, dit-il, après un instant de réflexion ; accuser sans preuves un ennemi ne vous en débarrasse pas, et ça l'envenime ! Si tu ne dis rien, *la Chiourme* regardera peut-être votre compte comme réglé et n'y reviendra plus, tandis qu'en causant, tu l'obligerais à recommencer. Ce qui t'arrive est arrivé à bien d'autres dans notre état ; comme on dit, le *moyen est connu !* Moi-même, qui te parle, j'ai fait un faux pas de deux étages par la malice d'un compagnon qui me devait quarante écus, dont il espérait comme ça avoir quittance. Il n'y avait que nous deux à savoir la chose; je n'ai soufflé mot ; j'ai laissé le temps faire jus-

tice du brigand, et six mois après, deux de ses pareils l'ont assommé comme un chien pour lui voler trente sous.

Je compris la prudence des conseils de Mauricet, et cependant je ne m'y soumis qu'avec répugnance. J'étais révolté, en moi-même, de l'impunité que s'assurait ainsi le coupable. Depuis j'en ai vu bien d'autres exemples, et j'ai dû reconnaître que, parmi nous autres ouvriers, la force et l'audace étaient trop souvent une sauvegarde pour les méchants. Le temps, l'argent et l'instruction nous manquent pour réclamer régulièrement justice, si bien que quand nous ne pouvons nous la rendre à nous-mêmes, nous nous résignons à nous en passer. On encourage ainsi bien des oppressions, bien des iniquités, et même des crimes ! Si les ouvriers s'entendaient entre eux, s'ils comprenaient bien ce qui fait leur sécurité et leur gloire, ils auraient toujours parmi eux des arbitres d'honneur qui jugeraient ce qui ne peut être jugé par la loi, et qui empêcheraient de frapper quelqu'un en passant son couteau à travers les jointures du Code. Plusieurs corps d'état ont ainsi des jurys de famille

qui tiennent en respect les mauvais et qui protégent les bons.

Ma chute me retint pendant plus de deux mois à l'hôpital. Je me désespérais parfois de guérir si lentement; mais j'avais un voisin qui me donnait courage.

C'était un pauvre vieux tout courbé par la souffrance, et qui se nommait, je crois, Pariset; mais on ne l'appelait guère que par le numéro de son lit, qui était *douze*. Ce lit l'avait déjà reçu trois fois pour trois longues maladies, et était ainsi devenu, en quelque sorte, sa propriété : aussi *M. Numéro douze* était connu du médecin en chef, des élèves et des infirmiers. Jamais plus douce créature ne marcha sous le ciel. Quand je dis marcher, ce n'était plus, hélas! pour le brave homme, qu'un vieux souvenir! Depuis bientôt deux ans, il avait perdu presque complétement le mouvement des jambes. Cependant, comme il vivait de copies pour le Palais, il *ne s'était pas trop déconcerté,* ainsi qu'il le disait, et il avait continué à expédier ses rôles sur papier timbré. Un peu plus tard, la paralysie atteignit le bras droit; il s'exerça alors à

écrire de la main gauche ; mais le mal grandissant, il avait fallu le transporter à l'hôpital, où il avait eu *le bonheur* de retrouver libre son même lit, ce qui l'avait presque consolé.

— La mauvaise chance n'a qu'un temps, disait-il à cette occasion ; *tous les jours ont un lendemain.*

Le bonhomme *Numéro douze* avait pris possession de son lit avec attendrissement. L'hôpital, dont le séjour paraît si dur à certaines gens, était pour lui une maison de plaisance. Il y trouvait tout à souhait. Ses admirations pour les moindres commodités prouvaient quelles privations il avait jusqu'alors supportées. Il s'extasiait sur la propreté du linge, sur la blancheur du pain, sur la succulence des potages ! et je ne m'en étonnai plus quand j'appris que, depuis vingt ans, ii vivait de pain de munition, de bouillon d'herbes et de fromage blanc ! Aussi ne pouvait-il assez vanter la munificence de la nation qui avait ouvert de pareilles retraites pour les pauvres malades. Au reste, sa reconnaissance ne s'arrêtait point là ; elle embrassait tout. A l'entendre, Dieu avait eu pour

lui des faveurs particulières; les hommes s'étaient montrés pleins de bienveillance, et les choses tournaient toujours à son avantage : aussi l'interne disait-il que *Numéro douze* avait la « fatuité du bonheur! » mais cette fatuité-là ne vous donnait que de l'estime pour le brave homme et des encouragements pour vous-même.

Je crois le voir encore assis sur son séant avec son petit bonnet de soie noire, ses lunettes et le vieux volume de vers qu'il ne cessait de relire. Son lit recevait, dès le matin, les premiers rayons du jour, et il ne les apercevait jamais sans se réjouir et sans remercier Dieu. A voir sa reconnaissance, on eût dit que le soleil se levait particulièrement pour lui. Il s'informait régulièrement du progrès de ma guérison, et trouvait toujours quelque chose à dire pour me donner patience. Lui-même était un exemple vivant qui en disait plus que ses paroles. Quand je voyais ce pauvre corps sans mouvement, ces membres tournés, et, au-dessus, cette figure souriante, je n'avais le courage ni de m'emporter ni de me plaindre.

— C'est un mauvais moment à passer, disait-il à chaque crise; bientôt le soulagement viendra; *tous les jours ont un lendemain.*

C'était le mot du père *Numéro douze,* et il le ramenait sans cesse. Mauricet, qui, en venant me voir, avait fini par le connaître, ne passait jamais devant son lit sans le saluer.

— C'est un saint! me disait-il; mais il ne gagne pas seulement le paradis pour lui, il le fait gagner aux autres. Des hommes pareils devraient être au haut d'une colonne pour être vus de tout le monde. Quand on les regarde, ça fait honte d'être heureux, et ça donne envie de le mériter. Qu'est-ce que je pourrais faire à ce brave père *Numéro douze* pour lui prouver que je l'estime?

— Tâchez, lui dis-je, de trouver sur les quais le second volume des poésies de Jean-Baptiste Rousseau; voilà six ans qu'il l'a perdu et qu'il relit le premier.

— Quoi! il tient aux livres! répliqua Mauricet un peu fâché; parbleu! on dit bien qu'il faut que chacun ait sa faiblesse. N'importe, écris-moi sur

du papier le bouquin que tu dis, et je le lui chercherai.

Il revint effectivement huit jours après avec un volume relié, qu'il présenta triomphalement au vieux malade. En l'ouvrant, celui-ci parut d'abord étonné ; mais Mauricet lui ayant dit que c'était sur ma recommandation qu'il avait voulu lui procurer ce second tome de Jean-Baptiste Rousseau, le père *Numéro douze* le remercia avec effusion. Cependant je conservais quelques doutes, et quand le maître maçon fut parti, je voulus voir le volume ; mon vieux voisin rougit, balbutia, essaya de détourner la conversation ; mais enfin, forcé dans ses derniers retranchements, il me tendit le livre : c'était un vieil almanach royal ! Le bouquiniste, abusant de l'ignorance de Mauricet, l'avait substitué au volume demandé. J'éclatai de rire, mais *Numéro douze* m'imposa silence avec une certaine vivacité.

— Voulez-vous que M. Mauricet vous entende? s'écria-t-il. J'aimerais mieux perdre mon dernier bras que de lui ôter le plaisir de son cadeau. Je ne tenais pas hier à l'almanach royal ; mais plus tard,

je l'aurais peut-être désiré; *tous les jours ont un lendemain*. C'est d'ailleurs une lecture très-instructive; j'ai vu les noms et prénoms d'une foule de princes dont je n'avais entendu jamais parler.

L'almanach fut précieusement conservé à côté du volume de poésies, et le vieux malade ne manquait jamais de le feuilleter quand il apercevait Mauricet. Celui-ci en était tout fier et tout réjoui.

— Il paraît, me disait-il chaque fois, que je lui ai fait un fameux cadeau.

Vers la fin de mon séjour à l'hôpital, les forces du père *Numéro douze* diminuèrent rapidement. Il perdit d'abord tout mouvement, puis la langue elle-même s'embarrassa. Il n'y avait plus que les yeux qui nous riaient encore. Un matin pourtant, il me parut que le regard était plus éteint. Je commençais alors à me lever, et je m'approchai pour lui demander s'il voulait boire; il fit un mouvement des paupières qui me remerciait, et dans ce moment, un premier rayon de soleil brilla sur son lit. Alors son œil se ranima comme une lumière qui pétille avant de s'éteindre; il eut l'air de saluer

ce dernier présent du bon Dieu ; puis je vis sa tête retomber de côté ; son brave cœur avait cessé de battre, et il n'y avait plus de *jours* pour lui ; il venait de commencer l'*éternel lendemain!*



VII

Jours de nonchalance.— La visite chez l'entreprcneur ; le vieux portrait à baguettes noires; je reçois une leçon. — Nouvelles études.

En sortant de l'hôpital, je repris mon travail, mais tout doucement ; je n'avais plus autant de forces ni surtout autant d'ardeur. Ce long repos paraissait avoir mêlé de l'eau à mon sang. J'étais, de plus, si bien guéri de mon ambition par l'exemple du vieux copiste, que j'attendais tranquillement le pain de chaque jour sans m'occuper

de savoir s'il serait noir ou blanc. Mauricet finit par s'impatienter de mon apathie.

— Faut pas non plus exagérer les choses, dit-il : une fois la soupe trempée, les bons enfants la mangent comme elle est ; mais tant qu'elle est à faire, ils tâchent de l'engraisser ! Après tout, nous ne sommes plus en nourrice ; c'est pas à la Providence de nous cuisiner notre avenir ; chacun doit y mettre la main. La sagesse, pour un gaillard qui a ses quatre membres, n'est pas de vivre comme un paralytique, mais de s'en servir le mieux qu'il peut.

Je ne lui contestais rien ; seulement mes mains avaient beau continuer à maçonner et à crépir, le cœur n'y était plus ! Je n'aurais pu moi-même dire pourquoi. Rien ne me déplaisait dans l'état, ni ne me plaisait davantage ailleurs : c'était simplement le courage qui dormait. Il fallait une occasion pour le réveiller.

J'allai un jour avec Mauricet chez un des plus forts entrepreneurs de Paris pour un renseignement demandé au maître maçon, et que, sous sa dictée, j'avais couché par écrit. L'entrepreneur

n'était pas dans son cabinet, si bien qu'on nous fit traverser plusieurs pièces pour aller le rejoindre au jardin. C'étaient partout des tapis de mille couleurs, des meubles à pieds dorés, des tentures de soie et des rideaux de velours. Jamais je n'avais vu rien de pareil; aussi j'ouvrais de grands yeux et je marchais sur la pointe des pieds de peur d'écraser les fleurs des tapis. Mauricet me regarda de côté.

— Eh bien, comment trouves-tu *la case?* demanda-t-il d'un air malin ; ça te paraît-il suffisamment soigné et cossu?

Je répondis que la maison avait l'air de celle d'un prince.

— Prince de la truelle et de l'équerre, répliqua mon compagnon. Sais-tu que c'est honorable pour la partie! Encore a-t-il trois autres hôtels dans Paris, sans parler d'un château en province.

Je ne répondis pas dans le moment; toute cette opulence venait de remuer quelque chose de mauvais au dedans de moi. En voyant tant de velours et de soie, je me regardai, je ne sais pourquoi, et j'eus honte d'être si mal vêtu. Mais, dans

ma honte, il y avait du mécontentement; je me sentais disposé à haïr le maître de toutes ces richesses pour m'avoir fait remarquer ma pauvreté. Mauricet, qui ne se doutait de rien, continuait à me détailler les beautés du logis; j'écoutais avec impatience; le cœur me battait, le sang me montait au visage, mes yeux ne pouvaient finir de regarder, et plus je voyais, plus j'étais envenimé. Mon ambition, qui dormait depuis quelque temps, venait de se réveiller, mais par l'envie!

Nous nous étions arrêtés dans un dernier salon, tandis que le domestique cherchait son maître. Mauricet me montra, tout à coup, un méchant petit portrait à baguettes noires accroché au milieu de grands tableaux richement encadrés. Il représentait un ouvrier en veste, tenant d'une main sa pipe, et de l'autre un compas. C'était de cette peinture à six francs dont on voit des échantillons aux portes, avec les modèles de corsets et les faux râteliers.

— Voilà le bourgeois, me dit le maçon.

— Il a donc été ouvrier? demandai-je.

— Comme toi et moi, répliqua Mauricet, et tu vois que ça ne lui fait pas affront.

Je regardai le cadre de bois noir, puis l'opulent mobilier, comme si mon esprit cherchait la transition de l'un à l'autre.

— Ah ! ça te chiffonne le raisonnement, reprit le maçon en riant ; tu cherches l'échelle qui a pu le faire descendre ici du haut de son échafaudage. Mais tout le monde ne sait pas s'en servir, vois-tu ; en voulant la prendre, plus d'un a manqué les barreaux : faut du poignet et de l'adresse.

Je fis observer qu'il fallait surtout de la chance, que tout était heur ou malheur dans le monde, et que nous n'étions pour rien dans le succès.

— Par exemple, père Mauricet, ajoutai-je aigrement, pourquoi n'avez-vous pas un hôtel aussi bien que celui qui demeure ici ? Êtes-vous moins méritant ou moins brave ? S'il a mieux réussi que vous, n'est-ce pas tout bêtement une histoire de hasard ?

Mauricet me regarda en clignant l'œil.

— Tu dis ça pour moi, mais c'est pour toi que tu le penses, *fistot*, répliqua-t-il avec malice.

— Tout de même, repris-je, un peu vexé d'être ainsi percé à jour ; je ne passe pas pour mauvais

ouvrier, et je ne suis pas plus Champenois qu'un autre ; s'il suffisait de faire son devoir pour devenir millionnaire, je pourrais aussi aller en carrosse.

— Et c'est une manière de marcher qui te conviendrait ? ajouta mon compagnon ironiquement.

— Pourquoi pas ? Tout le monde aime mieux ménager ses jambes que celles des chevaux ; mais n'ayez pas peur que ça m'arrive ; c'est ici-bas, voyez-vous, comme autrefois dans les familles nobles : tout pour l'aîné, rien pour les cadets ; et nous sommes des cadets, nous autres.

— C'est pourtant vrai ! murmura le maître compagnon, qui devint tout pensif.

— Et il n'y a rien à dire, repris-je ; puisque c'est convenu ainsi, c'est juste ! Faut pas déranger le monde ! Seulement, voyez-vous, ça me fait bouillir le sang quand je regarde la part de chacun. D'où vient que celui-ci loge dans un palais pendant que d'autres perchent dans un pigeonnier ? Pourquoi est-ce à lui plutôt qu'à nous ces tapis, cette soie, ce velours ?...

— Parce que je les ai gagnés, interrompit quelqu'un brusquement.

Je fis un soubresaut ; l'entrepreneur était derrière nous en pantoufles brodées et en robe de chambre de basin ! C'était un petit homme grisonnant, mais taillé en force et avec une voix de commandement.

— Ah ! il paraît que tu es un raisonneur, toi, reprit-il, en me regardant entre les deux yeux; tu me jalouses, tu demandes de quel droit ma maison est à moi plutôt qu'à vous ; eh bien tu vas le savoir ; viens.

Il avait fait un mouvement vers une porte intérieure ; j'hésitai à le suivre, il se retourna vers moi :

— As-tu peur ? me demanda-t-il d'un ton qui me fit monter le rouge jusqu'aux yeux.

— Que le bourgeois me montre le chemin, répliquai-je presque effrontément.

Il nous conduisit dans un cabinet au milieu duquel se dressait une longue table couverte de godets, de pinceaux, de règles et de compas. Au mur étaient suspendus des plans lavés, représentant toutes les coupes d'un bâtiment. Çà et là, sur des étagères, on voyait de petits modèles d'escaliers

ou de charpentes, des boussoles et des graphomètres avec d'autres instruments dont j'ignorais l'usage. Un immense cartonnier à compartiments étiquetés occupait le fond, et, sur un bureau, étaient entassés des mémoires et des devis. L'entrepreneur s'arrêta devant la grande table, et me montrant un lavis :

— Voici un plan à modifier, dit-il ; on veut rétrécir le bâtiment de trois mètres ; mais sans diminuer le nombre de chambres, et il faut trouver place à l'escalier. Mets-toi là et fais-moi un croquis de la chose.

Je le regardai tout surpris, et lui fis observer que je ne savais pas dessiner.

— Alors examine-moi ce mémoire de toiseur, reprit-il, en prenant une liasse de papiers sur son bureau ; il y a trois cent douze articles à discuter.

Je répondis que je n'étais point assez au courant d'un pareil travail pour discuter le prix ou vérifier les mesures.

— Tu pourras au moins me dire, continua l'entrepreneur, quelles sont les formalités à remplir pour les trois maisons que je vais bâtir ; tu con-

nais les règlements de voierie, les obligations et les droits envers les voisins?

Je l'interrompis brusquement en disant que je n'étais pas avocat.

—Et comme tu n'es pas non plus banquier, reprit le bourgeois, tu ignores sans doute à quels termes il faut échelonner ses payements ; quel est le temps moyen nécessaire à la vente, quel intérêt on doit tirer de son capital pour ne pas arriver à la banqueroute? Comme tu n'es pas négociant, tu serais bien embarrassé de me nommer les provenances des meilleurs matériaux, de m'indiquer la bonne époque pour l'achat, les moyens les plus économiques de transport? Comme tu n'es pas mécanicien, il est inutile que je te demande si la grue, dont tu vois là le modèle, donnera une économie de forces? Comme tu n'es pas mathématicien, tu essayerais vainement de juger ce nouveau système de pont que je vais appliquer sur la basse Seine? Enfin, comme tu ne sais rien que ce que savent cent mille autres compagnons, tu n'es bon, comme eux, qu'à manier la truelle et le marteau!

J'étais complétement déconcerté, et je tournais mon chapeau sans répondre.

— Comprends-tu maintenant pourquoi je demeure dans un hôtel, tandis que tu demeures dans une mansarde! reprit l'entrepreneur, en élevant la voix; c'est que je me suis donné de la peine; c'est que j'ai appris tout ce que tu as négligé de savoir; c'est que, à force d'études et de bonne volonté, je suis passé général, tandis que tu restais parmi les conscrits! De quel droit demandes-tu donc les mêmes avantages que tes supérieurs? La société ne doit-elle pas récompenser chacun selon les services qu'il rend? Si tu veux qu'elle te traite comme moi, fais ce que j'ai fait; retranche sur ton pain pour acheter des livres, passe le jour à travailler et la nuit à apprendre; guette partout l'instruction comme le marchand guette un profit, et quand tu auras montré que rien ne te décourage, quand tu connaîtras les choses et les hommes, alors si tu restes dans ton grenier, viens te plaindre et l'on verra à t'écouter.

L'entrepreneur s'était animé en parlant et avait fini par être un peu en colère; cependant je ne ré-

pliquai rien, ses raisons m'avaient ôté la parole. Mauricet, qui vit mon embarras, essaya quelques mots pour me justifier, puis en vint au sujet de notre visite. Le bourgeois examina la note que j'avais dressé, demanda quelques éclaircissements, puis nous congédia. Mais, au moment où j'allais passer la porte, il me rappela.

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit, *cotterie*, reprit-il avec une bonhomie familière, et, au lieu d'avoir de l'envie, tâche d'avoir un peu d'honnête ambition. Ne perds pas ton temps à maugréer contre ceux qui sont en haut, travaille plutôt à te filer une corde pour les rejoindre ; si je peux jamais t'y aider, tu n'auras qu'à dire, je te prêterai les premiers brins de chanvre !

Je le remerciai très-brièvement, et je me hâtai de sortir. Lorsque nous fûmes dans la rue, Mauricet éclata de rire.

— Eh bien, en voilà une humiliation pour un savant comme toi ! s'écria-t-il ; était-il donc fier de t'avoir mis à *quia !*

Et comme il vit que je faisais un mouvement d'impatience.

— Allons, vas-tu *t'ostiner* pour une pareille farce? ajouta-t-il amicalement; le bourgeois a plaidé sa cause, c'est trop juste; mais il aura beau dire, quoiqu'on n'ait pas équipage, on connaît les couleurs! un millionnaire, vois-tu, ça ne se *construit* ni avec les compas ni avec le tire-lignes.

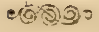
— Et avec quoi donc? demandai-je.

— Avec les écus!

Je fus cette fois de l'avis du maître compagnon; mais malgré mon dépit, la leçon de l'entrepreneur avait porté coup; quand je me retrouvai de sang-froid j'arrivai à penser que la raison pourrait bien être de son côté! Ceci avait donné comme une secousse à mon esprit; je repris mon activité d'autrefois; convaincu de la nécessité d'apprendre, je revins au goût d'étudier. Le difficile était de s'en procurer les moyens! Bien qu'il m'en coûtât de retourner vers l'entrepreneur à qui j'avais dû laisser un mauvais souvenir, je me décidai à lui rappeler sa proposition de me venir en aide. Il me reçut bien, s'informa de ce que je savais, et m'adressa à un toiseur qu'il employait. Celui-ci m'admit gratuitement à une classe du soir, où venaient

quelques jeunes gens auxquels il enseignait la géométrie et le dessin linéaire.

Je ne me fis d'abord remarquer que par ma bêtise et ma maladresse ; il fallait toujours m'expliquer deux fois ce que les autres comprenaient au premier coup ; ma main, habituée à manier la pierre, perçait le papier ou écrasait les crayons ; je ne suivais le dernier élève que de très-loin ! Cependant, peu à peu, et à force de persévérance, la distance s'amoindrit, et j'arrivai tout doucement à prendre le niveau.



VIII

La mère Madeleine s'affaiblit ; avertissement de Mauricet — Un adieu. — J'épouse Géneviève.

Ma vie se passait tranquillement entre le travail du chantier et celui de la classe. De temps en temps j'allais voir la mère à Lonjumeau, et Geneviève m'apportait de ses nouvelles. Depuis quelques mois les forces de l'aveugle baissaient sensiblement ; elle ne quittait presque plus son fauteuil, et ses idées n'étaient plus aussi nettes. Mauricet en fut frappé comme moi.

— La quenouille s'embrouille, me dit-il avec sa brusquerie ordinaire : gare la fin de l'écheveau !

Je repoussai cette sinistre prédiction avec une sorte de colère.

— De quoi ! de quoi ! reprit le maître compagnon, est-ce que tu penses que la chose me sourit plus qu'à toi ? Mais l'avenir est comme les hommes, faut toujours le regarder en face. Voilà-t-il pas une belle avance de fermer les yeux pour ne pas voir le mal qui vient ? On a beau s'aimer, mon pauvre *fieu*, un jour ou l'autre faut qu'on se quitte ; tant mieux pour ceux qui partent les premiers.

— Et pourquoi penser d'avance à ces cruelles séparations ? demandai-je ?

— Pourquoi ? répéta Mauricet, pour ne pas être pris sans vert, mon petit ; pour se raffermir le cœur et se conduire en homme quand vient le moment ! Dans la vie, vois-tu, il ne s'agit pas de jouer à cache-cache avec la vérité ; les braves gens ne mentent ni aux autres, ni à eux-mêmes. — D'ailleurs, ajouta-t-il avec émotion, de penser à la mort, c'est toujours *sain !* Qu'on parte ou qu'on voie partir, on veut laisser un bon souvenir à ce-

lui qui s'en va ou à celui qui reste, et on devient meilleur. Maintenant, que tu es averti, je gage que tu t'occuperas plus de Madeleine, et que tu voudras lui faire une belle soirée après un si mauvais jour.

Mauricet avait raison : son avertissement eut pour résultat de me faire retourner plus souvent à la ferme et de me rappeler plus constamment mon devoir. A chaque voyage j'apportais pour la mère ce que je savais de son goût, et elle me remerciait en m'embrassant comme elle ne m'avait jamais embrassé. Peut-être bien sentait-elle aussi la vie s'en aller, et se reprenait-elle de cœur à ceux qu'elle était près de quitter.

— Tu veux me faire remercier le bon Dieu d'être vieille ! me disait-elle à chaque soin que je prenais d'elle.

Puis elle se mettait à me parler de sa jeunesse, des premières années de son mariage, de mon enfance. Elle se rappelait tout ce que j'avais fait et tout ce que j'avais dit depuis le jour de ma naissance : c'était pour elle l'histoire du monde. Geneviève écoutait aussi attentivement que si on lui

eût raconté la vie de Napoléon ! Toujours alerte, toujours chantant, elle apportait avec elle la gaieté. La vieille aveugle la grondait toujours, mais de ce ton qui veut dire que c'est seulement pour s'occuper de vous, et quand nous étions seuls, elle répétait : — C'est la fille cadette du bon Dieu ! Geneviève, qui l'entendait quelquefois, n'en faisait point semblant, afin de laisser à la bonne femme le plaisir de gronder. — Cependant, à mon dernier voyage, elle m'avait paru inquiète.

— La mère Madeleine ne va pas bien, me dit-elle au moment du départ.

— Hélas ! mon Dieu ! je l'ai bien vu, répondis-je ! mais elle prétend ne pas souffrir et refuse de voir un médecin.

— Elle a peut-être raison, dit la jeune fille ; ça ne ferait que l'attrister.

Nous échangeâmes un soupir et je partis le cœur serré.

Le surlendemain, j'étais au nouveau bâtiment, sur le plus haut échafaudage, quand je m'entendis appeler. Je regardai en bas, et tout mon sang s'arrêta : c'était Geneviève.

— Comment va la mère? lui criai-je.

— Mal, répondit-elle d'une voix altérée.

En un instant je fus descendu.

— Elle veut vous voir, reprit Geneviève précipitamment; venez tout de suite; le médecin a dit que c'était pressé.

Nous partîmes sur-le-champ. Jamais route ne m'avait paru si longue. Il me semblait que les chevaux marchaient moins vite, que le cocher s'arrêtait plus souvent. J'aurais voulu connaître au juste l'état de la vieille mère, et je n'osais interroger Geneviève. Nous arrivâmes enfin à Lonjumeau. Je pris la route de la ferme presque en courant... La mère Riviou n'était pas aux champs selon l'habitude; je l'aperçus à la porte qui avait l'air d'attendre, ce qui me parut un mauvais signe. Elle s'écria en me voyant; je la regardai d'un air qu'elle comprit; car elle s'empressa de me dire:

— Entrez, elle demande après vous!

Je trouvai la mère au plus mal; cependant elle me reconnut et me tendit ses deux mains. Je ne puis dire ce qui se passa alors en moi; mais quand je la vis ainsi, les traits couleur de plomb, l'œil

luisant et les lèvres agitées par le frisson de mort, le souvenir de tout ce qu'elle avait fait pour moi me traversa subitement l'esprit. L'idée que j'allais la perdre sans avoir reconnu tant de bonté, me frappa comme un couteau; je poussai un grand cri, et je me jetai dans ses bras.

— Allons, Pierre, n'aie pas de chagrin, me dit-elle très-bas; je meurs contente puisque je t'ai vu.

Je sentis qu'il fallait me rendre maître de ma peine, et je m'assis près du lit en cherchant à donner des espérances; mais elle ne voulut pas m'écouter.

— Ne perdons pas le temps à nous tromper, me dit-elle d'une voix toujours plus faible; je veux te dire mes dernières volontés; appelle Geneviève.

La jeune fille s'approcha : la malade lui donna les clefs de son armoire en demandant plusieurs choses qu'elle désigna : c'était une montre qui avait appartenu à mon père, des boucles d'oreilles de son mariage, un petit gobelet en argent et quelques bijoux. Elle fit ranger le tout sur son lit; appela l'un après l'autre, les gens de la maison, et

donna quelque chose à chacun. La mère Riviou eut le gobelet d'argent, elle me remit la montre et voulut que Geneviève mît les boucles d'oreilles. Elle choisit ensuite le drap dans lequel on devait l'ensevelir, dit comment elle voulait être enterrée, et demanda qu'il y eût sur sa tombe une pierre taillée par moi-même !

Nous écoutions en retenant nos pleurs à grand' peine, et promettant tout ce qu'elle demandait. Ce fut alors que le prêtre arriva. J'avais le cœur trop plein ; je sortis pour aller pleurer derrière la maison.

Je crois que j'y restai longtemps, car lorsque j'entrai il faisait nuit. Le prêtre n'y était plus. J'entendis Geneviève qui répondait à ma mère. Au premier mot, je compris qu'il était question de moi. La mourante, qui s'inquiétait de me laisser seul au monde, avait communiqué à la jeune fille un souhait auquel celle-ci avait l'air de résister doucement.

— Pierre Henri a trop de sagesse et de bon cœur pour ne pas savoir ce qu'il doit faire, disait-elle d'une voix un peu troublée.

— Mais alors, pourquoi ne veux-tu pas l'épouser? demanda la malade.

— Je n'ai pas dit cela, mère Madeleine, répondit Geneviève.

— Laisse-moi donc lui parler.

— Non, reprit-elle vivement; aujourd'hui il n'a rien à vous refuser, et plus tard il pourrait se repentir. Il ne faut pas qu'il se décide pour vous... ni pour moi, bonne mère; il doit choisir selon son goût et sa volonté... Quoi qu'il fasse, vous savez bien que je serai toujours prête à le servir.

— Jésus! murmura ma mère plaintivement; j'attendais encore pourtant cette joie sur la terre.

— Et vous l'aurez s'il ne dépend que de moi, m'écriai-je en m'approchant du lit; personne ne peut craindre que je me repente, car votre choix est mon choix.

Voilà comme j'ai épousé Geneviève, et je puis dire que ça été le dernier bienfait de celle qui m'avait mis au monde.

Elle mourut le lendemain, quand midi sonnait, en tenant ma main et celle de Geneviève. Que Dieu

la récompense de ce qu'elle a souffert et la dédommage de ce que je n'ai pu lui rendre ! Une mère est trop forte créancière pour que ses enfants la paient jamais ici-bas.



IX

L'ouvrier dans son ménage. — Une brave femme. — La faiblesse d'un bon cœur. — Les billets de Robert. — M. Dumanoir. — Ruine.

Mon mariage avec Geneviève fut le terme de mes études. Jusqu'alors j'avais travaillé à devenir capable; une fois chef de famille, je m'occupai à tirer parti de ma capacité.

Pour celui qui a vécu dans l'ordre et le travail, cette entrée en ménage est une grande joie et un grand encouragement. L'idée qu'on ne se fatigue

plus pour soi tout seul vous met au cœur plus de courage ; on commence à penser au lendemain quand on doit y arriver de compagnie ; en sentant que désormais on est deux, on noue plus ferme les cordes de son échafaudage, et on ajoute un étançon pour plus de sûreté. Depuis mon premier jour de noces, j'ai bien eu des soucis ou des humeurs noires; plus d'une fois, sous la charge lourde de la famille, j'ai senti que les bretelles me tiraient à l'épaule ; mais quand je suis revenu de bon sens, j'ai toujours trouvé que le mariage était une sainte et brave chose, le meilleur secours contre les mauvais coups du sort, et, pour tout dire, la véritable force des hommes de bonne volonté.

Aussi faut-il savoir y mettre du choix. Avant d'appeler ainsi dans votre vie un autre vous-même, qui devient comme votre ombre vivante, il est bon de lui regarder à la tête et au cœur, de s'assurer qu'on aura près de soi, dans la maison, une seconde conscience et non pas un tentateur. Si, pour un associé d'affaires, on hésite de peur qu'il ne vous prenne votre crédit et votre argent, qu'est-ce donc pour un associé d'existence, qui peut vous pren-

dre votre repos et votre honneur? A dire le vrai, les femmes qui tournent ainsi contre vous sont le petit nombre : presque toutes apportent au ménage pour le moins autant de droiture, de bonne conduite et de dévoûment que le mari. Elles peuvent avoir plus de menus défauts, mais elles ont bien moins de vices; il est rare de les trouver endurcies dans le mal; encore, si cela arrive, ne le sont-elles, le plus souvent, que par notre faute.

Ceux qui vivent au-dessus de nous, dans une aisance qui leur est venue d'héritage ou que le travail leur gagne sans trop de peine, ne savent pas tout ce que vaut une brave femme d'ouvrier. Ce n'est pas seulement la ménagère de notre pain, c'est la ménagère de notre courage et de notre probité. Que de tentations entreraient au logis, si elle n'était point là pour leur fermer la porte! que de laides idées qui n'osent pas naître parce que son regard va jusqu'au fond de nous! L'embarras d'avouer une mauvaise intention nous force souvent de rester honnêtes; car ce n'est pas chose si facile qu'on croirait de s'avouer, l'un à l'autre sa méchanceté et de marcher à deux dans le mal.

Quoi qu'on fasse, la hardiesse n'est point égale ; il y en a toujours un qui s'inquiète, qui tire en arrière, et c'est la femme le plus souvent. D'habitude, où on l'écoute, tout va en droite ligne et sûrement.

Pour ma part, j'avais eu la main heureuse. Je trouvais dans Geneviève ce que j'avais espéré, et au delà. Telle je l'avais vue le premier jour, telle je la vis après le mariage, telle elle est toujours restée. Je lui confiais tous mes projets, je lui racontais toutes mes affaires, et elle me donnait ses conseils sans trop en avoir l'air. A mon idée, la plus grande joie du ménage est dans cette confiance qui fait que le cœur est, comme la bourse, toujours en commun. Que vous ayez de la tristesse, de la colère ou de l'espoir, vous trouvez du moins quelqu'un pour en prendre sa part ; vous ne laissez pas grandir en vous-mêmes tous ces petits ruisseaux qui, à la longue, forment un étang et emportent la chaussée. Ce qui vous arrive chaque jour par le courant de la vie s'en va par les confidences, comme par un trop plein, et, de cette manière l'âme garde à peu près son niveau.

Depuis mon mariage, j'avais imité Mauricet : je m'étais lancé dans de petites entreprises qui avaient réussi ; mais, à l'exemple de tous ceux qui débutent, j'avais dû soumissionner au rabais et exécuter avec de faibles ressources : aussi le bon résultat était-il moins dans les bénéfices que dans la réussite. J'avais gagné peu de chose, mais je commençais à me faire connaître. Bientôt je me trouvai engagé dans un assez grand nombre d'affaires. Mon exactitude et mon activité avaient inspiré de la confiance ; à défaut de capital, j'obtenais des crédits. Il fallait avoir l'esprit et la main à tout, conduire les choses vivement, sûrement, et arriver à heure fixe, sous peine de verser. La tâche était rude, mais en définitive tout marchait ; les rentrées et les paiements étaient échelonnés de manière à se compenser, et j'espérais que mes efforts finiraient par me desserrer un peu les coudes. Une fois maître d'un capital suffisant, les choses devaient aller d'elles-mêmes ; seulement il fallait, pour le quart d'heure, monter au toit sans échelle, en attendant qu'on l'eût fabriquée barreau par barreau.

Robert venait nous voir assez souvent, et je m'étais aperçu plus d'une fois que les petites épargnes destinées à quelques rares parties de plaisir ou à la toilette de Geneviève, passaient invariablement du tiroir de la tante dans la poche du neveu. Je ne m'en plaignais pas, parce qu'il m'était, après tout, plus facile de sacrifier ce peu d'argent que d'affliger l'excellente créature; elle rachetait ces petites prodigalités par tant de travail, de frugalité et d'économie, que j'avais l'air de ne rien voir. En cela je cherchais plutôt mon repos que son avantage, et, si j'avais eu plus de sens, j'aurais compris que mon devoir était de l'éclairer. Parce que l'infirmité de ceux qui vivent à vos côtés est encore peu de chose et ne vous cause nulle gêne, il ne faut pas fermer les yeux ; mais, bien au contraire, y prendre garde, la soigner et la guérir.

J'étais parti pour la Bourgogne, où j'allais étudier un travail qu'on voulait adjuger prochainement; mon absence devait durer une douzaine de jours. Geneviève était seule avec notre garçon, Marcel, qui n'avait que trois ans. Je n'ai donc

su que par elle tout ce qui se passa alors et que je vais raconter.

Le surlendemain de mon départ, Robert vint la voir. Il lui parut inquiet et abattu. A toutes les questions, il ne répondait que par des mots interrompus ou par des soupirs. Elle le retint à dîner ; mais il ne mangeait rien et devenait toujours plus triste. Tourmentée, elle le pressa davantage; alors il se mit à dire que la vie lui déplaisait, et qu'un jour ou l'autre il la jetterait là comme une paire de souliers usés. Geneviève, saisie, voulut en vain combattre son découragement ; plus elle parlait, plus Robert s'exaltait dans sa résolution, jusqu'à ce qu'il eût fait entendre qu'il ne lui restait plus d'autre parti. Sa tante le pressa de s'expliquer ; mais il s'obstinait dans ce silence têtu des coupables qui ne veulent point avouer. Tout à fait épouvantée, elle alla reporter dans son berceau le petit Marcel, qui s'était endormi sur ses bras, et revint vers Robert, décidée à lui arracher son secret.

Elle le trouva les deux coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains comme un désespéré. Ge-

neviève lui dit tout ce que son amitié pouvait inventer! elle lui parla de son père, de la promesse qu'elle avait faite de le remplacer; elle nomma, l'une après l'autre, toutes les fautes qu'elle pouvait supposer, en lui demandant de répondre seulement par un mot, par un signe; mais Robert secouait toujours la tête. Enfin, à bout de patience, elle venait de s'interrompre, lorsqu'il se redressa brusquement, et s'écria que s'il n'avait pas cent louis pour le lendemain il était perdu. Geneviève fit un bond en arrière, comme si on lui eût demandé la couronne de France.

— Cent louis! répéta-t-elle; et qui veux-tu qui te les donne? Pourquoi en as-tu besoin? Qu'en veux-tu faire?

— Je les dois, répondit Robert.

Et comme sa tante le regardait d'un air de doute, il se mit à lui dérouler la liste de ses désordres depuis trois années. Il avait sur lui des lettres de créanciers, des factures non acquittées, et jusqu'à des assignations sur papier timbré; mais à mesure qu'il expliquait le tout à Geneviève, celle-ci s'indignait et sentait la pitié s'en aller.

— Eh bien, puisque vous avez pu dépenser une pareille somme, vous verrez à la gagner, dit-elle résolument. Je la tiendrais là, dans mon tablier, à moi et ne servant à rien, que vous n'en auriez pas le premier écu. Ah ! on a raison de dire que Dieu nous aime mieux que nous ne l'aimons nous-mêmes ! Quand il a repris mon pauvre frère, je l'ai accusé dans mon cœur, et maintenant je vois qu'il aurait fallu le remercier ; car il lui a épargné du chagrin et de la honte.

— Oui, interrompit Robert avec une sorte d'audace désespérée, plus de honte que vous ne le croyez ; car je n'ai pas tout dit.

— Et que vous reste-t-il donc encore à dire, malheureux ? s'écria Geneviève.

Son neveu s'était levé, pâle et comme hors de lui.

— Eh bien, dit-il en montrant les papiers des créanciers, il fallait payer tout cela sous peine d'aller en prison... et je l'ai payé.

— Vous ? comment ?

— Avec un billet.

Elle le regarda sans comprendre.

— Quel billet? demanda-t-elle.

— Un billet signé du nom de votre mari.

— Que dis-tu, malheureux? un faux?

Il baissa la tête; Geneviève joignit les mains en poussant un cri! Tous deux restèrent un instant sans parler. Enfin la tante se releva, prit Robert par les coudes et le secoua.

— Tu m'as menti! s'écria-t-elle; tu ne dois pas cent louis, tu n'as pas fait un faux, et tu ne veux que me soutirer de l'argent?

Le jeune homme releva la tête en rougissant.

— Ah! j'ai menti, bégaya-t-il; eh bien, c'est bon! alors, n'en parlons plus.

Il prit son chapeau et sortit précipitamment.

Geneviève le laissa partir; mais elle passa une nuit terrible. Elle se redressait à chaque bruit, croyant qu'on venait lui apprendre l'arrestation ou la mort de Robert; elle s'accusait de dureté. Deux fois elle mit son châle pour courir chez son neveu, et deux fois, un doute qu'elle ne pouvait renvoyer la retint. Le lendemain, une partie de la journée se passa de même; enfin, vers l'après-midi,

un inconnu à gros favoris, couvert de bagues et de breloques, se présenta avec trois billets signés de mon nom. C'étaient les faux dont Robert avait parlé !

Quand elle les vit, Geneviève devint très-pâle, si pâle, que l'étranger, qui s'appelait M. Dumanoir, s'informa de ce qu'elle avait. Mais la pauvre femme continuait à tenir les billets qui tremblaient dans sa main et ne pouvait répondre. M. Dumanoir fronça le sourcil ; enfin, ne sachant que dire, elle lui demanda de qui il tenait ces valeurs.

— Vous pouvez voir, répliqua l'inconnu en montrant, au revers, la signature de trois ou quatre endosseurs.

— Et Monsieur a besoin... tout de suite... de l'argent, dit ma femme de plus en plus troublée.

— Parbleu ! répliqua-t-il, j'ai demain deux paiements, et j'ai compté sur mes rentrées. On m'a dit que votre mari *était bon ;* j'espère bien, nom d'un diable, qu'on ne m'a pas trompé !

En parlant ainsi, il regardait Geneviève entre les deux yeux ; celle-ci n'y tint plus, et se mit à pleurer.

— Hein ! s'écria M. Dumanoir, des larmes ! Est-ce que ce serait par hasard tout ce que vous auriez à me donner ! Mais vous n'êtes donc pas solvables ? Vous n'avez point les cent louis ? Ah ! mille tonnerres ! je suis ruiné !

Il se leva alors avec tant de malédictions et de menaces contre moi, que ma pauvre femme effrayée avoua tout. A l'annonce que les billets étaient faux, M. Dumanoir fit un bond.

— Ainsi, je suis volé, s'écria-t-il ; et par qui ? Vous connaissez le faussaire ; vous vous intéressez à lui, car vous n'avez pas déclaré tout de suite la fraude. Je veux que vous me le fassiez connaître, ou je vous dénonce, je vous poursuis, je vous fais condamner comme son complice.

Geneviève allait répondre quand la porte s'ouvrit brusquement : c'était Robert. Au cri qu'elle poussa, M. Dumanoir se retourna vers le jeune homme, et celui-ci, qui vit entre ses mains les billets, tomba à genoux.

Il y eut alors une scène que ma femme n'a jamais pu me raconter, parce que, seulement quand elle y pense, la douleur lui coupe la voix. Tout ce

que j'ai su, c'est qu'après beaucoup de larmes et de prières, voyant l'homme aux billets décidé à faire arrêter Robert, et celui-ci cramponné à la fenêtre, où il menaçait de se jeter dans la cour, son cœur n'y put tenir ; elle courut au secrétaire qui me servait de caisse, y prit treize cent cinquante francs qui étaient toute ma réserve, et les offrit pour racheter les billets. Le créancier parut d'abord hésiter, mais, sur l'observation que Robert était sans ressources, et qu'en refusant cette transaction il perdrait tout, l'échange se fit de la main à la main, et M. Dumanoir partit. Après avoir remercié rapidement sa tante, Robert le suivit.

Il y avait eu dans son accent et dans son attitude un changement si subit, que Geneviève en fut frappée. Restée seule et remise de son émotion, elle repassa dans sa mémoire tout ce qui venait d'avoir lieu, et y trouva quelque chose de singulier. Plus elle réfléchissait, plus les paroles et les actions de Robert lui laissaient de doute. Elle ne pouvait dire ce qu'elle soupçonnait, mais elle sentait qu'il y avait là quelque mensonge! Elle espérait tout éclaircir à la prochaine visite du jeune homme.

Deux jours se passèrent sans qu'il reparût ! Geneviève, dont l'inquiétude augmentait, confia Marcel à une voisine, et courut le chercher rue Bertin-Poirée.

En arrivant au cinquième, sur le palier de la petite chambre qu'il habitait, elle vit la porte s'ouvrir et un homme de mauvaise mine sortir chargé d'un paquet. Bien qu'il eût changé de costume et qu'il ne portât plus de favoris, elle reconnut M. Dumanoir ! celui-ci profita du mouvement de surprise qui la tint un instant sans parole pour passer vivement et descendre. Geneviève poussa la porte de Robert ; il n'y avait personne ; mais les tiroirs des meubles étaient renversés, les armoires ouvertes et vides ; quelques vêtements hors d'usage restaient seuls dispersés à terre. Surprise de ce désordre, elle redescendit chez le portier pour lui demander des explications. Le portier ne savait rien et n'avait rien vu. Tout ce qu'il put dire, c'est que Robert était rentré l'avant-veille avec l'homme qu'elle venait de croiser sur l'escalier ; que tous deux paraissaient en grande réjouissance et faisaient sonner les pièces de six livres dans leurs

goussets. Geneviève n'en pouvait plus douter : la scène des billets était une comédie convenue entre Robert et le prétendu créancier ; on avait compté sur son effroi, sur sa faiblesse ; elle était victime d'une escroquerie dont le fils de son frère était l'inventeur ! Cette idée fut pour elle un coup de couteau dans le cœur. Elle voulut la repousser ; elle attendit Robert tout le soir et encore le lendemain. Elle ne pouvait douter et pourtant elle ne pouvait croire. Le chagrin, l'indignation, l'inquiétude, la bourrelaient tour à tour. Lorsque j'arrivai, elle avait perdu, depuis cinq jours, le sommeil et l'appétit ; je la trouvai tellement changée, que je lui demandai, tout effrayé, si elle était malade.

— C'est bien pis ! me répondit-elle d'une voix étouffée.

Et sans attendre mes questions, comme quelqu'un qui a besoin de soulager son esprit, elle se mit à me raconter en phrases interrompues ce qui s'était passé depuis mon départ. Quand elle arriva aux treize cent cinquante francs donnés pour Robert, je l'interrompis par un cri d'épouvante : je

crus avoir mal compris, je courus au secrétaire ! La cachette ne renfermait plus que le sac ! Ma gorge se dessécha, mes jambes plièrent; il fallut m'appuyer au mur. Geneviève me regardait les yeux grands ouverts, les mains pendantes, les lèvres agitées d'un frisson comme dans la fièvre. En la voyant ainsi, je sentis retomber la colère qui me roulait dans le cœur, et je lui dis très-doucement :

— Tu as donné l'argent... Je ne pourrai pas payer ce que je dois... Alors tout est dit... Nous sommes perdus !

Par le fait, j'avais trois échéances pour le surlendemain, et la somme mise en réserve était destinée à y satisfaire. Sa disparution dérangeait tous mes calculs, détruisait mon crédit ! Je le fis comprendre à Geneviève en lui montrant mon état de situation. La pauvre créature fut si attérée que je voulus cacher mon propre tourment.

Ce bon mouvement me rendit content de moi et me releva le cœur. Le courage que j'avais d'abord montré par amitié pour Geneviève me gagna peu à peu; j'étais jeune, bien portant, je n'avais aucun

tort, je sentis que toutes mes forces me restaient pour recommencer. L'important à cette heure était de faire honneur à mes engagements. Je parlai à Geneviève tranquillement, tendrement, comme un homme ! Je lui dis que rien n'était désespéré, mais qu'il fallait renoncer, pour le moment, à toutes les petites aisances du ménage, ne garder que l'indispensable et accepter la rude vie des plus pauvres ouvriers. Elle ne répondait qu'en pleurant et en me serrant les mains. Quand j'eus fini :

— Ah ! tu es encore meilleur que je ne croyais, me dit-elle ; je ne demande plus qu'une chose au bon Dieu, c'est de me laisser vivre assez pour te payer ta bonté !

Dieu a écouté sa prière; et elle a rempli sa promesse, car ce qu'elle appelait ma bonté a été payé en bonheur, intérêts et principal !

Dès le soir même, je courus chez d'autres entrepreneurs auxquels je cédai quelques marchés pour un peu d'argent comptant, et qui me prirent mes matériaux. Pendant ce temps, Geneviève faisait venir les marchands et vendait le meilleur de notre mobilier. Le tout réuni fit la somme dont

j'avais besoin, et mes billets furent payés à l'échéance.

Mais la débâcle avait été visible ; on sut que j'étais rentré dans le régiment des gueux, et on me retira la considération qu'on m'avait prêtée. Je me présentai inutilement pour soumissionner ; nul ne voulait plus me faire d'avances ni de crédit ; on voyait ma ruine sans prendre garde à ma probité. Pour dernier malheur, Mauricet était absent ; le besoin pressait ; il fallut reprendre la truelle et vivre de sa journée.

Cependant Robert n'avait point reparu ! Malgré tout, Geneviève lui gardait une amitié incurable ; je voyais qu'elle était triste de ne rien savoir sur lui. Deux mois s'étaient passés ; et pour ma part, je tachais d'oublier le neveu, quand un sergent de ville se présenta dans mon taudis. J'étais heureusement seul. Il me montra un chiffon de papier avec mon nom et mon adresse à moitié effacés ; on l'avait trouvé sur un assassiné ! Un peu troublé, je suivis le sergent à la Morgue, et là je reconnus le corps de Robert. Il avait encore au cou la corde et la pierre qu'on lui avait attachée pour le noyer. Les

complices de son vol avaient voulu en profiter seuls, et, comme il arrive si souvent, le crime avait été puni par un nouveau crime !

Geneviève ne sut la chose que longtemps après. Jusqu'ici les meurtriers n'ont point été retrouvés : peut-être ont-ils subi à leur tour le sort qu'ils avaient fait subir, car dans le mal, comme dans le bien, il est rare qu'on ne récolte pas ce qu'on a semé. Quant à nous, le souvenir du malheureux qui était venu jeter sa méchanceté à travers notre bonheur, se perdit bientôt dans des épreuves plus rudes; les mauvais jours approchaient et nous allions être obligés, comme le disait l'ami Mauricet, *de nous garantir de l'orage sans cape et sans parapluie.*

X

La fête aux noix. — Le point d'appui. — Mauricet bat monnaie. — Un procès. — Le pot de giroflée.

C'est une rude chose que de redescendre quand on montait de si bon cœur, et le pain noir semble dur à mâcher alors que les dents ont commencé à s'amollir sur le pain blanc. Je faisais bonne mine au mauvais sort ; mais, dans le fond, j'avais un dépit rentré qui me rendait tout déplaisant, et donnait, comme on dit, mauvais goût à la vie. Bien

qu'elle eût l'air aussi résolu, Geneviève n'était pas plus résignée. Nous chantions chacun de notre côté, mais pour narguer le sort, et non par gaîté. De peur de laisser son cœur s'ouvrir, on gardait le silence, on enveloppait sa tristesse dans sa fierté, et on s'endurcissait tout doucement. Je le sentais bien, mais sans pouvoir faire autrement. J'étais comme les gens qui chancellent; pour rester debout, il fallait me roidir.

Un soir, je revenais du travail le sac sur l'épaule, et je montais le quartier en sifflottant; j'allais sans me presser, car la vue de mon ménage ne me réjouissait plus l'œil comme autrefois. Je ne pouvais m'accoutumer aux vides qui s'étaient faits dans le mobilier, à la muraille sans tapisserie, et surtout à l'air soucieux de Geneviève. Autrefois tout était propre et gai, tout me souhaitait la bien venue; il y avait dans notre intérieur comme un éternel rayon de soleil; mais, depuis notre ruine, on eût dit que les points cardinaux étaient changés : du midi nous nous trouvions passés au nord ! Je montais donc à petits pas, en suivant les maisons, sans prendre trop garde à une neige fine qui tombait

comme à travers un tamis et poudrait le verglas dont la chaussée était couverte. Près d'arriver au haut du faubourg, j'aperçus une vieille femme qui s'épuisait à pousser devant elle une de ces petites charrettes de *coureurs* qui sont les boutiques ambulantes du peuple de Paris. Le verglas rendait la tâche doublement laborieuse. Une neige épaisse rayait le gros châle de laine dans lequel elle était enveloppée et chargeait les plis du madras qui la coiffait. Elle haletait bruyamment, s'arrêtait de minute en minute, à bout de forces, puis redoublait de courage. Je fus pris involontairement de pitié. Le souvenir, ma mère me traversa l'esprit, et de joignant la marchande qui venait de s'arrêter :

— Hé ! la vieille, lui dis-je en souriant, il y a là trop forte charge pour vous.

— C'est la vérité, mon fils, répondit-elle, en essuyant son front où la sueur se mêlait au givre ; les forces s'en vont avec l'âge, tandis que les noix pèsent toujours leur poids ; mais le bon Dieu fait bien ce qu'il fait ; il n'abandonne pas les pauvres gens.

Je lui demandai où elle allait ainsi : elle me mon-

tra la barrière et voulut se remettre en marche ; je posai alors la main sur un des brancards.

— Laissez, lui dis-je doucement, c'est mon chemin ; il ne me coûtera pas plus de faire route avec votre brouette.

Et, sans attendre sa réponse, je poussai la charrette devant moi. La vieille femme ne fit aucune résistance ; elle me remercia simplement, et se mit à marcher à mes côtés. J'appris alors qu'elle venait d'acheter aux halles une provision qu'elle devait revendre. Quels que fussent la saison et le temps, elle continuait à parcourir Paris jusqu'à ce qu'elle eût tout placé. Depuis trente années, elle vivait de ce commerce, qui lui avait fourni les moyens d'élever trois fils.

— Mais quand je les ai eus grands et forts, on me les a pris, me dit la pauvre femme : deux sont morts à l'armée, et le dernier est prisonnier sur les pontons.

— De sorte, m'écriai-je, que vous voilà seule, sans autre ressource que votre courage !

— Et le protecteur de ceux qui n'en ont pas d'autre, ajouta-t-elle. Faut bien que le bon Dieu ait

quelque chose à faire dans son paradis; et à quoi passerait-il son temps, si ce n'était à prendre soin des créatures comme moi? Allez, allez, on a beau être vieille et misérable, l'idée que le roi de tout vous regarde, qu'il vous juge et vous tient compte, ça vous soutient! Quand j'ai trop de fatigue, que mes pieds ne peuvent plus me porter, eh bien! je me mets à genoux, je *lui* dis tout bas ce qui me chagrine, et quand je me relève, j'ai toujours le cœur plus léger. Vous êtes encore trop jeune pour sentir ça; mais un jour viendra où vous comprendrez pourquoi on apprend à dire aux petits enfants: *Notre Père qui êtes aux cieux.*

Je ne répondis pas; je sentais que la lumière était venue! La marchande continua de même jusqu'au sommet du faubourg. Pour toutes ses grandes épreuves, elle avait cherché une consolation, plus haut que la terre, dans un monde où rien ne pouvait changer. En l'écoutant parler, mon cœur battait. Je regardais cette vieille femme boitant, la tête branlante, déjà courbée comme pour ramasser son drap mortuaire, et je m'étonnais de la trouver plus forte que moi et Geneviève.

C'était donc vrai que l'homme avait besoin d'un autre point d'appui que les hommes, et que, pour se tenir solidement sur cet échafaudage qui compose la vie, il fallait une corde nouée dans le ciel !

Quand je quittai la marchande, près de la barrière, elle me remercia ; mais, à vrai dire, c'était moi qui lui devais de la reconnaissance, car elle avait réveillé des idées qui dormaient au fond de mon esprit. J'arrivai au logis tout occupé de ma rencontre. Ce soir-là, sans que j'aie su pourquoi, Geneviève était plus triste ; il me sembla même qu'elle avait les yeux rouges. On soupa sans rien dire ; l'enfant s'endormit ; puis on resta près du feu qui s'éteignait. Ce fut seulement quand l'horloge sonna que Geneviève se leva avec un soupir. C'était l'heure du coucher. Alors je me levai aussi ; je pris la main de la chère femme, et, l'attirant contre mon épaule :

— Voilà trop longtemps que nous portons notre chagrin tout seuls, lui dis-je presque bas ; demandons à Dieu d'en prendre sa part.

Et je me mis à genoux ; Geneviève en fit autant

sans rien dire. Je commençai alors à répéter toutes les prières que j'avais apprises dans mon enfance et qui étaient restées depuis, comme en dépôt, dans un coin de mon cœur. A mesure que les mots me revenaient à la mémoire, il me semblait leur trouver un sens que je n'avais jamais saisi : c'était une langue que je comprenais pour la première fois. Je ne puis dire si quelque chose de pareil se passait chez Geneviève, mais je l'entendis bientôt qui pleurait tout bas. Quand je me relevai, elle m'embrassa en sanglotant.

— Tu as eu une idée qui nous sauve, me dit-elle; maintenant que tu m'as fait repenser à Dieu, je sens que je pourrai retrouver du courage !

Et, de fait, depuis ce jour tout alla mieux au logis. Nos cœurs étaient détendus; nous recommençâmes à penser tout haut; la prière du soir nous était toujours une espèce de repos et comme d'attendrissement. — Pauvre vieille femme ! tandis qu'elle me racontait sa vie, elle ne se doutait guère du bien qu'elle allait me faire. Depuis je ne l'ai jamais revue; mais plus d'une fois je l'ai bénie avec Geneviève.

— Tu vois bien que le temps des bonnes fées n'est point tout à fait passé, me disait celle-ci, puisque tu en as trouvé une qui, pour payement d'un léger service, t'a donné un talisman de résignation.

Quoique forcément revenu à la truelle, je n'avais point perdu l'espoir de rentrer dans les entreprises ; et c'était souvent pour moi un crève-cœur de voir passer en d'autres mains des affaires dont je connaissais tous les avantages. Une surtout me tenta par ses profits ; il fallait malheureusement, pour la tenter, une avance de quelques centaines de francs !.. Je m'en retournais au chantier, assez triste de ne pouvoir saisir une si heureuse occasion, quand deux larges mains s'appuyèrent sur mes épaules. Je me retournai brusquement : c'était Mauricet.

Le maître maçon, retenu depuis plusieurs mois en Bourgogne, était revenu pour affaires à Paris, d'où il repartait le soir même. Il me fit entrer chez le marchand de vin, et, quoi que je pusse dire, il fallut redéjeuner avec lui. La prospérité avait engraissé Mauricet, qui était vêtu d'une splendide

veste d'Elbeuf à petits pans, d'un castor à longs poils et d'un cravate de soie cerise. Le cœur était toujours le même, mais le ton avait haussé d'un cran; Mauricet ne doutait plus de rien depuis qu'il se trouvait à la tète de cinquante ouvriers. Je l'avais toujours vu si raisonnable que son aplomb me parut seulement la conscience de sa prospérité.

Dès son arrivée à Paris, il avait vaguement appris ma débâcle, et voulut tout savoir. Quand je l'eus mis au fait, il frappa la table avec la bouteille de Bordeaux cacheté qu'il avait fait venir malgré mes objections.

— Mille tonnerres! pourquoi ne m'as-tu pas écrit la chose? s'écria-t-il; je t'aurais trouvé assez de pièces de six livres pour faire marcher ton affaire. Que fais-tu maintenant? voyons, où en es-tu? Ne peut-on pas mettre un peu de chaux dans ton mortier?

Je lui fis connaître ma position, en disant un mot de l'affaire qui se présentait.

— Et tu n'aurais besoin que de 500 francs? demanda Mauricet.

Je répondis que cette somme me suffirait et au delà. Il appela aussitôt; un garçon entra.

— Une plume et de l'encre! cria le maître maçon.

Je regardai avec surprise.

— Tu ne comprends pas ce que je veux faire de ces drogues-là, pas vrai? me dit-il en riant; au fait, je ne suis guère plus partisan du *blanc et du noir* que par le passé; mais il faut bien braire pour les baudets. Quand j'ai vu qu'on ne pouvait brasser les affaires qu'avec les bouts d'aile et l'écritoire, ma foi! j'ai dit : En avant l'arrière-garde! et aujourd'hui j'en use tout comme un autre.

— Vous avez appris à écrire! m'écriai-je.

— Tu vas voir! dit Mauricet en clignant de l'œil.

Il avait retiré d'un portefeuille un papier timbré sur lequel il me fit rédiger une obligation de 500 francs. Quand j'eus achevé, il signa son nom en lettres inégales et imitant l'impression.

— Maintenant, me dit-il, quand la pénible opération fut achevée, présente-moi ça chez Périgeux, et tu auras ton argent d'aplomb; le seing du père

Mauricet est connu dans leur boutique, et je peux battre monnaie à discrétion.

On me remit, en effet, les fonds sans aucune difficulté, et, dès le lendemain, j'avais l'entreprise à laquelle ils étaient destinés. Tout marcha d'abord à souhait. Les travaux furent vivement conduits et achevés avant le terme. J'avais pu, sur les premiers payements, rendre à Mauricet son argent; de nouveaux marchés me ramenèrent dans le courant des affaires du bâtiment. Je reprenais le flot et je commençais à me sentir remonter, quand un procès intenté à notre principal entrepreneur vint tout arrêter. Mon sort et celui de dix autres était forcément lié au sien; nous nous trouvions les mains prises, sans aucun moyen d'agir ni de nous retirer. Pendant ce temps, les obligations particulières de chacun restaient entières; l'époque de payement arrivait pour les marchandises non employées; les soldes d'arriérés se succédaient impitoyablement : il fallait faire face à toutes les attaques, l'arme au bras, comme on dit; trouver chaque jour quelque nouvel expédient; obtenir des termes, effectuer des reports, compenser des dettes

et des créances ! Mes journées entières étaient employées à ce stérile travail. Je ne gagnais rien, et mes ressources s'épuisaient de plus en plus : tandis que j'employais mon temps à me sauver de la faillite, Geneviève et l'enfant manquaient du nécessaire.

Je me mangeais la cervelle sans pouvoir faire avancer les choses. Le procès était toujours près d'être jugé, et reculait sans cesse. Un jour, quelque pièce avait été oubliée ; un autre jour, l'avocat se trouvait absent ; le tribunal prenait des vacances, ou l'adversaire avait demandé une remise ! Pendant ce temps, les semaines et les mois s'écoulaient. Notre pauvre ménage ressemblait à ces équipages pris par un calme plat au milieu de la mer, qui réduisent chaque jour la ration et regardent en vain à l'horizon si les nuages leur annoncent le retour du vent. J'ai eu de dures épreuves dans ma vie, mais aucune qui soit comparable à celle-ci. D'ordinaire, les malheurs qui nous frappent laissent place à l'action ; on peut chercher le soulagement ou le salut ; mais ici tous nos efforts étaient inutiles ; il n'y avait qu'à se croiser les bras et à attendre.

A la longue, cette agitation dans l'impuissance me rendit sombre et hargneux. Ne sachant plus qui accuser, je m'en prenais à Geneviève; je ne tenais point compte à la pauvre créature de ses efforts pour me déguiser notre misère, de son travail pour l'amoindrir. On eût dit que je lui en voulais des privations qu'elle supportait. Au fond, mon irritation était encore de l'amitié : elle venait de mon chagrin de la voir souffrir. J'aurais donné mon sang goutte à goutte pour lui acheter de l'aisance et du repos d'esprit; mais ma bonne volonté était de mauvaise humeur faute d'avoir réussi : c'était comme une haie d'épines à laquelle je la déchirais, par dépit de n'avoir pu en faire une enveloppe pour la défendre.

Un jour surtout je rentrai plus aigri. J'avais passé trois heures chez l'avoué, qui causait avec des amis et que j'entendais rire, tandis que je me rongeais le cœur. Il avait fallu attendre la fin de leurs histoires plaisantes; puis, quand mon tour était venu, j'avais trouvé un homme qui m'avait écouté en bâillant, qui ne savait rien de mon affaire, et m'avait renvoyé à son premier clerc alors

absent. Je revenais donc gonflé de rancune contre les gens de justice, qui emmagasinent dans leurs cartons notre fortune, notre repos, notre honneur, et qui, le plus souvent, ne savent pas même ce qu'on leur a donné à garder. Pour m'achever, j'avais vu refuser le payement de mon dernier billet !

Comme si tout devait irriter ma tristesse, je trouvai à Geneviève un air de fête. Elle rangeait en chantant, et me reçut par une exclamation joyeuse. Je lui demandai brusquement ce qu'il était arrivé d'heureux depuis mon départ, si nous avions reçu une succession d'Amérique. Elle répondit en plaisantant, me prit par le cou, et me conduisit en face de l'almanach suspendu contre la cheminée.

— Eh bien ? lui demandais-je.

— Eh bien ! vous ne voyez point la date, monsieur ! dit-elle gaiement ; c'est aujourd'hui le 25.

— Oui, répliquai-je en me dégageant avec humeur ; et bientôt ce sera le 30, jour d'échéance. Que l'enfer confonde les billets et les almanachs !

Elle eut un air de douloureux étonnement.

— Qu'y a-t-il donc encore, Pierre Henri ? reprit-elle inquiète ; avez-vous appris quelque mauvaise nouvelle ?

— Je n'ai rien appris, comme d'habitude.

— Alors, reprit-elle en passant un bras sur le mien, remettons les inquiétudes à demain, et gardons ce jour-ci pour être heureux.

Je la regardai de manière à lui prouver que je ne comprenais pas.

— Allons, vilain homme ? dit-elle d'un ton de bouderie amicale, ne savez-vous donc plus que c'est l'anniversaire de notre mariage ?

Je l'avais effectivement oublié. Les années précédentes, cet anniversaire était pour moi une occasion de réjouissance et d'attendrissement ; mais cette fois il en fut tout autrement. Le souvenir du bonheur passé me rendit les souffrances présentes plus amères. La comparaison que j'en fis, dans ma pensée, excita chez moi une sorte de désespoir, et je me laissai tomber sur une chaise avec de sourdes malédictions. Geneviève, effrayée, voulut savoir ce que j'avais.

— Ce que j'ai ! m'écriai-je ; Dieu me pardonne !

on dirait que vous n'en avez jamais entendu parler ! Ce que j'ai ! eh bien, parbleu ! j'ai des dettes que je ne puis payer, et des créances qui ne me rentrent pas ; j'ai un procès qui me ruine en attendant que je le gagne ; j'ai trois bouches à nourrir tous les jours, sans autre ressource que deux bras qui ne peuvent travailler... Ah ! ce que j'ai, demandez-vous ? J'ai le regret de ne pas m'être cassé les reins le jour où je suis tombé d'un troisième, parce qu'alors je n'étais qu'un ouvrier sans obligation et sans famille, et qu'une bière de quatre francs eût réglé mes comptes sur la place de Paris !

Tout cela était dit avec un emportement qui fit trembler la chère femme ; elle me regarda, et des larmes lui vinrent dans les yeux.

— Au nom de Dieu ! ne parlez pas ainsi, Pierre-Henri, me dit-elle ; ne me dites jamais que vous regrettez de vivre, à moins que vous ne vouliez aussi me faire mourir. Vous avez été tourmenté tout le jour, pauvre homme, et vous me revenez outré ; mais oubliez pour aujourd'hui les affaires, et ne pensez qu'à ceux qui vous aiment.

J'allais peut-être faire ce qu'elle demandait, car sa voix m'avait remué le cœur, quand on frappa à la porte ; un sergent de ville entra.

— Pardon, dit-il poliment ; je suis monté parce que vous êtes en contravention et que je dois vous dénoncer procès-verbal, rapport au pot de fleurs de votre fenêtre.

J'allais répondre qu'il y avait erreur, lorsque Geneviève courut à la croisée et en retira précipitamment une giroflée encore enveloppée de sa feuille de papier blanc. Elle déclara qu'elle venait de l'acheter et de la déposer à cette place, où elle était d'ailleurs retenue par plusieurs barreaux. L'homme de police écouta patiemment toutes ses explications ; mais, après avoir constaté ce qu'il appelait le *corps du délit*, il prit nos noms et prénoms, avertit que nous aurions à nous présenter au tribunal pour payer l'amende, et se retira en saluant.

Cette interruption inattendue et la perspective des frais nouveaux auxquels nous allions être condamnés, arrêtèrent brusquement mon retour de bonne humeur. Quand Geneviève voulut me par-

ler, je me levai exaspéré, en maudissant le caprice qui venait ainsi ajouter subitement à notre misère. Je me promenais à grands pas, j'élevais la voix, je m'animais de mes propres paroles, tandis que la femme, pâle et tremblante, me regardait sans rien dire. J'avais éclaté quand elle s'était efforcée de parler, et son silence augmenta ma colère! Hors de moi, je saisis la fleur, cause première de ce débat, et je courais à la fenêtre pour la lancer dans la rue, quand un cri de Geneviève m'arrêta. La pauvre femme était près du berceau de l'enfant que je venais d'éveiller; elle le pressait d'un bras contre sa poitrine, et son autre main était tendue vers moi.

— Ne la brise pas, Pierre Henri, me dit-elle d'une voix que je n'oublierai jamais, c'est la fleur de notre anniversaire!

Je gardais la giroflée entre mes mains, hésitant sur ce que je devais faire. Je me rappelai alors que tous les ans, à pareille époque, Geneviève avait célébré la date de notre mariage par l'achat d'une de ces fleurs que ma mère cultivait au *Bois-Riaut*. A cette, pensée je sentis une secousse au dedans;

toute ma colère tomba d'un seul coup, il s'ouvrit comme une fontaine dans mon cœur. Geneviève courut aussitôt vers moi, et se jeta avec l'enfant dans mes bras.

Quand tout fut pardonné et oublié, nous nous mîmes à table pour le repas du soir. Ce qui venait de se passer avait empêché la femme de rien préparer; je ne voulus point la laisser sortir pour remplacer ce qui nous manquait. Nous soupâmes gaiement avec du pain et des radis, la giroflée au milieu de la table et embaumant notre festin!



XI

Continuation d'inquiétudes. — Un malheur domestique. — Abattement. — Retour de Mauricet. — Le pont du Châtelet. — Un devoir accompli.

Nous avions obtenu un jugement qui reconnaissait notre bon droit, et assurait une partie de notre créance sur le cautionnement de l'entrepreneur, mais les formalités à remplir ne finissaient pas. Geneviève et moi en étions toujours aux expédients, vivant de hasards et n'ayant jamais, dans le buffet, le pain du lendemain. Mes journées se

partageaient entre quelques travaux passagers, les courses chez les co-intéressés, et les visites au palais. Depuis, je me suis dit que le plus sage eût été de chanter le *De profundis* sur mon *saint-frusquin*, et de recommencer bellement, comme l'enfant qui vient de naître ; mais j'étais acoquiné par ces quelques milliers de francs qu'on me montrait toujours en perspective, et je ne pouvais donner congé à mon espérance.

Des mois se passèrent ainsi. J'avais perdu l'habitude d'une occupation régulière, ma vie était dérangée. Au lieu de faire mon chemin avec les travailleurs, je me trouvais arrêté parmi ces pauvres diables qui mangent leur pain sec à la fumée d'un rôti qu'on leur promet sans cesse et qui tourne toujours ; j'employais le présent à faire queue à la porte de l'avenir.

Par surcroît, l'enfant tomba très-malade ; j'étais forcé d'aller à mes affaires et de laisser tous les soins à Geneviève ; mais au premier moment de liberté, je revenais en courant. Le mal ne diminuait pas, au contraire ! j'entendais les plaintes de la pauvre créature et sa respiration étouffée. Quand

sa mère, ou moi, nous nous penchions sur son lit, il nous tendait ses petites mains, et nous regardait d'un air suppliant ; il avait l'air de nous demander grâce. Habitué à tout recevoir de nous, il croyait que nous pouvions lui rendre la santé ! Notre voix, nos caresses, l'encourageaient un moment, puis la souffrance reprenait le dessus ; il nous repoussait, il semblait nous faire des reproches, il tordait ses petits membres avec des cris qui nous fendaient le cœur. D'abord j'avais combattu les craintes de la mère ; mais, à la longue, je ne me sentais plus capable de lui rien dire ; je restais là, les bras croisés, mécontent de son désespoir qui augmentait le mien, et n'ayant point la force de lui donner de l'espérance. Le médecin d'ailleurs ne se prononçait pas : il venait au berceau de l'enfant, l'examinait à la hâte, ordonnait ce qu'il fallait faire, puis disparaissait, sans un mot de consolation ; on eût dit un architecte visitant du mortier et des moellons. Quelquefois j'aurais voulu l'arrêter par les deux bras et lui crier de parler, de nous ôter l'illusion ou le souci ; mais je n'en avais même pas le loisir ; ce qui était pour

nous la source de tant d'angoisses, n'était pour lui qu'un emploi de journée !

Oh ! les tristes heures, mon Dieu ! passées près de ce petit lit ! quelles longues et froides nuits ! comme j'ai désiré de fois pouvoir hâter le temps, arriver tout de suite au fond de mon malheur ! Depuis, je me rappelle avoir lu que c'était encore là un bienfait de Dieu. En nous faisant traverser tant d'angoisses, il nous rend moins sensible au dernier coup ; la douleur de l'attente nous le fait désirable, notre pensée court à sa rencontre, et quand il nous atteint, nous l'acceptons comme un soulagement.

Après une maladie de quinze jours, l'enfant mourut ! J'y étais préparé, mais il ne parut point que Geneviève le fût ! Les mères ne renoncent jamais à l'être qu'elles ont mis au monde ; elles ne peuvent pas croire à la possibilité de s'en séparer ! Ce fut le plus rude de l'épreuve ! les jours avaient beau passer, rien ne consolait ma pauvre femme. Je la trouvais assise devant le berceau vide, ou bien raccommodant les petits vêtements du mort, et mettant sur chaque point une larme et un bai-

ser ! J'avais beau parler raison ou me fâcher, elle écoutait tout patiemment, sans relever la tête, comme un pauvre cœur dont le ressort est brisé ! Cet abattement finit par me gagner. Je me laissai aller à mon tour, je me désintéressai de tout ; j'étais des heures entières debout, devant la croisée, tambourinant sur les vitres et regardant le vide ; nous nous engourdissions tous deux dans notre chagrin.

Nous n'avions pas revu Mauricet depuis deux ans qu'il habitait la Bourgogne ; on m'avait dit seulement que l'ancien maître compagnon s'était lancé dans les grandes entreprises. Deux ou trois fois j'avais eu l'idée de l'avertir de mes embarras, et de lui demander un coup d'épaule ; je ne sais quelle fierté m'avait retenu ; maintenant que je le supposais dans les gros traitants, j'étais moins à l'aise avec lui ; j'avais peur qu'il ne me soupçonnât de vouloir exploiter notre vieille amitié.

Nous avions donc l'air de nous être un peu oubliés, quand je vis arriver, un soir, le nouvel entrepreneur, non pas en fiacre, comme j'aurais pu le croire, mais à pied, et une blouse de voyage par-

dessus son habit de Louviers. Il descendait de diligence, et venait nous demander à dîner.

Dès le premier coup d'œil, je trouvais en lui un changement. Il parlait aussi volontiers et aussi fort que jamais ; il riait à tout propos, ne pouvait tenir en place, et faisait plus de questions qu'il n'attendait de réponses ; mais tout ce mouvement et tout ce bruit paraissaient forcés ; sa gaieté avait la fièvre ; à peine s'il nous dit quelques mots sur la mort de notre enfant ; quand je voulus lui parler de mes affaires, il m'interrompit pour causer des siennes. Il apportait des notes et des mémoires qu'il m'expliqua en me priant de mettre le tout en ordre. Bien que ses manières m'eussent un peu refroidi, je fis ce qu'il désirait. Pendant ce travail, Mauricet parcourait la chambre, les mains dans les poches, et sifflottant tout bas. De temps en temps il s'arrêtait devant la feuille de papier que je couvrais de chiffres, comme s'il eût voulu en deviner le résultat, puis il reprenait sa musique et sa promenade. Le calcul fut long à établir ; quand je l'eus achevé, je le fis connaître au maître compagnon : le passif était presque double de l'actif.

A l'énonciation des chiffres, Mauricet ne put retenir une exclamation.

— Es-tu certain de la chose? demanda-t-il d'un accent qui me parut altéré.

Je lui expliquai les motifs qui avaient dû nécessairement amener ce résultat. Le premier était la multiplicité des emprunts et l'accumulation des intérêts, dont il n'avait point semblé se préoccuper. L'absence de comptabilité écrite et sérieuse l'avait évidemment trompé! il écouta mes explications les deux poings appuyés sur la table et les regards fixés sur les miens.

— Je comprends! je comprends! dit-il, quand j'eus achevé; j'ai fait entrer dans mon écurie tous les chevaux qu'on a voulu me prêter sans penser qu'ils me ruineraient en fourrage! Mille millions de diables! voilà où l'on est conduit quand on ne sait pas tracer vos pattes de mouches, et qu'on ne connaît pas votre grimoire? Ceux qui n'ont que leur caboche pour grand livre devraient tout régler de la main à la main, et ne pas se jeter dans les paperasses. C'est comme la rivière, vois-tu, on finit toujours par s'y noyer.

Je lui demandai avec inquiétude s'il n'avait point d'autres ressources que celles dont je venais de prendre note, et si c'était bien là son bilan définitif.

— Du tout, du tout, reprit-il précipitamment ; tu me dis qu'il manque vingt-trois mille francs ?... Eh bien ! on les trouvera ; ils sont ailleurs.

Et comme j'insistais plus vivement.

— Quand on te dit que tout peut s'arranger ! interrompit-il avec impatience ; ce n'était seulement que pour voir, comme on dit, jusqu'au fond du puits ! à cette heure, c'est fait... Vingt-trois mille francs de déficit !... Eh bien ! c'est bon..... le reste ira tout seul.... Dînons toujours provisoirement, mon vieux ; j'ai faim comme trente loups.

Malgré cette dernière affirmation, Mauricet ne mangea presque rien ; mais en revanche il but beaucoup, et parla encore davantage : on eût dit qu'il cherchait à s'étourdir. Quand nous quittâmes la table, le jour commençait à tomber ; Mauricet reprit ses papiers, les mit en ordre regarda quelque temps le compte que j'avais dressé, comme s'il eût pu le lire ; il ne dit rien, mais il me sembla que sa

main tremblait. Il posa ensuite le tout sur la commode, se remit à parcourir la chambre et nous demanda enfin où était notre fils !

Geneviève se retourna avec un cri ; je le regardai en face tout stupéfait. Lorsque l'enfant était mort, nous le lui avions écrit, et lui-même, en arrivant, nous avait parlé de cette perte ; il s'aperçut de sa distraction, et porta les deux mains à sa tête.

— Tonnerre ! il n'y a donc plus de cervelle là-dedans ! murmura-t-il avec une sorte de rage ; pardon excuse, les amis ; c'est la faute à Pierre Henri...... il m'a fait trop boire, mais n'importe ! j'aurais pas dû oublier votre chagrin.

Il s'assit et resta quelque temps dans une espèce d'accablement. Je lui demandai encore si ses affaires l'inquiétaient.

— Pourquoi ça, reprit-il brusquement, est-ce que je me suis plaint, est-ce que j'ai demandé quelque chose ?

Et se radoucissant tout à coup.

— Tiens, ne parlons plus d'affaires, continua-t-il ; causons de toi, de Geneviève... Vous êtes tou-

jours heureux, pas vrai ? quand on s'aime, qu'on est jeune et qu'on ne doit rien !..... Ah ! si j'étais à vos âges, moi ! Mais quoi ! on ne peut pas être et avoir été ; chacun son tour ; j'ai déjà vu filer une partie de ceux de mon temps..... ton père Jérôme, Madeleine, et bien d'autres encore ! Au diable la tristesse ! vivons jusqu'à la mort.

J'étais étonné de ces propos décousus, Mauricet n'avait pas assez bu pour être troublé à ce point ; sa gaîté ne me rassurait pas ; je lui trouvais un air égaré qui m'inquiétait. Comme il riait tout seul ; il s'arrêta bientôt. Geneviève lui parla doucement de ses enfants qui étaient en province, et dont le petit commerce prospérait. Alors il s'attendrit, il fit longtemps leur éloge ; puis, s'interrompant tout à coup, il se leva avec un effort désespéré, et dit d'une voix entrecoupée :

— Allons, les amis.....assez causé..... le moment est venu d'aller à mes affaires.

Il chercha quelque temps son chapeau qui était devant lui, le mit en tâtonnant comme s'il n'eût pu trouver sa tête, fit un pas vers la porte, puis s'arrêta pour tirer sa montre qu'il déposa sur les papiers.

— J'aime mieux te laisser le tout, me dit-il en balbutiant..... je pourrais les perdre, ici c'est plus sûr.

Nous essayâmes de le retenir, il refusa; je voulus alors le reconduire, il se fâcha et partit brusquement; mais arrivé à moitié de l'escalier il revint sur ses pas.

— Allons, mille diables! dit-il ne nous quittons pas sur un mauvais mouvement !

Il embrassa ma femme, me serra la main et disparut.

Nous étions restés sur le palier tout émus et tout inquiets. Quand on n'entendit plus ses pas dans l'escalier, Geneviève se tourna vivement vers moi :

— Mon Dieu ! Pierre Henri; il y a quelque chose, me dit-elle.

— C'est mon idée, répondis-je.

— Il ne faut pas laisser Mauricet tout seul.

— Mais il se fâchera si je veux le suivre.

— Allons ensemble! reprit-il, en nouant son bonnet et rajustant son petit châle de laine.

Je courus chercher mon chapeau et nous des-

centimes. La nuit était venue, on n'apercevait plus Mauricet; nous prîmes notre course jusqu'à la première rue qui tournait. Là, par bonheur, nous reconnûmes le maître compagnon qui suivait les maisons. Il marchait d'un pas tantôt vif, tantôt ralenti en faisant des gestes et en parlant tout haut; mais nous ne pouvions entendre ce qu'il disait. Il suivit plusieurs rues au hasard, revenant parfois sur ses pas, comme un homme qui ne prend pas garde à sa route. Enfin, il atteignit les halles, et, de là, se dirigea vers les quais.

Arrivé au pont du Châtelet, il s'arrêta encore, puis tourna brusquement vers une des cales qui descendent à la rivière. Geneviève me serra le bras avec un cri étouffé. La même pensée nous était venue à tous deux. Nous courûmes ensemble. La nuit était déjà noire; Mauricet glissait devant nous comme une ombre; il s'enfonça sous une des arches du pont. Quand j'arrivai, il venait de quitter son habit et il s'approchait de l'eau qui s'engouffrait aux pieds de la pile en formant un grand remous. Il entendit venir, il voulut se jeter en avant, je n'eus que le temps de le saisir par le milieu du

corps. Il se retourna avec une malédiction, l'obscurité l'empêchait de me voir; il reconnut seulement ma voix.

— Que fais-tu ici? Que veux-tu? s'écria-t-il; ne t'avais-je pas dit de me laisser? Bas les mains, Pierre Henri, mille tonnerres! je te dis de me lâcher!

— Non, je ne vous quitterai plus, m'écriai-je, en m'efforçant de le ramener vers la berge.

Il fit un effort pour se dégager.

— Mais tu n'as donc pas compris, malheureux, que j'étais perdu! s'écria-t-il; je ne peux plus faire honneur à ma signature! que maudit soit le jour où j'ai appris à la mettre sur le papier! Tant que je n'ai pas su l'écrire, j'ai gardé ma réputation fidèlement; je ne l'ai pas engagée sur ces billets, que Dieu confonde! mais à cette heure la chose est faite, il n'y a plus à reculer, faut être banqueroutier ou mort; j'ai choisi! ne *m'ostine* pas, Pierre Henri, je suis dans un moment, vois-tu, où rien ne m'arrêterait; je suis capable de tout; au nom de Dieu ou du diable! laisse-moi!

Il se débattait avec rage; malgré ma résistance,

il allait m'échapper, quand Geneviève lui jeta les deux bras autour du cou et s'écria :

— Mauricet, pensez à vos enfants !

Ce fut comme un coup de massue. Le malheureux poussa un gémissement ; je le sentis chanceler et il tomba assis sur la grève. Nous entendîmes qu'il pleurait. Geneviève se mit à genoux d'un côté, moi de l'autre, et nous commençâmes à l'encourager en pleurant avec lui ; mais je ne trouvais rien de bon à lui dire, tandis que chaque mot de Geneviève lui allait jusqu'au cœur. Il n'y a que les femmes pour cette science-là. Le maître compagnon, tout à l'heure si terrible, n'était plus qu'un enfant incapable de résister. Il nous raconta, en sanglotant, tout ce qu'il avait souffert depuis huit jours qu'il commençait à voir clair dans ses affaires ; je compris alors que son incapacité à tenir des comptes avait été la véritable cause de sa ruine. Emporté par le courant des entreprises, rien ne l'avait averti du danger et il ne l'avait connu qu'en faisant naufrage.

Je profitai de cette même ignorance pour persuader à Mauricet que tout n'était point désespéré.

que sa situation offrait des ressources qu'il ne connaissait pas lui-même, et qu'il s'agissait seulement de la débrouiller. Le maître compagnon était comme tous ceux qui affectent de mépriser l'écriture et les chiffres ; au fond, il leur croyait une puissance secrète à laquelle tout devait céder. Nous réussîmes donc à le ramener chez nous, sinon consolé, du moins raffermi.

A la vérité le péril n'était que reculé. Je savais que dès le lendemain les mauvaises pensées allaient revenir. Je craignais surtout l'espèce de honte que donnent ces suicides manqués. De peur de laisser croire qu'on a été lâche, on revient à son idée première avec acharnement ; on regarde la mort comme le seul moyen de prouver son courage, et l'on met de l'amour-propre à se tuer ! j'avertis Geneviève qui promit de veiller sans relâche. A vrai dire, elle seule pouvait le faire, sans irriter Mauricet ; les braves cœurs n'ont de force ni contre les femmes ni contre les enfants.

Quant à moi, j'avais à voir ce qu'on pouvait essayer pour éviter une débâcle. Je passai une partie de la nuit à établir le bilan du maître maçon, en

me servant de ses actes et de ses renseignements; mais j'eus beau retourner les chiffres et refaire les calculs, le déficit restait toujours à peu près le même. En continuant l'affaire engagée, il y avait bien chance de rattraper le tout et d'*étaler*, comme on dit dans le jargon du métier; mais pour cela il fallait de l'argent ou du crédit, et où en trouver? J'avais beau me creuser le cerveau, aucun moyen ne se présentait. J'essayai pourtant dès le lendemain, mais toutes mes tentatives furent inutiles; je fus renvoyé de l'un à l'autre avec force rebuffades. En me voyant prendre tellement à cœur les affaires de Mauricet, on m'y croyait intéressé, et je me nuisais sans le servir.

Cependant je persistai, décidé à remplir mon devoir jusqu'au bout. Le maître maçon était tombé dans un découragement muet; on ne pouvait attendre de lui aucune recherche, ni aucun effort. Quand j'essayais de le remettre sur pied, il me disait simplement :

— J'ai les jarrets coupés, laisse-moi où je suis!

Et je ne pouvais pas obtenir autre chose. J'étais au bout de mes imaginations, quand je me souvins

du riche entrepreneur qui m'avait autrefois encouragé à m'instruire. J'y avais souvent pensé dans mes propres embarras, mais sans vouloir lui demander secours. Je me rappelai toujours notre première entrevue, dans laquelle il m'avait prouvé que la réussite était la récompense du zèle et du talent; aller lui avouer qu'on avait échoué, c'était convenir qu'on s'était montré négligent ou incapable; à tort ou à raison, j'avais toujours reculé pour mon compte devant cette confusion; pour Mauricet, j'eus moins de scrupule.

Je craignais que le millionnaire n'eût oublié ma figure; mais dès le premier coup d'œil, il me reconnut. C'était déjà quelque chose; cependant je me troublai quand il fallut dire le motif de ma visite. J'avais bien préparé mon discours; au moment de le débiter je m'embrouillai. L'entrepreneur comprit que j'étais dans de mauvaises affaires, et que je venais lui demander de l'argent; je le vis froncer le sourcil et serrer les lèvres comme un homme qui se met en défiance; cela me redonna subitement courage.

— Faites attention que je ne viens point pour

moi, m'écriai-je, mais pour un brave compagnon, qui m'a quasiment servi de père, et que vous connaissez, le père Mauricet. Ce qu'il vous demande, ce n'est ni une avance, ni un sacrifice, mais seulement de lui sauver la honte d'une faillite, sans vous faire tort. Il s'agit d'une bonne action qui ne vous rapportera rien peut-être, mais qui ne doit non plus vous rien coûter.

— Voyons, dit l'entrepreneur, qui continuait à me regarder.

Je lui expliquai alors rapidement toute l'affaire, sans faire de phrases, mais sans perdre le fil de mon discours, et comme un capitaliste qui discute avec son égal. La force de la volonté m'avait élevé au-dessus de moi-même. Il écouta tout, me fit plusieurs questions, demanda les pièces justificatives, et me renvoya au lendemain.

Je m'en allai, n'ayant plus d'espoir. La chose me semblait trop claire pour qu'on remît la réponse, si on eût voulu accepter. Cet ajournement n'avait certainement d'autre but que de donner au refus une apparence de réflexion. Je retournai pourtant à l'heure convenue.

— J'ai tout examiné, me dit l'entrepreneur, vos calculs sont justes, je me charge de l'affaire ; vous pourrez dire à Mauricet de venir me voir, c'est un brave homme, et nous lui trouverons un emploi dont il sera content.



XII

Nous quittons Paris. — Un nouveau logement. — Le maître maçon de Montmorency. — La vengeance d'un honnête homme. — Quel profit on peut tirer d'une infirmité. — Tout va bien.

Après le départ de l'ami Mauricet, je m'occupai de terminer mes propres affaires. La justice avait enfin prononcé, et je pus me libérer. Liquidation faite, il ne me resta que du papier timbré! J'avais satisfait à tous mes engagements, mais je me trouvais pour la seconde fois ruiné!

J'allais encore reprendre la truelle, quand un

architecte sous lequel j'avais travaillé me proposa de quitter Paris et d'aller m'établir à Montmorency. Il m'y assurait des travaux pour la saison et promettait de me pousser.

— Le pays est bon, me dit-il; il n'y a qu'un maître maçon, habile ouvrier, mais brutal, et dont on se sert faute de mieux. Avec un peu d'efforts, la meilleure partie du travail vous viendra. Ici vous végéterez toujours entre les gros entrepreneurs qui vous étouffent : il vaut mieux être un arbre parmi les buissons, qu'un buisson dans la forêt.

Je sentais trop bien ces raisons pour hésiter; tout fut bientôt conclu. L'architecte me mena aux travaux, m'expliqua ce que je devais faire, et je revins à Paris pour chercher Geneviève.

Le moment du départ fut rude : c'était la première fois que je quittais la grande ville! J'étais accoutumé à sa crotte et à ses pavés, comme le paysan à la verdure ou à l'odeur des foins. J'avais mes rues d'habitude où je passais tous les jours; mon œil était fait aux gens et aux maisons; tout était devenu, par le long usage, comme une part de moi-même : abandonner Paris, c'était démena-

ger à la fois mes goûts, mes souvenirs, ma vie entière. Les voisins, qui nous connaissaient depuis longtemps, vinrent sur leurs portes pour nous dire adieu ; quelques-uns nous plaignaient ! cela me fit faire bon visage, je les saluai en riant. Pour rien au monde, je n'aurais voulu laisser voir ma tristesse ; je sentais bien que ce départ forcé était une humiliation ; il prouvait que le mauvais sort avait été plus fort que moi ; je voulais protester contre la défaite en ayant l'air de ne pas la sentir. Quant à Geneviève, qui avait moins de regrets, elle ne songeait pas à cacher qu'elle pleurait. Chargée de paniers et de paquets, la pauvre femme répondait à tous les saluts et à tous les souhaits d'heureux voyage par des remercîments accompagnés de soupirs. Elle s'arrêtait à chaque porte pour embrasser une dernière fois les enfants ! Je m'impatientais de ces retards et j'allais toujours en sifflant, afin de me donner une contenance. Enfin, au détour de la rue, quand la dernière maison du faubourg eut disparu, je respirai plus librement.

Geneviève m'avait rejoint ; nous montâmes ensemble dans la voiture qui portait notre pauvre

mobilier, et nous prîmes le chemin de Montmorency. Dieu sait combien de malédictions j'adressai en moi-même, pendant le chemin, à la lenteur du cheval et aux haltes du conducteur. Le sang me bouillait dans les veines. Cependant je me taisais ; j'aurais eu peur, si j'avais parlé, d'en trop dire. Geneviève faisait comme moi ; enfin nous arrivâmes à la tombée du jour.

Le petit logement que j'avais arrêté était au bas du village, dans une ruelle étroite où la charette eut peine à passer. J'ouvris la porte, mon cœur se serra ; je fis signe à Geneviève d'entrer, et je retournai aider le voiturier à décharger les meubles. Je ne voulais point voir le désappointement de la pauvre femme devant notre misérable réduit.

Elle comprit sans doute ce que je sentais ; car elle reparut bientôt sur le seuil avec un sourire, en déclarant que nous serions là à souhait. Elle-même aida à tout transporter et à tout mettre en place. Quand nous eûmes achevé, la nuit était close ; le voiturier repartit et nous restâmes seuls.

Notre logement se composait d'un rez-de-chaus-

sée plus bas que la ruelle. Il avait été autrefois carrelé ; mais les tuiles brisées formaient alors une sorte de macadamisage inégal et boueux. Une petite fenêtre donnant sur la cour du voisin apportait des odeurs de fumier, et une haute cheminée, qui occupait presque toute la largeur du pignon, renvoyait d'épais tourbillons de fumée. Je contemplais ce triste bouge avec une sorte de stupeur. Soit que je l'eusse mal jugé au premier aspect, soit que mes dispositions fussent différentes, je lui trouvais un air malsain et délabré qui ne m'avait pas d'abord autant frappé. Nos meubles mis en place, et la présence de Geneviève, loin de l'égayer, semblaient l'avoir assombri. Paré de tout ce qui pouvait l'embellir, le logis ne laissait plus de doute possible et se montrait dans sa définitive laideur ! Malgré ses efforts pour paraître satisfaite, Geneviève éprouva un malaise qu'elle ne pouvait cacher. Elle s'était assise sur le foyer, les deux coudes appuyés à ses genoux, et regardant devant elle. J'étais placé à l'autre bout de la pièce, les bras croisés. Une petite chandelle, qui finissait dans un bougeoir de ferblanc, nous éclairait seulement assez pour nous

faire voir notre tristesse. Geneviève fut la première à sortir de cet abattement; elle se leva en poussant un soupir, chercha le panier de provisions qu'elle avait apporté de Paris, et commença à mettre le couvert; mais le pain manquait. Je sortis pour en acheter.

La boutique du boulanger était assez éloignée ; lorsque j'y entrai, plusieurs voisins se trouvaient réunis sur le seuil ; ils avaient l'air d'écouter un gros homme qui parlait très-haut et avec un air de colère. Je n'y pris point garde d'abord, et j'attendais la miche qu'on était allé me chercher dans l'arrière-boutique, quand j'entendis mon nom prononcé par le gros homme.

— Il se nomme Pierre Henri dit *la Rigueur,* s'écriait-il ; mais le diable me torde le cou si je ne lui change pas son nom en celui d'*affamé!* Quand je devrais vendre ma dernière chemise, je lui ferai plus de chicanes et d'avanies qu'il n'en faudra pour le mettre sur la paille !

— Au fait, si nous laissons les Parisiens s'établir dans le pays, ils viendront nous manger le pain jusque sous le pouce ! fit observer un voisin, qu'à

ses mains noires je reconnus pour un travailleur de fer.

— Sans compter qu'ils finissent toujours par faire banqueroute ! ajouta l'épicier : à preuve, l'horloger de la grande place qui est parti sans me payer.

— Et attends-toi que le nouveau maître maçon n'aura pas meilleure mémoire, reprit le gros homme ; m'est avis que c'est quelque filou qui vient ici pour se cacher de la police.

Jusqu'alors j'avais écouté sans trop savoir si je devais avoir l'air d'entendre ; mais à ces derniers mots, le sang me monta à la tête, et je me retournai vers la porte :

— Pierre Henri n'a besoin de se cacher de personne, m'écriai-je, et la preuve, c'est que c'est lui qui vous parle.

Il y eut un mouvement général parmi les spectateurs. Le gros homme s'approcha du seuil.

— Ah ! ah ! voilà donc l'oiseau ? dit-il en me regardant en face d'un air insolent ; eh bien, je ne l'aurais pas reconnu au plumage ; pour un maître de la grande ville il a l'air un peu bonasse !

— Vous verrez à l'œuvre ce qu'il sait faire, répliquai-je brusquement ; les injures ne prouvent que la jalousie ou la malice : c'est au travail qu'il faut juger l'ouvrier.

— Reste à savoir si l'on en veut de ton travail ! reprit le maître maçon grossièrement : tu m'as enlevé une pratique ; mais si tu m'en enlèves une seconde, aussi vrai que je me nomme Jean Férou, je t'éreinte à la première occasion.

Je sentis que je devenais pâle, non de peur, mais de dépit. Cette grosse figure rouge de colère, et ces petits yeux gris qui flamboyaient de menace me remuaient le sang, je regardai le maître maçon en face :

— Faudra voir ça ! maître Férou; repris-je, en me contenant ; les gens qu'on veut éreinter ne se laissent pas toujours faire. Jusqu'à présent, j'ai défendu ma peau contre plus d'un mauvais compagnon, et j'espère ne pas la laisser à Montmorency.

— Eh bien ! à la bonne heure ! s'écria le maçon qui releva sa casquette ; nous verrons ce que tu sais faire de tes poings ! Le diable me brûle j'en aurai le

cœur net, et il ne sera pas dit que Jean Férou se sera laisser couper l'herbe sous le pied par un bousilleur de Paris.

Je ne répondis pas : la colère me gagnait et je me sentais près d'éclater. Je pris vivement le pain que j'étais venu chercher, et j'allais sortir quand le boulanger me réclama son paiement. Je répondis que j'avais déposé l'argent sur le comptoir ; mais le marchand déclara n'avoir rien reçu. Il s'ensuivit un débat que l'intervention du maître maçon ne tarda pas à aigrir. Intéressé d'honneur, je soutenais mon affirmation avec persistance. Au plus fort de la contestation, une petite fille, qui se trouvait présente, déclara à demi-voix que je tenais l'argent caché entre mes doigts. Je rouvris vivement la main : c'était la vérité ! Dans mon trouble, j'avais repris sur le comptoir une pièce de douze sous et je l'emportais sans m'en apercevoir !

Le mouvement qui se fit parmi les spectateurs me donna le vertige ; je voulus balbutier une explication ; mais me sentant soupçonné, je me troublai. J'étais inconnu, entouré de malveillance, sans aucun moyen de prouver que mon erreur avait été

involontaire; je compris que toutes mes justifications étaient inutiles : aussi, coupant court brusquement, je payai le marchand et je voulus sortir.

Le maître maçon était debout dans la baie de la porte, une épaule appuyée au chambranle et les pieds arc-boutés au côté opposé. Il me regardait en ricanant.

— Manqué le coup! me dit-il ironiquement; pour aujourd'hui, il faudra payer son pain au prix du tarif.

— Laissez-moi passer ! m'écriai-je, à bout de patience.

— De quoi! de quoi! reprit-il d'un ton de plus en plus provocant; on dirait que le Parisien se fâche.

— Le Parisien en a assez de vos injures, repris-je tout tremblant de colère, et il faut que vous lui fassiez place.

— Vrai ! et si je ne veux pas!

— Alors il se la fera.

— Ah ! oui-dà ; voyons un peu ça.

Je m'avançai résolûment jusqu'à lui, il était toujours appuyé au mur, et les bras croisés.

— Jean Férou, voulez-vous me laisser sortir ? m'écriai-je les poings fermés.

— Non, dit-il, en ricanant.

Je le saisis par le bras et je le poussai rudement pour le forcer à me livrer passage.

Il ne s'attendait point sans doute à une telle hardiesse, car il fut sur le point de perdre l'équilibre; mais il se redressa sur-le-champ avec un jurement, revint à moi le bras levé et me frappa au front d'un coup qui m'étourdit. Je tâchai pourtant de me mettre en défense, et la lutte se soutint jusqu'au moment où je trébuchai contre le seuil, entraînant le maître maçon dans ma chute ! Tombé sous lui, je sentis bientôt ses deux genoux sur ma poitrine, tandis que ses poings me labouraient le visage. Les spectateurs, qui avaient laissé faire jusqu'alors, se décidèrent enfin à nous séparer. On m'arracha avec peine à maître Férou ; on me mit sous le bras le pain que j'avais acheté ; on me montra mon chemin, et je repris machinalement la route du logis.

J'allais devant moi comme un homme ivre ; j'étais endolori dans tous les membres, et navré

jusqu'au plus profond du cœur. A la vue de la maison je ralentis le pas; j'avais peur des questions de Geneviève quand elle apercevrait mon visage sanglant et meurtri. Je ne pouvais me faire à l'idée de lui raconter les humiliations que je venais de supporter. Heureusement qu'elle avait cédé aux fatigues de la journée ; je la trouvai couchée et endormie.

Je me hâtai d'éteindre la chandelle qui brûlait encore, et de me mettre au lit. Mais j'y cherchai en vain le sommeil ; j'étais dévoré d'une sourde rage ! La haine du maître maçon m'avait gagné ; je lui voulais maintenant tout le mal qu'il avait souhaité me faire ; je cherchais par quel moyen je pourrais lui nuire et me venger ! Tout le reste m'était indifférent ! Je demandais tout bas l'aide du bon Dieu contre mon ennemi. La réflexion, au lieu de me calmer, excitait de plus en plus mes mauvaises pensées ; ma rancune était comme un abîme qui se creuse à mesure qu'on y travaille. Si je m'endormais de temps en temps, c'était pour faire des rêves de colère. Tantôt je voyais maître Férou ruiné, le bissac de mendiant sur l'épaule ; tantôt

je le tenais sous mes pieds comme il m'avait tenu lui-même, et je le forçais à me crier merci ; d'autres fois je l'apercevais, les mains liées, entre quatre gendarmes qui le conduisaient à la prison des voleurs, et je lui renvoyais ses injurieuses railleries.

Au milieu d'un de ces cauchemars, je fus réveillé en sursaut par Geneviève. Je me dressai sur mon séant : une grande lueur éclairait notre logement ; on entendait au dehors un tumulte de voix, le bruit de gens qui semblaient courir ; puis le cri : *Au feu!* retentit. Je sautai à bas du lit, je m'habillai à la hâte, et je sortis. Deux hommes traversaient la rue en courant.

— Où est le feu? demandai-je.

— Au chantier de Jean Férou! répondirent-ils en même temps.

Je m'arrêtai saisi : on eût dit que Dieu avait écouté mes prières, et qu'il s'était chargé de me venger! Il faut bien l'avouer maintenant, le premier mouvement fut de satisfaction ; mais il ne dura que le temps d'un éclair : presque aussitôt je rougis en moi-même de mon contentement. Ra-

mené aux bons sentiments, il me sembla que j'étais plus obligé qu'un autre de porter secours au maître maçon, et de racheter par l'action mes souhaits de malheur. Cette idée fut comme une flamme qui me traversa le cœur. Je m'élançai à la suite des gens qui passaient, et j'arrivai au chantier de Férou.

Le feu, d'abord mis à un appentis, avait bientôt gagné tout le reste. Au moment où j'arrivai, les amas de charpente et de voliges formaient autour de la maison une ceinture de flammes qui empêchait d'y arriver. Des ouvriers couraient au milieu de la fumée, écartant les matériaux en feu. Je me joignis à eux, et nous finîmes par nous ouvrir un passage. Arrivés à la maison, nous la trouvâmes fermée. Quelques voix s'écrièrent que Jean Férou devait être chez son frère à Andilly ; mais plusieurs autres répondirent qu'ils l'avaient rencontré le soir même au village ; l'un d'eux l'avait même vu rentrer, comme il le dit, avec *un coup de tisane dans la tête* et une bouteille sous le bras. Ivre et endormi, il n'avait sans doute rien entendu.

Cependant le danger devenait de plus en plus

pressant. L'incendie, qui s'était étendu par derrière, passait déjà au-dessus de la toiture du petit pavillon. Nous frappions en vain à la porte refermée, nous appelions le maître maçon de toute la force de nos poumons : rien ne répondait ! Dans ce moment, il se fit sur nos têtes un effroyable craquement, et les tuiles détachées se mirent à tomber avec une pluie de charbons : c'était le toit qui éclatait ! Tout le monde s'enfuit. Je me précipitais comme les autres vers l'extrémité du chantier, quand un grand cri parti derrière moi m'arrêta court. Je me retournai : Jean Férou, enfin réveillé, venait de paraître à l'une des fenêtres du pavillon.

Surpris dans son ivresse et encore tout étourdi, il regardait avec des exclamations d'épouvante, sans avoir l'air de bien comprendre. Toutes les voix lui crièrent à la fois de descendre et de fuir ; mais le malheureux, hors de lui, continuait à regarder les flammes qui couraient à travers le chantier, en répétant d'un accent lamentable :

— Le feu ! le feu !

Deux ou trois d'entre nous se décidèrent à revenir sur leurs pas et à se rapprocher du pavil-

lon. L'incendie commençait déjà à fendre les planchers. Nous avertîmes le maître maçon que le moindre retard pouvait lui coûter la vie. Il parut enfin le comprendre, car il rentra vivement comme s'il se fût décidé à gagner la porte, et nous nous rapprochâmes pour lui porter secours. Des étincelles qui jaillissaient à travers les volets du rez-de-chaussée, nous apprirent alors que les flammes avaient envahi en même temps l'étage inférieur et les combles. Jean Férou reparut bientôt à la fenêtre, en criant que l'escalier était en feu et en demandant une échelle. Quelques-uns coururent en chercher ; mais, au milieu de ce désordre et de cette destruction, il était douteux qu'ils pussent en trouver à temps. L'incendie du rez-de-chaussée grandissait rapidement ; au lieu de pétiller, la flamme commençait à gronder dans l'intérieur comme dans une fournaise. Jean Férou, chargé de papiers et de sacs d'argent, était à cheval sur la fenêtre, criant qu'on l'aidât à descendre; mais ceux qui se trouvaient là restaient immobiles par impuissance ou par épouvante. Je me sentis tout à coup saisi d'une courageuse volonté ; l'idée

du danger disparut, je ne vis plus qu'un homme à sauver.

Je courus à une des fenêtres du rez-de-chaussée, et, m'aidant des volets, j'arrivai jusqu'au cordon du premier étage. Là, mes épaules étaient presque au niveau des pieds du maître maçon ; je lui criai de s'en servir comme d'un point d'appui. Férou, que l'émotion avait dégrisé, ne se le fit point répéter : il enjamba la fenêtre et se laissa glisser jusqu'à moi. Son poids me fit d'abord perdre l'équilibre, je chancelai ; mais, me rattrapant au mur, j'enfonçai les ongles dans les jointures des pierres, auxquelles je me retins par un effort de vaillantise, et le maçon se servit de mon corps comme d'une échelle pour arriver à terre sans malheur.

Ce fut seulement quand je l'eus rejoint qu'il me reconnut. Il recula de trois pas, porta la main à son front, et, après avoir balbutié quelques mots que je ne pus comprendre, s'assit sur un débris de poutre qui fumait encore. Tant d'événements coup sur coup l'avaient anéanti ; il était sans force pour s'expliquer et pour remercier.

Peut-être lui manquait-il aussi la volonté. Jean

Férou était un cœur où les sentiments entraient aussi difficilement que le coin dans la pierre. Rien que pour ne pas vous traiter en ennemi, il avait besoin d'un effort. Sa femme avait dû le quitter après dix-huit années de tourments et de patience; ses enfants avaient cherché hors de chez lui le pain des étrangers, et, de tous ceux avec lesquels il avait travaillé et vécu, aucun ne s'était fait son ami. Devenu mon obligé depuis l'incendie du chantier, il renonça à me nuire, mais ce fut tout. Quand je le rencontrais, il passait droit comme s'il ne m'eût jamais vu; si l'on parlait de moi, il ne disait plus rien ou s'en allait brusquement : l'ours avait seulement renoncé à mordre, sans s'apprivoiser.

Heureusement que les témoins du service rendu me dédommagèrent de cette froideur. Ils racontèrent comment je m'étais conduit avec le maître maçon, et l'on m'en sut d'autant plus de gré que l'on apprit en même temps ce que j'avais eu à en souffrir la veille. D'avoir seulement fait mon devoir parut de la générosité, et chacun me paya en estime ce que Jean Férou me refusait en reconnaissance.

Une rencontre faite par hasard me servit aussi de leçon et d'encouragement. On apercevait alors, sur le bord de la route qui conduit du bourg de Sarcelles à celui d'Écouen, une maisonnette couverte de chaume, précédée d'un petit jardin où les fruits, les légumes et les fleurs, se trouvaient mêlés sans ordre, mais non pas sans goût. Là, demeurait un pauvre manouvrier dont je fis la connaissance par aventure, et qui me fut un exemple.

C'était un enfant trouvé, d'abord élevé par la charité d'un hospice, puis obligé de vivre, sans état, du travail le plus grossier. Laid, chétif et abandonné, il avait dû remplacer tout ce qui lui manquait par la bonne volonté. On l'employait d'abord à cause de son zèle ; mais, insensiblement, ce zèle était devenu de la capacité. Sa persévérance lui tenait lieu de force, son application d'adresse ; comme la tortue de la fable, il arrivait toujours avant les lièvres qui avaient trop compté sur leur agilité. Cependant, à toutes ses disgrâces, Dieu avait ajouté une infirmité qui semblait combler la mesure : François était affligé d'un bégaiement confus qu'on ne pouvait entendre sans rire. Tout enfant, il avait

été pour ses compagnons une perpétuelle occasion de moquerie ; plus grand, il devint l'amusement des jeunes garçons et des jeunes filles. Voulant échapper à leurs railleries, il s'interdit la parole toutes les fois qu'elle ne lui était pas indispensable, et se résigna à ne remplir, dans les réunions de plaisir, que le rôle de comparse muet, toujours si dur pour notre vanité.

Seulement, comme il fallait un prétexte à son silence, il apprit d'un vannier à fabriquer des paniers communs. A la veillée d'hiver, près du foyer, et aux causeries d'été, devant les seuils, il apportait son travail. Tandis que les autres jeunes gens fumaient, riaient et parlaient, les coudes sur leurs genoux, il tressait son osier sans rien dire. On avait d'abord plaisanté ce qu'on appelait sa manie, puis l'habitude empêcha d'y prendre garde.

Le malheur de François l'avait ainsi conduit à utiliser des heures perdues pour ses compagnons. Il en tira un autre profit. Sa langue, à demi enchaînée, évitait toute parole inutile ; il ne parlait que quand il avait quelque chose à dire : aussi demeurait-il le plus souvent muet. Mais, dans ce re-

cueillement forcé, son esprit mûrissait lentement; il poursuivait, tout bas et sans distraction, chacune de ses pensées! il recueillait et méditait celles qu'il entendait échanger entre les autres. Ses vanneries, vendues dans le pays, grossirent peu à peu ses épargnes. Son infirmité le tenait à l'écart des garçons du village et lui évitait les tentations de dépense. Au bout de quelques années, il fut assez riche pour acheter un coin de terre qu'il cultiva à ses moments de loisir, et dont les récoltes lui furent encore plus profitables que ses paniers. Il songea alors à se construire lui-même un logis! La maisonnette s'élevait lentement, mais s'élevait toujours; enfin elle eut un toit, et le nouveau propriétaire put dormir chez lui!

Tout cela avait demandé dix années! François en consacra dix autres à perfectionner son œuvre et à arrondir son domaine. Il creusa un puits, planta des arbres fruitiers, attira des abeilles qui multiplièrent leurs essaims, acheta deux autres champs dont il fit sa prairie et son verger. Quand je le vis, il avait franchi ce fossé difficile qui sépare la pauvreté de l'aisance; il pouvait sacrifier quel-

ques fruits à de la verdure et quelques épis à des rosiers. Sa cabane, ombragée d'acacias, apparaissait à la droite du chemin, comme une ruche dans une touffe de fleurs.

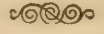
Il me raconta alors ce que je viens de dire, non pas d'une haleine, mais par réponses courtes et souvent interrompues. Bien qu'il n'en eût plus besoin, François continuait à tresser ses paniers pour occuper ses doigts et avoir le droit de ne point parler. Un jour que je parcourais son domaine, et que j'exprimais mon admiration pour tant d'ordre, de persévérance et d'activité :

— Le mérite n'en est pas à moi, mais à Dieu qui m'a ôté la liberté de la parole, répondit François en souriant. Ne pouvant perdre mon temps à causer, je l'ai employé à agir. Notre vie dépend de notre volonté bien plus que de nos avantages, et vous voyez vous-même ici *quel profit on peut tirer d'une infirmité.*

Je profitai de l'exemple de François et je m'accoutumai à ne perdre aucun instant. Geneviève, de son côté, entreprit de blanchir le linge de quelques bourgeois du voisinage. Tout nous réussit. Ainsi

que l'architecte l'avait prévu, les travaux m'arrivèrent en foule. Après avoir lutté deux ans, le maître maçon quitta brusquement le pays sans rien dire, et je n'en ai jamais entendu parler depuis.

Bientôt un fils et une fille nous consolèrent de la perte de notre premier enfant. La bonne amitié, la joie, l'aisance et la santé formaient les quatre coins de notre ménage. Geneviève chantait tout le jour; les petits grandissaient en gazouillant; l'argent venait de lui-même à notre armoire; la bonne chance brillait sur nous comme un plein soleil! Je puis dire que ce temps a été le meilleur de toute ma vie, car c'est celui où j'ai le mieux senti la bonté de Dieu. A la longue, on s'accoutume au bonheur, et on le réclame comme le paiement d'une dette, au lieu de le recevoir comme un cadeau; mais alors je n'étais pas gâté par la Providence; j'avais encore sur les lèvres l'amertume du pain de la misère, ce qui me faisait mieux sentir le bon goût du pain de la prospérité.



XIII

Mauricet reparaît. — Le choix d'un parrain. — Notre fille Marianne. — L'architecte.

Les cinq premières années de notre établissement à Montmorency ne m'ont guère laissé de souvenirs. Je me rappelle seulement que le travail donnait de plus en plus, et que ceux qui avaient l'air de me mépriser lors de mon arrivée ne passaient plus près de moi sans porter la main à leur chapeau. J'étais désormais un personnage dans le pays. Devenu locataire du chantier de mon ancien con-

current, je m'y étais établi avec Geneviève. Nous avions tapissé la maisonnette, repeint les vieux plafonds, garni les croisées de rideaux blancs, planté des rosiers du Bengale aux deux côtés de la porte. Un coin de terrain avait été transformé en jardin : ma femme y mettait des fleurs et du linge à sécher ; elle avait même recueilli un essaim égaré qui, à la longue, nous avait donné plusieurs ruches. Notre fils et notre fille poussaient comme des peupliers, couraient parmi nos plates-bandes et nos copeaux en gazouillant à faire taire les oiseaux. La tranquillité et l'abondance avaient élu domicile au logis. Je ne me souviens de ce temps que par une contrariété qui devint bien vite une joie.

C'était à la naissance de la petite Marianne. Nous avions pour voisine une dame de Paris riche à cent mille francs et bonne à proportion ; une vraie providence pour tous ceux qui l'approchaient. J'avais bâti des serres dans son parc, à son entier contentement, et elle avait, de plus, pris en gré Geneviève qui blanchissait son linge : aussi, deux ou trois mois avant la naissance de la petite, avait-elle demandé à être sa marraine, ce que la mère

et moi avions accepté avec reconnaissance. L'enfant vint au monde en bonne disposition de vivre; et j'étais dans le bonheur du premier moment quand Mauricet nous arriva. Je n'avais point revu le maître compagnon depuis ses mauvaises affaires, mais je savais que l'entrepreneur, qui l'avait pris à gages, lui faisait la place commode, et qu'il s'était repris de bon cœur à la vie. De fait, je le retrouvai aussi causeur, aussi jovial et aussi actif que dans les meilleurs temps; l'âge l'avait seulement un peu chargé d'embonpoint. Il nous embrassa à trois reprises, et ne put se retenir de pleurer.

— J'ai vu ton chantier en entrant, me dit-il, les deux mains posées sur mes épaules, et ses yeux humides tout près des miens; il paraît que ça va, garçon... tu fais des provisions d'hiver pour les vieux jours... C'est bien, mon brave! La réussite des amis me donne de la santé!

Je répondis que tout marchait effectivement à souhait, et je lui expliquai rapidement ma position. Il m'écoutait, assis près du li d e Geneviève, notre petit Jacques sur ses genoux, et regardant la *nouvelle arrivée* qui dormait dans son berceau.

— Allons, vivat ! s'écria-t-il quand j'eus fini ; il faut que les braves gens prospèrent, ça fait honneur au bon Dieu ! J'avais besoin de savoir où tu en étais, et c'est pourquoi j'ai demandé au patron quelques jours de *campo.*

— Ainsi, vous nous restez ! dit Geneviève avec une satisfaction visible.

— Si *c'est un effet de votre part,* répliqua Mauricet ; je ne suis venu que pour vous d'abord ! Depuis tant de semaines que nous étions séparés, j'avais faim et soif de ce paroissien-là !...

Il me prit encore les mains.

— Et puis, ajouta-t-il en se tournant vers la femme, je savais que la famille allait s'augmenter, et je mitonnais une idée, une idée qui me réjouit depuis trois mois !

— Quelle idée ? demanda Geneviève.

— Celle de vous amener un parrain pour l'enfant.

— Un parrain ?

— Et le voilà ! acheva-t-il en frappant sur sa poitrine ; vous n'en trouverez jamais un de meilleure volonté, ni qui vous aime davantage.

Geneviève ne put retenir un mouvement, et nous échangeâmes un regard ; Mauricet s'en aperçut.

— Est-ce que j'arrive trop tard ? demanda-t-il ; auriez-vous déjà choisi ?

— Un parrain... non... balbutia la mère ; nous n'avons qu'une marraine...

— Alors, c'est bien ! reprit le maître compagnon ; vous me la présenterez. De me retrouver ici, voyez-vous, ça me donne le goût de la joie. Faut s'amuser à mort ! Je veux un baptême modèle, avec des dragées, du bordeaux à discrétion, et des gibelottes de lapin !... Ah ça ! elle n'est pas trop déchirée, au moins, la marraine ?

Je lui répondis avec un peu d'embarras, que c'était madame Lefort, notre riche voisine.

— Une bourgeoise ! répéta Mauricet ; excusez du peu ! En voilà un honneur ! alors, il faudra se tenir sur son quant-à-soi. Mais soyez calmes, à l'occasion on sait avoir un certain genre. J'achèterai une paire de gants tricotés !

Nous n'avions pas eu le temps de répondre quand la voisine entra elle-même ! Je fus un moment interdit ; Geneviève s'était soulevée dans son lit. La

position devenait véritablement embarrassante. Elle le fut encore bien davantage lorsque madame Lefort rappela la promesse qu'elle nous avait faite, et déclara qu'elle venait s'entendre avec nous pour un parrain.

— Comment! s'écria Mauricet en se redressant; un parrain? présent!..... j'arrive pour ça de Bourgogne. A ce que je vois, c'est madame qui doit être ma commère... Enchanté de l'avantage!.... Il faudra s'entendre pour les dragées.

Madame Lefort étonnée nous regarda; Geneviève était devenue très-rouge, et arrachait le duvet de sa couverture de coton sans oser lever les yeux; il y eut un silence assez long pendant lequel Mauricet, qui ne s'apercevait de rien, faisait voyager Jacques sur ses genoux avec la chanson d'usage :

A Paris, à Paris,
Sur un cheval gris.
A Rouen, A Rouen,
Sur un cheval blanc.

— Ceci change tout, dit enfin la voisine, d'un ton un peu sec; je venais proposer de nommer

l'enfant avec mon frère, le conseiller de préfecture; j'ignorais que vous eussiez fait votre choix à mon insu.

— Que madame nous excuse, répliquai-je, nous n'avions pensé à rien; c'est le maître compagnon qui, en arrivant tout à l'heure, nous a fait la proposition.

— Et nous comptions en parler à madame, ajouta Geneviève.

— Minute! interrompit Mauricet, qui s'aperçut enfin de notre embarras; je ne veux contrarier personne! Ce que j'en ai dit, c'est par affection; j'aurais aimé à nommer la petite, vu qu'une filleule est quasiment une fille; mais ma bonne volonté ne doit pas lui faire tort, et si Pierre Henri trouve mieux, il ne faut pas qu'il se gêne.

Il s'était levé; l'expression joviale de sa bonne figure avait disparu; Geneviève et moi nous fîmes ensemble un geste pour le retenir; nous avions pris notre résolution du même cœur.

— Restez, m'écriai-je, on ne peut jamais trouver mieux que de vieux amis comme vous.

— D'autant que madame Lefort vous connaît, ajouta Geneviève.

— Et se tournant vers la voisine avec un de ces sourires qui supplient :

— C'est le brave Mauricet, continua-t-elle, l'ancien tuteur de Pierre Henri, dont j'ai si souvent parlé à madame ; celui qui l'a aidé, après Dieu, à être un honnête homme. Quand la mère Madeleine est morte, il menait le deuil, et quand nous nous sommes mariés il m'a conduite à l'église ! Dans le bonheur comme dans la tristesse il a toujours été avec nous ! Madame comprend qu'il a droit de continuer son métier de protecteur près de nos enfants.

— Vous avez raison, dit madame Lefort, dont le visage avait repris sa sérénité ; les nouveaux amis ne doivent point usurper la place des anciens ; M. Mauricet, nous nommerons ensemble.

— Eh bien ! s'écria le maître maçon, touché jusqu'aux larmes, je dis que vous êtes une brave femme ! Mais vous n'aurez pas de regret à ce que vous faites, car on a beau être dans sa grume, comme le bois pas équarri, on sait ce qu'on doit

aux gens bien nés. Madame n'a rien à craindre, elle sera contente de moi.

La voisine sourit et changea de conversation. Elle se montra très-polie avec Mauricet, qui, après son départ, déclara que c'était *la reine des grosses gens*. Quant à nous, il serra nos mains dans les siennes avec une expression de reconnaissance qui m'attendrit.

— Merci, les amis, nous dit-il d'une voix émue, je vivrais cent ans, voyez-vous, que je n'oublierais jamais cette heure! Vous n'avez pas eu honte de votre vieux camarade, et vous avez risqué pour lui de perdre une riche protection; c'est brave ça, et c'est juste! Dieu vous en récompensera.

Le baptême se fit à la satisfaction de tout le monde. Mauricet eut des manières de préfet, et madame Lefort ne se montra point trop gênée d'un semblable parrain.

Après quelques jours passés avec nous, le maître compagnon nous quitta content de tout le monde. On pleura un peu en se disant adieu; Mauricet n'espérait plus nous voir.

— Nous revoilà séparés jusqu'au jugement der-

nier, dit-il; mais n'importe, la dernière entrevue aura été bonne. Ce n'est pas chose si commune, savez-vous, que de se retrouver après une longue absence et de se quitter sans avoir rien à se reprocher l'un à l'autre. Vous êtes sur la grande route de la fortune, les enfants; ne forcez point les relais et continuez votre chemin, en prenant garde aux ornières. Je vous laisse là une petite chrétienne qui me rappellera à votre souvenir. Et toi, Pierre Henri, qui écris comme on parle, ne fais plus le fainéant, *peins*-moi, de temps en temps, une lettre où tu me diras l'état du ménage; puisque le diable a inventé l'écriture, faut bien s'en servir.

Il nous embrassa encore, revint au berceau de sa filleule pour la regarder dormir, puis partit...

L'espèce de pressentiment qu'il avait eu en nous quittant devait se réaliser; je ne l'ai jamais revu, bien qu'il ait encore vécu, Dieu merci! de longues années. De temps en temps seulement des ouvriers m'apportaient verbalement de ses nouvelles avec de petits présents pour Marianne. Le bon compagnon était, disaient-ils, toujours aussi brave à l'ouvrage et aussi chaud pour ses amis; l'entrepreneur,

qui avait vu à qui il avait affaire, le laissait maître dans sa partie. Mauricet vieillit ainsi heureux et utile, sans jamais croire qu'il eût pu mériter une meilleure position; c'était, comme on dit, un cœur simple et qui n'avait pas l'idée de refaire les partages après le bon Dieu. Il y a un an seulement que j'appris subitement sa maladie et sa fin. Il était venu au chantier moins vaillant que d'ordinaire, avait reçu une pluie d'orage sans vouloir quitter, et, pris de la fièvre dès le soir, il avait rendu le dernier soupir le surlendemain. Soldat du travail, il était mort, pour ainsi dire, sur son champ de bataille!

Ce fut pour nous une rude nouvelle! Geneviève l'aimait d'une amitié spéciale; elle fit prendre le deuil à la petite Marianne. C'était le dernier témoin de notre jeunesse qui s'en allait; notre dernier parent de choix qu'on mettait sous terre! Maintenant notre famille commençait à nous; nos enfants allaient peu à peu nous remplacer; nous entrions dans la descente, au bas de laquelle s'ouvre la porte du cimetière! Heureusement qu'on ne s'arrête point à ces idées! Les hommes vivent comme le monde va, sous la volonté de Dieu!

C'est à lui de penser et à nous de nous soumettre.

Jacques et Marianne grandissaient sans nous donner de souci et sans en prendre ; c'était la bonne humeur de la maison. Le garçon tournait déjà autour des ouvriers et apprenait en regardant ; la petite fille suivait partout sa mère, comme si elle avait besoin, pour vivre, de la voir, de lui rire et de l'embrasser. Cependant madame Lefort nous l'enlevait par instants. Elle-même avait une fille qui s'était prise de vive amitié pour Marianne et ne voulait jouer ou travailler qu'avec elle ; Marianne était son encouragement et sa récompense. Insensiblement notre maison devint comme une dépendance de celle de la voisine. Une porte de communication, qui donnait autrefois du parc dans mon chantier, avait été rouverte. Quand mademoiselle Caroline n'était point chez nous, Marianne était chez elle. Tous les jours, l'enfant revenait avec quelques nouveaux présents : c'étaient des fruits, des jouets, des bijoux même ! Plus d'un nous jalousait ces générosités ; quant à moi, j'en avais de la reconnaissance, mais seulement à cause de l'amitié qu'elles prouvaient ; j'étais plus heureux des

caresses de la petite voisine que de ses cadeaux.

Pour dire la vérité, madame Lefort n'y mettait aucune mauvaise fierté. Notre enfant était toujours traitée comme l'égale de sa fille, à qui même souvent elle l'offrait en exemple. Tout alla le mieux du monde jusqu'au moment où M. Lefort accepta des fonctions qui le forcèrent de retourner à Paris. En apprenant qu'elle allait quitter Marianne, sa fille jeta les hauts cris; on eut beau lui faire des promesses, rien ne pouvait la consoler. Enfin, la veille du départ, madame Lefort arriva pendant notre souper; elle était suivie d'une femme de chambre qui repartit après avoir déposé un carton. Notre voisine chercha un prétexte pour faire sortir les enfants, et quand nous fûmes seuls :

— Je viens causer avec vous de choses sérieuses, dit-elle; ne commencez point par vous récrier, et écoutez-moi avec tout votre bon cœur et toute votre raison. Nous le lui promîmes.

— Je n'ai pas besoin de vous parler de l'attachement de Caroline pour Marianne, continua-t-elle; vous en avez été témoin et vous avez pu en juger. Ma fille s'est accoutumée à vivre de moitié avec la

vôtre ; elle en a besoin pour apprendre et pour être heureuse ; depuis qu'elle craint d'en être séparée, elle n'a plus de goût à rien ; elle refuse tout travail et tout plaisir ; on dirait qu'on lui a ôté une portion de sa vie.

Geneviève l'interrompit pour exprimer sa reconnaissance d'une pareille affection.

— S'il est vrai que vous lui en sachiez gré, reprit madame Lefort, vous pouvez le lui prouver ; votre fille est pour Caroline une sœur de choix ; permettez qu'elle devienne une sœur véritable.

— Comment cela? demandai-je.

— En nous la confiant, répliqua-t-elle.

Et, comme elle vit que nous faisions tous deux un mouvement, elle s'écria :

—Ah ! rappelez-vous votre promesse ; vous vous êtes engagés à m'écouter jusqu'au bout. Je ne viens point vous proposer d'arracher Marianne à votre amitié, mais seulement de lui laisser accepter la nôtre. Il ne s'agit pas de lui ôter sa famille ; nous voulons lui en donner une seconde. J'aurai un enfant de plus sans que vous en ayez un de moins ; car tous vos droits vous resteront, et votre fille

vous reviendra aussi souvent que vous le voudrez.

Geneviève et moi nous prîmes la parole en même temps pour élever des objections.

— Attendez, interrompit de nouveau madame Lefort ; il faut me laisser tout dire. Ce que vous voulez avant tout, n'est-il pas vrai, c'est le bonheur de votre enfant ; votre plus cher souhait est de lui assurer un avenir tranquille. Eh bien ! je m'en charge ! Non-seulement Marianne recevra la même éducation que ma fille, et partagera tous ses divertissements, mais je m'engage à assurer sa position, à la doter ! Je n'ai qu'une fille, et je suis assez riche pour me donner ce plaisir.

La proposition était si extraordinaire, si inattendue, que nous en restâmes tout troublés ; elle s'en aperçut et se leva.

— Réfléchissez, dit-elle ; je ne veux pas vous surprendre ; demain vous me donnerez votre réponse, je prendrai alors des mesures pour que mes promesses deviennent un engagement écrit et formel.

Geneviève lui saisit la main, et voulut dire combien elle était touchée de tant de bonté.

— Ne me remerciez pas, continua madame Lefort; ce que je fais est pour ma fille, bien plus que pour la vôtre; en lui acquérant une compagne dévouée, je l'enrichis. Vous trouverez dans ce carton un des habillements de Caroline; il est destiné à sa sœur d'adoption. Je sens ce que cette explication a d'émouvant pour vous; moi-même, voyez, j'ai peine à ne pas pleurer : aussi, je désire éviter un second entretien sur ce sujet. Si vous vous décidez à accepter mes propositions, conduisez-moi demain Marianne avec son nouveau costume, ce sera une preuve que Caroline peut la regarder comme sa sœur, sinon... épargnez à ma pauvre enfant et à moi-même le chagrin des adieux.

A ces mots, elle nous salua de la main et sortit. J'étais resté immobile devant la porte, le front baissé, les bras pendants. Geneviève tomba sur une chaise, se couvrit la figure de son tablier et se mit à sangloter. Nous demeurâmes ainsi longtemps sans nous rien dire, mais nous comprenant par notre silence. Le même combat se faisait dans nos cœurs. Malgré ce qu'avait pu dire madame Lefort, nous sentions bien qu'en lui confiant Ma-

rianne nous renoncions à la meilleure part de nos droits, que l'enfant changeait de famille et que nous ne pouvions plus espérer que la seconde place dans son attachement; mais les avantages proposés étaient sérieux. Quelque prospère que fût, pour le moment, ma position, je savais, par expérience, que d'une heure à l'autre tout pouvait changer. Une faillite n'avait qu'à compromettre mon crédit, une maladie qu'à déranger mes affaires, ma mort qu'à exposer ceux qui survivraient à la pauvreté ! Ce que nous offrait madame Lefort était pénible pour Geneviève et pour moi, mais profitable à Marianne. Si, en songeant à nous, il était tout simple de refuser, en ne s'occupant que de notre fille, il était peut-être prudent de consentir. Cette dernière idée finit par dominer. Après tout, les parents vivent pour leurs enfants, non pour eux-mêmes ! Chacun de nous avait fait ces réflexions de son côté, et, quand nous pûmes causer, nous étions arrivés tous deux à la même pensée. Geneviève pleurait ; bien que je ne fusse guère plus vaillant, je tâchai de la raffermir.

— Allons, du calme ! lui dis-je en parlant bas

de peur de faire comme elle ; il ne s'agit pas de s'amollir, mais de faire son devoir. Pourquoi s'affliger, si notre enfant doit être heureuse ? Remercions plutôt Dieu de nous donner l'occasion d'un sacrifice à son profit ; c'est preuve qu'il nous estime et qu'il nous aime.

Cependant je ne dormis guère cette nuit, et je me levai le lendemain au point du jour ; Geneviève était déjà debout, préparant les habits apportés la veille par madame Lefort. Elle ne fit aucune plainte, n'exprima aucun regret ; c'était une brave nature, qui ne remettait jamais en question ce qu'elle croyait nécessaire. Quand Marianne se réveilla, elle commença à lui revêtir en silence son nouveau costume. La petite fille parut d'abord surprise : elle voulait savoir pourquoi on lui donnait ces beaux habits de demoiselle ; mais sa mère, qui étouffait ses sanglots, ne pouvait répondre. L'étonnement de Marianne fit bientôt place à l'admiration ; elle poussait des cris de joie à chaque nouveau détail de toilette. Espérant tempérer un peu ces transports, je lui dis qu'elle allait nous quitter et partir avec madame Lefort ; mais cette nouvelle

la laissa presque indifférente. Geneviève me lança un triste regard. L'enfant continuait elle-même sa toilette et racontait tout haut ses espérances : elle aurait une place dans la calèche découverte de madame Lefort ; toutes les petites filles du village la verraient dans son nouveau costume ; on allait la prendre pour une demoiselle ! Et comme sa mère, qui venait d'achever, voulut la serrer une dernière fois dans ses bras, elle se dégagea en l'avertissant de ne point friper sa collerette.

Geneviève poussa un faible cri et fondit en larmes. J'avais moi-même tressailli ; un rideau venait de se déchirer devant mes yeux ; je pris l'enfant par la main, je la fis entrer vivement dans la pièce voisine, et je revins vers la mère qui continuait à pleurer.

— Écoute, lui dis-je à demi-voix, nous nous sommes décidés à donner l'enfant dans son intérêt ; mais il faut savoir si, en voulant lui être utile, nous n'allons pas lui faire du mal !

— Ah ! tu as donc vu... comme moi !... bégaya Geneviève.

— J'ai vu, repris-je, que le bel habit lui faisait

oublier qu'elle allait vivre loin de nous, et que la vanité lui étouffait déjà le cœur.

— Elle aime mieux sa toilette que mes baisers ! dit la mère, en redoublant de larmes.

— Et nous ne faisons que commencer ! ajoutai-je. On peut à toute force se priver de l'enfant qu'on aime, mais non pas consentir à sa corruption. Je ne veux pas que Marianne devienne plus riche, si c'est à condition de devenir plus mauvaise. Hier, nous n'avions vu qu'un côté de la chose, celui de l'intérêt ; il y en a un autre plus grave, celui de la moralité. En vivant comme une demoiselle, l'enfant oubliera bien vite d'où elle vient ; qui sait si elle n'arrivera pas à en avoir honte ? Cela ne peut pas être, cela ne sera pas ! Va lui ôter son costume, Geneviève, et reste sa mère, afin qu'elle reste digne d'être ta fille.

La pauvre femme se jeta dans mes bras, et courut déshabiller la petite. Nous laissâmes partir madame Lefort sans lui faire d'adieux, ainsi qu'elle nous en avait priés ; mais j'écrivis pour lui expliquer le mieux possible ce qui nous était arrivé. Elle ne répondit rien, et nous n'en entendîmes plus

parler : elle n'avait pu, sans doute, nous pardonner notre refus.

Cependant l'architecte auquel je devais ma position à Montmorency me continuait sa bonne volonté. Il me donnait tous les travaux dont il pouvait disposer, et ne négligeait aucune occasion d'accroître mes bénéfices. Je le regardais comme le véritable auteur de ma réussite, et je ne souhaitais rien tant que de le voir prospérer. Par malheur, c'était un homme que le plaisir entraînait. Confiant dans sa science et son activité, il croyait pouvoir faire face à tout, et ne comptait jamais avec ses fantaisies. L'habitation d'été qu'il avait construite était devenue le rendez-vous d'une société brillante. Ce n'étaient que fêtes et festins, sans parler des équipages et du jeu. Je m'aperçus bientôt que ses affaires s'embarrassaient : il faisait attendre les paiements, demandait des avances, acceptait toutes les entreprises. Son crédit en souffrit d'abord, puis sa réputation. On parlait, à demi-voix, d'états de frais grossis, de pots-de-vin reçus ; mais je repoussais ces accusations comme des calomnies. Pour ma part, j'avais toujours

trouvé M. Dupré facile en affaires, mais loyal.

Une compagnie parisienne lui avait confié, depuis deux années, la direction d'une briqueterie et de carrières dont l'exploitation avait pris, grâce à son activité, de très-grandes proportions. Cependant l'entreprise, prospère en apparence, n'avait réalisé jusqu'alors aucun bénéfice : les intéressés supposèrent que les absences fréquentes et forcées de M. Dupré favorisaient l'infidélité de quelque employé inférieur : ils pensèrent qu'une surveillance de détail était indispensable, et me la firent proposer. Avant d'accepter, je voulus consulter M. Dupré lui-même : il parut embarrassé ; mais, après avoir hésité quelques instants :

— Si ce n'est Pierre Henri, ce sera quelque autre, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même ; j'aime encore mieux avoir affaire à une connaissance qu'à un étranger.

Il m'engagea donc à accepter, mais en me conseillant de ne point me tourmenter outre mesure, de laisser les choses suivre leur cours, et, dans tous les cas, de ne rien faire sans l'avertir

J'entrai aussitôt en fonctions. Les exploitations

me parurent en excellent train, bien montées et vivement conduites. En voyant l'organisation de l'affaire, je ne pouvais comprendre qu'elle n'eût point donné de résultats plus satisfaisants. La curiosité m'engagea d'abord à en chercher la cause, puis la probité m'obligea à poursuivre. Dès le premier examen, j'avais reconnu des détournements considérables. Je réussis à en dresser la liste et à en apprécier la valeur : ils montaient à une somme d'environ vingt mille francs ! Tourmenté de ma triste découverte, j'allai voir M. Dupré, à qui je la communiquai. Au premier mot, il fit une exclamation : je crus qu'il doutait, et je lui mis sous les yeux toutes les preuves. Quand j'eus achevé, il me demanda si j'avais quelque soupçon sur les personnes ; je répondis que je n'en avais aucun, la chose s'étant passée avant mon entrée dans l'affaire.

— Alors, n'en parle à qui que ce soit au monde! dit-il vivement ; fais comme si tu ignorais tout ; rappelle-toi que tu n'as rien vu.

Je levai les yeux, stupéfait. Il était très-pâle, et ses mains tremblaient. Un affreux trait de lumière

me traversa l'esprit; je reculai en le regardant. Il porta un poing à son front avec désespoir... Je ne pus retenir un cri.

— Tais-toi, malheureux! reprit-il d'un ton qui me fit peur; ce n'est qu'une irrégularité momentanée... mes affaires se rétabliront, et je dédommagerai les intéressés; mais songe que la moindre indiscrétion peut me perdre!

Il m'expliqua alors longuement les embarras dans lesquels il s'était trouvé, me développa tous ses plans, et me fit la liste de ses ressources. Je l'écoutais, mais sans entendre; j'étais atterré. Je ne repris ma présence d'esprit que lorsqu'il me demanda de continuer *à ne point regarder* pendant quelques semaines. Le sentiment de ma responsabilité me revint alors tout entier, et je compris ce que ma situation avait d'affreux.

— Excusez-moi, repris-je en balbutiant ; je puis n'avoir rien vu de ce qui était confié à d'autres, mais non pas de ce qui a été mis sous ma garde ; à partir d'aujourd'hui, j'abandonne ma place de surveillant.

— Pour qu'on m'en donne un autre qui pourra

faire les mêmes découvertes et qui me tiendra à sa merci, s'écria l'architecte amèrement ; j'espérais vous trouver plus de complaisance, Pierre Henri, et surtout plus de mémoire !...

— Ah ! ne croyez pas que j'aie rien oublié, monsieur ! m'écriai-je, remué jusqu'au fond du cœur ; je sais que je vous dois tout, et ce que j'ai vous appartient...

Il fit un mouvement.

— Ne prenez pas ce que je dis pour des mots, ajoutai-je plus fort ; en réunissant mes ressources, je puis avoir dans quelques jours, onze mille francs. Au nom de Dieu ! prenez-les, tâchez de vous procurer le reste, et acquittez-vous !

J'avais les mains jointes ; M. Dupré resta quelque temps sans répondre ; lui-même était très-agité ; enfin il me dit avec abattement :

— C'est impossible..... Je vous remercie, Pierre Henri, mais il est trop tard : je vous ruinerais sans me sauver ; vous ne pouvez savoir tout...

Il s'arrêta. Je n'osais le regarder, et je ne pouvais parler ; il reprit, après un silence :

— Faites ce que vous voulez..... donnez votre

démission.... Tout ce que je vous demande, c'est le silence sur ce que vous n'auriez point dû connaître.

Il me congédia d'un geste, et je sortis tout hors de moi.

Ce fut environ un mois plus tard que l'on me proposa la grande entreprise qui devait me conduire en Bourgogne. Ce qui venait de se passer avec M. Dupré me décida à accepter. Sa vue me rendait malheureux, et le secret dont j'étais dépositaire me faisait trembler; en m'éloignant, il me sembla que je le laissais derrière moi. Malheureusement, d'autres devaient le connaître : j'appris peu après que tout avait été découvert, et qu'à l'idée d'un déshonneur public, mon ancien patron avait perdu la tête et s'était donné la mort.

Ici le mémorial de Pierre Henri était interrompu. Au milieu de copies d'actes, de mémoires de frais et de notes d'affaires, se trouvaient pourtant plusieurs pages copiées, çà et là, sans indication des sources; mais au haut desquelles le maître maçon avait écrit : POUR MES ENFANTS! C'étaient des réflexions morales ou des enseignements appropriés à leur éducation.

XIV

Notes mises pour les enfants de Pierre Henri. — Ce que la création dit aux hommes. — La mère de Washington. — Le tambour. — Les airs rustiques. — L'avocat et le paysan.

PREMIÈRE NOTE.

Ce que la création dit aux hommes. — On sait que la plupart des essais tentés pour donner aux Indiens de l'Amérique du Nord le goût de l'agriculture avec les habitudes d'un établissement stable, sont restés incomplets ou infructueux. Les jésuites français au Canada et les missionnaires

anglais aux États-Unis ont vainement formé, à plusieurs reprises, des villages de Peaux-Rouges : l'humeur vagabonde qui semble inhérente à leur race, et l'horreur pour tout travail suivi, ont toujours dispersé ces colonies naissantes. A peine si quelques hameaux indiens se sont maintenus sur cet immense continent ; encore les habitants n'y ont-ils point renoncé à la vie des forêts ; souvent absents pour la chasse ou pour des excursions sans but, ils laissent aux femmes le soin de cultiver et de soigner le bétail.

Outre les instincts, pour ainsi dire héréditaires, qui entraînent les Peaux-Rouges vers la vie sauvage, le préjugé, qui rend le travail honteux pour l'homme, entretient chez eux ces déplorables habitudes. L'Indien qui suit la tradition des ancêtres ne connaît que deux occupations dignes de lui, la chasse et la guerre ; tout autre emploi de ses forces est une sorte de dégradation.

Cependant il existe des exceptions individuelles. Un missionnaire américain, Heckewelder, qui a publié un livre sur les *Mœurs et coutumes des Indiens*, raconte qu'il en a connu un dont l'activité soute-

nue avait réussi à créer ; une habitation abondamment fournie de tous les objets nécessaires à la vie, et que l'on aurait pu comparer à celle d'un petit fermier américain. Comme il lui témoignait un jour son admiration et son étonnement, l'Indien lui dit :

— Lorsque j'étais jeune, je passais les journées à ne rien faire, comme les autres Peaux-Rouges, qui disent que le travail est bon seulement pour les nègres et pour les blancs ; mais un jour que je m'étais assis sur les bords du Susquehannah je fus frappé de voir les *meechyahngus* (lunes de mer) rassembler de petites pierres pour former un entourage et déposer leur frai. J'allumai ma pipe et continuai à les regarder, lorsqu'un petit oiseau se mit à chanter. Je tournai la tête de son côté, et je le vis travaillant avec sa femelle à faire son nid, tout en chantant. J'oubliai la chasse, et je me mis à réfléchir. Je voyais les poissons travailler gaiement dans l'eau, et les oiseaux dans l'air ; et, me regardant, je vis que j'avais deux grands bras au bout desquels étaient des mains que je pouvais ouvrir et fermer à volonté ; que j'avais un corps robuste

soutenu par deux fortes jambes. « Est-il possible, me dis-je, qu'ainsi formé j'aie été créé pour vivre dans l'oisiveté, tandis que les oiseaux et les poissons, qui n'ont que leur bouche, travaillent joyeusement sans qu'on le leur dise ! Le Grand-Esprit n'avait-il donc aucun objet en vue quand il m'a donné ces membres? Cela ne peut être.» Depuis j'ai élevé une cabane, cultivé du maïs, et tandis que les autres passent leur temps à danser et souffrent de la faim, je vis dans l'abondance. J'ai des chevaux, des vaches, des cochons, de la volaille, et je suis heureux. Vous voyez, mon ami, que, pour apprendre à réfléchir et à travailler, il suffit *d'écouter ce que la création dit aux Peaux-Rouges comme aux visages pâles.*

DEUXIÈME NOTE.

Le tambour. — Les hommes ne cherchent malheureusement les leçons de l'expérience que dans les actes importants qui intéressent leur fortune ou leur honneur ; ils négligent les mille enseignements qui naissent autour d'eux des faits les plus vulgaires. Engagés sur cette route difficile de la

vie, ils ne s'efforcent point de reconnaître la bonne direction par les fossés ou les buissons; il leur faut des rochers ou de grands arbres ! Mais ceux-ci ne se montrent que de loin en loin, tandis que les autres se retrouvent à chaque pas ; le tout est de les voir et de les comprendre.

Je faisais hier cette réflexion en entendant le tambour d'un enfant.

C'est le fils d'un ami qui a tous les charmes de ses cinq ans; la santé qui fleurit, la joie qui vous égaie, les caresses qui vous attendrissent. Je l'ai tenu dans mes bras le jour où il est né, je l'ai vu grandir, et je dirais que je l'aime comme un fils si je ne savais pas ce que c'est que d'être père.

L'autre jour, je l'ai trouvé arrêté devant une boutique de jouets, dans l'extase de la convoitise. Je l'ai pris par la main, je lui ait fait faire le tour de l'étalage, et je lui ai dit de choisir. Imprudente permission ! après une courte incertitude, l'enfant a choisi un tambour !

Depuis, je l'entends du soir au matin sous ma fenêtre, essayant toutes les *batteries*. Si je commence à lire, il m'accompagne par un rappel ; si je veux

penser, il me fait entendre le pas de charge ; si je cause, il m'ètourdit en battant la retraite. Impossible de compter sur un instant de repos ! à toute heure et par tous les temps, l'apprenti musicien est là, frappant sur sa peau d'âne. Tout le monde s'impatiente, et moi, qui m'impatiente plus que tout le monde, je n'ose rien dire, car je me sens la cause première de tout le mal : *j'ai acheté le tambour!* Que de gens en font autant chaque jour, et préparent eux-mêmes ce qu'ils doivent maudire plus tard !

Vous d'abord qui gouvernez, que ce soit une maison ou un empire, et qui engagez ceux qui vous obéissent dans la voie des gloires stériles, en leur enseignant à faire du bruit plutôt qu'à être heureux !

Vous qui fournissez à vos ennemis un prétexte d'accusation qu'ils vont faire retentir partout contre votre nom !

Vous qui présentez à une imagination ardente de vaines espérances dont elle vous étourdira sans cesse !

Vous qui arrachez les paisibles à leur repos pour les lancer dans le tumulte de l'action !

Vous dont la plume distribue, à l'aventure, l'éloge ou le blâme, sans savoir ce qu'il doit en revenir aux autres et à vous-mêmes !

Ne faites-vous point tous pour les hommes ce que j'ai fait pour l'enfant ? *Ne leur donnez-vous point un tambour ?*

Son retentissement vous poursuivra longtemps et partout. Dieu veuille qu'il ne soit qu'un regret, jamais un remords !

Mais j'entends mon petit voisin qui pleure. Depuis deux jours son père avait voulu exiger de lui quelques heures de silence ; indocile à tous les avertissements, il a continué son bruit, et l'on vient de crever son tambour.

Éloquente leçon pour nous tous qui abusons du plaisir ou de la renommée. A la longue, la constance du sort se lasse, comme celle du père de l'enfant ; quand la rumeur de notre prospérité a importuné tout le monde, quelqu'un finit par faire justice, il frappe l'instrument de notre joie, le bruit s'éteint, et il ne nous reste plus qu'à pleurer le trésor perdu.

Console-toi, pauvre enfant ! ce que tu regrettes

sera vite remplacé ; mais bientôt les épreuves deviendront plus sérieuses, et tu apprendras à tes dépens que *quiconque fait trop de bruit doit s'attendre à voir crever son tambour.*

TROISIÈME NOTE.

La mère de Washington. — On a dit que « c'étaient surtout les mères qui préparaient les grands hommes ; » et pour le prouver on a dressé la liste de tous les personnages illustres qui, depuis les Gracques, furent élevés par des femmes. Peut-être eût-il été plus exact d'étendre l'observation à tous les hommes, célèbres ou obscurs, et de déclarer que leur caractère, leur conduite, leurs aptitudes mêmes, dépendent, en grande partie, de l'éducation maternelle.

Recevant l'enfant à sa naissance, présidant à ses impressions premières et lui montrant, avant aucun autre, les chemins de la vie, la mère est, en réalité, une institutrice toute-puissante qui décide des principes et des habitudes. Si elle transmet, le plus souvent, à ses fils son tempérament et ses

traits, elle ne leur communique pas moins la physionomie de son âme. Il semble que les germes, bons ou mauvais, conservés au-dedans d'elle-même, se développent plus librement dans l'enfant élevé par ses soins, et c'est surtout dans ce sens qu'il est sa récompense ou son châtiment.

Parmi les mères qui ont pu regarder leurs fils comme la couronne de leur vie, celle de Washington occupe certainement une des premières places. Appartenant à cette vieille race virginienne que sa piété simple, sa probité et sa persévérance laborieuse avaient toujours distinguée, elle éleva son fils Georges dans les habitudes stoïques du travail et du dévouement. Lorsque ce dernier eut atteint l'âge de quinze ans, il voulut entrer dans la marine royale ; mais elle s'y opposa en déclarant qu'il devait vivre parmi ses concitoyens, travailler avec eux à transformer le pays, et mettre au service de ce dernier toutes les forces et toute l'intelligence qu'il avait reçues de Dieu. Cette résolution hâta peut-être l'affranchissement de l'Amérique en lui conservant le grand homme qui devait l'assurer. S'il fût devenu officier anglais, Washington eût

sans doute hésité davantage : partagé entre son serment militaire et son patriotisme, il eût plus difficilement pris les armes contre l'Angleterre, et eût trouvé chez ses concitoyens moins de confiance. Ce fait proteste en même temps contre l'erreur des biographes qui ont répété, l'un après l'autre, que la mère de Washington appartenait au parti *loyaliste*, et qu'elle fit tous ses efforts pour y retenir son fils. Les historiens américains ont depuis longtemps fait justice de ce mensonge inventé dans l'intérêt du dramatique par des compilateurs plus occupés de l'effet que de la vérité. La mère de Georges s'effraya, il est vrai, de la lutte dans laquelle son fils s'engageait ; elle craignait que l'inégalité des ressources ne compromît la cause américaine ; mais elle ne tenta rien pour empêcher Washington d'accomplir son devoir.

Et comment l'aurait-elle pu quand sa vie entière avait été employée à le lui faire aimer? Elle vit Georges se mettre à la tête des insurgents avec inquiétude, mais sans faiblesse. Lorsqu'il essuya ses premiers revers, on ne l'entendit ni se décourager

ni se plaindre; quand vint le jour des triomphes, elle conserva le même calme.

Les Anglais, maîtres du New-Jersey, s'étaient éparpillés dans cette province, Washington, qui campait de l'autre côté de la Delaware, dit à ses officiers :

— Nos ennemis ont trop étendu leurs ailes; il est temps de les leur rogner.

Et, traversant le fleuve, il remporta une victoire qui sauva l'Union américaine. Cette nouvelle fut apportée à sa mère par une foule d'amis qui accouraient pour la féliciter. Elle se réjouit avec eux *du bonheur de la patrie;* et, comme les éloges en l'honneur de Washington allaient toujours s'exaltant :

— Ceci est de la flatterie, Messieurs, dit-elle en redevenant sérieuse; Georges se rappellera, j'espère, les leçons que je lui ai données; il n'oubliera pas qu'il est tout simplement un citoyen de l'Union que Dieu a fait plus heureux que les autres!

Lorsqu'elle sut la prise de Cornwallis, elle ne songea point à la gloire de son fils; mais elle s'écria :

— Dieu soit loué ! notre patrie est libre, et nous allons avoir la paix !

Un riche mariage avait fait de Washington un des propriétaires les plus opulents de l'Union ; il voulut bien des fois décider sa mère à venir demeurer dans sa belle habitation de *Mont-Vernon;* mais elle demeura toujours à Frédéricksburg, surveillant la petite ferme qui lui était restée pour douaire. A l'âge de quatre-vingt-deux ans, on la voyait encore monter à cheval tous les matins, parcourir ses champs et donner des ordres. Ses revenus étaient des plus modestes, mais administrés avec tant d'économie, qu'ils lui permettaient de secourir un grand nombre de malheureux. Jamais, dans ces temps de trouble, un compatriote ruiné par la guerre ne sollicita en vain sa générosité : aussi avait-elle coutume de dire :

— La charité trouve toujours quelque chose dans les bourses qui ne sont pas percées.

Une maladie cruelle (un cancer à l'estomac) l'obligea enfin à garder la maison ; mais là encore elle s'occupait de l'administration de ses affaires.

Le colonel Fielding-Lewis, son gendre, lui proposa un jour de s'en charger.

— Merci, Fielding, lui dit-elle ; je veux bien que vous teniez mes livres en règle, car vos yeux sont meilleurs que les miens ; mais pour le reste, je puis encore y veiller.

Elle fut près de sept ans sans voir son fils Georges, toujours retenu à la guerre ; enfin, lorsque les armées combinées furent de retour à New-York, Washington put prendre la route de Frédéricksburg. Il envoya en avant un courrier pour faire demander à sa mère comment elle voulait le recevoir.

— Seul, répondit la mère.

Et le commandant en chef des troupes américaines, le maréchal de France, le libérateur de sa patrie, le héros du siècle, se rendit à pied à la maison de celle qu'il regardait, selon son expression, « non-seulement comme l'auteur de ses jours, mais comme l'auteur de sa renommée. »

Mistriss Washington reçut son fils avec une tendresse expansive ; mais ne lui parla point de la gloire qu'il venait d'acquérir ; ce qu'il avait fait lui semblait tout simple.

— Je lui ai enseigné la vertu, disait-elle, la gloire n'est qu'une conséquence !

Elle lui parla de ses vieux amis en l'appelant par son petit nom d'enfance, et ne s'informa pas une seule fois des honneurs rendus partout au sauveur de l'Union. Cependant lorsqu'on vint l'inviter de se rendre le soir au bal donné par ses compatriotes en l'honneur des vainqueurs de Cornwallis, elle l'accepta.

— Les jours de danse sont un peu loin de moi, dit-elle, mais je serai heureuse de prendre part à la joie publique.

Les officiers français, qui faisaient partie de l'armée libératrice, avaient une grande impatience de voir cette femme extraordinaire. Elle parut, vers le milieu du bal, vêtue du vieux costume des Virginiennes et, appuyée sur le bras de Washington, elle reçut les compliments de tout le monde avec bonté, fit quelques tours, puis se retira. Les Français restèrent confondus devant cette force et cette simplicité qui « la rendaient supérieure à sa propre grandeur. » En la regardant sortir avec Washington, l'un d'eux s'écria :

— De telles mères font comprendre de tels enfants.

Avant son retour en Europe, Lafayette se rendit à Frédéricksburg pour voir la mère de son général, « conduit par un des petits-fils de mistriss Washington, dit un biographe américain, ils approchaient de la maison lorsque le jeune homme s'écria : — Voici ma grand'maman ! Le marquis de Lafayette aperçut alors la mère de son honorable ami qui travaillait à son jardin. Le marquis parla des heureux effets de la révolution, du glorieux avenir qui s'offrait à l'Amérique régénérée, paya son tribut d'amitié et d'admiration pour Washington ; mais à tous les éloges qu'il fit de celui-ci, sa mère répondit simplement qu'elle n'était point surprise de ce que Georges avait fait, parce qu'elle l'avait toujours connu *vraiment bon!* » Ainsi cette âme naïve avait compris que toute grande action venait du cœur.

Lafayette ne quitta mistriss Washington qu'après lui avoir demandé et avoir reçu sa bénédiction, comme s'il se fût agi de sa propre mère.

Lorsque Washington eut été nommé président

de la nouvelle république, il vint voir sa mère.

— Le peuple, lui dit-il, m'a choisi pour premier magistrat des États-Unis, et je viens vous faire mes adieux ; dès que le temps de mes fonctions sera achevé, vous me reverrez dans la Virginie.

— Tu ne m'y trouveras plus ! répondit sa mère ; mais va, mon cher Georges, accomplis ta destinée, et que la grâce du ciel ne t'abandonne pas.

A ces mots, elle lui ouvrit ses bras : le président demeura longtemps le visage appuyé sur l'épaule de la vieille malade, dont les mains affaiblies caressaient sa tête. Il versait d'abondantes larmes, et ne pouvait s'arracher à ce suprême embrassement ; ce fut l'héroïque mère qui reprit la première son calme et qui le congédia doucement.

Ses pressentiments ne l'avaient point trompée ; elle mourut peu après, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. « Dans ses derniers jours, dit le biographe américain, mistriss Washington parla souvent de son *bon Georges,* jamais de l'illustre général. » Elle rendit le dernier soupir en recommandant à Dieu son fils et sa patrie.

La fermeté stoïque de cette femme remarquable

avait toujours été tempérée par la piété; elle trouvait dans sa croyance une source inépuisable de consolations, et ce tendre courage qui en avait fait une *chrétienne de Sparte!* Chaque jour elle se retirait dans la solitude des champs, et là, en présence de la création, elle avait, selon ses expressions, un entretien avec Dieu, et en revenait plus saine et plus affermie.

QUATRIÈME NOTE (*pour ma fille*).

Les airs rustiques. — Les gens de la ferme se demandent ce que fera Jenny, en se montrant de l'œil la jeune fille qui vient des champs la faucille sur l'épaule. Jenny elle-même ne pourrait le dire : placée entre deux destinées, elle ne sait encore que choisir.

Vers la montagne, sur l'escarpement revêtu d'un maigre pâturage, est une pauvre cabane où demeurent sa marraine et Williams, le fils de la bonne vieille. C'est là que celle qui a longtemps remplacé sa mère voudrait la ramener. Bien souvent déjà elle l'a rappelée par ses messages, bien

souvent Williams est venu chercher sa réponse; mais Jenny ne sait que résoudre. Quittera-t-elle la grande ferme de Georges pour la petite chaumière où elle fut élevée? Échangera-t-elle les joies de la richesse contre les angoisses de l'indigence? Préférera-t-elle le pauvre ménétrier du village au riche laboureur? Sera-t-elle la consolation de Williams ou le luxe de Georges?

La jeune fille hésite, et cependant son esprit incline, à son insu, vers l'or et le plaisir. Elle compare, dans sa pensée, ces belles plaines couvertes de froment aux pentes rapides où l'épi de seigle perce le sol pierreux! En comptant les génisses dispersées au milieu des grandes herbes, elle se rappelle les trois chèvres de sa marraine cherchant quelques broussailles amères dans les fentes des rochers; et quand son œil s'arrête sur les vastes toits de la ferme dont les tuiles brillent au soleil, sa mémoire lui fait revoir la petite hutte rongée de mousse, qu'un vieux lierre enveloppe et semble tenir suspendue au-dessus du ravin.

Où le bonheur sera-t-il donc plus facile, l'avenir mieux abrité? De ces deux destinées, l'une semble

ne demander que la bonne volonté d'être heureux, tandis que l'autre réclame la patience, le dévoûment, le courage ! Rien que par obéissance à la raison, ne faudrait-il pas choisir la tâche la plus facile ?

Jenny en est là de ses réflexions quand elle arrive à la ferme. Sa faucille vient d'être suspendue au-dessus de la porte, près de celle de la sœur de Georges qui l'attend et l'accueille. Les deux jeunes filles causent à demi-voix, l'une gaie et caressante, l'autre troublée et incertaine.

Tout à coup un air connu se fait entendre. Elle tressaille et se retourne.

Arrivé silencieusement près du seuil, Williams a déposé son bâton, s'est assis sans rien dire, et là, sous les rayons du soleil couchant et son chien à ses pieds, il joue les airs de la montagne.

Jenny écoute, joyeuse d'abord, puis attendrie. A chacun de ces airs se rattache un souvenir ! Toutes les images du passé se réveillent successivement, comme des oiseaux endormis se redressent en gazouillant et en battant des ailes. Une main pendante et l'autre pensivement ramenée vers son

visage, elle assiste avec une émotion muette à cette évocation magique des jeunes années.

D'abord elle se voit faible et timide, gravissant les crêtes aiguës sous la conduite de Williams qui la soutient, et arrachant d'une main tremblante, pour l'unique vache de sa marraine, les touffes d'herbes poussées dans les gerçures du rocher.

Puis elle a pris des forces ; elle peut suivre le jeune garçon à la pâture. Il a sculpté pour elle le bâton de coudrier qui lui servira de houlette ; il allume le feu de bruyère où cuisent les châtaignes qu'il est allé cueillir ; il dresse la hutte de ramée qui l'abritera de la pluie et du soleil.

Oh ! combien de services rendus ! que de sacrifices devinés plus tard ! Comme la pauvreté du fils et de la mère savait se faire opulente pour l'orpheline ! La bague d'argent qu'elle a conservée ; la croix d'or qu'elle sent sous sa main ; les plus beaux rubans dont elle se pare aux jours de fête, tout ne lui est-il pas venu d'eux ?

Et quand la maladie l'a frappée, que de veilles pour la disputer à la mort ! quelles réjouissances quand elle a guéri ! Cet air rustique, Williams l'a

joué la première fois qu'elle a pu venir s'asseoir sous les sapins ! Cet autre lui rappelle la première fête où ils ont dansé ensemble ; ce troisième, le retour des bergers de la montagne et la joie du jeune homme en la revoyant ; tous, quelque scène touchante dans laquelle la marraine et le fils lui apparaissent comme des anges gardiens !

Oh ! joue, Williams ! car chacun de tes airs lui fait mieux comprendre que les douces émotions ne sont point celles que procure la richesse, mais la bonne volonté ; joue encore, Williams ! car elle se rappelle maintenant que depuis son enfance tu as marché dans son ombre pour la protéger, et qu'elle avait promis que tu ne la quitterais plus ; joue toujours, Williams ! car voilà que des larmes coulent sur ses joues enflammées ; les souvenirs du cœur sont les plus forts, et demain tu ne partiras point seul ; demain ta mère aura deux enfants !

CINQUIÈME NOTE.

Le paysan et l'avocat.— Les villes ont leur individualité comme les hommes : industrielles ou maritimes, savantes ou frivoles, elles révèlent tou-

jours par leur physionomie la nature de leurs habitants. Traversez Rouen, Lyon, Brest, Strasbourg, et regardez autour de vous ; tout ce qui frappera vos yeux sera une révélation de goûts et d'habitudes ; l'histoire de chaque population se trouvera, pour ainsi dire, écrite dans ses rues.

On est surtout frappé de cette vérité, lorsqu'on visite Rennes. En voyant ses grands édifices à l'air magistral, ses places magnifiques où l'herbe perce les pavés, ses solitaires promenades que traversent à peine, de loin en loin, quelques lecteurs pensifs, on reconnaît sur-le-champ la capitale du vieux duché breton, l'ancienne résidence du parlement, la ville d'études où vient se former toute la jeunesse sérieuse de la province. Car ce qui domine dans l'aspect de Rennes, c'est la gravité : la ville entière est calme et sévère comme un tribunal : et, en effet, c'est là que *demeure la loi !* Là se trouvent son temple, ses grands prêtres et ses plus fervents adorateurs. On y arrive des extrémités de la Bretagne pour s'éclairer et demander conseil. Venir à Rennes sans consulter, paraît aussi impossible à un Breton, qu'il eût été impossible à un Grec de

passer près du temple de Delphes sans interroger la Pythonisse.

Cela était vrai vers la fin du dernier siècle comme aujourd'hui, et, surtout pour les paysans, race timide par expérience et habituée à prendre ses précautions.

Or donc, il arriva qu'un jour un fermier, nommé Bernard, étant venu à Rennes pour certain marché, s'avisa, une fois son affaire terminée, qu'il lui restait quelques heures de loisir, et qu'il ferait bien de les employer à consulter un avocat. On lui avait souvent parlé de M. Potier de la Germondaie, dont la réputation était si grande, que l'on croyait un procès gagné lorsqu'on pouvait s'appuyer de son opinion. Le paysan demanda son adresse, et se rendit chez lui, rue Saint-Georges.

Les clients étaient nombreux, et Bernard dut attendre longtemps ; enfin son tour arriva, et il fut introduit. M. Potier de la Germondaie lui fit signe de s'asseoir, posa ses lunettes sur le bureau et lui demanda ce qui l'amenait.

— Par ma foi ! Monsieur l'avocat, dit le fermier en tournant son chapeau, j'ai entendu dire tant de

bien de vous que, comme je me trouvais tout porté à Rennes, j'ai voulu venir vous consulter afin de profiter de l'occasion.

— Je vous remercie de votre confiance, mon ami, dit M. de la Germondaie; mais vous avez, sans doute, quelque procès?

— Des procès? par exemple! je les ai en abomination, et jamais Pierre Bernard n'a eu un mot avec personne.

— Alors c'est une liquidation, un partage de famille?

— Faites excuse, Monsieur l'avocat, ma famille et moi nous n'avons jamais eu à faire de partage, vu que nous prenons à la même huche, comme on dit.

— Il s'agit donc de quelque contrat d'achat ou de vente?

— Ah bien oui! je ne suis pas assez riche pour acheter, ni assez pauvre pour revendre!

— Mais enfin que voulez-vous de moi? demanda le jurisconsulte étonné.

— Et bien! je vous l'ai dit, Monsieur l'avocat, reprit Bernard avec un gros rire embarrassé, je veux

une *consulte*... pour mon argent bien entendu... à cause que je suis tout porté à Rennes et qu'il faut profiter des occasions.

M. de la Germondaie sourit, prit une plume, du papier et demanda au paysan son nom.

— Pierre Bernard, répondit celui-ci, heureux enfin qu'on l'eût compris.

— Votre âge ?

— Quarante ans ou approchant.

— Votre profession.

— Ma profession?... Ah ! oui, quoi, est-ce ce que je fais ?... Je suis fermier.

L'avocat écrivit deux lignes, plia le papier et le remit à son étrange client.

— C'est déjà fini ? s'écria Bernard ; et bien à la bonne heure ; on n'a pas le temps de moisir, comme dit cet autre. Combien donc est-ce que ça vaut, la *consulte*, monsieur l'avocat ?

— Trois francs.

Bernard paya sans réclamation, salua du pied et sortit enchanté d'avoir *profité de l'occasion*.

Lorsqu'il arriva chez lui, il était déjà quatre

heures, la route l'avait fatigué et il entra à la maison bien résolu à se reposer.

Cependant ses foins étaient coupés depuis deux jours et complétement fanés ; un des garçons vint demander s'il fallait les rentrer.

— Ce soir ? interrompit la fermière qui venait de rejoindre son mari ; ce serait grand péché de se mettre à l'ouvrage si tard, tandis que demain on pourra les ramasser sans se gêner.

Le garçon objecta que le temps pouvait changer, que les attelages étaient prêts et les bras sans emploi ; la fermière répondit que le vent se trouvait bien placé et que si l'on commençait la nuit viendrait tout interrompre. Bernard, qui écoutait les deux plaidoyers, ne savait à quoi se décider, lorsqu'il se rappela, tout à coup, le papier de l'avocat.

— Minute ! s'écria-t-il, j'ai là une *consulte ;* c'est d'un fameux, et elle m'a coûté trois francs : ça doit nous tirer d'embarras. Voyons, Thérèse, dis-nous ce qu'elle chante, toi qui lis toutes les écritures.

La fermière prit le papier et lut, en hésitant, ces deux lignes :

Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même.

— Il y a cela ! s'écria Bernard, frappé de l'à-propos ; alors vite les charrettes, les filles, les garçons et rentrons le foin !

Sa femme voulut essayer encore quelques objections ; mais il déclara qu'on n'achetait pas une *consulte* trois francs pour n'en rien faire et qu'il fallait suivre l'avis de l'avocat. Lui-même donna l'exemple en se mettant à la tête des travailleurs et en ne rentrant qu'après avoir ramassé tous ses foins.

L'événement sembla vouloir prouver la sagesse de sa conduite, car le temps changea pendant la nuit, un orage inattendu éclata sur la vallée, et, le lendemain, quand le jour parut, on aperçut dans la prairie la rivière débordée qui entraînait les foins récemment coupés. La récolte de tous les fermiers voisins fut complétement anéantie ; Bernard seul n'avait rien perdu.

Cette première expérience lui donna une telle foi dans la consultation de l'avocat, qu'à partir de ce jour il l'adopta pour règle de conduite et qu'il de-

vint, grâce à son ordre et à sa diligence, un des plus riches fermiers du pays. Il n'oublia jamais, du reste, le service que lui avait rendu M. de la Germondaie, auquel il apportait tous les ans, par reconnaissance, une couple de ses plus beaux poulets, et il avait coutume de dire à ses voisins, lorsqu'on parlait des hommes de loi, « qu'après les commandements de Dieu et de l'Église, ce qu'il y avait de plus profitable au monde était la *consulte* d'un bon avocat.»



XV

Dernier chapitre des confessions. — Lectures du fils Jacques. — Tentations. — Un piqueur homme de lettres. — Conclusion.

Voilà bien longtemps que j'ai interrompu le journal de mes souvenirs. Les lignes écrites sur la dernière page ont eu le temps de blanchir, et moi j'ai fait comme elles, sans m'en apercevoir. Les gros murs sont encore solides, mais le bâtiment a perdu son air de jeunesse. Geneviève elle-même n'est plus ce qu'elle était ; les rides lui viennent au coin

de l'œil. Heureusement qu'il lui reste ce qui fait la gaîté du ménage : la bonne santé et le bon cœur. D'ailleurs, si nous baissons, il y en a près de nous qui montent : les enfants sont là et nous remplacent ; à cette heure, c'est pour eux que brille le soleil. La vie ressemble à un bal : quand on est trop vieux pour danser, on regarde les autres, et leur joie vous rit dans le cœur.

Ceci est le mot de Geneviève. A chaque plaisir perdu, elle se console avec les plaisirs de la fille et du jeune gars. Leurs bonnes dents remplacent les dents qui lui manquent, et leurs cheveux noirs l'empêchent de voir ses cheveux gris. Les gens qui vivent seuls ne connaissent jamais ce bonheur-là. Le monde entier a l'air de décliner avec eux, et tout ici-bas se termine à leur fosse. Mais pour celui qui a une famille, rien ne finit, car tout recommence; les enfants le continuent jusqu'au jugement ! Je me suis quelquefois demandé, dans mes mauvaises heures, quel profit on trouvait à bien vivre ; maintenant il en est un, au moins, que je connais, c'est de pouvoir impunément vieillir. Jeune, il en coûte, par instants, de faire son devoir,

on trouve la tâche lourde et la journée longue ; mais plus tard, quand l'âge a refroidi le sang, on récolte ce qu'on a semé. Nos efforts nous sont payés en bonne réputation, en aisance, en sécurité, et notre bien-être lui-même devient comme un certificat d'honneur.

Puis la famille est là qui bénéficie de notre passé, qui reçoit en joie le revenu de toutes nos vieilles misères ; n'y eût-il point d'autre récompense, celle-là serait suffisante, et, quoi que Dieu eût exigé, nous pourrions le tenir quitte. Pour ma part, je ne lui réclame rien. Voici les enfants qui ont grandi sans malheur, qui nous aiment et qui ont bonne espérance ; que demander de plus ? Jacques était déjà le meilleur maître compagnon du pays ; il vient de prouver qu'il ne serait pas le plus mauvais entrepreneur. Hier on a posé le mai sur le petit viaduc dont la construction lui était confiée, et l'ingénieur, qui ne loue jamais qu'à la dernière extrémité, a avoué que tout était bien. Quant à Marianne, il y a plusieurs mois qu'elle remplace sa mère à la blanchisserie. Geneviève assure que tout va mieux depuis qu'elle s'en

mêle : les ouvrières chantent plus haut et n'en travaillent pas moins fort. Il n'y a que la jeunesse pour savoir ainsi assaisonner le travail de gaîté !

Dieu soit béni de les avoir mis tous deux dans la bonne route ! Un instant j'ai tremblé ; car eux aussi ont eu leurs tentations, Jacques surtout, qui a failli tourner par un autre chemin et nous échapper.

Ses études lui avaient donné le goût des livres, et, tout jeune encore, ce qu'il pouvait ramasser d'argent était pour les colporteurs de librairie. Chaque année, il ajoutait une planche de sapin à sa bibliothèque. La mère se plaignait bien quelquefois de la dépense, et moi du temps dérobé au chantier pour lire ; mais l'un grondait bien bas et l'autre pas bien haut, ce qui faisait que le gars ne changeait rien à ses habitudes.

Au fait, je n'aurais guère eu la force de le blâmer, moi qui avais toujours senti une sorte de vénération pour le papier imprimé. Ces pages muettes qui fixent la parole, qui la font retentir jusqu'au bout du monde, qui transmettent à tous les idées de chacun, me semblent avoir quelque chose de

sacré. Je ne puis voir déchirer le plus vieil almanach sans impatience, et je touche avec respect les journaux roulés en cornet par l'épicier. Jacques avait sans doute hérité de mes superstitions, car on ne le trouvait jamais sans un livre dans sa poche ou à la main. Le travail n'en allait pas mieux ! Tandis que le gars lisait Racine, nos ouvriers jouaient au bouchon ! Cependant, je prenais patience ; après tout, c'était la moindre des folies de son âge. Je le laissais faire ses journées derrière les buissons, couché sur l'herbe comme les anciens bergers, et se grisant de prose ou de vers. J'espérais qu'à la longue le goût lui en passerait ; mais, loin de là, il se mit lui-même à écrire, et il y eut bientôt, dans la maison, autant de manuscrits que de volumes imprimés. Je fermai encore les yeux. L'expérience m'avait appris que l'autorité faisait le même effet, contre un goût, que le vent contre une voile, et qu'au lieu de l'arrêter elle le poussait en avant. Jacques s'aperçut de ma complicité, il en profita. D'abord il s'était contenté de rapiner des heures, comme les mauvais compagnons, ou de faire des *lundis de bibliothèque* ; mais peu à peu il

abandonna le chantier, mit la truelle au croc, et s'enfonça dans les paperasses.

Geneviève avait toujours blâmé ma patience, en répétant que le gars courait à sa perte ; elle passa bientôt de la crainte à la désolation. J'avais essayé, à plusieurs reprises, des avertissements d'amitié dont Jacques avait d'abord tenu compte ; mais, peu à peu, il s'était déshabitué d'y prendre garde. Il ne rougissait plus de me laisser tout le travail, et ne paraissait même point se le reprocher. Évidemment, sa conscience commençait à avoir l'oreille dure. Je sentais la nécessité de m'expliquer ; mais encore fallait-il une circonstance propice.

Depuis quelques semaines, Jacques paraissait plus préoccupé que de coutume ; il avait écrit de longues lettres et semblait attendre une réponse. Elle arriva enfin, avec le timbre de Paris. En la recevant, il ne put retenir une exclamation ; il l'ouvrit précipitamment, regarda la signature, et s'enfuit pour la lire. Je rentrais au même instant. Geneviève était encore sur le seuil, payant le facteur ; elle me prit à part pour me raconter tout bas ce qui venait d'arriver. La pauvre femme ne com-

prenait rien à ce mystère, et tremblait sans savoir pourquoi. Elle me montra Jacques au bout du jardin, lisant à demi-voix sa lettre avec des gestes de joie, riant tout seul, et courant, comme un fou, à travers les plates-bandes d'oseille. Je n'étais pas moins curieux que Geneviève de connaître le mot de l'énigme ; mais j'arrivais en société du nouveau *piqueur*, établi la veille sur les travaux par l'ingénieur en chef, et il fallut remettre l'explication à plus tard.

Mon compagnon était un jeune homme de meilleures façons que ses confrères, mais dont l'air abattu et les habits râpés expliquaient la position. Évidemment c'était quelque fils de bourgeois élevé pour autre chose, et que la misère avait fait descendre. Touché de sa tristesse et de sa douceur, je l'avais prié d'accepter à souper, et nous entrâmes dans le petit salon de compagnie.

Jacques y avait dressé sa bibliothèque de bois peint et placé ses plus beaux livres. A leur vue, M. Ducor fit un mouvement de surprise et se mit à examiner les volumes d'un air de connaisseur. Le gars entra un instant après. Il me sembla qu'il

avait grandi de six pouces ; son visage rayonnait. M. Ducor lui fit compliment sur ses volumes, et tous deux commencèrent à en parler. Le nouveau *piqueur* paraissait très au courant. Il avait habité Paris, et laissa même voir qu'il y connaissait plusieurs auteurs. Ceci lui gagna tout de suite l'amitié de Jacques. Pendant tout le souper, il ne fut question que de romans ou de vers. M. Ducor se contentait de répondre ; mais notre gars ne tarissait pas ; jamais je ne lui avais vu tant d'entrain. Geneviève me regardait d'un air inquiet et étonné, comme pour me demander s'il avait la fièvre. Je ne savais trop que croire moi-même, et j'attendais avec impatience le moment de tout éclaircir. Comme nous finissions, on vint me demander pour un compte. Je passai dans le cabinet vitré qui touche au salon ; Geneviève retourna au ménage avec Marianne, et les deux jeunes gens restèrent seuls.

Je feuilletais mes états de frais, sans m'occuper d'abord de leur conversation ; mais, peu à peu, les voix qui s'abaissaient me firent prendre garde. Je relevai un coin du rideau pour voir dans le petit

salon. Jacques et M. Ducor étaient accoudés aux deux côtés de la table, en si intime confidence que leurs figures avaient l'air de se toucher. Le premier était très-rouge, et ses yeux brillaient comme des étoiles.

— C'est fini, disait-il au *piqueur*, voilà trop longtemps que le métier m'ennuie ! je veux suivre ma vocation et aller à Paris.

— Pour écrire ? demanda M. Ducor.

— Et faire mon chemin comme tant d'autres, reprit le gars. Nous ne sommes plus au temps où l'ouvrier avait la main soudée à son outil ; la porte est maintenant ouverte à tout le monde.

— Ce qui n'empêche pas que beaucoup restent dehors, objecta le *piqueur* en souriant d'un air triste.

— Je sais, je sais ! répliqua Jacques avec un peu d'impatience ; mais on se sent, voyez-vous ; et puis j'ai quelqu'un qui me poussera. Enfin, hier encore j'hésitais, ce soir je suis décidé.

Le *piqueur* ne répondit pas tout de suite ; il émiettait un reste de pain sur la table et paraissait pensif ; tout à coup il releva la tête :

— Ainsi vous renoncerez à votre état, dit-il lentement ; vous quitterez votre famille ; vous recommencerez tout seul une vie que vous ne connaissez pas, à laquelle rien ne vous a préparé ; vous irez là-bas faire queue avec les affamés de fortune et de renommée ?

— Qui est-ce qui m'en empêcherait ? demanda Jacques d'un ton résolu.

— Mon exemple, reprit M. Ducor plus vivement. Moi aussi je me suis cru une vocation ; et j'ai tenté l'épreuve ! Tel que vous me voyez, j'ai eu une pièce jouée, un volume imprimé, plusieurs articles de journaux qui faisaient mon éloge, ce qu'on appelle enfin des succès ! Pendant trois années j'ai promené dans les salons de Paris une misère en gants blancs ; j'ai mangé mon pain sec assaisonné de promesses, j'ai attendu jusqu'à ce que le temps eût usé ma dernière espérance avec mon dernier habit.

— Et vous avez enfin dû repartir ? dit le gars.

— Pour devenir ce que vous me voyez, répliqua le *piqueur*. Ah ! cela vous étonne, n'est-ce pas ? vous avez peine à me croire ; mais j'ai les preuves.

Tenez, voici l'annonce de ma réception dans la Société des gens de lettres, des autographes de nos grands hommes du jour... sans compter ceux que j'ai vendus pour avoir du pain... un billet du ministère de l'instruction publique annonçant un secours de cinquante francs « accordé à mon mérite littéraire ; » la phrase y est ! c'est à la fois un bon d'indigence et un certificat de gloire... Ah ! voici la lettre à laquelle je dois tous mes malheurs. Voyez, c'est une réponse à l'envoi de mon premier manuscrit.

Jacques lut tout haut la signature, qui était celle de ***. A ce nom célèbre, il fit un mouvement.

— Vous pouvez lire, continua M. Ducor ; la lettre vous fera comprendre comment, après l'avoir reçue, j'ai pu quitter le petit emploi que j'occupais, et croire que ma place était à Paris. Je ne savais pas encore que les encouragements de quelques-uns de nos illustres ressemblent à ces jetons de théâtre que les niais seuls prennent pour de l'or.

Pendant que le jeune homme parlait, Jacques parcourait le papier qui lui avait été remis, et je voyais son visage changer de couleur. Enfin, il

s'arrêta avec une exclamation, fouilla dans sa poche, en retira la lettre qu'il avait lui-même reçue avant le souper, et se mit à comparer, à demi-voix, les deux rédactions. C'étaient les mêmes éloges et les mêmes offres de service exprimés avec le même enthousiasme. Le grand poëte auquel j'appris alors que Jacques avait envoyé une de ses œuvres, comme M. Ducor l'avait fait autrefois, répondait à tous deux dans les mêmes termes ; ses brevets d'immortalité n'avaient qu'une seule formule, comme les certificats de bonnes vie et mœurs ! Jacques ne put cacher son dépit ; mais le *piqueur* se mit à sourire.

— Nous avons reçu le même passe-port, dit-il ironiquement ; je sais où m'a conduit le mien, nous verrons où vous conduira le vôtre. De loin, ces messieurs déclarent que nous sommes des étoiles ; mais, de près, ils nous traitent comme des lampions. Les éloges qu'on prend pour des prédictions ne sont, à leurs yeux, que des politesses ; ils nous rendent la monnaie de notre admiration, et flattent chacun pour être flattés par tout le monde. Ce sont tout simplement des avo-

cats qui promettent le gain du procès afin de conserver leur clientèle. J'en ai fait, pour moi, l'expérience ; maintenant, c'est à votre tour.

Jacques garda le silence. Les deux lettres étaient ouvertes devant lui, et ses regards allaient de l'une à l'autre. Il n'avait plus son air de triomphe, mais une mine soucieuse et comme irritée. Après une pause, il recommença à interroger le *piqueur* avec moins de confiance, et celui-ci raconta en détail ses trois années de *Bohème littéraire*, comme il les appelait. C'était une longue suite d'espérances faisant banqueroute et de souffrances qu'il fallait cacher. Le malheureux avait vécu de désappointements et d'humiliations, boutonnant son habit jusqu'au cou sur sa misère, montant du troisième étage aux mansardes, des mansardes au grenier ; fuyant la faim d'abord, puis la faim et les créanciers ! L'histoire était si lamentable et dite d'un accent si vrai, que Jacques en fut visiblement troublé ; cependant il luttait encore. Si le *piqueur* n'avait point réussi, peut-être ne fallait-il en accuser que lui-même. Méritait-il au même degré que notre jeune gars les éloges qui l'avaient encouragé ?

C'était seulement après avoir jugé l'œuvre que l'on pouvait s'effrayer du non-succès de l'ouvrier! M. Ducor devina sans doute l'objection, et promit d'apporter, à sa première visite, le volume qu'il avait publié; mais, à l'énonciation du titre, Jacques reconnut un de ses livres favoris, celui qu'il s'était, en dernier lieu, proposé pour modèle, et dont l'auteur avait souvent excité son envie !

Cette découverte fut un vrai coup de théâtre. Après l'étonnement et les félicitations vint le désappointement. L'auteur du volume admiré était-il bien celui qu'il avait là sous les yeux? Se pouvait-il qu'un talent qu'il espérait à peine atteindre eût ainsi misérablement échoué? Toutes ses illusions étaient coupées au pied, tous ses plans bouleversés! Il causa encore longtemps avec le jeune poëte, l'interrogeant sur cette vie d'auteur qui lui était apparue si belle de loin. Là où il n'avait rêvé que célébrité, indépendance, richesse, loisir, le pauvre *piqueur* lui montrait persécutions, esclavage, indigence et travail acharné. Animé par le souvenir de ce qu'il avait souffert, il parlait avec une éloquence dont je me sentais moi-même troublé. Ses yeux

étaient humides et sa voix tremblait ! Au moment de partir, il prit les deux mains de Jacques, et, les serrant dans les siennes :

— Réfléchissez, dit-il avec une chaleur affectueuse, et regardez bien tout ce que vous laissez ici de sûr pour l'incertain que vous poursuivrez là-bas. Vous avez une famille qui vous aime, des habitudes dont vous avez fait une seconde nature, un bon métier appris dès l'enfance ; et vous voulez sacrifier tout celà à des étrangers dont vous serez la dupe, à des usages qui vous gêneront toujours, à une profession pour laquelle vous n'avez point été élevé ? Qu'irez-vous chercher à Paris ? du bonheur? vous l'avez ; des plaisirs d'orgueil ? priez Dieu de ne jamais vous les accorder ! C'est la maladie de notre temps, voyez-vous ; tout le monde veut un nom qui s'imprime et retentisse ; l'œuvre des mains fait honte ; on ne voit partout que transfuges du travail essayant de fuir dans l'art, comme autrefois les vilains cherchaient à se faufiler à la cour. Mais savez-vous ce que je voudrais faire, moi, si j'avais eu, comme vous, le bonheur de fortifier mes bras par le labeur? Je resterais où le ciel m'a

mis, par prudence d'abord, puis par fierté et dévouement. Je mettrais ce que je sais au service de mes compagnons de peine; je leur montrerais comment on peut allier l'intelligence au travail des mains; je leur apprendrais à trouver, dans les joies de l'esprit, la récompense des fatigues du corps; j'aiderais, selon mes forces, à élever leurs âmes, à leur donner la faim de l'idéal; je consacrerais ma vie à les rendre mes pareils afin de n'être plus isolé parmi eux. Là est votre véritable tâche : il ne faut pas que l'instruction devienne une porte de derrière par laquelle vous désertez du milieu de vos frères, mais une échelle que vous leur dressez pour qu'ils montent à votre niveau. Pensez-y, monsieur Jacques : à Paris vous ne seriez que le conscrit d'une armée qui a tous ses officiers; ici vous pouvez être le capitaine instructeur d'un bataillon qui manque de chefs. Croyez-moi, au lieu de vous déclasser, travaillez à élever votre classe. On ne déménage pas son existence comme un mobilier de garçon : là où sont les habitudes et l'affection se trouve aussi la sûreté. Il ne faut jamais quitter à la légère la place où l'on

a été heureux, où l'on nous aime; le cœur doit nous la rendre sacrée.

En prononçant ces mots d'une voix troublée, le *piqueur* salua Jacques et sortit. J'aurais voulu courir après lui pour l'embrasser ; car ce qu'il venait de dire m'avait autant ému que le jeune gars.

Je passai toute la nuit sans fermer l'œil. Séparé de Jacques par une simple cloison, je l'entendais se retourner et soupirer; moi-même j'avais le cœur comme étouffé. Je sentais que sa destinée se décidait en ce moment, et aussi une partie de la nôtre, à Geneviève et à moi ; car que serions-nous devenus sans notre fils? Si Marianne était la gaîté du logis, il en était la force et l'avenir. Ce que chaque jour m'enlevait, nous le retrouvions en lui. A cette heure, la maison avait deux têtes : quand la vieille faiblissait, la plus jeune était là pour tout conduire. Mais s'il partait, qu'allait devenir tout ce que j'avais préparé? Que deviendrait-il lui-même au milieu des dangers que le *piqueur* lui avait signalés? Puis je pensais au crève-cœur de Geneviève ; car Jacques était sa tendresse favo-

rite, comme à moi Marianne, et chacun avait ainsi sa joie particulière dans la joie générale. Le gars absent, l'équilibre se trouvait rompu.

Je ruminais tout cela, le cœur gonflé d'angoisses, et je comprenais pourtant qu'influencer la volonté de Jacques, c'eût été lui donner une chance de regret, un moyen de retour ! Il fallait le laisser décider lui-même, pour que la décision fût sans appel ! J'attendis donc avec le tourment de cœur de l'homme qui va être jugé. Au point du jour, Jacques se leva. Il sifflait doucement, comme c'est sa coutume quand il réfléchit. Je suivais de l'oreille tous ses mouvements. Il descendit l'escalier sans bruit et ouvrit la porte d'entrée. Je relevai le rideau pour regarder sur la route... Ah ! je crus que mon cœur allait éclater de joie... Il était en costume de travail, portant sur l'épaule le marteau et la truelle. Je courus à Geneviève en criant :

— Nous sommes sauvés ! le gars a compris !...

. . . .

Depuis, tout est allé de soi-même. Jacques a mis au rancart sa gloriole. Sans renoncer à ses livres, il en a fait seulement une distraction. Appliqué de

cœur à son métier, il est devenu le premier ouvrier du pays. Personne ne toise comme lui un travail du premier regard, et le meilleur comptable ne fait pas plus vite un calcul. Avec ça bon compagnon, ayant le mot pour rire, mais la main ferme quand il faut; un vrai conducteur d'hommes, et qui sait se passer d'être conduit.

Marianne est toujours la même bonne fille qui chante, qui rit, qui court, qui vous embrasse, et vient à bout de tout sans en avoir l'air. Il me semble voir sa mère quand je l'ai connue pour la première fois. Où elle se trouve, il y a comme un rayon de soleil. Le grand Nicolas, notre contremaître, l'a bien remarqué; c'est un brave travailleur, pour qui nous trouverons facilement une place dans la famille : aussi je ne dis rien et je laisse aller. Aujourd'hui même, il est parti avec tout notre monde pour l'assemblée du village.... ce qui fait que je suis resté seul; et voilà pourquoi j'ai été amené à écrire ces pages.

Ce seront les dernières, car le reste du cahier a servi pour des comptes. Ma plume touche le bout du papier blanc : il faut donc dire adieu à mes

vieilles aventures du passé, mais non aux souvenirs qu'elles m'ont laissés. Ces souvenirs, je les ai là, autour de moi, vivants et transformés, mais toujours présents. C'est d'abord Geneviève, c'est la fillette et le gars, c'est l'aisance du dedans et la bonne réputation du dehors. Quand je n'aurais rien raconté, on pourrait tout lire ici : les confessions du travailleur sont le plus souvent écrites dans son ménage lui-même, triste ou joyeux, aisé ou misérable, selon qu'il a pris la vie par le bon ou le mauvais côté; car, pour tous les hommes, la vieillesse est ce que l'ont faite la jeunesse et l'âge mûr.

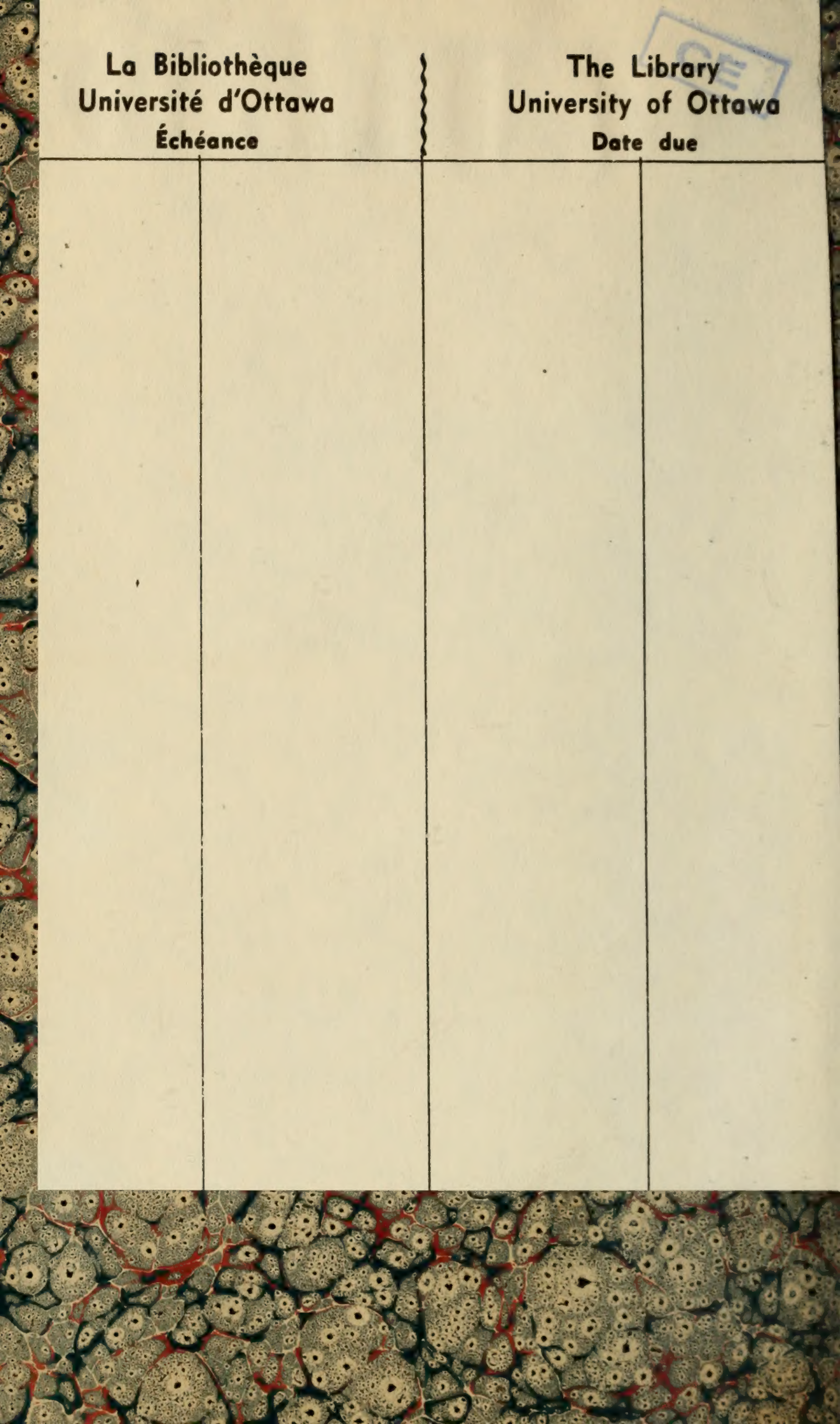
FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



Poissy. — Typographie ARBIEU.




a39003 003295705b

